

# Les Voyageurs Français en Irlande au temps du Romantisme

---

*Thèse pour le Doctorat  
de l'Université de Paris  
de*

**MARIE-HÉLÈNE PAULY**

---

PARIS  
LIBRAIRIE GABRIEL ENAULT  
77, RUE DE RENNES, 77

---

1939











UNIVERSITÉ DE PARIS - FACULTÉ DES LETTRES

---

# Les Voyageurs Français en Irlande au temps du Romantisme

---

*Thèse pour le Doctorat d'Université  
présentée par Marie-Hélène PAULY*

---

PARIS  
LIBRAIRIE GABRIEL ENAULT  
77, RUE DE RENNES, 77

---

1939

**La Faculté n'entend donner  
aucune approbation ni improbation  
aux opinons émises dans les thèses ;  
ces opinions doivent être considérées  
comme propres à leurs auteurs.**





A M. Paul VAN TIEGHEM,  
*en témoignage de profonde  
et respectueuse gratitude.*

M.-H. PAULY.





## AVANT-PROPOS

---

*L'Angleterre, géographiquement si proche de la France, et si différente d'elle cependant, constamment mêlée à l'histoire de notre pays, a toujours été un objet de vif intérêt pour les Français, et par suite, le but de nombreux voyages qui ne furent pas sans répercussions sociales, philosophiques et littéraires en France. A côté de l'Angleterre et rattachée à elle contre son gré, l'Irlande a toujours été considérée par les Français comme un pays qu'il est impossible d'unir dans la pensée avec l'Angleterre, dont la personnalité s'oppose essentiellement à celle de sa voisine.*

*Nos rapports avec l'Irlande remontent aux premiers siècles de notre histoire et demeurent constamment amicaux, par suite d'une communauté de race et de caractère, de religion et de desseins politiques, jusqu'à l'Acte d'Union. Cette Union a-t-elle réussi à effacer la personnalité de l'Irlande, ses amitiés particulières, son existence en tant que peuple original dans l'opinion du continent, y compris celle de ses plus intimes et anciennes relations? C'est ce qu'après des siècles de rapports franco-irlandais peut faire croire l'arrêt soudain de ces relations, le silence qui se fait en France sur l'ancienne amie, l'oubli qui semble se manifester à son égard. Les Irlandais n'émigrent plus en France, les Français ne peuvent plus chercher une alliée politique dans cette nation supprimée. En est-ce fait de cette amitié et des influences qu'elle peut avoir sur la vie de la société française?*

*Le Romantisme la sauve. Pourquoi? Comment? Sous quelles influences? C'est en cherchant à répondre à ces questions que nous avons été amenée à étudier les voyageurs français en Irlande, spécia-*



lement au temps du Romantisme (1), à préciser leur but, leur rôle, leur influence sociale et littéraire dans notre pays. Tous libéraux, ils souhaitèrent presque tous ardemment la libération complète et définitive de l'Irlande et l'aide effective du Gouvernement français à cette œuvre d'affranchissement. La politique ne répondit pas à leurs désirs et il fallut un siècle pour que, sous l'effet combiné de leurs propres idées et des nécessités politiques, ces désirs se réalisassent. Que nos romantiques français de 1838 n'ont-ils pu voir l'Eire, en 1938, nation libre et indépendante, se manifester tout d'abord aux yeux de l'Europe en appuyant la cause de la paix à Genève et en tendant, volontairement oublieuse de tous les anciens griefs, une main cordiale à l'Angleterre!

Nous sommes heureuse de pouvoir exprimer ici notre vive et profonde gratitude à tous ceux qui, en France et en Irlande, nous ont permis par leur aide d'accomplir ce travail. Nous sommes tout spécialement reconnaissante envers M. Paul Van Tieghem, notre maître qui, avec un inlassable dévouement, ne cessa de nous aider de ses précieux conseils et d'encourager nos efforts au cours de nos recherches; qui eut l'extrême bonté de nous faire bénéficier de sa vaste érudition, d'examiner notre manuscrit avec un soin minutieux et à qui nous devons de pouvoir présenter à nos juges et au public un travail moins imparfait; envers M. F. Baldensperger qui nous conseilla le choix de notre sujet; envers M. J.-M. Carré dont les suggestions nous menèrent à d'intéressantes découvertes, principalement au sujet du voyage de Michelet en Irlande. Nous ne saurions trop remercier le Comte et la Comtesse André de Montalembert, qui eurent l'extrême complaisance de nous permettre de consulter les archives de La Roche-en-Brenil, d'y copier tous les documents utiles à notre travail; qui voulurent bien nous éclairer

---

(1) Le petit nombre des voyageurs français en Irlande aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles et l'intérêt que présentent leurs œuvres nous ont incité à consacrer un chapitre à ces voyageurs, lointains précurseurs de nos romantiques, et dont la manière de voir et de juger contraste, de façon significative, avec celle de ces derniers.



de leur propre érudition et solliciter pour nous, auprès du Comte de Tocqueville, quelques éclaircissements au sujet du voyage d'Alexis de Tocqueville; M. de la Monneraie, Conservateur-Directeur de la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris qui nous a autorisée à consulter les papiers manuscrits de Jules Michelet, à prendre copie du journal de voyage en Irlande et à le publier dans notre thèse; M. Henri Froidevaux, ancien doyen de la Faculté des Lettres de l'Institut Catholique de Paris, membre de l'Institut de Géographie, pour ses conseils éclairés de parent et d'ami; Mme Rist-Monod, MM. Paul Louis Dubois, Nobécourt, Yann Goblet, le professeur Pouthas, Antoine Redier, le professeur Sirven, pour les suggestions ou les renseignements qu'ils voulurent bien nous donner.

Notre reconnaissance envers ceux qui nous aidèrent en Irlande s'adresse tout spécialement, à l'Université de Cork, au docteur Merriman, Président, et à Miss Ryan, professeur de français, qui eurent la grande bonté de nous conserver, par une bienveillante exception, trois années de suite conférencière attachée à la chaire de Français de l'Université et qui facilitèrent de toutes manières nos recherches et notre travail; au docteur James Hogan, qui eut la complaisance de nous fournir de nombreux renseignements historiques; au professeur Swain, grâce auquel nous pûmes visiter l'Irlande du Nord au Sud, sur les traces de nos voyageurs; aux professeurs Stockley et Corkery pour leurs conseils. Au professeur Savory, de l'Université de Belfast; au professeur O'Brien de l'Université de Galway.

Quoiqu'il nous soit impossible d'apporter ici des remerciements à tous ceux qui, nombreux et empressés, nous ont prêté leur concours dans nos recherches à Dublin, nous ne pouvons taire notre dette de reconnaissance envers M. Guerlet, Ministre de France en Eire, qui nous permit de consulter les archives de notre Légation à Dublin et M. F. Brière, attaché de légation, qui nous aida dans ce dernier travail; Mlle Françoise Henry et M. Roger Chauvi-

*ré, professeurs à l'Université de Dublin, pour leurs suggestions, leurs conseils et leur aide amicale; le docteur Richard Hayes; le docteur Best, Directeur de la National Library et les Conservateurs de la Royal Irish Academy. Nous remercions enfin tous nos amis irlandais qui ont aidé à nous faire connaître et aimer leur pays et nous ont ainsi préparée à comprendre et à partager les goûts et les opinions de nos voyageurs romantiques.*

---



## CHAPITRE PREMIER

---

# Ce qu'on connaissait de l'Irlande en France avant le Romantisme

### I. — INTRODUCTION HISTORIQUE

---

**Grandeur et décadence des relations franco-irlandaises du Moyen-Age à la Restauration. Ce que l'on savait de l'Irlande par d'autres sources que celle des récits de voyageurs français.**

#### I

C'est avec la France que l'Irlande eut, avant la Révolution, les relations les plus amicales, les plus suivies, les plus importantes, en Europe.

La proximité géographique des deux peuples; la communauté de race et de religion, origine d'une sympathie et d'une compréhension mutuelles; et, surtout, certains faits historiques tels que l'invasion de l'Irlande par les Danois, puis par les Anglais, et la lutte anglo-française, expliquent ces relations.

Elles existèrent sans doute dès la préhistoire, furent certainement très intenses dans les premiers siècles de notre ère entre l'Hibernie et la Gaule celtiques, puis autour de saint Patrice et des nombreux missionnaires gaulois envoyés pour soutenir la mission de l'apôtre d'Erin; mais il est remarquable qu'à partir de cette époque, dès le VI<sup>e</sup> siècle, les relations franco-irlandaises deviennent à sens unique: de l'Irlande vers la France.

Les courants France-Irlande comprennent cependant deux invasions de Français, mais indirectes toutes deux et passant par

l'Angleterre: celle des Normands, très vite « irlandisés » et perdus dans la masse celtique du pays, et celle des Huguenots réfugiés à Londres et transplantés, par les soins du gouvernement anglais, principalement en Ulster où ils demeurèrent sans se mêler aux « papistes » indigènes. Les relations directes de la France vers l'Irlande se limitent donc, au cours de douze siècles, à quelques expéditions militaires dirigées contre l'Angleterre et à quelques voyages de Français poussés par une curiosité sympathique.

Les relations Irlande-France sont au contraire considérables, le courant s'intensifiant pendant deux grandes périodes: tout d'abord dans le Haut Moyen-Âge, l'Irlande hautement civilisée vient offrir à une France barbare sa richesse intellectuelle et morale; puis aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles l'Irlande subjuguée, appauvrie, ne pouvant nourrir sa prolifique nation vient offrir ses fils à une France riche et hautement civilisée. Enfin à l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle, l'espoir naît, pour l'une de retrouver l'indépendance grâce à l'aide de la Révolution française, pour l'autre d'abaisser ainsi la puissance anglaise, et resserre les liens entre l'Irlande et la France, renouvelle les courants et les échanges de part et d'autre.

L'Empire et ses guerres absorbantes, l'Acte d'Union qui tend à supprimer la nation, puis le peuple même de l'Irlande, arrêtent momentanément ces rapports séculaires.

Le Romantisme va secouer les cendres et ranimer l'intérêt de la France pour l'*Ile du Destin*.

\*

\* \*

Alors que la France voyait sa riche civilisation gallo-romaine s'écrouler aux V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles, sous les invasions des Germains barbares, l'Irlande, protégée par sa situation insulaire atteignait au contraire un haut degré de culture chrétienne qui, florissante au VI<sup>e</sup> siècle, se répandit du VII<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle dans toute l'Europe occidentale, formant en grande partie la base de notre civilisation actuelle.

L'empreinte du christianisme sur l'Irlande avait été si forte que cette dernière devint le centre le plus puissant d'où rayonna la foi (1). Son sol se couvrit d'églises et de monastères, foyers de

---

(1) Voir Rivoallan. *L'Irlande*, Paris 1934, pp. 20, 21, 22. — Zimmer, trad. Jane Edmons. *The Irish element in Mediaeval culture*, N.-Y. 1891, pp. 4-6. — Montalembert. *Moines d'Occident*, Livre IX, etc..



science, qui, en cette époque violente et rude, furent des refuges où fleurit à côté du culte de Dieu celui des lettres et des arts. L'île des Saints (2) est alors en même temps l'île des Docteurs (3). Les grands monastères (4), comparables à nos Universités modernes, comptent jusqu'à trois mille étudiants, clercs ou laïcs, s'adonnant aux études théologiques, au latin, au grec et à l'hébreu, mais aussi aux sciences mathématiques, à l'astronomie, et à la médecine. Ces monastères sont ouverts à tous les étrangers curieux de science ou avides de paix et l'on voit dès le VI<sup>e</sup> siècle « entre la Bretagne-Armoricaine, le Pays de Galles et l'Irlande un constant va et vient de moines, d'abbés, d'évêques, de saints » (3) ; l'hospitalité hibernoise devient fameuse. « Un caractère plus distinctif encore des moines irlandais comme de toute leur nation, ce fut le besoin impérieux de se répandre au dehors, d'aller chercher ou de porter au loin la science et la foi, de pénétrer jusque dans les parages les plus reculés pour y combattre ou y contenir le paganisme. L'intensité du foyer de science et de zèle apostolique allumé par Patrice en Irlande ne peut guère être appréciée que par l'immense rayonnement de la propagande irlandaise pendant six siècles. Aussi bien ce peuple monastique devint-il le peuple missionnaire par excellence. Pendant qu'on accourait en Irlande pour y puiser l'enseignement religieux, eux s'élançant au dehors » (5).

La France d'alors leur présente un splendide champ d'apostolat, les invasions germaniques ont effacé toute trace de culture, l'ignorance est absolue et générale sous les Mérovingiens, la situation morale du pays est abjecte, les vices romains sont demeurés et se sont alliés à la brutalité barbare des envahisseurs; sous Chilpéric la civilisation marque un nouvel et effroyable recul, la Gaule est dans un état de barbarie grossière. C'est alors que les missionnaires irlandais abordent nos côtes. « Le grand initiateur de ces migrations monastiques et apostoliques sur le continent fut saint Colomban... Il arriva en Bourgogne vers 590. Là il fonda successivement les monastères d'Annegray, de Luxeuil et de Fontaines... Chassé de Bourgogne par Brunehaut en 610, Colomban reprit ses

(2) Cinq cents Irlandais en moins de trois siècles méritent la canonisation. —

(3) Rivoallan. *Op. cit.*, p. 21.

(4) Les plus importants sont ceux de Bangor, Armagh, Clonmacnois, Lismore, Clonard, Cashel, Downpatrick, Rosscarbery, Glendalough, Monasterboice, Clonfert, Glasnevin, etc., etc...

(5) Montalembert. *Moines d'Occident*, Livre IX, p. 466.

pérégrinations qui ne furent point stériles. Aussi peut-on dire que, pour se rendre compte des progrès du monachisme en Gaule au VII<sup>e</sup> siècle il n'est que de suivre les itinéraires de notre saint. Les monastères de la Brie... durent leur origine à ses disciples ou ses amis. L'action personnelle exercée en Gaule par saint Colomban fut considérable » (6).

Les relations entre la France mérovingienne et l'Irlande deviennent fort importantes, les ecclésiastiques gaulois vont étudier en Irlande qui continue à déverser en Gaule mission sur mission. Au VII<sup>e</sup> siècle, les monastères, les hospices irlandais se multiplient en France; les abbés qui se succèdent à Péronne, jusqu'en 774 sont tous irlandais. Le docteur Healy rapporte (7) que « Dagobert fut secrètement emmené en Irlande par Dido, évêque de Poitiers, et élevé dans la fameuse école monastique de Slane où *il passa de dix-huit à vingt ans*. Devenu homme fait, il revint en France et monta sur le trône de son père sous le nom de Dagobert II ». Bede rapporte qu'Agilbert, le futur évêque de Paris, passa sept ans en Irlande pour y étudier la théologie (8). D'autre part, ces savants étrangers sont souvent choisis pour occuper les plus hauts postes en Gaule, « en 774 Pépin le Bref appelle l'Irlandais Abel au gouvernement de l'église métropolitaine de Reims. Les Celtes insulaires s'introduisent jusque dans les régions d'outre-Loire » (9). Entre 668 et 860, de nombreux évêques à Cahors, Poitiers, Angoulême, sont irlandais.

Les Carlovingiens favorisent cette pacifique invasion de savants et de saints personnages, « protéger les missionnaires, les moines, les pèlerins fervents, attirer les savants, telles paraissent avoir été les préoccupations de Charlemagne et de ses successeurs ».

Le meilleur ami d'Alcuin est un professeur irlandais, Joseph « *Scotus genere* » qui arrive à la Cour en 790 et y meurt en 804 (10), il n'est pas le seul de son pays: Le poète Clément y est précepteur du futur empereur Lothaire, il a le titre de « *Magister palatinus* »; Dungal, l'astronome, vit à la Cour de Charlemagne avant de s'établir à Pavie; Dicuil, poète grammairien, astronome et géographe, est un des professeurs les plus renommés.

Vers l'an 866, Heiric, évêque d'Auxerre, écrit: « Voici que

(6) Dom Gougaud. *Les Chrétientés celtiques*, Ch. X, p. 145.

(7) *Ireland Ancient Schools and Scholars*, Ch. XXIII, p. 595.

(8) Zimmer. *The Irish Element in Mediaeval Culture*, p. 30.

(9) D. Gougaud. *Op. cit.*, p. 153. — (10) Zimmer. *Op. cit.*, p. 46.

l'Irlande presque entière, méprisant la mer et ses dangers, se transporte sur nos rivages avec la troupe de ses philosophes » (11). Cette nouvelle vague de savants hibernois n'est plus seulement due au zèle apostolique de ses moines. « Au IX<sup>e</sup> siècle la malheureuse Erin est la proie des Vikings. Ses monastères sont saccagés, ses moines dispersés, ses grandes écoles désertées. Les étudiants étrangers, jadis si nombreux, restent dans leurs patries; les maîtres irlandais sont réduits à abandonner la leur ne pouvant plus vivre de leur savoir dans l'île bouleversée. A la vérité l'exode des savants avait commencé avant le début des incursions danoises, mais ces tristes événements, joints à l'accueil empressé à eux fait par les princes carolingiens, en augmentèrent singulièrement l'intensité » (12). Le plus fameux parmi ces érudits fut Jean Scot Erigène (13) qui séjourna, soit dans l'entourage de Charles le Chauve qui l'avait nommé professeur à l'école du Palais, soit à Laon attiré par l'évêque du lieu, son ami, et par ses nombreux compatriotes installés dans cette ville comme, ailleurs, à Cambrai, Reims, Soissons. Son influence intellectuelle fut si grande et est si connue qu'il est inutile d'y insister. Grâce à lui, à ses nombreux compatriotes et compagnons grammairiens, poètes, savants, la mode d'helléniser se répandit en France carlovingienne. Les plus grands honneurs, les dignités les plus hautes sont conférés à ces clercs, fort estimés.

« Si nous recueillons les témoignages portés par les contemporains sur les savants venus d'Irlande, nous constatons qu'ils ont conscience de leur être grandement redevables des progrès réalisés dans les études. La science irlandaise est, à leurs yeux, hors de ligne et digne des plus pompeuses louanges » (14).

Cette mission de l'Irlande, religieuse, morale et érudite, a atteint son but civilisateur vers le XI<sup>e</sup> siècle, mais l'influence celtique sur la civilisation médiévale n'est point close: « Dans les derniers siècles du Moyen-Age, lorsque la belle efflorescence religieuse eut cessé, les Celtes tinrent encore sous le charme d'une autre manière l'imagination européenne. Tous les peuples empruntèrent alors à l'envi à cette petite race politiquement rétrécie et vaincue, ses fictions littéraires; Arthur, Lancelot, Perceval, Merlin, Tristan et Yseult furent connus en tous pays

(11) Cité par tous les historiens étudiés. — (12) Dom Gougaud. *Op. cit.*, p. 294.

(13) Dr Healy. *Ireland's Ancient Schools and Scholars*, pp. 576, 577, 578. — D. Gougaud. *Op. cit.*, pp. 249, 289, 290. — Zimmer. *Op. cit.*, p. 60, etc....

(14) Dom Gougaud. *Op. cit.*, p. 293.



et enchantèrent des générations sans nombre » (15). « C'est dans l'imagination rêveuse, mélancolique et passionnée de cette race (celtique) que se sont élaborées sinon formées (car beaucoup d'entre elles remontent à un passé plus lointain) les plus belles fictions du Moyen-Age » (16).

Pendant près de six siècles un courant incessant de moines, de prêtres, de clercs, de savants, d'artistes, vient donc d'Irlande rendre à la France une civilisation perdue sous le flot des rudes barbares; lentement, patiemment le travail de reconstruction se fait sur ce sol bien doué et dans lequel les maîtres retrouvaient la nature de la patrie abandonnée; puis, leur mission remplie, ils disparaissent laissant la France s'épanouir seule dans son magnifique génie national, mais les premiers chants sur lesquels vont s'exercer les trouvères médiévaux parleront des héros de la race salvatrice.

\*

\* \*

Le second grand courant d'Irlande en France, aussi important que celui du Moyen-Age mais de toute autre nature, dure trois siècles: de la Renaissance à la veille de la Révolution.

« Les relations franco-irlandaises sous la monarchie bourbonnienne furent un des résultat du grand débat ou conflit qui souleva l'Europe occidentale aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles » (17). Les guerres de religion eurent des conséquences indirectes qui lièrent étroitement la France et l'Irlande. « Elles accentuèrent, même si elles ne créèrent point chez les Irlandais, le sentiment d'antagonisme permanent vis-à-vis de l'Angleterre; elles accentuèrent sans aucun doute et créèrent en très grande partie l'intense sentiment d'antagonisme de l'Angleterre vis-à-vis de l'Irlande » (18).

Par contre-coup naturel la France, ennemie héréditaire de l'Angleterre, devait apparaître spirituellement l'alliée, et fut souvent matériellement l'alliée des Irlandais.

« Le lien fut renforcé par la culture catholique de la France du XVII<sup>e</sup> siècle et par l'importance que la France prit dans la civi-

(15) Dom Gougaud. *Op. cit.*, pp. 377-378.

(16) Gaston Paris. *Légendes du Moyen-Age*, Paris, 1904, p. 117.

(17) Hilaire Belloc. *Préface to Dr Hayes, Ireland and Irishmen in the French Revolution*, p. VII. — (18) *Ibid.*, p. VIII.

lisation européenne lorsque la querelle entre les nobles Huguenots rebelles et les rois Bourbons, fut terminée. Ce lien fut encore renforcé par la masse d'émigrants irlandais en France et par le souvenir de l'aide que Louis XIV apporta aux Irlandais dans leurs efforts d'émancipation religieuse » (19).

Pendant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle ces relations amicales se développent. « On peut dire que jamais, depuis le XI<sup>e</sup> siècle, l'Irlande ne connut mieux la France et la France l'Irlande, jamais les deux pays ne furent plus étroitement associés ni plus sympathiquement qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle » (20).

Le premier exode important d'Irlandais en France fut causé par la guerre d'extermination d'Elisabeth, les mises hors la loi et les bannissements qui chassèrent de leur pays un nombre considérable d'Irlandais: prélats, prêtres et nobles, hommes, femmes et enfants. Presque tous cherchèrent refuge en France. Une foule d'émigrants aborde en Normandie et en Bretagne principalement (21); leur nombre et leur dénuement effraient les municipalités qui édictent des règlements pour s'opposer à leur installation dans le pays; puis, lorsqu'on apprend qu'ils souffrent pour leur foi, le préjugé contre eux disparaît; ils sont reçus, aidés, admis; ils se fixent en France et y prospèrent (22).

Cinquante ans plus tard, un autre exode d'Irlande, résultat des confiscations et des proscriptions de Cromwell. Un grand nombre de nobles dépossédés de leurs domaines, et d'évêques chassés de leurs sièges épiscopaux se réfugièrent sur le continent. Les uns entrèrent dans les armées (23), d'autres se livrèrent à des entreprises commerciales dans des centres variés, dans toute la France. Cependant des Collèges irlandais s'élevèrent, où les jeunes exilés qui se destinaient à la prêtrise purent recevoir l'éducation interdite dans leur propre pays (24).

(19) Hilaire Belloc. *Op. cit.*, p. ix.

(20) *Ibid. Op. cit.*, p. ix. — (21) Plusieurs centaines à Rouen, Nantes, Roscoff, Saint-Malo, etc...

(22) Tous ces faits et les suivants sont tirés du remarquable livre du Dr Hayes, *Ireland and Irishmen in the French Revolution*; l'auteur nous a donné la permission d'utiliser ses travaux et recherches dans les archives.

(23) Sir William Patten dit dans son *Anatomie Politique d'Irlande* que près de 40.000 Irlandais s'engagèrent dans les armées continentales après les confiscations de Cromwell.

(24) Un séminaire irlandais fut fondé à Paris en 1680; d'autres à Toulouse et Nantes en 1659 et 1678; un à Bordeaux dès 1600. D'autres furent établis à Douai, Lille, Bourges.

L'éclipse de la cause des Stuart, après le désastre d'Anghrim et la débâcle de Limerick, causa la dernière et la plus importante de ces migrations de nobles irlandais. « Attachés à la fortune d'un roi catholique et atteints par la défaite, ils avaient fui les persécutions exercées contre leur religion. En France ils trouvaient asile et faveurs auprès d'un monarque universellement reconnu comme le soutien du catholicisme, qui avait épousé la querelle des Stuarts et dont l'ennemi séculaire était, d'évidence, l'Angleterre. Mais, outre ces raisons d'ordre moral, des motifs urgents étaient venus pousser les Irlandais à abandonner leur patrie. Parmi ceux-ci signalons, au premier chef, cette loi, qualifiée de « loi barbare » par le Comte de Walsh-Serrant et qui portait que les biens d'un catholique seraient partagés par portions égales, à la réclamation d'un seul des enfants, à moins que l'aîné ne devînt protestant. L'intérêt des chefs de famille étant de conserver l'intégrité du bien échappé aux récentes révolutions, il leur apparaissait nécessaire d'expédier, dès l'âge de quinze ans, leurs fils cadets et de les envoyer dans un service qui les rendît inhabiles à succéder, de peur que l'ambition ou l'intérêt ne les entraînaient à inquiéter leurs aînés. Or, une autre loi des Parlements... déclarant mort civilement et condamné à être pendu quiconque aurait servi en France, on s'explique que les Irlandais expatriés dans notre pays aient tenu à y demeurer. D'où la présence en France d'un grand nombre d'Irlandais attachés à notre fortune par conviction religieuse, par politique et par force. Présence d'autant plus remarquable qu'il s'agissait, le plus souvent, de cadets de familles nobles, cultivés, et appelés à jouer dans leur sphère sociale un rôle important » (25).

Le XVIII<sup>e</sup> siècle voit donc les liens se resserrer étroitement entre les deux pays. Un observateur anglais contemporain rapporte que l'on peut véritablement considérer le Munster et le Connaught comme des provinces appartenant à la France beaucoup plus qu'à l'Angleterre (26).

Un autre contemporain constate « qu'il n'existe guère de famille irlandaise papiste qui n'ait un membre soit prêtre, soit enrôlé dans une armée, soit engagé dans le commerce en France ou en Espagne ». Aucune étude n'est plus poussée alors en Irlande que l'étude du latin et du français. C'est par dizaine de milliers (26)

---

(25) R. Las Vergnas. *Le chevalier Rutledge*, ch. III, Rutledge et le milieu irlandais, pp. 46, 57.

(26) Docteur Hayes. *Op. cit.*, ch. I, p. 3.



que la fleur de la noblesse irlandaise fuit en France; beaucoup de ces jeunes Irlandais, dédaignant les préjugés de la noblesse française s'adonnent au commerce et dans les villes florissantes comme Bordeaux, Nantes et Toulouse, les noms de plus d'une ancienne famille irlandaise se retrouvent parmi ceux des citoyens éminents. Les larges bords de la Gironde, spécialement, sont ornés des superbes villas et châteaux des opulents marchands et banquiers irlandais, les Lynches, les Dillons, les Mac Carthys, les Hennessy. Des rapports intimes s'étaient longtemps maintenus par relations commerciales directes mais plus encore par un commerce de contrebande active entre les deux pays. De Cork, Dingle, Bantry, Kinsale et Galway partaient des lainages, drap, toiles, peaux et cuirs en échange des vins et des soies de Bourgogne et de Lorraine, passés à dos de mulets par les montagnes et les cols de Kerry et de Connemara.

Une « marchandise », plus étrange et d'un autre genre, passait parfois aussi les mers en contrebande: des prêtres ou des étudiants déguisés pour échapper aux pénalités qui les menaçaient, rapportant la fine culture française à la culture gaélique indigène; ou des officiers irlandais venant recruter des soldats à leurs risques et périls.

Les deux grands foyers de vie irlandaise en France sont en effet les Collèges Irlandais et la Brigade Irlandaise.

Un double problème se posait: celui de l'éducation des jeunes nobles qui s'expatriaient dès leur prime jeunesse et qui se trouvaient sans moyens de parachever leurs études et celui de l'éducation des prêtres catholiques incapables d'accomplir chez eux leur formation religieuse. Outre les nombreux séminaires irlandais fondés dans plusieurs villes de province, à Paris le Collège des Irlandais répond à ce double besoin: plus spécialement religieux au XVI<sup>e</sup> siècle et au début du XVII<sup>e</sup> siècle, l'Ancien Collège des Lombards vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle s'ouvre à un grand nombre de jeunes Irlandais, non clercs, qui viennent à Paris poursuivre librement leurs études et qui fusionnent avec les prêtres. Du nombre et de la qualité des personnalités qui s'intéressent à ce Collège on peut déduire « qu'il existait là, en plein Paris, une pépinière d'Irlandais de qualité et que le souci de leur formation était loin d'échapper aux dirigeants de la diplomatie franco-irlandaise. Dans les hautes sphères religieuses françaises on attachait grande importance au fonctionnement régulier du Collège Irlandais et on apportait de

grands soins à resserrer les liens entre les deux nations » (27).

Ceux qui se destinaient à la prêtrise, à la fin de leur éducation en France, retournaient en grande majorité en Irlande pour y accomplir leur mission; cependant, un certain nombre restaient en France et y remplissaient diverses situations ecclésiastiques: curés de paroisse, aumôniers de familles nobles, professeurs. Certains vivaient dans l'état monastique dans les communautés de Franciscains irlandais établis ici et là en France (28).

La Brigade irlandaise ouvrait ses rangs à ceux des jeunes nobles irlandais qui n'avaient point la vocation religieuse ou commerciale.

« Après la Révolution de 1688 et l'avènement de Guillaume d'Orange, après les résistances irlandaises et l'écrasante défaite de Limerick qui avait amené en 1691 la soumission totale de l'île au nouveau monarque, une brigade entière, composée de cinq régiments irlandais, avait offert ses services à Louis XIV. Cette brigade avait été agréée par le roi Soleil qui y fut porté pour deux motifs « le premier fut celui du besoin dans le dessein qu'il avait formé de rétablir le roi Jacques 1<sup>er</sup> sur le trône, le second celui de la reconnaissance, les troupes ayant refusé les offres de l'usurpateur » (29). Les malheurs de 1701 ayant enlevé au roi Jacques toute espérance de régner de nouveau, la brigade irlandaise resta définitivement en France. Entre temps étaient venus s'y adjoindre quatre autres régiments » (30). Ces neuf régiments furent ramenés à cinq sur la demande expresse de l'ambassadeur anglais à Paris; il est question de les réduire à deux, projet qui soulève les protestations du monde irlandais en France « avant tout anti-anglais ». Le lien le plus puissant est alors la haine commune de l'Angleterre. « Il y a en France, au XVIII<sup>e</sup> siècle, un milieu irlandais qui a été, avant toute chose, exploité contre l'Angleterre, par le secours, principalement, de la communauté de religion. C'est en quoi collèges et régiments tendent vers le même but. En permettant aux étudiants de fortifier chez nous leur foi, on s'en fait des alliés. En formant la brigade irlandaise on vise toujours à dresser contre l'Angleterre un corps stimulé par la haine et la passion. Pour tout dire,

---

(27) Las Vergnas. *Op. cit.*, p. 49.

(28) Dr Hayes. *Op. cit.* — (29) M. de Saint-Aulas. *Mémoire pour la Brigade Irlandaise*. Archives des Aff. Etr. Aff. Int. France, 1383.

(30) R. de Las Vergnas. *Le Chevalier de Rutledge*, pp. 51, 52

conclut M. Las Vergnas, « l'Irlande n'intéresse guère la France que dans la stricte mesure où celle-ci la sert contre sa rivale » (31), ce qui est sans doute fort exact du point de vue strictement politique mais peu flatteur pour la générosité du peuple français pourtant reconnu, même par ses ennemis, comme plus idéaliste que pratique. Que la Brigade irlandaise ait été expressément employée dans toutes les occasions de lutte contre l'Angleterre c'est un privilège qu'elle réclamait comme sien, que l'Irlande ait été considérée comme un point faible d'où attaquer l'Angleterre les Archives du XVIII<sup>e</sup> siècle en contiennent maintes preuves. Dans *Variétés Révolutionnaires* (32), M. Pellet écrit « de 1710 à 1757, six projets d'invasions de l'Irlande furent successivement étudiés par les bureaux de la Marine et de la Guerre ». Après 1757, le Docteur Hayes relève dans les différentes archives françaises jusqu'en 1794, 13 mémoires, études ou projets de descente, sans compter nombre de rapports sur les conditions de l'Irlande (33). Mais que cette entente ait été fondée tout autant sur une sympathie mutuelle, que sur une haine commune contre l'ennemi héréditaire, on en trouverait la preuve facile dans l'étude de la société irlandaise en France à cete époque, de ses rapports amicaux avec la meilleure société de la cour et de la bourgeoisie marqués par de nombreuses unions entre les nobles émigrés irlandais et les plus grandes familles françaises. On en trouve la preuve également dans l'attitude caractéristique de la grande majorité de ces irlandais francisés au moment de la Révolution.

\*

\*   \*

Les répercussions de la Révolution sur les rapports franco-irlandais furent très importantes. Tout d'abord l'enthousiasme et l'espoir unirent plus étroitement que jamais les deux pays, puis cette même révolution devint la cause essentielle de la soudaine rupture des rapports entre France et Irlande. L'action fut violente et rapide, la réaction, non moins forte, voit ses effets durer encore.

La Révolution française est accueillie en Irlande par un enthousiasme délirant, les conditions sociales et politiques n'étant

(31) R. Las Vergnas. *Op. cit.*, pp. 51-52.

(32) *Variétés Révolutionnaires*, Vol. III, 1890.

(33) Dr Hayes. *Op. cit.*, *Appendice*, pp. 254, 258.



pas très différentes de celles de la France (34). Des sociétés secrètes se fondent partout. On prononce des serments de « loyauté envers la France ». Les « Irlandais Unis » groupent les patriotes irlandais Catholiques et Protestants, unis par les Principes de la Révolution française. On suit les progrès des armées républicaines avec fièvre, avec un intérêt palpitant. L'anniversaire de la prise de la Bastille est célébré avec une ardeur sans pareille. A Dublin, à Belfast, les parades, les bannières, les salves dans la journée, les illuminations, les feux de joie, les toasts (35) la nuit, marquent cet enthousiasme. On envoie de l'argent en France. On illumine aux victoires telles que celles de Jemmapes et de Valmy.

L'enthousiasme augmente lorsque la Convention offre fraternité et aide aux nations luttant pour la liberté. Wolfe Tone est l'écho des sentiments du peuple irlandais. Une députation, en majeure partie formée d'Irlandais, se présente devant l'Assemblée.

De nouveaux liens de sympathie sont créés à l'annonce des hauts faits d'armes dans les armées révolutionnaires, des émigrés: les Dillons, les Kilmaines, les O'Morans.

Qu'était, en effet, devenue la Brigade Irlandaise dans la tourmente? En 1791 elle est abolie comme unité distinctive de l'armée française (nous verrons plus loin les conséquences de cette abolition), le Colonel A. Dillon lutte à l'Assemblée Nationale contre cette dissolution, le Duc Fitz James présente à Louis XVI une pétition pour son maintien, mais en vain: en juillet 1791 la Brigade est abolie, qui comprenait trois régiments: Dillon, Berwick et Walsh et 4.500 hommes. Que deviennent-ils? (36) La grande majorité reste dans son pays d'adoption, est absorbée dans l'armée française et combat sous le drapeau tricolore (37), ils font écho à l'enthousiasme plein d'espérance de leurs compatriotes non émigrés et épousent la cause de la Révolution. Quelques-uns cependant, fidèles à la cause royaliste, rejoignent l'armée des émigrés et sont

(34) Le fils d'Edmond Burke, Richard, qui devint secrétaire du Comité Catholique de 1792, écrivait alors: « Bien des causes qui produisirent la Révolution Française existent en Irlande ».

(35) Thomas Moore a décrit un de ces banquets à Dublin auquel il assista avec son père, étant enfant; le président prit le jeune poète sur ses genoux et lui dit: « *May the breezes of France blow our Irish oak into verdure* ».

(36) Question approfondie par le Dr Hayes à l'aide des Archives françaises.

(37) C'est ainsi que l'on peut voir plusieurs noms irlandais gravés sur l'Arc de Triomphe.

absorbés dans les régiments étrangers en Autriche, à Turin, au Portugal. Nous verrons plus loin (38) le sort de ceux-ci.

La fin de 1792 et le début de l'année 1793 voient le flot d'enthousiasme pour la France monter rapidement. De nombreux prêtres et religieux chassés de France par la fermeture de leurs couvents et séminaires rentrent chez eux remplis, semblerait-il, de violents sentiments contre la France à cause des lois anti-religieuses, mais leur influence ne crée qu'un léger et temporaire recul. La majorité d'entre eux, soit rapatriée, soit échappée de France à grand'peine, reste en effet enthousiaste de la Révolution. Les prêtres n'avaient pas été étrangers à l'introduction des idées révolutionnaires en Irlande et nous les trouvons qui aident et préparent les missions et les débarquements français dans leur pays (39).

La Révolution qui hérite de la politique extérieure de la monarchie reprend en effet les projets d'intervention en Irlande. A la veille de la Révolution, note le Docteur Hayes, les intrigues françaises en Irlande sont si actives qu'un Anglais contemporain écrit : « On voit plus de pièces françaises de tout genre à Dublin que notre propre argent ».

En 1791 le consul français à Dublin, M. Montbret, dans un rapport confidentiel, propose à son gouvernement d'établir un service de bateaux pour des communications directes entre les deux pays. Dès l'entrée en guerre de l'Angleterre contre la France, l'Irlande populaire se déclare pour celle-ci et les projets secrets d'invasion sont nombreux. La France est alors trop prise par des problèmes complexes intérieurs et extérieurs pour que l'on considère pratiquement une invasion en Irlande, mais les archives françaises et anglaises montrent que des agents secrets, des propagandistes civils et militaires, font une navette constante entre la France et l'Irlande. Le Girondin Rabaud Saint-Etienne visite l'Irlande en 1792. Condorcet est en correspondance active avec un Irlandais-Unis éminent. Chaivelin, secrétaire de l'Ambassadeur à Londres, passe en Irlande en 1792. Le principal propagandiste est un ami de Danton, un certain Noël (40), dont le projet est de séparer l'Irlande de l'Angleterre et d'en faire une République-sœur.

(38) Chapitre IV, pp. 58-60. — (39) Hayes. *Op. cit.*

(40) Né dans ce foyer des exilés irlandais Saint-Germain-en-Laye, son père était un Irlandais, O'Neill, francisé en Noël.

Talleyrand et Chambord sont secrètement chargés des « affaires irlandaises » par le Comité de Salut Public. Quand la guerre éclate en 1793, Le Brun envoie, en Irlande, le Colonel Oswald, officier de cavalerie de l'Armée Révolutionnaire (et ami de Lord E. Fitzgerald à Paris) pour qu'il y étudie les dispositions du peuple. Le rapport est peu favorable pour l'action: enthousiasme non caché mais impossibilité matérielle. Il faut attendre le Directoire pour voir une tentative d'intervention militaire: trois essais, tous trois infructueux, se suivent en 1796, 1797 et 1798.

Le jeune avocat de Belfast, Wolfe Tone, républicain enthousiaste, créateur des Irlandais-Unis en 1791, exilé en Amérique, arrive à Paris en 1796 et négocie avec le Directoire pour qu'il l'aide à établir l'indépendance de l'Irlande. Carnot confie l'armée d'expédition à Hoche. Le moment est opportun: catholiques et protestants sont unis comme jamais ils ne le furent, la sympathie ardente pour la République Française et ses dogmes atteint l'apogée. D'autre part, l'énergie infatigable de Hoche, alors âgé de 32 ans et le zèle de croisé de Tone, se rencontrent avec l'illusion de faire tomber la suprématie maritime anglaise qui conduit le Directoire à former une forte expédition. Le 15 décembre 1796, Hoche quitte Brest avec quarante vaisseaux de ligne et 15.000 hommes, troupes excellentes à qui l'on ne donne pas même l'occasion de combattre. Les vents contraires qui séparent Hoche du gros de la troupe, la succession d'orages épouvantables qui accueille les navires dans la Baie de Bantry, mais plus encore le manque de compétence des officiers de marine et des matelots (41), la jalousie de ces officiers, leur manque d'enthousiasme font échouer l'entreprise. Faillite qu'eut évitée la coopération intelligente des armées de terre et de mer, et d'autant plus sotte que l'Angleterre n'avait pas été prévenue à temps et que le pays était mûr pour le soulèvement. Le résultat fut une répression terrible de la part des Anglais.

Une seconde expédition s'organise en 1797, grâce à la double énergie de Wolfe Tone et de Hoche, avec l'aide de la « République Batave ». Une armée de 20.000 hommes, 15.000 Hollandais, et 5.000 des meilleurs soldats français commandés par Hoche doivent débarquer en Irlande. Mais les Hollandais veulent la gloire du succès pour eux seuls et refusent d'embarquer Hoche et ses troupes.

---

(41) La marine désorganisée par l'émigration manquait alors de marins et les recrutait sans avoir de choix.



La discussion éclate entre l'Amiral de Winter et le Général Daendels. Hoche tombe malade et meurt, avec lui disparaît en France *l'idée de l'importance de l'Irlande pour attaquer l'Angleterre*. Cependant les Hollandais mettent à la voile et se font immédiatement battre par les Anglais. Malgré la faillite de ces deux expéditions un troisième essai a lieu l'année suivante, mais la tactique change: au lieu d'une grande expédition la France enverra de petits corps d'armée très disciplinés, des armes, des uniformes pour les Irlandais qu'elle dirigera et encadrera. Wolfe Tone prépare la révolte mais celle-ci éclate trop tôt. Les Irlandais-Unis lancent un appel urgent au Directoire, deux flottes leur sont données, celle de Hardy, celle de Humbert. Celui-ci débarque à Killala et avec une poignée d'hommes peut se frayer un chemin jusqu'au centre de l'Irlande. Sa merveilleuse réussite est paralysée par le retard de Hardy qui se fait battre par les Anglais au lac Swilly (42) et comme il ne reçoit pas l'aide escomptée des Irlandais (43) et que, d'autre part, le Gouvernement français refuse de lui envoyer les 2.000 hommes qui lui suffiraient pour libérer l'Irlande (44), cette troisième expédition si brillamment commencée se termine par un échec absolu.

Ces trois tentatives cependant effrayèrent l'Angleterre et précipitèrent le vote de l'Acte d'Union. Cet Acte visait directement les menées de la France. L'Angleterre avait toujours été fort inquiète du danger que présentait pour elle l'amitié franco-irlandaise; elle profita du bouleversement causé par la Révolution pour rompre ces liens d'amitié et y réussit splendidement, aidée par les circonstances. C'est ainsi que la Révolution, grâce à laquelle l'Irlande faillit retrouver son indépendance et sans doute s'attacher aux destins de sa libératrice, devint la cause de la décadence des relations séculaires entre la France et l'Irlande.

Les effets de la Révolution sur cette question furent triples. Les causes de la décadence de l'amitié franco-irlandaise peuvent se grouper en causes: matérielles, politiques et religieuses.

Les causes matérielles sont la suprématie de la flotte anglaise qui, désormais maîtresse de la Manche et de l'Océan, coupe les communications directes entre la France et l'Irlande. Par contre deux nouveaux champs d'expatriation s'ouvrent à l'émigration irlandaise,

(42) Wolfe Tone pris sur le « Hoche » fut fait prisonnier.

(43) Humbert avait 5.000 équipements prêts. 500 Irlandais à peine se joignirent à ses troupes après sa proclamation d'aide pour former une République Irlandaise.

(44) Hoche était mort et Bonaparte intéressé par l'Égypte.

tous deux lointains mais étroitement liés à l'Angleterre par sa flotte: les colonies anglaises dont l'extension et l'organisation offrent de nouveaux débouchés; puis l'Amérique du Nord qui recevra des colonies successives d'Irlandais comme jadis la France.

Les causes politiques et religieuses, étroitement liées, portent sur les deux grandes institutions irlandaises en France: la Brigade et les Collèges.

Le danger que présentait la présence de trois régiments de patriotes irlandais passionnés, dans l'armée française, d'autre part le regret de perdre une source aussi riche de soldats que l'était l'Irlande, enfin, à partir de 1795, la nécessité d'ouvrir les rangs de l'armée anglaise aux « papistes irlandais » si l'on voulait supprimer l'insurrection Nord-Américaine, expliquent les lois d'adoucissement vis-à-vis des catholiques (45). Déjà les lois pénales adoucies grâce à l'éloquence de Grattan et aux armées des Volontaires avaient contribué à permettre aux Irlandais de rester chez eux et d'y cultiver le sol au lieu de s'engager à l'étranger (46). La dissolution de la Bridage Irlandaise en 1791 et le rappel des lois pénales qui excluaient les catholiques irlandais de l'Armée Britannique par l'Acte d'Emancipation de 1793, accusent la rupture avec la France: à partir de ce moment, ce n'est plus chez nous que la noblesse irlandaise cherche sa carrière.

À partir de ce même moment le second grand lien, franco-irlandais sera rompu: ce n'est plus en France que le clergé irlandais se formera. La suppression du Collège Irlandais, les persécutions religieuses pendant la Révolution, puis l'esprit d'anticléricalisme aident puissamment l'Angleterre qui favorisa par tous les moyens la fondation d'un grand séminaire en Irlande à « Maynooth College » en 1797.

Maynooth fut d'abord constitué par les prêtres et étudiants rapatriés ou échappés de France, le Supérieur en fut le Docteur Flood, ex-professeur de théologie à la Sorbonne et échappé au Tribunal révolutionnaire, puis Patrick James O'Byrne docteur de la Sorbonne et supérieur du Collège Irlandais de Nantes. Petit à petit, les prêtres irlandais de formation française disparurent remplacés

---

(45) Et qui correspondent date pour date aux défaites des Anglais en Amérique. O'Callaghan. *History of the Irish Brigade in the Service of France*, p. 613.

(46) Ce qui explique les raisons de l'abolition de l'Irish Brigade en France: si les officiers étaient irlandais, les soldats ne l'étaient plus en majorité, mais étaient des Français se faisant passer pour étrangers.

par de jeunes clercs qui n'avaient jamais quitté leur pays et qui ne connaissaient de la France que sa réputation anticléricale. L'Angleterre avait, là encore, atteint son but: l'influence, primordiale en Irlande, des curés de campagne, devenant une cause de propagande anti-française. Malgré les efforts de Wolfe Tone, Napoléon ne semble jamais avoir considéré sérieusement l'Irlande comme alliée d'où attaquer l'Angleterre, la France sous l'Empire est tout entière tournée ailleurs. De son côté, l'Irlande commence à subir l'effet des diverses mesures politiques anglaises ci-dessus énumérées, et ne regarde plus vers la France.

## II

Que restait-il à l'aube du romantisme, sous la Restauration, de ces siècles de rapports franco-irlandais? Quels souvenirs étaient-ils demeurés vivants? Quelle connaissance avait-on de l'Irlande? Jusqu'à quel point nos voyageurs romantiques seront-ils des novateurs à la recherche d'une terre inconnue?

Avant d'étudier les causes du renouveau d'intérêt pour cette ancienne amie, nous ferons une rapide investigation des livres qui ont pu compléter l'idée que les Français se faisaient de l'Irlande, d'après les rapports sociaux ou politiques qu'ils pouvaient avoir eu avec les émigrés irlandais établis dans notre pays.

Ces ouvrages comportent: des œuvres d'Irlandais vivant en France et voulant y faire mieux connaître leur pays; des traductions d'ouvrages anglais édités postérieurement en France et des recueils de gravures; enfin des récits de voyageurs français en Irlande, précurseurs peu nombreux de nos romantiques.

Nous ne donnerons qu'un exemple d'ouvrages publiés en France par des émigrés irlandais: un petit almanach de 1739, *Almanach d'Irlande* ou *Sommaire de l'Isle des Saints*, œuvre du Père O'Kenny, Docteur de Paris, et dédié à Mgr Fitzjames de Berwick, Duc et Pair de France (47). Ce curieux et intéressant petit volume donne quantité de renseignements sur l'Irlande et fait l'apologie du caractère de

---

(47) *Almanach d'Irlande 1739* ou *Sommaire de l'Isle des Saints*. Enrichi de plusieurs pièces curieuses et très utiles au public, par M. A.-N. O'Kenny d'Anadune, prêtre, docteur de Paris, etc., à Paris, chez Genichon (rue de la Huchette). « Au Sacrifice d'Abraham », dédié à Mgr Fitzjames de Berwick, Duc et Pair de France, Evêque de Soissons, Abbé de Saint-Victor, et autres.



ses habitants pour l'édification du lecteur français. On y trouve « la véritable description chronologique du Royaume d'Irlande » (48), comtés, villes (Dublin serait alors la seconde ville de Grande-Bretagne), ports, fleuves, productions naturelles, commerce, divisions ecclésiastiques; puis la rapide « Description du Gouvernement de l'Irlande » (49), suivie de remarques sur la langue irlandaise et le caractère des « Irois », longue liste de qualités physiques et morales, le but du Docteur O'Kenny étant de « désiler (*sic*) les yeux de ceux qui ont la faiblesse de se laisser prévenir contre cette Nation ». « En général, le caractère des Irlandais est estimable et il serait fort utile et fort nécessaire que les Royaumes circonvoisins soient instruits de ce malheureux pays et de son histoire », victime impuissante de l'Angleterre, l'Irlande a vu ses chefs émigrer. Cette habile propagande pro-irlandaise, glissée dans un joli almanach, est suivie d'une preuve de l'imagination bizarre des Irlandais (50).

Cette activité pro-irlandaise en France, dont l'almanach de 1739 nous est un exemple, traverse la tourmente révolutionnaire, nous retrouvons le même écho de sentiments dans plusieurs brochures postérieures telles que le *Panégryrique de Saint Patrice* (51), prononcé dans l'église du Collège irlandais « sorti des ruines grâce à la main tutélaire et bienfaisante » de Napoléon.

S'ils ont pu aider à la connaissance de l'Irlande en France ces ouvrages sont néanmoins relativement peu nombreux et peu importants, ils n'ont dû atteindre qu'un public restreint et sans doute déjà bien disposé en faveur de l'Irlande.

\*

\*      \*

Il n'en est pas de même de certains ouvrages anglais, traduits en français et très lus puisqu'il fallut en donner plusieurs éditions. Les études faites sur l'Irlande par deux voyageurs anglais, Richard Twiss et Arthur Young sont les principales de ces œuvres.

(48) *Almanach*, pp. 25 à 43. — (49) *Ibid.*, pp. 43, 45.

(50) « Origine des différents arts libéraux et mécaniques », exemple: « danse: inventée par Minerve l'an du monde 2177. Elle est en usage partout »; etc...

(51) *Panégryrique de saint Patrice*, par M. Siret, vicaire de Saint-Méry à Paris, 1806, prononcé dans l'église du Collège Irlandais en présence de S. Em. le Cardinal Archevêque de Paris (Mgr du Bellay), Mgr l'Evêque de Versailles, et de MM. les Administrateurs dudit Collège, et d'un nombreux auditoire. Paris, 1806 (*Holiday's Pamphlets* n° 893. Académie Royale de Dublin).

Richard Twiss voyagea en Irlande en 1775 et publia le récit de son voyage en 1776, à Londres (52) ; douze ans plus tard la traduction de Charles Millon (53) paraissait à Paris (54). La traduction exacte et correcte de Millon (55) est d'une lecture plus facile que le texte de Twiss, le traducteur n'ayant pas craint de supprimer des inutilités, des répétitions, nombre de détails et de liste-catalogues sans aucun intérêt qui allongent et allourdissent le récit ; mais encore ayant cru bon de supprimer également les nombreuses petites remarques ou détails soit désagréables pour l'Irlande, soit d'un goût vraiment douteux, qui émaillent le texte de Twiss et lui donnent un ton de moquerie peu compréhensive que n'a plus le livre publié en France. Tel que, le volume comprend le récit monotone et désordonné du « tour » lui-même, suivi d'une étude générale sur l'Irlande, étude basée sur l'expérience acquise pendant un voyage de 1.100 miles anglais et de trois mois, hors Dublin. Richard Twiss n'est dépourvu ni du sens de l'observation exacte, ni de parti-pris anglais ; il faut donc distinguer entre les faits qu'il relate et les commentaires explicatifs qu'il donne de ces faits et qui, souvent, contredisent ces faits eux-mêmes. Quelle idée les lecteurs français ont-ils pu se faire de l'Irlande par la lecture du *Voyage* de Twiss ? Tout d'abord d'un pays fort pauvre en monuments et œuvres d'art mais d'une beauté naturelle splendidement variée ; d'un pays très pittoresque mais aussi d'une nature très riche : le sol y est merveilleusement fertile, la végétation exubérante, le gibier y foisonne et les poissons davantage encore. Cependant cette contrée si richement douée est peuplée de pauvres, minables, vivant comme des bêtes et sur la sauvagerie desquels Twiss insiste encore plus que sur la pauvreté. Il en est fort effrayé et, dans son *Tour en Irlande*, omet de visiter le Connaught « attendu qu'on m'assura que ces endroits étaient habités par une espèce de sauvages ». Ces sauvages ne doivent qu'à leur paresse leur « chétive existence », qui ne les empêche d'ailleurs pas d'avoir l'air parfaitement heureux, de rire, de plai-

---

(52) *Tour in Ireland in 1775, with a map, a view...* London, 1776.

(53) Charles Millon traducteur, littérateur français né à Liège en 1754, mort à Paris en 1837. Sous-bibliothécaire du Prince de Condé. Sous le Directoire, professeur de législation à l'école centrale du Panthéon. 1809, professeur de Philosophie adjoint à la Sorbonne ; professeur en titre, 1814-1830.

(54) *Voyage en Irlande*, traduit de l'anglais par Ch. Millon. Paris, an VI ; seconde édition, 1800.

(55) Aucune édition de cet ouvrage ne se trouve à la Bibliothèque Nationale de Paris ; plusieurs exemplaires existent à la National Library de Dublin.

santer, de chanter et de danser. Ils ont jadis eu une civilisation moins primitive ainsi que le prouvent les nombreuses ruines et reliques archéologiques telles que les *raths*, les *cromlechs*, les *carns*, les tours rondes qui intriguent vivement Twiss. Quant à l'état politique du pays, à sa misère sociale et à ses guerres civiles continuelles, ils sont dus à « l'esprit turbulent et inquiet des Irlandais » (56).

Quelques mois après l'édition du *Tour en Irlande* de Twiss, paraissait en France la traduction du *Voyage en Irlande* d'Arthur Young (57), voyage accompli de 1776 à 1779 et dont le récit fut publié à Dublin en 1780 (58).

Charles Millon ne traduit pas intégralement l'œuvre de Young, il néglige le journal du voyage « ce dernier étant inutile pour des étrangers qui voyagent rarement en Irlande » et ne publie que les « Observations » qui suivent le journal et en sont le résumé. Sa traduction suit de très près le texte de Young qu'il ne corrige point comme celui de Twiss, et est suivi de « Recherches personnelles sur l'Irlande » (59), ces recherches s'appuient sur l'*Histoire d'Irlande* de Mac Geoghegan, d'Hamilton, etc... et non sur un voyage de Millon en Irlande. L'ouvrage d'Arthur Young eut beaucoup plus de succès que celui de Twiss, d'abord à cause du renom de l'auteur en France, puis de la qualité de l'œuvre.

En 1799, une dizaine d'ouvrages économiques ou de voyages du fameux agronome et philanthrope anglais avaient déjà été traduits en français (60). Young, désirant satisfaire sa curiosité croissante pour les questions d'agriculture, visite le pays « non seulement en agriculteur mais en observateur moral » (61); observa-

(56) Nous constaterons, au cours de cette étude, que l'ouvrage de Twiss fut beaucoup lu en France et connu de tous les voyageurs postérieurs, mais aussi qu'il fut jugé comme une œuvre de parti-pris sans grande véracité. Cf. La Tocnaye, *Promenade en Irlande*, Paris, 1801, pp. 3 et suivantes.

(57) *Voyage en Irlande*, traduit de l'anglais par Ch. Millon, 1799, Paris, seconde édition, Paris, 1800.

(58) *Tour in Ireland*, first ed., Dublin, 1780, in-4°, 1 vol.; in-8°, 2 vol.; seconde édition, 1780, in-8°, 2 vol.

(59) Traduction du *Tour*, 2 tomes, soit t. 1 et t. 2, pp. 1, 81, texte de Young traduit; tome 2, pp. 82 à 354, recherches personnelles par Ch. Millon.

(60) *Voyage agronomique*, Paris, 1774. *Recueil d'ouvrages d'économie*, Paris, 1780. *Le guide du Fermier*, Paris, 1782. *Filature...* Paris, 1790. *Voyage en France* (2 vol.), Paris, 1793. *L'Exemple de la France*, Bruxelles, 1793. *Voyage en Italie*, Paris, 1796.

(61) H. Baudrillart. *Publicistes modernes*, Paris, 1862, in-8°. *A. Young et la France de 1789*, pp. 22-63.



teur excellent, qui ne craint point de pénétrer dans les régions les plus reculées et qui se renseigne avec un esprit scientifique, « ses jugements marqués au coin d'une originalité piquante, offrent la précision la plus exacte. Il n'est pas de témoin plus véridique » (61). Cet Anglais avisé, sagace et libéral, d'esprit bienveillant, dégagé de préventions hostiles, « a le courage de dire les choses telles qu'il les a vues » et donne « une image exacte et assez complète de l'Irlande » (62).

Son *Voyage* est fort intéressant, clair et bien composé.

Qu'apprend-il aux Français? (63). Jusqu'à quel point corrige-t-il ou complète-t-il le *Voyage* de Twiss? Les observations y sont d'un autre ordre d'idées que celles de Richard; il néglige le pittoresque des paysages, les souvenirs historiques et les antiquités pour tout considérer du point de vue agraire; mais, ce faisant, il explique la condition sociale du paysan irlandais et les remarques faites par Twiss. L'Irlande le frappe, lui aussi, par sa grande fertilité naturelle, sa végétation extraordinaire; mais la pauvreté, non moins extraordinaire, du peuple hibernois est causée, selon lui, par le système inique de fermage: les multiples fermiers intermédiaires qui s'échelonnent entre le seigneur et le paysan exploitent celui-ci et ruinent le pays; cette « vermine du royaume » opprime le bas peuple, plus encore que les lois pénales et l'intolérance protestante contre lesquelles il s'élève avec indignation. Le paysan irlandais n'est point paresseux par tempérament, il est au contraire actif et ingénieux, fort et sain, sa pauvreté est d'ailleurs plus apparente que réelle; en général il est bien nourri des pommes de terre de son enclos et du lait de sa ou de ses vaches; s'il est habillé de haillons, si son habitation est une misérable hutte c'est, en grande partie, parce qu'il s'inquiète peu de son confort, il trouve son bonheur ailleurs: dans un mariage précoce et dans une nombreuse famille; il est en effet extrêmement sociable et affectueux, bavard, curieux, gai et spirituel. Le portrait qu'en trace Young ne contredit pas celui de Twiss, mais Young ne qualifie pas de « sauvages » des « opprimés » qui conservent néanmoins une telle vitalité physique et mentale.

(61) H. Baudrillart, *Publicistes modernes*, Paris, 1862, in-8°. *A. Young et la France de 1789*, pp. 22-63.

(62) Préface de C. Maxwell. Ed. *Tour in Ireland*, Cambridge, 1925.

(63) L'ouvrage de Young fut très répandu en France, lu et étudié par tous nos voyageurs et souvent presque copié par eux. Cf. le chapitre suivant.

Pour compléter ces deux études pleines de détails de mœurs et de descriptions précises, les Français de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle avaient encore des albums de gravures reproduisant les sites les plus fameux d'Irlande. Nous ne citerons que le *Recueil* de Sandby (64), édité à Londres avec un double texte parallèle en anglais et en français (65) donnant la description et un court historique des vues présentées, sans négliger les légendes qui s'y rapportent (66). Les trente-trois gravures sur l'Irlande, fines et exactes dans les reproductions des paysages (67), sont intéressantes par les détails croqués sur le vif qui animent les vues de lacs, de montagnes et de ruines antiques, monastiques et druidiques; les Français y découvraient les chaumières irlandaises, les costumes paysans, les familles nombreuses, les troupeaux de vaches, de porcs et d'ânes, les pêcheurs, les curieuses voitures à deux roues de bois pleines, les moines et pèlerins, les mendiants récitant leur chapelet au pied des ruines, etc., etc...

En dehors des informations sur l'Irlande que les Français pouvaient retirer de leurs relations personnelles avec les milieux d'émigrés irlandais établis en France (68), les ouvrages publiés par ces émigrés eux-mêmes, puis les traductions de voyages faits par des Anglais et les albums de gravures qui les accompagnaient, formaient en France une source de connaissances sur l'Irlande, non négligeable. Il ne fait aucun doute cependant que les récits des voyages entrepris par des Français eux-mêmes suscitèrent un intérêt beaucoup plus vif et eurent sur l'opinion française l'influence la plus forte.

Quels furent ces voyageurs avant la période romantique?

Quels ouvrages ont-ils pu offrir au public français?

Quel tableau de l'Irlande ont-ils donné, quel commentaire en ont-ils fait? Quelle répercussion dans l'opinion suivit-elle leurs ouvrages? Nous nous attacherons tout d'abord à répondre à ces questions.

(64) *Recueil de cent et cinquante Vues choisies en Angleterre, Pays de Galles, Ecosse et Irlande dessinée (sic) par Paul Sandby*. Ecuyer R. A. Tome II contienne (sic) trente-trois vues en Irlande (sic), London, 1783. — (65) Traduction très fautive.

(66) Quinze hautes colonnes (in-4°) de texte serré; nombreux détails pittoresques.

(67) Facilement reconnaissables, les paysages irlandais n'ont pas sensiblement changé depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle.

(68) Question non encore étudiée.

## CHAPITRE II

---

### Ce qu'on connaissait de l'Irlande en France avant le Romantisme

#### II. — VOYAGEURS DES XVII<sup>e</sup> ET XVIII<sup>e</sup> SIÈCLES

---

Ce qu'on savait de l'Irlande par les récits de voyageurs français. Lointains précurseurs des voyageurs romantiques. XVII<sup>e</sup> siècle: La Boullaye-le-Gouz. XVIII<sup>e</sup> siècle: Baert-Duholland, Chantreau.

Charles Millon, dans la préface de sa traduction d'Arthur Young, déclarait omettre le journal de voyage de l'Anglais « comme inutile pour des étrangers qui voyagent rarement en Irlande ».

Les voyageurs français en Irlande, avant le XIX<sup>e</sup> siècle, sont extrêmement rares, et les récits dus à ces voyageurs plus rares encore. Toutes nos recherches, tant à Dublin et à Belfast qu'à Paris, ne nous ont fait découvrir qu'un seul récit de voyage d'un Français en Irlande au XVII<sup>e</sup> siècle, et trois autres vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Les comptes rendus de ces premiers voyageurs présentent un double intérêt: ils ont été la source d'information des voyageurs français postérieurs; historiquement, ils complètent ou corrigent les récits des voyageurs anglais, souvent aveuglés par leurs préjugés nationaux, et fournissent tout au moins un terme de comparaison (1).

---

(1) Ainsi que le font les récits, plus rares encore, de voyageurs allemands en Irlande au XVIII<sup>e</sup> siècle.



Le premier de tous, le Sieur de La Boullaye-le-Gouz, gentilhomme angevin, est un voyageur de grande envergure: poussé par une vocation irrésistible qui le fait s'enfuir du château paternel, après de bonnes études au collège de La Flèche, il parcourt le monde dès sa vingtième année. Il a appris dans les livres, maintenant il demande à l'univers de l'instruire: tel est le but de ses voyages. En 1643, son ami le capitaine Giron ayant équipé un navire pour venir en aide à Charles I<sup>er</sup>, le jeune La Boullaye y embarque et se met aux ordres du monarque anglais. Il y reste peu: Giron est assassiné à son bord, son ami quitte l'Angleterre pour passer en Irlande. Après quelques péripéties dues en partie à une lointaine origine anglaise, et dont nous relatons un peu plus loin les détails, il sort à grand'peine de l'Irlande, poursuivi par un vaisseau parlementaire, et il ne franchit le détroit qu'après un combat de deux jours et deux nuits. Mis en goût par de telles aventures, il s'embarque pour Amsterdam, visite Copenhague, les villes de la Baltique jusqu'à Riga et rentre au Havre. Paris le trouve frémissant du désir de repartir; craignant d'être retenu par une famille trop affectueuse, il n'ose retourner en Anjou, s'embarque à Marseille et visite tous les pays méditerranéens d'Europe, d'Asie et d'Afrique, puis la Perse et les Indes. A son retour il confie au Cardinal Capponi, son ami à Rome, la copie du journal de voyage qu'il a rédigé à son intention et gagne rapidement l'Anjou. Il y trouve une situation familiale dramatique: son père est mort, son beau-frère a fait passer le voyageur pour mort également, s'est emparé de l'héritage, après avoir chassé la veuve du domaine.

Le procès qu'il intente à son beau-frère pour rentrer en possession de ses biens, l'amène à Paris où le costume persan qu'il a adopté et sa suite orientale font sensation. Il n'est bruit à la Cour que de ses voyages et aventures. Le roi veut le voir. « Sa Majesté me manda de venir en Cour avec mon équipage persan, jeta les yeux sur l'original (de son journal de voyage, dont il avait laissé la copie au Cardinal Capponi), en lut quelques pages, et me témoigna qu'il le fallait donner au public » (2).

C'est ainsi qu'est parvenu jusqu'à nous, « par commandement du Roy » le récit, bref mais véridique, de ce gentilhomme cultivé, à l'esprit curieux et original; récit édité en 1653 sous le

---

(2) Dédicace à l'Eminentissime Cardinal Capponi, Grand Bibliothécaire du Vatican.

titre *Les Voyages et Observations du Sieur de La Boullaye-le-Gouz, Gentilhomme Angevin* (3).

L'auteur est alors chargé par la Compagnie des Indes de la délicate mission de lui concilier la faveur des princes indous. Cependant la maladie l'arrête à Ispahan où il meurt en 1669 et où des funérailles magnifiques lui sont faites par ordre du Schah de Perse.

Ce « citoyen du monde » est un témoin impartial; dans son « Avis au Lecteur », il se réclame uniquement de la vérité; il voit peu, d'ordinaire, mais il voit bien et ne rapporte que ce qu'il a vu. Son journal nous donne la relation fidèle de ses aventures en Irlande et ses opinions « sur un pays et à une époque en général mal représentée. D'où la valeur de cette description contemporaine et sincère » (4).

Son séjour en Irlande est court, à peine deux mois, du 15 mai au 17 juillet 1644. La brièveté même de sa visite l'empêche tout au moins de prendre trop ouvertement parti, comme on pourrait le craindre d'un Français catholique, partisan de Charles I<sup>er</sup>. Deux circonstances facilitent son voyage: il parle parfaitement l'anglais et a pour compagnon un Irlandais, Tom Neville, de Cork. Les trente et une pages consacrées à l'Irlande relatent ses aventures personnelles et ses observations sur le pays. Après un voyage de dix jours en mer, il débarque à Dublin où il assiste aux magnifiques cérémonies, toutes anglaises, déployées en l'honneur du Vice-Roi, dans la cathédrale de Saint-Patrick. Le lendemain il part pour Kilkenny, véritable capitale de l'insurrection nationale qui s'était généralisée depuis 1642 sous la direction d'O'Neill, où chefs anglo-irlandais et gaéliques s'unissaient sous l'égide des évêques catholiques pour former la Confédération (5). A Kilcolin « où finit le territoire anglais », le pont ayant sauté depuis les « guerres de religion », il traverse la rivière à la nage avec son compagnon, et arrive à la « capitale des catholiques et siège des Etats d'Irlande ». Là il est pris pour un espion anglais, arrêté par la police et mené devant le maire qui, tout d'abord, induit en erreur par son nom, son air et son accent, ne veut pas le croire Français

(3) 1<sup>re</sup> édition, 1 vol. in-4°, 1653; 2<sup>e</sup> éd. plus complète, 1 vol. in-4°, 1657.

(4) Préface de l'édition irlandaise de Crofton Croker *The Tour of the French traveller M. de La Boullaye-le-Gouz in Ireland in 1644 with notes and illustrative extracts*, 1837. Edition critique rétablissant les noms, expliquant les lieux et faits, suivie d'un *Appendix* explicatif et critique des opinions de La Boullaye.

(5) Rivoallan. *L'Irlande*, p. 82.

et s'emporte, lui donnant un premier exemple du caractère passionné des Irlandais, puis reconnaissant son erreur le relâche avec mille excuses. Entre Kilkenny et Cork, les deux amis ne trouvent à noter que l'agréable hospitalité de seigneurs irlandais catholiques, inconnus d'eux, qui les reçoivent et les retiennent sans qu'ils puissent se soustraire à leur aimable insistance. Mais à Cork le camarade de voyage du Français découvre que la splendide demeure de son père, dont il se réjouissait de faire les honneurs à son ami, est devenue la propriété d'un Anglais qui s'en est emparé dans une guerre contre les catholiques. « Contrainte de se réfugier à la campagne pour éviter la tyrannie des Protestants », la famille de Tom reçoit les voyageurs « avec toutes les caresses imaginables » ; pendant huit jours, ce ne sont que banquets et que fêtes en l'honneur des deux jeunes gens. Ceux-ci achèvent ensuite leur tour d'Irlande sans autres aventures extraordinaires. Et nous voyons le Sieur de La Boullaye-le-Gouz atteindre Brest, non sans mal, à la mi-juillet 1644. Outre ces pittoresques et significatifs détails, notre voyageur nous donne de nombreuses précisions sur la situation sociale et religieuse du pays, sur ses mœurs et coutumes. Il note l'importance des villes : Kilkenny, capitale des Irlandais catholiques, est alors une ville très prospère comparable à Orléans ; toutes les autres villes, ports importants et points stratégiques, appartiennent aux Anglais protestants et possèdent des garnisons. Dublin compte 20.000 habitants comme Angers ; Limerick « est la plus forte place d'Irlande », importance stratégique et militaire qu'elle prouvera en effet moins de cinquante ans plus tard ; Youghal, Waterford, Wexford, tous ports de mer commerçants et florissants, sont sous la domination anglaise (6).

Les traces de la guerre sont encore visibles, aux alentours de Dublin. Le Gouz remarque des villages détruits et ruinés par la guerre, des châteaux défendus par des soldats anglais. Plus loin, vers l'ouest, le même spectacle le frappe : « A six miles de Limerick nous trouvâmes un village détruit par la guerre, il n'y restait qu'une maison, où il y avait garnison anglaise ». Aux confins des territoires respectivement anglais et irlandais, « tout le pays était ruiné et ne s'y trouvait personne que de pauvres malheureux qui vendaient sur les chemins du lait caillé et un peu de pain d'avoine » (7).

---

(6) *Voyages et observations*, pp. 454 à 457. — (7) *Ibid.*, p. 456.



La question religieuse intéresse vivement le gentilhomme angevin qui note, en territoire irlandais, le nombre de couvents et monastères de dominicains, de franciscains, de jésuites, formés soit en Espagne, soit en France. Dans les villes « sous la domination anglaise » il ne reste que des vestiges de couvents dont le rôle social était varié, ainsi que le prouve Youghal, où il y avait autrefois, bâti sur la mer, un couvent de religieuses. « Il reste une tour appelée la Monnerie, sur laquelle les religieuses allumaient des torches pour faire venir les vaisseaux de nuit à bon port. » Ce qui frappe le voyageur, c'est la foi aveugle des « Irlandais naturels » qui « sont très bons catholiques, mais peu connaissant leur religion », et la forme superstitieuse qu'elle revêt, tel le culte des fontaines sacrées, et les curieuses dévotions, comme les processions de femmes tournant cinq fois autour de ruines d'églises, faisant la révérence, s'agenouillant et recommençant (8).

Les détails pittoresques, les coutumes purement irlandaises intéressent vivement le curieux La Boullaye qui a le bonheur de voir et de noter de nombreux vestiges de l'ancienne civilisation hibernoise originale; nous avons déjà mentionné ses remarques sur le caractère irlandais: passionné, très religieux mais superstitieux, largement et affectueusement hospitalier, surtout vis-à-vis des étrangers. « Les Irlandais sont fort favorables aux étrangers, il coûte peu pour voyager parmi eux, ils lui donnent ce qu'ils ont de meilleur à manger »; d'ailleurs « ils aiment les Français comme leurs amis ». Leur sort n'est point misérable. La Boullaye ne les trouve ni plus pauvres, ni plus malheureux que les Français. « Les gentilhommes mangent de la viande, du beurre, boivent du lait et de la bière parfumée de feuilles de laurier. » Le beurre, le bœuf, le mouton y sont d'ailleurs « plus excellents qu'en Angleterre ». Les pauvres « broient entre deux pierres de l'orge et des poids (*sic*) », ils y ajoutent de l'avoine et en font des galettes qu'ils mangent avec « beaucoup de lait caillé » (9). Les « cabanes en branches, feuillage et chaume » ne l'étonnent pas plus que les chaumières de son pays, mais l'exiguïté des originales demeures de la noblesse irlandaise s'oppose en son esprit aux splendeurs des châteaux français: « Les châteaux ou maisons des Nobles ne sont autre chose que quatre murailles extrêmement élevées, couvertes de paille, mais, à vrai dire, ce sont des tours carrées sans fenê-

---

(8) Pages 472-473.

(9) Page 477.

tres » (10). C'est là une véritable description du donjon féodal primitif. L'intérieur est tout féodal également: les meubles y sont rares, des joncs ou des branches fraîchement coupées y tiennent lieu de tapis; on s'y distrait en jouant de la harpe et en chantant les anciens héros, ou en rivalisant d'adresse à darder « fort adroitement, de 15 pas » de courts poignards ou dagues (11). Ces Irlandais, « que les anglais appellent sauvages » (12), mais que ne dédaigne point le gentilhomme angevin, portent encore l'ancien costume national. Il aura complètement disparu lorsque les voyageurs français postérieurs visiteront l'Irlande. Les voyageurs anglais dédaignant d'examiner de si près l'accoutrement des « sauvages », la description de La Boullaye a donc l'intérêt d'être unique. Comme coiffure, ils portent un petit bonnet bleu; comme habit: un « pourpoint à corps long et quatre basques »; comme « haut de chausse, un large pantalon de frise blanche »; leurs souliers sont longs et pointus; ils se drapent dans des « manteaux de cinq ou six aulnes de frise qu'ils tournent autour du col, du corps et de la tête et ne quittent jamais ». Le costume des femmes n'est pas moins étrange. Leur robe ressemble à la longue tunique grecque « ceinte par le milieu du corps et attachée à leur col ». Les jeunes filles « même dans les villes » n'ont qu'« un ruban pour coiffure », alors que les femmes ont « une serviette sur la tête à la façon de nos Egyptiennes »; pour sortir « elles portent un chapeau et un manteau extrêmement grand, de couleur minime, dont le collet a une grosse fraise de laine, à la façon des femmes de Basse-Normandie » (12).

Le tableau que nous peint La Boullaye est donc celui d'un pays partiellement conquis, maintenu dans l'état de conquête par la force armée, et où deux civilisations vivent et s'opposent, le conquérant n'ayant encore pu étouffer sous ses lois les mœurs et la religion des Irlandais qui gardent leur caractère intact, dans une pauvreté toute relative.

Tel est le récit, vivant, personnel et mouvementé, de cet observateur curieux et sympathisant. Fut-il beaucoup lu et commenté dans les milieux français? Il est permis de croire que les lecteurs de La Boullaye-le-Gouz furent bien davantage intéressés par les détails autrement extraordinaires qu'il donne sur les « Indes »,

---

(10) Page 475.

(11) Page 476. — (12) Page 477.

l'Egypte, la Perse ou la Syrie, et que dames et grands seigneurs parcoururent rapidement les trente pages sur l'Irlande pour atteindre les « épices orientales ». Néanmoins ce récit présentant la seule étude vécue faite en français à cette date, il faut croire que tous ceux que l'Irlande intéressait, pour une raison ou pour une autre, s'y sont reportés, avant l'apparition des récits des voyageurs du XVIII<sup>e</sup> siècle.

\*

\*   \*

Les rapports que peuvent faire sur un même sujet ou une même étude des contemporains, aux points de vue diamétralement opposés, offrent un intérêt du fait même de cette opposition; c'est à ce titre que nous étudierons rapidement ici, après le récit du voyage du Sieur de La Boulaye-le-Gouz, gentilhomme catholique, ce qu'écrivit de l'Irlande le réfugié huguenot Henri Misson de Valbourg qui publia à La Haye, en 1697, ses *Mémoires et Observations* (13).

Les observations de Misson sont curieusement rangées par ordre alphabétique et forment une sorte de dictionnaire. Les souvenirs personnels sur lesquels cet ouvrage s'appuie par moment, non plus que la passion partisane qui anime l'auteur, ne le sauvent de la lourdeur et de la monotonie.

Au mot *Irlande* nous trouvons un assez long article sur ce pays. Ce « voyageur en Angleterre » n'a pas été personnellement en Irlande; tout ce qu'il en dit vient, soit de ses lectures (14), soit de « plusieurs de ses amis qui ont parcouru toute l'Isle dans ces dernières guerres et qui y ont fait séjour »: amis anglais ou tout au moins huguenots, l'opinion de notre réfugié reflète en miroir fidèle l'opinion anglaise d'alors sur l'*Île Sœur*. Néanmoins, cette

(13) *Mémoires et observations faites par un voyageur en Angleterre*. A La Haye, chez Henri Van Bulderen, 1697. Il nous a été impossible de préciser la biographie de ce personnage classé sous le nom de *Henri* dans le catalogue de la Bibliothèque Nationale, il n'est mentionné dans aucun dictionnaire biographique. Haag. *La France Protestante*, Paris 1877-1888, in-8°; London, 1812-1817, 32 vol. in-8°, cite *Les Mémoires et observations* parmi les œuvres de *F. Maximilien* (d'après Moreri).

F.-M. Misson, Conseiller au Parlement de Paris, fut exilé après la révocation de l'Edit de Nantes. Il donna ensuite dans le fanatisme le plus outré. Il fut l'auteur de plusieurs livres de voyages. S'agit-il de F.-M. Misson ou d'un parent de celui-ci qu'il aurait édité? Aucun ouvrage de Maximilien n'est signé de Valbourg.

(14) Camden, Speed, Giraldus, Stanehurst, de Barclay, etc...



opinion fut reçue en France comme émanant d'un Français et ne passa point inaperçue puisque M. Ozell, dans la préface de sa traduction en anglais des *Mémoires et Observations* (15) en 1719, nous apprend que « l'ouvrage est devenu très rare et qu'il est maintenant impossible de se le procurer en français à quelque prix que ce soit ». Sur quels points Messieurs de La Boullaye-le-Gouz et Misson de Valbourg sont-ils d'accord, et en quoi s'opposent-ils?

Ils se rencontrent sur les faits d'évidence qu'il serait vain de nier, quel que soit le point de vue de l'observateur: le « pays est bon et fertile »; les habitants se divisent en Irlandais natifs, en Anglo-Irlandais et en Ecossais; les natifs sont « bien faits de corps, sains, robustes, vaillants et extraordinairement agiles »; « ils haïssent autant les Anglais que les Anglais les méprisent, ils aiment les Français et les Espagnols ». Ce dernier point ne leur concilie point les faveurs de M. Misson dont le fanatisme religieux étouffe à tel point les sentiments patriotiques que nous le voyons se réjouir à la nouvelle des navires français coulés par sa « Glorieuse Majesté le Roi Guillaume ». Les questions sur lesquelles il s'opposera donc avec M. de La Boullaye seront évidemment celles que peut transformer un jugement personnel. La population irlandaise est « barbare », la religion de ces « demi-sauvages » est « en quelque manière la religion chrétienne et papiste, mêlée de quantités de superstitions », superstitions multiples sur lesquelles il s'étend avec de nombreux détails étranges, non notés par de La Boullaye, et qui rapprocheraient la religion des « natifs » du fétichisme nègre plus que d'une religion « en quelque manière chrétienne »; enfin leur caractère renferme « plus de mal que de bon ». En effet, si les Irlandais méprisent les richesses, sont sobres, patients dans leurs maux et courageux dans le travail, s'ils ont « de la facilité à apprendre tout ce qu'on leur enseigne », ils n'en sont pas moins « violents en toutes leurs passions, quoique lents et paresseux dans le train de leur vie ordinaire, inconstants, cruels, meurtriers, larrons, perfides, incendiaires, vindicatifs, impudiques, gascons, jureurs et impies »... liste complète et exacte des « qualités » que les Anglais imputèrent aux Français pendant longtemps, aussi bien qu'à leurs « alliés naturels », les Irlandais.

---

(15) *M. Misson's memoirs and observations in his travels over England. With some account of Scotland and Ireland.* Written originally in French and translated by M. Ozell, 1719.

Pendant près d'un siècle les Français durent se contenter de ces deux sources d'information sur l'Irlande. Ce n'est qu'à la veille de la Révolution que deux nouveaux voyageurs français, le baron de Baert-Duholand et Nicolas Chantreau, auront la curiosité de compléter leur visite de la Grande-Bretagne par celle de l'Irlande, et c'est la Révolution même qui sera la cause immédiate de la *Promenade en Irlande* de l'émigré Jacques-Louis de la Tocnaye.

Le baron Alexandre-Balthasar-François de Paule de Baert-Duholand, gentilhomme de bonne maison, naquit à Dunkerque en 1750. Comme La Boullaye-le-Gouz, il désire voir le monde pour s'enrichir l'esprit. Sa famille, fortunée, lui permet de satisfaire ses désirs: il séjourne en Russie, puis se rend en Angleterre où il demeure deux ans, accumulant les matériaux du *Tableau de la Grande-Bretagne et de l'Irlande* qu'il ne prend pas le temps de rédiger alors; il part pour l'Espagne où le trouve la Révolution, rentre en France et est élu député du Pas-de-Calais à l'Assemblée Législative. Modéré dans ses opinions et partisan du roi, en 1792 il est obligé de passer en Amérique où il s'occupe de mettre en ordre ses notes de voyage; il publie son œuvre sur l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, à son retour en France en 1800. Le séjour de Baert-Duholand en Irlande date de 1787. « La partie de cet ouvrage qui regarde l'Irlande a été rédigée sur les lieux en 1787. » Sans cette indication précise nous aurions presque pu croire l'ouvrage fondé uniquement sur des lectures et des conversations, comme celui de Misson. Rien, en effet, de moins personnel et de plus objectif que ce *Tableau*, qui mérite absolument son titre et ne nous offre nullement un itinéraire ou un journal de voyage: aucun détail, aucune aventure véritablement personnels n'y sont relatés, aucun trait de caractère ne s'y laisse voir.

Ce gentilhomme de trente-sept ans, qui se cultive par des voyages soigneusement préparés par la lecture, lentement accomplis, nous est présenté comme « un homme de méthode, observateur exact, à l'esprit ordonné et au goût de la modération ». Cherchant à peindre d'après nature un pays qui l'intéresse par ses mœurs et son organisation intérieure et « qui en donne la reproduction fidèle, parfaitement impartiale » (16).

Cette impartialité, cette méthode, et cette préparation soignée font du *Tableau* de Baert une étude fort intéressante, claire,

---

(16) Margaret Bain. *Les Voyageurs Français en Ecosse*, pp. 39-40; Introduction.

nourrie et sérieuse. Son but est d'instruire et non de distraire, d'exposer des faits et non de créer des partisans.

Appuyant ses observations personnelles sur de nombreuses lectures (17), il commence par un résumé de l'histoire irlandaise qu'il fait remonter à la plus haute antiquité, suivant en cela les historiens qu'il a étudiés, mais sans prendre parti. « Les prétentions des Anglais, comme les allégations des écrivains irlandais, paraissent manquer de justesse » (18); il parvient à se placer à un juste milieu, entre les exagérations de ces derniers et les déformations partisans des premiers, et nous mène jusqu'à la date de son voyage, en 1787. La conquête de l'Irlande est illégale dès son principe. « L'Angleterre n'eut évidemment sur l'Irlande que le droit de la force, qui n'en est pas un » (19). Ce qui oblige continuellement, par la suite, l'Angleterre à user de la force pour se maintenir; l'oppression devient indispensable, et elle augmente avec la crainte, de plus en plus vive, de représailles de plus en plus justifiées. Toute la politique de l'Angleterre « fausse et vacillante en ce qui concerne l'Irlande » (20), toute l'infortune du peuple irlandais, « le plus constamment malheureux dont les annales du monde fassent mention » (21) provient de ce cercle vicieux. « Conquis par l'Angleterre qu'il n'avait jamais offensée et qui n'eut de droit sur lui que la force » (22), « victime d'un Gouvernement injuste et tyrannique », « poussé au désespoir parce qu'il veut enfin lui ravir sa religion, le seul bien qu'il lui reste dans l'état d'ignorance, de misère et d'avilissement où il le retient plongé », le peuple irlandais fut poussé au crime pour subsister « plus malheureux cent fois que les Sauvages de l'Amérique qui, fuyant dans leurs forêts, purent mettre un désert entre eux et leurs farouches agresseurs; il ne put que combattre pendant quatre cents ans. Plus des deux tiers de leur race ont péri dans d'horribles boucheries qu'on honora du nom de guerre; le reste gémit sous l'oppression de ses conquérants » (23). La question de l'indépendance irlandaise est tout entière conditionnée par la guerre d'Amérique qui occupe au loin les forces anglaises: il faut y voir la véritable raison des adoucissements dans les lois contre les catholiques, c'est-à-dire contre le peuple irlandais.

---

(17) Keating, O'Flaherty, O'Connor, Vallencey, Warens, W. Harris, O'Regan, etc... — (18) *Tableau*, p. 239. — (19) *Ibid.*, p. 240. — (20) *Ibid.*, p. 252. — (21) *Ibid.*, p. 263. — (22) *Ibid.*, p. 264. — (23) *Ibid.*, p. 265.



Après le tableau historique qui se termine par les réflexions que nous venons de citer, Baert expose la Constitution et le Gouvernement de l'Irlande, sans qu'aucun commentaire vienne accentuer de telles constatations: « Un grand nombre de pairs est entièrement étranger à l'Irlande », « à peine quatre ou cinq sont irlandais d'origine », sur lesquels « trois sont catholiques et par conséquent n'ont pas de séance au Parlement ». « La pairie est une faveur personnelle du roi »; « la richesse en est encore la meilleure porte » — puis les « Revenus et Dépenses », éloquentes tableaux de chiffres, prouvant que plus de la moitié des revenus tirés de l'Irlande n'y est point dépensé, et que l'Angleterre doit faire un grand effort pécuniaire pour suffire à ses dépenses militaires en Irlande (24).

Dans son étude du « Sol » et de l'« Agriculture », de Baert se trouve à ce point d'accord dans les moindres détails avec Arthur Young, que la question se pose d'une simple transposition française de l'étude de l'agronome anglais. Le pays est d'une grande fertilité, les paysages sont délicieux, fort variés grâce au sol inégal, au grand nombre de lacs, de rivières, de cours d'eau. Des quatre provinces, le Connaught est la plus pauvre, « c'est la partie la plus reculée de l'Irlande, tant pour les arts que pour la civilisation, le peuple est plongé dans la misère et l'apathie, et il s'y trouve, me disait le Vice-Roi qui venait d'en faire le tour, des gens aussi sauvages que dans les déserts de l'Amérique » (25). Sa description de la vie du paysan, dont la misère est causée par l'oppression des « *middlemen* » et de « lois barbares autant qu'impolitiques », concorde absolument avec celle de Young; ses conclusions sont les mêmes. « L'Irlandais catholique est, dit-on, sans industrie, sans énergie, presque sans facultés morales; la cause en est due à la misère, à la crainte, aux haines religieuses. » « J'ai d'ailleurs causé avec lui et je l'ai trouvé raisonnant à peu près comme le fait la classe la plus inférieure de la société dans toutes les autres contrées. » « S'il est paresseux, c'est qu'il est payé à la taille et ne touche jamais aucun salaire. » En Angleterre, les moissonneurs irlandais sont les plus travailleurs; à Londres, les déchargeurs de charbon, les porteurs sont des Irlandais heureux de ce dur labeur. « Un peuple esclave ne peut être laborieux: il est esclave en Irlande. On l'y

---

(24) *Tableau*, pp. 279 à 283. — (25) *Ibid.*, p. 303.

retient dans l'esclavage de la misère et des lois les plus avilissantes et les plus tyranniques qui tendent à enlever au malheur ce qui, seul, le fait supporter: sa religion » (26). Toutes les rébellions, depuis celle des *oak-boys* jusqu'à celle des *white-boys* actuels, sont dues à cette misère, à cette oppression, et si elles sont blâmables en elles-mêmes, les paysans poussés par le désespoir sont moins coupables que la politique du Gouvernement. La répression violente est aussi injuste qu'inhabile. « C'est ainsi que, par un mélange d'ancienne habitude d'administration, de crainte, de faiblesse, et par l'envie constamment marquée de faire sentir la prépondérance du parti protestant, on autorise l'oppression du fort, on plonge le faible dans une misère aussi nuisible à l'Etat que funeste à lui-même; et l'on porte au crime des gens farouches, aigris par le malheur, et pour qui la perte de la vie n'est plus que la fin de leurs maux » (27). Un tableau détaillé et précis, appuyé de chiffres, des « Manufactures et du Commerce » nous montre un pays où prospèrent les filatures, l'élevage et la pêche, et qui exporte quatre fois plus qu'il n'importe, situation qui est loin de créer la prospérité nationale, puisque la différence ne sert qu'à enrichir une très petite minorité de lords *absentees* qui mènent grand train à la Cour ou à Londres; quelques-uns à Dublin cependant... cette ville dont l'accroissement est extraordinaire « s'embellit tous les jours de grands et beaux édifices modernes en quantité » et « ne serait pas déplacée en Italie » (28).

La population s'accroît de manière sensible depuis 1657, elle doit être évaluée entre 3 et 5 millions: les enfants pullulent, la pauvreté n'est pas un obstacle à leur multiplication, au contraire: qui n'a rien ne craint pas de partager.

La religion protestante est liée aux intérêts et à la propriété, c'est ce qui explique l'intransigeance de ces lois fondées sur la crainte, car chez le clergé protestant « la philosophie a remplacé le fanatisme qu'il a laissé en entier à ses rivaux ». Ce fanatisme s'explique de son côté par l'oppression qu'on a fait subir au catholicisme. « C'est donc la peur qui opprime en Irlande, et la haine des deux partis y a moins pour objet la religion que des intérêts politiques et privés. »

---

(26) *Tableau*, p. 313. — (27) *Ibid.*, p. 319. — (28) *Ibid.*, p. 353.

La population catholique « croupit dans l'ignominie et la misère », les Irlandais « ne sortent de leur apathie que pour mettre une extrême activité dans leurs jeux et leurs plaisirs »; ils semblent indifférents à tout, opprimés et abrutis; traités en esclaves, ils ont les vices des esclaves, ils sont fourbes, menteurs, voleurs, ivrognes; cependant, qui les approche les trouve grands parleurs, affables et hospitaliers. « Dirigés par des prêtres ignorants et superstitieux, ils restent par habitude attachés à une religion dont ils ne connaissent guère que quelques pratiques extérieures et dans laquelle on trouve mêlés des usages qui semblent venir du paganisme » (29). Cependant, ils sont entièrement excusables. « Qu'on ne reproche point à ces malheureux leurs vices et leur misère; ils les doivent au gouvernement et aux lois. » Les vrais coupables, Anglais et *Absentees*, montrent un tel mépris pour eux « qu'on hésite à faire le voyage d'Irlande et qu'on partage généralement le mépris des Anglais pour les habitants de ce royaume » (30). Baert-Duholand a rencontré « beaucoup moins d'ivrognerie et de querelles qu'on le dit » et par contre la « beauté fort grande et générale » du peuple le frappe « je ne connais pas de peuple plus généralement beau que l'Irlandais », est-ce dû au climat, à la saine et abondante nourriture de pommes de terre et de lait, mais on trouve dans la campagne « sous les haillons les plus dégoûtants, des figures frappantes par la noblesse, la régularité et les grâces » et « se vautrant au milieu du fumier et des cochons, des enfants qu'on admirerait en Grèce et en Italie ». Quittant pour la première fois son attitude impersonnelle, le baron Duholand ajoute « qu'au cours de ses très longs voyages » il n'a jamais vu de plus belles femmes que trois Irlandaises dont il cite les noms en « hommage mérité à leur beauté » (31). Après avoir donné un dernier « tableau de la littérature et des antiquités irlandaises » et noté à côté des nombreux « monuments antiques dont l'origine et l'usage sont également ignorés », que l' « Irlande dispute Ossian à l'Ecosse » et que les légendes et poésies irlandaises sont remplies des exploits de Fingal, Oscar et Ossian, ce qui prouverait tout au moins la base véritablement ancienne de Mac-Phersan; Baert-Duholand termine cette étude si complète et si ramassée par un

---

(29) *Tableau*, pp. 365 à 368. — (30) *Ibid.*, pp. 369-370. — (31) *Ibid.*, pp. 370-371.



« hommage mérité » à deux beautés naturelles de l'Irlande: la Chaussée des Géants et les Lacs de Killarney, « deux merveilles » (32).

\*

\* \*

Tout autre que l'impartial baron de Baert est Pierre-Nicolas Chantreau, qui visite l'Irlande quelques mois plus tard. Ce Parisien est un voyageur, un lettré et un patriote, épris de liberté. Il a vécu une vingtaine d'années en Espagne et a « parcouru les contrées méridionales de l'Europe » où il ne trouve que « servitude et superstition », « pour voir quelque chose de mieux », il forme la résolution de visiter « ces Isles habitées par une nation dont on m'avait vanté la constitution et l'amour pour la liberté »; il forme aussi le projet de faire un livre de son voyage: « On a déjà beaucoup écrit sur l'Angleterre, mais très peu sur l'Ecosse et l'Irlande »; pourtant ce sont trois peuples fort différents (33).

P. N. Chantreau est un homme mûr (il atteint la cinquantaine), auteur d'ouvrages historiques et didactiques, qui sera chargé d'une délicate et secrète mission politique en Catalogne, par le Gouvernement français, en 1792; et sera élu membre de l'Académie Royale de Madrid en 1797. Il s'est, lui aussi, documenté sur les pays qu'il visite, il a lu les récits des voyageurs anglais avec tant de soin que l'on retrouve dans son ouvrage des passages qui ne sont que la traduction libre des récits anglais, mais son livre relatant également tous les incidents de son voyage, nous pouvons donc le suivre de près. Après être demeuré en Angleterre puis avoir visité l'Ecosse, il fait un « assez long séjour en Irlande avant de rentrer en Angleterre au printemps 1789 » (33). Son voyage date donc des derniers mois de 1788 ou des premiers de 1789; quoique postérieur d'un an à peu près à celui de Baert-Duholant, le récit en sera connu en France bien avant celui du Baron; le Citoyen Chantreau n'a rien à craindre du gouvernement républicain, au contraire, et publie son *Voyage dans les Trois Royaumes*, en 1792 (34).

(32) *Tableau*, pp. 375 à 382.

(33) *Voyage dans les Trois Royaumes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, fait en 1788 et 1789*, par le Citoyen Nicolas Chantreau, 3 vol. in-8°, Paris, 1792. Tome I, Avis préliminaire, pp. 1 et 2.

(34) *Ibid.*

L'œuvre de Chantreau a fortement subi l'influence de la personnalité de son auteur et des modalités de son voyage. Tout d'abord Chantreau est protestant et, comme tel, enclin à mépriser le peuple irlandais « papiste », puis son libéralisme lui fait prendre fait et cause pour l'Angleterre, terre « libre et philosophique » ; enfin ce voyageur est un réaliste positif dont les observations précises ont une netteté scientifique dépourvue de toute poésie et de toute imagination. D'autre part il voyage avec un jeune compagnon, John, le fils aîné du banquier huguenot chez qui il est descendu à Londres ; il est reçu à Dublin chez des amis de celui-ci, banquiers huguenots également, les La Touche, qui se feront les guides de Chantreau et de John dans la capitale irlandaise et qui contribueront à incliner notre voyageur à juger le pays selon le point de vue anglais. Enfin, à supposer que son « assez long séjour » ait duré plusieurs mois, Chantreau n'a guère visité l'Irlande : après avoir débarqué à Londonderry et fait une rapide visite à la Chaussée des Géants, il gagne non moins rapidement Belfast, puis Dublin où il s'arrête. « Nous nous sommes empressés de terminer notre voyage comme celui de Londres, c'est-à-dire de prendre des renseignements sur le gouvernement de l'Irlande, sa constitution et les mœurs de ses habitants. Les amis de M. La Touche ont, à cet égard, rempli parfaitement nos buts » (35). C'est-à-dire que toutes les opinions de Chantreau sur ces points n'auront rien de personnel ou de contrôlé, et ne seront que le parfait reflet de l'opinion anglaise protestante comme l'était l'exposé de Misson de Valbourg, un siècle plus tôt ; c'est dire aussi que notre voyageur n'a point visité les parties gaéliques de l'Irlande, Ouest et Sud ; il n'a parcouru, et très rapidement, que le Nord-Est anglicisé.

Cette partialité, par contraste avec d'autres récits, fait tout l'intérêt du *Voyage dans les Trois Royaumes*.

Du pays même, Chantreau parle fort peu : la nature, les sites pittoresques ne l'intéressent guère, mais il note le mauvais état des routes ; entre Colerain et la Chaussée des Géants, le paysage d'une sauvagerie saisissante lui arrache néanmoins cette remarque : « La campagne est un désert qui ne présente à l'œil que quelques sites sauvages où la nature est agreste et mélancolique » (36). La Chaussée des Géants le frappe peu, il en donne une description très

(35) *Voyage dans les Trois Royaumes*, Tome III, Chapitre VII, p. 161.

(36) *Ibid.*, Tome III, chap. IV, p. 131.

précise, scientifique et froide, et se moque des pêcheurs qui la disent l'œuvre du Diable, des guides qui l'affirment bâtie par des géants (37) : il laisse à ses successeurs romantiques l'enthousiasme pour la beauté de la nature et pour les vieilles légendes qui s'y attachent, ce qu'il note c'est l'excellence des nombreux ports et hâvres naturels, non utilisés, et des mines en partie seulement exploitées.

Ses remarques de voyage sur le caractère des habitants sont fondées sur les quelques rapports qu'il a eus, en chemin, avec des Irlandais de race : près de la Chaussée, il rencontre un Comte hibernois qui lui fait visiter son château féodal de Dunluce, construit sur un roc à pic, au-dessus de la mer toujours violente à cet endroit ; plus loin il est l'hôte d'un couple irlandais au Château de Carrikfergus, enfin il prend contact avec le peuple en causant avec l'aubergiste de Belfast, et avec le postillon du coche entre cette ville et Dublin. Rien de plus risible, selon lui, que les prétentions à d'antiques origines et à un glorieux passé historique que l'on retrouve chez tous les Irlandais. Le Vieux Comte qui s'est improvisé leur guide lui paraît un exemple ridicule de la « rodomontade hibernoise caractéristique » et de son « éloquence gesticulatrice » ; son hôtesse à Carrikfergus est jeune, « belle, douce comme un ange » mais c'est une « froide et superbe statue » qui ne daigne pas répondre à la cour que lui fait John ; enfin partout les « histoires fabuleuses des irlandais », leur imagination « orgueilleuse et bavarde », leur manque de réalisme et de sens pratique l'irritent. « Nul peuple n'est aussi conteur que l'Irlandais, nul peuple n'est plus crédule et plus attaché à ses préjugés, aussi ce sera celui de la Grande Bretagne parmi lequel il existera le plus longtemps des papistes » (38).

Il est enchanté d'arriver à Dublin, belle ville mieux bâtie que Londres même, seconde ville du Royaume, comparable à Berlin et à Marseille, mais plus peuplée. Ses monuments, ses quais, sa baie splendide entourée de collines « amphitéâtre réellement romantique » (39), lui plaisent d'autant plus que ses hôtes La Touche l'introduisent « dans les maisons des grands », ce qui n'est pas sans flatter secrètement notre futur « citoyen », l'accompa-

---

(37) *Voyage dans les Trois Royaumes*, pp. 132 et suivantes.

(38) *Ibid.*, pp. 135 à 140. — (39) *Ibid.*, p. 148.



gnent au bal, au concert, au spectacle, comédie et opéra, ou à la taverne (40).

Nous comprenons maintenant qu'il se soit empressé de « terminer là » son voyage et de se fier à ses amis pour le reste de son étude sur le pays. Cette étude englobe celle du gouvernement civil de Dublin, de la Constitution politique et civile de l'Irlande « royaume conquis » ce que n'admettent pas encore les Irlandais, remarque-t-il; de la Constitution du Clergé qui l'incite à résumer l'histoire des catholiques d'Irlande: leurs malheurs sont dus à leur fanatisme exploité par les souverains étrangers, les Espagnols en particulier; ils ont massacré les protestants, favorisé Jacques II. Les mesures de l'Angleterre sont « justes et sages ». D'ailleurs, maintenant, « les lumières de la raison pénètrent en Irlande », car les enfants catholiques doivent obligatoirement fréquenter les écoles protestantes où ils perdent leurs préjugés et deviennent pratiques et industriels (41).

Quant à l'étude des mœurs irlandaises, Nicolas Chantreau se targue d'impartialité « il est indispensable de voyager soi-même pour dire la vérité. Les historiens anglais leur donnent tous les défauts, les historiens irlandais toutes les qualités, le philosophe s'en rapporte à l'observation et s'en tient aux faits ». De pure évidence les habitants se divisent en « trois castes qu'il est impossible de confondre »: les anglo-irlandais (1 pour 8 irlandais), les écossais (1 pour 15 irlandais), et les « vieux irlandais ». Les mœurs des deux premières étant purement anglaises, la dernière seule sera étudiée. Les « vieux irlandais » habitent tous le « Connaught et l'intérieur du pays »... donc des régions que n'a point visitées notre philosophe, en dépit de ses théories, et ses « observations » sont celles qu'il ne peut fonder que sur les dires de ses amis dublinois. D'après ceux-ci, la « caste irlandaise » « n'offre que des hommes ignorants, grossiers et superstitieux, implacables et violents », « la plus pauvre et la plus grossière, elle est livrée à l'influence des prêtres et aux superstitions », « leurs facultés physiques sont aussi arriérées que leurs facultés intellectuelles », ils habitent des chaumines misérables, travaillent juste pour ne pas mourir de faim et conservent avec une obstination stupide « leur langage celtique et leurs usages hibernois » qu'exploite le clergé

(40) *Voyage dans les Trois Royaumes*, p. 155.

(41) *Ibid.*, chap. VIII.

catholique. « Ces catholiques se réunissent le dimanche après-midi pour boire force liqueurs, danser, se livrer à toutes sortes d'excès qui se terminent par des querelles, des rixes. » Cette habitude est « généralement pratiquée dans la province de Connaught où le papisme est dans toute sa vigueur et avec tous ses abus ». Les gens « d'un certain ton » sont moins superstitieux, plus policés mais insupportables par leur orgueil et leur prétention à une noblesse antique; chez les irlandais « de bonne compagnie » et « parfaitement anglicisés », on remarque une hospitalité plus grande et plus chaude que chez les Anglais, mais c'est pure ostentation de la part des Irlandais ».

Chantreau note également les cornemuses irlandaises, les airs qu'on en tire sont différents de ceux des Écossais, « ils sont plus mélancoliques et beaucoup plus monotones »; mais, alors que « les qualités particulièrement nationales des chansons écossaises attirent Chantreau, patriote, épris de liberté » (42), il semble sourd au patriotisme et au désir de liberté qu'expriment les chants irlandais... nous l'avons constaté dans cette étude, notre *philosophe* n'avait pas l'esprit assez libre de préjugés, il a été trop bien entouré, conseillé, renseigné par ses amis anglicisés ou anglo-irlandais, pour nous donner un récit exempt d'esprit partisan.

---

(42) Margaret Bain. *Op. cit.*, p. 46.

## CHAPITRE III

---

### Ce qu'on connaissait de l'Irlande en France avant le Romantisme

#### III. — UN PRÉCURSEUR, LE CHEVALIER DE LA TOCNAYE

---

##### Intérêt et influence de sa *Promenade en Irlande*

Peut-on en dire autant du récit qui parut en cette même année 1797, à Dublin, sous le titre de *Promenade d'un Français en Irlande* et dont Paris eut seulement la seconde édition, en 1801?

L'auteur en était le jeune Chevalier de la Tocraye, le « touriste de l'Émigration française » (1) ou « l'inventeur du voyage à pied » (2) aussi dissemblable du citoyen Nicolas Chantreau que l'on pouvait le souhaiter. Jacques-Louis de Bougrenet, Chevalier de la Tocraye, de petite noblesse bretonne, à douze ans page de Monsieur, puis officier, émigre en 1791 et, après avoir fait la campagne de 1792, passe en Angleterre. Il a vingt-cinq ans, l'esprit vif, de « solides qualités d'endurance, de loyauté, de simplicité » (1). Il répugne à tourner ses armes contre sa patrie et à s'engager dans l'armée des émigrés, la vie à Londres dans le milieu des réfugiés français aigris, oisifs et misérables, ne convient pas à son activité: il découvre sa vocation de touriste et part, à pied, à la découverte. Il parcourt ainsi l'Angleterre, puis l'Écosse, l'Irlande et enfin la Scandinavie. Il a toutes les qualités physiques et mentales requises pour être parfait voyageur: il est jeune, sportif, énergique, observateur avisé, curieux de tout, philosophe, mais sans le savoir, et très large d'idées. « La vie de juif errant me convenait si bien que, quoique je fusse presque tous les jours mouillé

---

(1) Baldensperger. *Bibliothèque Univ. et Revue Suisse*, Mai 1914, Tome LXXIV.

(2) Le Notre. *Histoires étranges qui sont arrivées*, Paris, s. d., in-8°.



jusqu'à la peau et que je fatiguasse souvent comme un beau diable, j'engraissais à vue d'œil. Tantôt bien, tantôt mal, je savais jouir de l'un sans me désespérer de l'autre. Me laissant guider par une bonne providence j'avais mis les peines et les soucis de ce monde entièrement de côté. Mon bagage en sautoir ou dans ma poche, j'allais, je courais, j'examinais: la nature s'offrait à moi sous toutes les formes: de nouvelles scènes m'occupaient et m'instruisaient. Avant la Révolution je n'étais habitant que d'un petit coin de terre, l'émigration m'avait rendu citoyen de l'Univers, le monde entier semblait m'appartenir. » Sa liberté d'esprit est tout aussi grande: « Pour moi je n'ai de rancune contre personne, les préjugés de ce pays me sont étrangers, les querelles politiques et religieuses qui l'ont déchiré si longtemps ne me regardent en aucune manière; d'après cela pourquoi ne dirais-je pas ce que je pense? » Impartialité qui n'est pas sans lui causer des « vexations » de la part « des âmes étroites », « l'un me disait démocrate, l'autre trop aristocrate, un troisième athée, et le quatrième papiste bigot ». Heureusement, nous dit-il, « je m'accorde ordinairement avec beaucoup de facilité avec les personnes dont l'opinion est totalement différente de la mienne » (3). Plus que par cette impartialité, d'ailleurs relative comme tout ce qui est humain, de la Tocnaye se distingue parmi nos voyageurs en ce qu'il a tout vu et examiné, lentement et dans les moindres détails: ses bagages réduits à un bas de soie bourré, logé dans une poche, et à un bâton-épée-parapluie qui lui sert encore de voile pour remonter les rivières (4), il va à pied au gré de sa fantaisie, il n'a pas un denier vaillant mais de nombreuses lettres de recommandations; grâce à elles « j'étais, nous dit-il, presque certain de trouver le soir un bon logis. J'allais littéralement de maisons en maisons... » ces lettres lui font connaître tous les milieux: « Parmi les personnes à qui j'étais recommandé il y avait des généraux et des médecins, des évêques et des procureurs, des banquiers et des auteurs, des lords et des professeurs, des avocats et des plaideurs », il s'arrête chez des lords de « tous poils et couleurs », protestants, huguenots, quakers; à leur tour, ceux-ci lui donnent des lettres de recommandation pour leurs amis, l'intrépide petit Chevalier les « présente à tout le monde » et il est bien reçu. Non content de la variété de ses rapports avec les classes supérieures, il veut aussi connaître par lui-même les plus basses

---

(3) *Promenade en Irlande*, p. 24. — (4) *Ibid.*, pp. 160-166.

classes, il ne manque pas de se promener dans les environs des propriétés où il est reçu, d'entrer dans les chaumières et de causer avec les paysans. Pour les mettre plus à l'aise et comme « on voit bien par son accent qu'il est étranger » il se fait passer pour un Écossais et essaie de leur parler en « patois écossais » parent de l'irlandais; « c'est une petite ruse dont j'ai bien souvent fait usage dans ma promenade et qui m'a presque toujours réussi ».

Au cours de cette « promenade » de plus de six mois, de la Tognaye parcourt véritablement toute l'Irlande, il ose même pénétrer dans le « pays des sauvages », dans ce Connaught si redouté que seul Arthur Young s'y était aventuré avant lui, et nul Français sans doute depuis les moines du Moyen-Age. Vers la fin de 1796, il retourne en Écosse passer chez des amis les mois d'hiver les plus pénibles, et revient en Irlande au début de 1797. L'état troublé du pays ne l'engage guère à prolonger son vagabondage. Il se replie sur Dublin et s'occupe à rassembler ses notes de voyage, ses souvenirs et ses réflexions en un livre important, qui n'est ni un journal de voyage à proprement parler, ni une étude systématique de la situation du pays, mais qui tient des deux et qui, de style alerte sinon très littéraire, nous offre une mine très riche de faits vus, de propos entendus, d'anecdotes typiques et de remarques judicieuses. La première édition en parut à Dublin en 1797 (5) et y connut un grand succès; la même année, la traduction exacte en anglais en fut donnée, rééditée à Cork en 1798 et à Londres en 1799 (6). A son retour d'exil, notre émigré en donna une seconde édition française en 1801 (7).

La *Promenade* de la Tognaye nous présente le plus vivant tableau de l'Irlande à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, sa situation historique, l'aspect des villes et de la campagne, la beauté de la nature, la vie que mènent riches et pauvres, les mœurs et le caractère de ses habitants.

---

(5) *Promenade d'un Français en Irlande*. Dublin, 1797, 2 vol. in-8° (National Library, Dublin). — *Promenade d'un Français dans l'Irlande*. Dublin, 1797, 1 vol. in-8°, orné de gravures en taille douce (Royal Irish Academy, Dublin).

(6) *Rambles through Ireland by a French emigrant*, translated by an Irishman, Dublin, 1797, 2 vol. in-8°; Cork, 1798; Londres, 1799 (National Library, Dublin).

(7) *Promenade d'un Français en Irlande*. Paris, 1801, 2 vol. in-8° (National Library, Dublin); 2<sup>e</sup> éd. Paris (Brunswick), 1801, 1 vol. in-8°. Les références de notre étude suivent la pagination de cette 2<sup>e</sup> édition, la seule que possède la Bibliothèque Nationale de Paris.

Il est presque impossible, pour qui étudie l'histoire de l'Irlande, de ne point prendre parti. La Tocnaye, malgré son désir d'impartialité et son affirmation d'être au-dessus des querelles politiques et religieuses, ne peut échapper à cette nécessité. Il serait sans doute tout à fait du parti irlandais s'il n'était émigré et si la cause irlandaise n'essayait alors de se confondre avec celle de la Révolution Française; toutes les révoltes irlandaises contre le Gouvernement anglais lui semblent être de même nature que l'insurrection populaire française contre les classes dirigeantes, et il les blâme. « Un jeune homme Irlandais-Unis commença à me débiter toutes les fariboles dont le peuple se berçait en France avant la révolution: je fus vraiment surpris d'entendre les mêmes discours d'égalité, de fraternité et d'imposition, etc... Il parla de la réforme du Parlement; il vanta aussi beaucoup la tolérance et fit des discours philosophiques pareils à ceux de nos petits maîtres avant la révolution » (8). D'autre part, il juge fort bien de l'état social défectueux en Irlande et blâme les Anglais de l'avoir causé; n'étant ni tout à fait pour les uns, ni tout à fait pour les autres, et ne pouvant recourir à une solution moyenne, il se contredit souvent ou, à tout le moins, semble illogique. Il ne se moque point, comme Chantreau, des prétentions irlandaises à d'antiques origines, mais, s'appuyant sur les travaux du Général Vallancey qu'il visite à Cobh, et sur les antiquités qu'il a examinées, il admire que les anciens hibernois aient « atteint un haut degré de civilisation » où les beaux arts fleurissaient au milieu des guerres perpétuelles, l'Irlande ancienne et la Grèce antique offrant deux cas analogues. Cependant il ne semble pas comprendre la résistance irlandaise qui a toujours opposé une civilisation autochtone à la civilisation anglaise, l'inimitié des Irlandais pour les Anglais, et des Anglais pour les Irlandais lui semble « un étrange préjugé »; il voudrait les voir oublier toutes leurs querelles et leurs guerres pour ne faire qu'un peuple: il est ouvertement unioniste, l'union formant des deux pays un seul détruirait, selon lui, les préjugés et les injustices à l'égard de l'Irlande. Tout le long de sa promenade, il voit d'antiques châteaux en ruines, « autrefois la demeure des souverains du pays » (9); d'autres occupés par de nouveaux maîtres anglais. Pourquoi les Irlandais en ont-ils été chassés?, demande La Tocnaye à un paysan. « C'est, dit-il, qu'ils n'étaient pas les plus forts.

---

(8) *Promenade d'un Français en Irlande*, pp. 258-259. — (9) *Ibid.*, p. III.



Voilà ce qu'on appelle un argument *ad hominem* » (10). A Ennis Kerry, « l'aubergiste est le représentant des O'Toole à qui ce beau territoire appartient et dont les propriétés furent confisquées pour n'avoir pas voulu se soumettre au joug des Anglais » (11). Dans le Connemara, « pays désert » (12), tout de pierre, il voit affluer « les malheureuses victimes que la fureur a obligées de quitter le nord de l'Irlande » (13) « *go to Connaught or to Hell* », sinon ils sont massacrés, brûlés vifs dans leurs maisons, etc... Il nous donne de nombreux autres exemples de la tyrannie passée et présente exercée par les Anglais sur les Irlandais, et cependant s'étonne (sincèrement, semble-t-il) de l'inimitié qui existe entre les deux peuples. « Mon conducteur semblait un bon vivant, et comme il me reprochait souvent de n'avoir pas pris la précaution de porter quelque chose à manger : — Vous parlez toujours de manger, je suis sûr que vous êtes Anglais, ne l'êtes-vous pas? — Ne me dites pas de sottises, me répondit-il. — Mais un Anglais, lui repartis-je, vaut bien un Irlandais, je pense. Là-dessus, secouant la tête d'une manière très intelligible, il m'articula proprement un « g-d d-n » qui me fit comprendre tout ce qu'il ne voulait pas dire. Il est fort singulier qu'après tant de siècles que la conquête de l'Irlande a été faite, les deux peuples ne sont pas encore unis et probablement ne le seront jamais. En France un Provençal se vante d'être français aussi bien qu'un Breton et un habitant de l'ancienne France, sans entretenir aucuns préjugés les uns contre les autres... » (14). Le même illogisme apparaît à propos des *White boys*. La Tocnaye expose l'injustice qu'il y a à vouloir faire payer la dîme, « impôt onéreux très nuisible à la culture de la terre », et « autres droits en nature » au ministre « qui souvent est le seul protestant de sa paroisse » par les paysans catholiques misérables qui doivent encore « fournir à la subsistance de leurs propres prêtres » (15). Il explique comment ces paysans commencèrent par des réclamations, en vinrent aux menaces et ne les mirent à exécution que devant le silence du Gouvernement, courant les campagnes, brisant les portes des ministres, coupant la queue et les oreilles de leurs bestiaux mais n'allant pas plus loin dans leurs insultes; une députation de trois mille d'entre eux arrivant à Wexford, la troupe fait feu et en abat trois cents. La Tocnaye, qui juge leurs griefs fondés et leurs repré-

---

(10) *Promenade d'un Français en Irlande*, p. 137. — (11) *Ibid.*, p. 56. —

(12) *Ibid.*, p. 205. — (13) *Ibid.*, p. 205. — (14) *Ibid.*, pp. 235-236. — (15) *Ibid.*, pp. 76-77.

sailles modérées, justifie cependant la répression gouvernementale; en voici la raison: « Cette révolte me donne en petit une histoire parfaite de la Révolution Française »; si on leur avait cédé, « ils eussent bientôt fait la loi dans le pays »; si l'on avait temporisé et parlementé, « au lieu de trois mille c'est trente mille qu'ils fussent devenus jusqu'à ce qu'ils se fussent rendus maîtres et eussent détruit ce Gouvernement » (16).

Pendant sa première promenade surtout, du printemps à l'automne 1796, de La Tocnaye relate ce qu'il a vu en évitant tout commentaire politique; nous ignorons, par exemple, ce qu'il pense des groupes de paysans qui, en bon ordre, arrachent les pommes de terre d'un ami « arrêté pour haute trahison » (17) et qui narguent le Gouvernement par l'air de fête organisée avec chants et musique, que prend leur aide. Il approuve la fermeté du Gouvernement mais désapprouve sa politique: pourquoi vouloir « angliciser » un peuple facile à conduire au bien s'il était dirigé par des gens qui veuillent le bien public? « Les séditions fréquentes ne prouvent autre chose que sa sensibilité. Si l'on cessait une bonne fois de vouloir absolument les angliciser à tout prix, et qu'on sut les mener par les préjugés et les manières qui leur sont propres, on en ferait ce qu'on voudrait » (18). Lorsqu'après un court repos en Ecosse, La Tocnaye rentre en Irlande pour y reprendre sa tournée, il tombe en pleine révolution. Belfast est remplie de troubles, la querelle entre catholiques et protestants s'envenime; les crimes, les assassinats et les incendies se succèdent; notre promeneur s'écarte prudemment et traverse le pays en révolte pour gagner Dublin. Une vieille femme conseille au jeune homme d'abandonner son parapluie devenu verdâtre, s'il ne veut pas être pris pour un des Irlandais-Unis. La Tocnaye, par ses convictions royalistes, ne peut être de cœur avec les Irlandais-Unis; il coupe le cordon vert-feuille de son parapluie; il plaint les malheureux paysans irlandais qu'il croit « dupes de fripons » (19) au même titre que les paysans français au moment de la Révolution. Il traverse les comtés de Down et d'Antrim où la guerre d'indépendance unit les républicains sans considérations religieuses. L'expédition française à Bantry Bay qui a eu lieu pendant que La Tocnaye était retourné en Ecosse, a ouvert les yeux du Gouvernement sur les dangers du

---

(16) *Promenade d'un Français en Irlande*, p. 77. — (17) *Ibid.*, p. 264. — (18) *Ibid.*, p. 267. — (19) *Ibid.*, p. 306.

mouvement. La répression sévit sans ménagement; le Gouvernement se sert de nouveaux troubles religieux pour brider la révolte. L'émigration vers le Connaught reprend de plus belle; nombre d'Anglais ayant été attirés dans la riche Irlande veulent y demeurer et en expulsent les habitants; ces « cavaliers » ont débarqué avec les préjugés anglais, ils s'imaginent trouver les Irlandais à demi sauvages et se conduisent comme en pays ennemi; la répression est violente, aveugle. Tels sont les faits que rapporte le témoin français qui n'ose approfondir les droits réciproques: il « abhorre ces querelles » et prend parti pour « qui les réprime » (20). Attitude dictée, soit par la prudence (ne fallait-il pas ménager ses hôtes nombreux qui, tous, appartenaient à l'*Ascendancy*, et, d'autre part, ne point compromettre le succès de l'édition dublinoise de son livre), soit par une légèreté d'esprit venant de sa jeunesse, mais surtout par sa condition d'émigré. « Était-ce la peine vraiment de se trouver exilé d'une France profondément troublée pour être témoin d'une effervescence pareille dans un pays étranger? »

\*

\* \*

Si le tableau de la situation politique du pays tracé par Baert était plus net, plus sobre et commenté par un esprit plus mûr, celui du chevalier breton est inégalable dans sa description de la vie des lords et des paysans, dans ses détails sur les mœurs, la religion, les superstitions, les légendes des Irlandais et sur leur caractère; enfin il se montre l'immédiat précurseur de nos voyageurs romantiques dans ses descriptions pittoresques des villes, dans son enthousiasme pour la nature de l'*Emeraude de l'Océan*.

La Tocraye insiste peu sur la vie des lords en Irlande car elle ne fait que copier, avec une prodigalité ostentatoire, celle des lords en Angleterre; mais il y trouve l'une des causes de la pauvreté du peuple: « Les gens riches dépensent presque tous plus que leur revenu, et ainsi sont toujours obligés d'avoir recours à des expédients ruineux pour soutenir leur dépense: dans les pays plus fréquentés d'Europe, cette prodigalité est loin de faire tort à la société, en ce qu'elle encourage tous les arts et talents qui servent à rendre la vie agréable; en Irlande, cela produit un effet tout à fait contraire et leur ôte la vie, parce que

---

(20) *Promenade d'un Français en Irlande*, p. 323.



*les fantaisies qui les ruinent ne sont pas le produit du pays...* La seule chose que je voudrais recommander aux lords qui veulent se ruiner, serait d'employer des choses faites en Irlande: ce serait vraiment patriotique » (21). Que dire, alors, du « patriotisme » des *Absentees* ou seigneurs anglo-irlandais qui dépensent hors d'Irlande les revenus énormes qu'ils tirent des immenses propriétés où ils ne résident jamais, et qui se préoccupent peu de la façon dont les *middlemen* traitent les paysans qui y vivent? « Pour prendre compassion du pauvre et avoir le désir de lui être utile, il faut s'en approcher » (22). Tous les grands propriétaires ne sont pas aussi égoïstes, une minorité vit sur ses terres. La Tocnaye en cite plusieurs qui s'occupent de venir en aide aux pauvres en asséchant les tourbières, en encourageant les filatures; beaucoup de ces philanthropes sont des descendants d'huguenots enrichis, et leur charité serait beaucoup plus efficace si elle n'était basée sur le désir de convertir les miséreux catholiques. Ceux-ci se méfient et refusent souvent l'aide qui leur est offerte.

La masse de la population autochtone croupit dans une misère plus frappante encore à la ville que dans les campagnes. « Les carosses brillants et l'opulence apparente des principales maisons rendent encore plus choquante la vue des mendiants dont la pauvreté abjecte fait horreur » (23). Il y a de nombreux hôpitaux et hospices, mais malgré leur misère et le nombre de leurs enfants, « rien ne pourrait engager les mères à mettre leurs enfants à l'hôpital; elles craignent que l'on ne les envoie au loin pour les détacher d'elles. Elles ne veulent pas non plus que leurs enfants soient élevés dans la religion protestante que l'on professe dans ces établissements » (24).

Quant à la vie du paysan irlandais, La Tocnaye ne fait qu'appuyer de nouveaux exemples le tableau qu'en avaient déjà donné Young et Baert: sa paresse, son indifférence, sa saleté sont causées par la « cruelle nécessité » (25); s'il boit, c'est pour « oublier la misère » (26); il vit entièrement de pommes de terre et boit de l'eau ou du lait de beurre, tous les bestiaux sont exportés (27); leurs huttes de boue et de tourbe « font vraiment pitié » (28); la terre est fort riche et il faut attribuer « la misère

---

(21) *Promenade d'un Français en Irlande*, p. 21. — (22) *Ibid.*, p. 53. — (23) *Ibid.*, p. 17. — (24) *Ibid.*, p. 96. — (25) *Ibid.*, p. 97. — (26) *Ibid.*, p. 163. — (27) *Ibid.*, p. 150. — (28) *Ibid.*, p. 110.

du peuple en Irlande à la manière dont les terres sont affermées » (29) ; « plus le pays est riche en Irlande, plus le peuple est pauvre ».

La Tocraye est le seul Français qui ait encore pénétré dans le terrible Connaught; quelle peinture nous fait-il des « sauvages » habitants de ses campagnes? C'est le tableau du dénuement le plus complet. « La nudité des pauvres, près de Galway, est choquante. Leurs huttes n'ont pas l'air d'être faites pour des hommes et cependant on en voit sortir des troupes d'enfants bien portans et frais comme la rose. On peut les voir d'autant mieux qu'ils sont souvent nus comme la main et jouent quelques fois devant la cabane sans autre vêtement que ceux de la nature. Ces pauvres gens, cependant, réduits à un tel état de misère que l'homme qui a connu une autre situation ne saurait concevoir, sont humains, bons, patients, ils seraient industriels et laborieux s'ils pouvaient croire que le travail pût améliorer leur sort. Ils ne vivent que de pommes de terre et ils ont pour cette racine (qui leur tient lieu de tout) un respect singulier, ils lui attribuent tout ce qui leur arrive. Je demandai un jour à un pauvre paysan qui avait une douzaine de jolis enfans: « Comment tous vos compatriotes peuvent-ils avoir un si grand nombre d'enfants et surtout si bien portans? — Ce sont les pommes de terre, Monsieur » (30).

\*

\* \*

Tout ce que La Tocraye rapporte des mœurs et du caractère irlandais est fondé, comme ce trait, sur des anecdotes authentiques. Nous savions les paysans très attachés à leur religion catholique, bien que la connaissant peu et l'entachant de maintes pratiques superstitieuses; La Tocraye nous montre le pouvoir absolu des prêtres: « Ils conduisent les paysans et en font ce qu'ils veulent » (31), et fait remarquer la sottise du Gouvernement qui s'est aliéné ces prêtres. « Gagnez-les à vous et vous aurez tout le peuple. » Au risque « de passer pour papiste » il conseille à la nation anglaise de donner « une preuve de la tolérance dont elle se vante en faisant droit à ces justes réclamations » et en donnant des bénéfices aux prêtres catholiques, là où le ministre est « le seul

---

(29) *Promenade d'un Français en Irlande*, p. 162. — (30) *Ibid.*, pp. 187, 188. —

(31) *Ibid.*, p. 142.

protestant de la paroisse » (32) ; non content de nous décrire minutieusement les pèlerinages (33) et dévotions à certaines ruines ou fontaines sacrées, comme il a « fort à cœur d'être toujours du pays dans lequel il se trouve » (34), il accomplit lui-même ces pèlerinages et se plie aux coutumes superstitieuses : il en sourit et les explique comme des « traces de l'ancienne religion druidique » christianisée par des prières et quelques mortifications ; les détails en sont fort pittoresques. De même ce Breton écoute sans trop de moqueries les légendes qui le plongent dans une « rêverie ante-diluvienne » (35), et les nombreuses histoires d'esprit, de fées, de spectres, de sorcières et de revenants, contées par des guides et des paysans... En ce point, comme dans ses descriptions de la nature, il ouvre le chemin aux voyageurs romantiques.

Le pittoresque des mœurs l'intéresse vivement ; tout en paraissant se prêter aux habitudes anglaises, les paysans restent fermement attachés à leurs vieilles traditions : à leur langue, à leurs fêtes comme la Saint-Patrick, aux descendants de leurs anciens chefs qu'ils honorent en secret, fussent-ils de misérables fermiers comme eux ; aux vieux noms irlandais des pays et des châteaux : ils font semblant de ne pas connaître les « nouveaux » noms et les « nouvelles » familles « venues d'Angleterre il y a 600 ans ». Ils aiment beaucoup les bains de mer et ont la passion des courses de chevaux. Ils se soignent par des bains de vapeur qu'ils prennent dans des *sweating-houses*, « sorte de four en forme de cône, chauffé » ; dès qu'il y a quatre à cinq cabanes l'une près de l'autre, on est sûr de trouver une « maison de sueur ».

Le cérémonial dont ils entourent les enterrements est très curieux. La Tognaye assiste à une « veillée » où tous les amis et connaissances du mort poussent des gémissements épouvantables, crient, pleurent, chantent ses louanges en vers irlandais improvisés et boivent à sa « santé éternelle », « usage assez coûteux mais dont le plus pauvre ne peut se dispenser avec décence et qui remonte à la plus haute antiquité irlandaise ». Cette veillée dure jusqu'à l'enterrement proprement dit ; alors la procession se forme, précédée de femmes qui crient en chœur, puis les unes après les autres, hu-lu-lu, pleurent à chaudes larmes, s'arrachent les cheveux et se jettent sur la bière sans qu'elles soient réelle-

---

(32) *Promenade d'un Français en Irlande*, p. 142. — (33) Ceux de : Glendalough (p. 63), Lough Derg (p. 172), Croag Patrick (p. 220), Muckross Abbey (p. 129), etc... — (34) *Ibid.*, p. 145. — (35) *Ibid.*, p. 210.



ment affligées, car souvent elles n'ont point connu le mort. Le premier caractère de ce peuple est donc la ténacité. La Tocnaye nous donne de nombreux et souvent fort amusants exemples des traits de caractère déjà relevés par les voyageurs qui l'ont précédé : leur hospitalité cordiale (36), leur curiosité (37), leur éloquence bavarde (38), leur intelligence vive et souvent subtile (39). « C'est une erreur de croire le paysan de ce pays si ignorant ou si stupide ; la misère le stupéfie, il est vrai, et le rend indifférent à tout, mais je le déclare, c'est l'espèce d'hommes de ce genre parmi laquelle j'ai vu le plus de disposition à faire tout ce qui peut rendre la société heureuse et florissante » ; les nombreuses « écoles sous les hayes » où de pauvres maîtres enseignent aux enfants irlandais leur ancienne littérature, le latin et même le grec, prouvent ces dispositions intellectuelles. « Il est fort aisé d'appeler les gens sauvages et de s'en moquer et de rire de leur misère. Voulez-vous, bonnes gens, que je vous dise où j'ai réellement trouvé des hommes sauvages et barbares?... c'est à Paris, c'est à Londres. » « En général tous les rapports qui ont donné lieu aux préjugés des Anglais sont ou faux ou très exagérés » ; leur paresse est uniquement due à l'oppression, leur nature est vive et énergique ; s'ils s'entêtent dans leurs mœurs et leur religion, c'est qu'ils les croient meilleures que celles imposées par les Anglais, car ils sont très ouverts aux innovations : ils ont accueilli la culture de la pomme de terre plus rapidement qu'aucun autre peuple ; et La Tocnaye a souvent rencontré, au cours de sa promenade, des « inoculateurs » qui parcourent les montagnes en vaccinant les enfants contre la variole. « D'après cette petite histoire peut-on ne pas croire faux ces rapports qui représentent les gens du commun en Irlande comme entêtés, paresseux et incapables d'amélioration (*sic*) dans aucun genre, pendant que des peuples, réputés plus éclairés, se sont refusés jusqu'à présent à adopter la méthode salubre de l'innoculation ? » (40) ; sur le continent, pauvres et riches s'y refusent, de même en Angleterre et en Ecosse ; « cependant cette méthode a été adoptée généralement en Irlande, même dans les endroits les plus sauvages » (41).

Si l'Irlandais a l'esprit ouvert aux découvertes de la science, il possède également un don que l'on associe souvent à l'idée de

(36) Exemples : pp. 11, 52, 89, 94, 111, 113, 148, 227, 236, 247, etc...

(37) Exemples : pp. 65, 226, etc... — (38) Exemples : pp. 65, 66, 94, 101, 178, etc...

— (39) Exemples : p. 56.

(40) *Promenade d'un Français en Irlande*, p. 224. — (41) *Ibid.*, p. 225.

civilisation: le sens de la beauté. La Tocraye est le premier de nos voyageurs qui ait relevé ce trait si essentiel au caractère celtique. Les Irlandais, aux suggestions du jeune Français: améliorer le pays en drainant et asséchant les lacs, en endiguant les rivières et en creusant des canaux, répliquent que la beauté du paysage leur est plus précieuse que tous les bénéfices matériels que l'on pourrait tirer de ces travaux: « On m'objecta que le lac est superbe et bien d'autres belles choses » (42).

\*

\* \*

Cet amour de l'Irlandais pour la beauté de son pays est partagé par tous ceux qui visitent les admirables sites de l'*Ile d'Emeraude*. La Tocraye nous trace un tableau complet, détaillé et souvent enthousiaste, du pittoresque et de l'originalité des villes, de la variété et de la grandeur sauvage des campagnes. Pour avoir parcouru à pied ses montagnes et ses vallons, remonté à la voile ses rivières, vogué sur ses lacs, nous trouvons dans la *Promenade* la première ébauche des descriptions vibrantes de nos voyageurs romantiques devant la beauté presque inconnue de cette nature inviolée et splendide.

Ses descriptions de Waterford, de Wexford, de Dublin, où les quartiers de la ville où les gens aisés demeurent « sont aussi beaux qu'aucuns en Europe, mais ceux où le bas peuple végète sont bien sales et bien misérables » (43), ajoutent des précisions, des détails intéressants; celles de Cork et de Galway ne se trouvent dans aucun autre récit. Cork est une grande ville d'à peu près 80.000 habitants, une des plus riches et des plus commerçantes de l'Europe. Cependant les beaux bâtiments y sont fort rares et le peuple paraît très pauvre. L'aspect de la ville n'est pas des plus agréables, « la saleté des rues », par endroits, est « honteuse » (44). « On y est arrêté à tous moments par des troupes hideuses de mendiants et de cochons qui courent les rues par centaines » (44); ils ne sont pas les seuls: le fous sont nombreux à Cork et « courent les rues » (45); La Tocraye cite en outre plusieurs exemples de Corkonians qui poussent l'originalité jusqu'à ses dernières limites.

---

(42) *Promenade d'un Français en Irlande*, p. 240. — (43) *Ibid.*, p. 15. — (44) *Ibid.*, p. 94. — (45) *Ibid.*, p. 107.

Galway, la capitale du Connaught, refuge perpétuel des Irlandais, frappe immédiatement le voyageur par son air « entièrement différent des autres villes irlandaises » ; « les maisons ressemblent à celles des vieilles villes du Continent » (46). Faut-il y voir un reste des relations florissantes de Galway avec l'Espagne ? Le commerce y est bien tombé, ce qui n'empêche la ville d'être des plus animées ; ici comme à Cork, mendiants, cochons et fous courent les rues ; les boutiques sont nombreuses et bien achalandées : les marchands font crédit aux jeunes filles qui y viennent en foule, car la « Spécialité de la Ville » est d'être « le rendez-vous des filles à marier » ; le « prétexte est de se baigner dans la mer mais, si j'osais, je dirais... qu'elles viennent pour des projets qui leur tiennent beaucoup plus à cœur » ; le résultat est qu'« il y a peu de pays où l'on puisse voir plus de jolies brunettes ». La Tocnaye est charmé par leurs manières, il fréquente les « Assemblées », « il y règne la plus grande gaieté et un air d'aisance qui charme, en un mot, l'esprit de coquetterie des belles de Galway serait en état d'en apprendre à nos dames françaises ». ...Sans doute n'étaient-ce point ces « belles » qui occupaient l'esprit du Vice-Roi lorsqu'il décrivait à Baert les habitants du Connaught comme « des gens aussi sauvages que ceux des déserts d'Amérique » (47).

Les villes de l'Ulster, Londonderry et Belfast sont tout autres : elles ont tout à fait l'air écossais, l'esprit y est commerçant, elles sont propres, nettes, florissantes mais sans gaieté.

\*

\* \*

Quant à la campagne, le Chevalier, après nous avoir assuré qu'il « goûte les beautés de la nature », s'empresse de se défendre de donner « dans le travers du temps en alongeant son récit de longues et fastidieuses descriptions » (48) qui, selon lui, ne font qu'ennuyer le lecteur. Celles-ci seront donc volontairement brèves mais, sans être disciple de Rousseau, cet ancien petit page de Monsieur a reçu une éducation suffisamment imprégnée des idées de son temps pour être le premier de nos voyageurs à découvrir la qualité essentielle des paysages irlandais : leur pittoresque *romanesque*.

La campagne des environs de Dublin, « montagnes sau-

---

(46) *Promenade d'un Français en Irlande*, p. 191. — (47) *Ibid.*, pp. 194-195. —

(48) *Ibid.*, p. 267.



vages », vallons resserrés, rivières et cascades, lui arrache par trois fois la description de ses « vallées romanesques » (49), profondes et bien boisées, entourées de hautes montagnes. Ce mot *romanesque* revient constamment dans l'expression de son admiration : il est le leit-motiv de chaque passage consacré à la nature irlandaise. Nous le retrouvons dans la peinture de « l'enchanteur petit coin reculé » de Glengariff perdu « au milieu des rochers et des montagnes arides » (50) ; des Monts du Kerry, « pays sauvage où l'on trouve à tout pas des précipices aussi horribles qu'aucuns de ceux que Milton s'est amusé à nous présenter dans la demeure de Lucifer » (51) ; de l'admirable Killarney, « un des plus beaux lieux que j'ai vus » (52) et dont « le romanesque » joint aux charmes d'une nature sauvage, celui des ruines médiévales, « les ruines vénérables de l'Abbaye inspirent un sentiment d'horreur religieuse que l'on se plaît à entretenir... L'if qui est placé au milieu du cloître le couvre entièrement de ses branches et laisse à peine passer quelques rayons de lumière sur les tombeaux et sur les ossements qui sont au pied » (53).

Quelles descriptions de tous ces paysages n'eût point données le compatriote et ami du Chevalier de La Tournaye, Chateaubriand, si notre intrépide promeneur avait pu l'entraîner avec lui de Londres où il mourait de faim parmi les émigrés (54), dans sa précieuse promenade en Irlande ! Quels développements n'eussent point reçus les notations volontairement brèves du Chevalier ! Quels admirables chants n'auraient point arrachés au poète de l'Océan les côtes sauvages du Munster « bordées de rochers élevés et de caves profondes dans lesquelles les vagues viennent se briser avec une fureur étonnante » (55) ; à René, « le pays des indigènes » éternellement maudits, refoulés et rebelles : le Connaught, « désert de pierre » (56), ou le Connemara, « pays certainement très extraordinaire, presque inculte, couvert de hautes montagnes et de lacs » (57), « dentelé de belles et larges baies » (58), et dont les multiples et bondissantes rivières aux eaux mordorées sont « très

(49) *Promenade d'un Français en Irlande*, pp. 54, 58, 60, 89. — (50) *Ibid.*, p. 122. — (51) *Ibid.*, p. 124. — (52) *Ibid.*, p. 127. — (53) *Ibid.*, p. 128. Nous verrons l'influence directe de ces descriptions sur les voyageurs de la période romantique.

(54) Baldensperger. *Le Touriste de l'Émigration Française*, p. 226.

(55) *Promenade en Irlande*, p. 145. — (56) *Ibid.*, p. 183. — (57) *Ibid.*, p. 203. — (58) *Ibid.*, p. 214.

pittoresques » (59). A l'égal des bords escarpés du Lac Earn, le Connemara surpasse de telle façon les paysages « miltonniens » de Wicklow et de Kerry que La Tocnaye, non satisfait du mot romanesque, pour en qualifier les beautés « étranges », les déclare *Romantiques* (60).

Paysages romantiques auxquels ne manque point la parure des traces mélancoliques des siècles passés: antiquités druidiques ou plus anciennes encore, qui ont provoqué la « rêverie antédiluvienne » de La Tocnaye, restes des premiers siècles de l'histoire d'Irlande: tours rondes, raths, puis « une quantité prodigieuse de ruines, d'églises », d'abbayes, de vieux châteaux forts (61) que notre voyageur visite avec une émotion cachée, semblable à celle que rechercheront et amplifieront nos romantiques.

✱

✱   ✱

Qu'apportait, aux Français du début du XIX<sup>e</sup> siècle, de plus que les ouvrages de Baert et de Chantreau, la *Promenade en Irlande* du Chevalier breton?

Certes, l'œuvre était plus importante matériellement et les quelques cinq cents pages des deux volumes de la première édition dublinoise l'emportaient sur les études plus restreintes du Baron flamand et du Citoyen parisien. Cependant si les détails abondent, qui faisaient défaut aux œuvres sus-dites, là n'est point, à notre avis, l'intérêt réel et tout spécial de la *Promenade*; cet intérêt réside en ce que La Tocnaye est le premier à considérer l'Irlande sous un angle nouveau, avec un état d'esprit qui, amplifié, sera celui des voyageurs romantiques dont il est le véritable précurseur.

Comme ils le feront, il visite l'Irlande avec sympathie et désir de compréhension, pénétrant dans toutes les classes de la société avec le même intérêt, dans toutes les villes et provinces avec le même plaisir à s'abandonner aux impressions reçues; comme ils le feront, il décrit la situation politique et sociale du pays avec le désir, non seulement d'en donner le tableau exact, complet et impartial, mais aussi de susciter des réformes pour amender cette situation néfaste, ou tout au moins de créer une opinion sous la pression de laquelle ces réformes devront s'accomplir; ce n'est point

(59) *Promenade d'un Français en Irlande*, p. 227.

(60) *Ibid.*, p. 240. Le mot est imprimé en italique dans le texte de La Tocnaye.

(61) *Ibid.*, pp. 71, 91, 92, 138, 147, 148, 152, 181, 226, 238, etc...

encore le cri de « Justice pour l'Irlande » qui sera l'épigraphe des récits de nos voyageurs romantiques, mais c'en est déjà le ton, voilé par la condition d'émigré de l'auteur; comme ils le feront, surtout, et le premier, il insiste sur l'originalité des mœurs et coutumes d'un peuple resté nettement lui-même malgré la perte de sa nationalité politique; sur la non moindre originalité riche et sympathique du caractère de ce peuple, reste d'une race ancienne en voie de disparition; sur le pittoresque des lieux qu'elle habite, villes et campagne. Enfin il relève tout ce que la nature irlandaise recèle de poésie, soit par la beauté forte et nuancée, vierge, de ses admirables paysages, soit par l'émotion évocatrice qu'y suscitent tant de ruines historiques et de monuments antiques.

Le seul point sur lequel il n'ouvre point la voie aux romantiques est celui de l'antique langue irlandaise (62) et des trésors (ignorés de toute l'Europe), prose et poèmes, composés dans cette langue, des bardes antiques et modernes; celui des chants et de la musique qui fait toujours résonner la harpe d'Erin.

Est-ce à dire que l'influence du livre de La Tocnaye suscite l'intérêt des romantiques pour l'Irlande, ou faut-il n'y voir qu'un premier symptôme de nouvelles tendances qui trouveront leur plein épanouissement quelques décades plus tard?

Comme presque toute œuvre intellectuelle, il semble bien que la *Promenade en Irlande* fut à la fois signe et cause.

Il est certain qu'elle fut beaucoup lue et par un vaste public; non que l'auteur ait ajouté au renom de cet ouvrage par des publications postérieures: La Tocnaye, promeneur par accident, est auteur par accident aussi, et lorsque le calme politique lui permet de rentrer dans sa patrie, il se retire dans ses terres pour y vivre en gentilhomme campagnard, sans prétendre davantage à une carrière littéraire qu'à une vie à la Cour. Cependant l'ouvrage plut par ses qualités mêmes que ne possédaient pas les deux seuls autres livres de voyageurs français. Le *Tableau* de Baert-Duholand, sérieux, synthétique, riche, mais peu attrayant, ne devait atteindre qu'un public restreint qu'il intéressait plus qu'il ne touchait; celui de Chantreau était trop visiblement partial pour exercer une réelle influence. La *Promenade* de La Tocnaye par contre, presque aussi étudiée que l'œuvre de Baert, non entachée d'esprit violemment partisan comme celle de Chantreau, avait, de plus, l'immense

---

(62) Question effleurée cependant; cf. *Promenade en Irlande*, pp. 38, 68, 99, 100.



avantage d'être un récit agréable, vivant, amusant par endroits, sérieux ailleurs, anecdotique presque toujours et, par ce dernier point, devant plaire à l'esprit français qui aime qu'on lui laisse la joie de juger et de conclure par lui-même, de composer selon son goût le bouquet des fleurs non groupées qu'on lui offre. La *Promenade* dut également son succès à ces symptômes de nouvelles tendances que nous avons signalés, où les lecteurs retrouvaient leurs propres goûts et qui non seulement intéressaient leur esprit, mais touchaient leur âme.

La preuve matérielle de cette diffusion du livre de La Tournaye se retrouve principalement dans l'étude des voyageurs romantiques eux-mêmes: tous ont lu La Tournaye qui, avec la traduction française de l'ouvrage de Young, est la base la plus certaine de leur information française sur le pays qu'ils vont visiter.

## CHAPITRE IV

---

### Le Romantisme cause d'un renouveau d'intérêt pour l'Irlande

---

**La Restauration n'est pas la cause de ce renouveau. Il est dû au Romantisme.**

**Influences directes: libéralisme, nationalisme, réveil catholique, amour du pittoresque, amour de la nature. Influences littéraires romantiques. Influences sociales. Influences historiques.**

#### I

Les guerres de la Révolution et de l'Empire, ainsi que les efforts de l'Angleterre (1) arrêtaient toutes communications sociales de la France avec l'Irlande, et les rares voyages de Français dont nous y découvrons alors la trace ont une origine politique non douteuse (2).

La Restauration allait-elle amener, dans son effort pour ressusciter en tout l'Ancien Régime, la restauration des anciennes amitiés ou affinités politiques? Et trouverons-nous, à ce titre, de nombreux voyageurs poussés par le désir de renouer les liens avec l'ancienne alliée catholique de la monarchie? Aurons-nous autour des retours en France d'anciens officiers au service de la monarchie, les Walsh, les Taylor, les O'Meara, des visiteurs qui, sans être des touristes ou des explorateurs, s'efforceront de voir clair dans la situation du pays?

Qu'étaient devenus, dans la tourmente révolutionnaire, les officiers de la Brigade Irlandaise? Ne peut-on supposer qu'ils émigrèrent avec leurs familles, souvent françaises (1), auprès de leurs

---

(1) Voir Chapitre I. — (2) Et à ce titre n'entrent pas dans le cadre de ce travail.

parents restés en Irlande et qu'ils revinrent, à la Paix d'Amiens, chargés de souvenirs et d'observations sur l'Ile, dont la France aurait reçu l'écho? Rien de semblable ne semble avoir eu lieu.

La Brigade fut abolie en 1791 comme unité distincte de l'armée française (1). A la Révolution, la grande majorité de ses officiers resta dans son pays d'adoption et combattit sous le drapeau tricolore; quelques-uns se joignirent à des régiments étrangers (3); presque tous ceux qui restèrent fidèles à la cause royale partagèrent le sort des émigrés (4) et firent partie de leur armée. Lorsque la cause révolutionnaire fut victorieuse, ces restes royalistes de la Brigade Irlandaise passèrent en Angleterre (et non en Irlande), où l'on essaya de reformer une brigade en 1794. Quand celle-ci fut composée et organisée, non sans peine, au lieu d'être tournée vers les champs de bataille européens, ainsi que ses officiers l'espéraient, l'Angleterre l'envoya à la Nouvelle Ecosse puis aux Indes Occidentales alors pestilentiellles. Le résultat de ce régime de froid intense, puis de chaleur excessive dans un climat malsain, ne se fit pas attendre: la mort frappa si bien la malheureuse brigade vagabonde qu'en 1818, lorsque l'Angleterre les mit en « demi-solde irlandaise », des 6 régiments, il ne restait que 36 officiers de tous rangs.

De ces quelques réchappés, un petit noyau rentra en France où de grands honneurs leur furent rendus (5).

L'influence sur la société française, de ces quelques représentants des anciennes familles franco-irlandaises ne peut être comparée à celle des familles de la Brigade du temps de Louis XIV et Louis XV. La seule trace que nous en ayons découverte est celle du voyage d'Aimée de Bellevue, belle-fille du Comte O'Connell, qui fit avec lui, en 1816, un séjour dans la propriété familiale de Grenagh (Kerry) près de Killarney, « passa sans doute, plusieurs mois en Irlande, quelques-uns à Dublin » (6). Cette jeune femme, devenue Baronne Etchegoyen eut un salon légitimiste à Paris, où elle récitait des poèmes irlandais devant les Duchesses d'Angoulême et de Berri (7).

(1) Voir Chapitre I.

(3) Autriche, Turin, Portugal.

(4) Hayes. *The Irish in the French Revolution*, pp. 112, 136. Les Dillon, Ward, O'Moran guillotins. O'Connell, Mac Carthy, O'Mahony dans l'armée des émigrés, puis en Angleterre, etc...

(5) Mrs O'Connell. *The last Colonel of the Irish Brigade*, Vol. II, p. 142. —

(6) *Ibid.*, pp. 253-254. — (7) *Ibid.*, p. 261.



Seule trace, disons-nous, de voyageur poussé par le désir de faire revivre l'alliance monarchique avec l'Irlande. Il est, en effet, remarquable que nous n'ayons découvert, tant dans les Bibliothèques Nationales de Paris et de Dublin, qu'à la *Royal Irish Academy* de Dublin dont nous avons minutieusement dépouillé les *Haliday's Pamphlets* (8), aucune preuve de voyage de Français avant 1825. Cette lacune, en contradiction frappante avec notre logique attendue, peut tout d'abord s'expliquer par le fait que l'Irlande, dont l'élément démocratique, purement autochtone, s'était réveillé et redressé sous l'influence de Tone et de la Révolution, pour embrasser la cause de cette dernière avec enthousiasme (9), ne se trouvait plus une alliée possible pour la monarchie française: l'aristocratie irlandaise, seule royaliste par conviction et nécessité, était désormais attirée par les avantages que lui concédait l'Angleterre, effrayée par le souvenir de l'ancienne alliance franco-irlandaise (10), et se confondait dès lors avec l'aristocratie anglaise.

D'autre part, si l'on considère que l'Irlande, dédaignée par les voyageurs français pendant les dix premières années de la Restauration, n'est visitée, que par des libéraux, de 1825 à 1836, et qu'à partir de cette dernière date, le courant grossit de voyageurs lettrés qui semblent défier par leur sympathie non déguisée pour la cause irlandaise, l'anglomanie de Louis Philippe et de Guizot (anglomanie qui n'était que le symbole d'une opposition de sentiments à l'égard d'anciennes clientes comme la Pologne, l'Irlande, l'Espagne royalistes) nous nous trouvons en opposition avec la théorie qui veut que ces jeux de la politique soient les *indices* de courants d'idées, de sympathies et d'antipathies. Nous croirions volontiers (et nous trouvons ici un exemple à l'appui de cette opinion) que les jeux de la politique ne sont que le reflet ou l'indice, fort imparfait, des courants d'idées et qu'ils se trouvent parfois même en contradiction ouverte avec les sympathies ou antipathies, tout au moins de la partie la plus éclairée et pensante de la société; s'ils en sont les indices, ce n'est qu'avec un sensible retard.

Il semble que l'on puisse assurer avec certitude que la Restauration ne suscita aucun renouveau de curiosité amicale vis-à-vis de l'Irlande, et que les libéraux qui y furent attirés, à partir de

---

(8) *Haliday's Pamphlets*, Collection de toutes les brochures, libelles, articles, etc... touchant l'Irlande, parus dans tous les pays et en toutes langues.

(9) Voir Chapitre II. — (10) Voir Chapitre I.

l'avènement de Charles X, le furent moins pour des causes politiques que poussés par ce grand courant d'idées, de tendances et de sympathies nouvelles auquel on a donné le nom de Romantisme.



Le vif réveil de l'intérêt français pour l'Irlande, les nombreux voyages qu'il suscita et l'influence qu'il eut sur l'opinion en France, ont pour cause essentielle et presque unique ce grand mouvement romantique; les causes secondaires de ce renouveau d'intérêt, que ce soit l'influence littéraire des poèmes d'Ossian, des poésies de Moore et des traductions de romans irlandais, ou l'influence sociale de salons irlandophiles, ou encore la situation politique de l'Irlande ranimée aux accents d'O'Connell, ces causes secondaires se rattachent toutes étroitement au romantisme lui-même.

Le mouvement romantique fut essentiellement un mouvement de libération, d'affranchissement de toute contrainte, de toute tradition et de toute règle, un désir d'épanouissement total de la personnalité au sein d'une liberté absolue; cette tendance libertaire devait passer du domaine intellectuel et moral au domaine politique et le libéralisme naître, ou tout au moins prendre un développement et une force jusqu'alors inconnus, sous l'influence de cette violente poussée idéaliste.

Généreux et passionnés, les jeunes romantiques ne se contentent point de chanter la liberté, de la réclamer, de la défendre ou de lutter pour elle dans leurs propres patries, ils veulent libérer le monde entier et briser le joug qui pèse encore sur certains peuples. A l'origine de toutes les révolutions, ou mouvements révolutionnaires, du début et du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, se retrouve l'influence primordiale du romantisme. Que l'entrave à la liberté soit d'origine monarchique ou tout autre, peu importe: le libéralisme se dressera contre toutes les tyrannies, flétrira toutes les injustices politiques ou sociales. Quel peuple plus que l'Irlande, aura de titres à l'intérêt de ce libéralisme romantique? Elle a toujours réclamé comme un droit cette liberté que la force brutale lui a arrachée, elle a toujours lutté et souffert pour la recouvrer, depuis des siècles elle subit, en gémissant et en se rebellant tour à tour, la tyrannie d'un peuple qui se targue d'être la patrie de la liberté mais qui n'en est pas moins le pays des castes sociales et de l'inégalité. Ce dernier point rend le

cas de l'Irlande plus intéressant et plus méritoire que celui même des peuples qui se révoltent alors: Grèce, Pologne, Roumanie ou Belgique. Nous l'avons déjà constaté, tous nos voyageurs en Irlande sont des libéraux: depuis Duvergier de Hauranne et ses compagnons, le Duc de Montebello et A. Thayer, jusqu'à l'ancien légitimiste Capo de Feuillide aussi bien que Montalembert, Michelet et les deux amis de Beaumont et Tocqueville; nous verrons comment l'intérêt de ces derniers pour l'Irlande résidera presque exclusivement dans sa situation anormale de « nation ilote ».

\*

\* \*

Provoqué ou aidé par le libéralisme, le réveil des nationalités a, à sa base, un second caractère essentiel du romantisme: le retour au passé le plus lointain et le plus étrange possible.

La lassitude, le dégoût de l'époque présente, provoque une volte-face vers le passé, imaginé plus brillant et plus riche, un amour des traditions nationales en toutes leurs manifestations, et un désir de remonter aux origines mêmes des peuples. L'essor des études historiques qui bénéficient des méthodes scientifiques de documentation et de critique et des découvertes archéologiques et philologiques, est magnifique. Le goût de l'histoire et du pittoresque historique des sociétés primitives, que l'on oppose à la décadence de la civilisation actuelle, fait naître le nationalisme: « Tout cela est lié, s'enchaîne, s'engendre » (11). A travers tout le XIX<sup>e</sup> siècle, se poursuit ce mouvement de retour vers les sources, qui aboutira logiquement aux revendications des libertés nationales. A l'égal de la Grèce et de la Pologne, et toujours unie à elles dans la pensée des romantiques, l'Irlande voulant secouer le joug qui opprime sa personnalité nationale, trouvera un sympathique écho dans tous les cœurs enthousiastes de la nouvelle génération et qu'a reflété l'« âme de cristal » de Victor Hugo; dans *La Liberté* (12) en 1823, il s'écriait:

« Voici la liberté! plus de sang! plus de pleurs!

« Les peuples s'inclinent devant elle. »

---

(11) Etienne Fournol. *Les Nations romantiques*, Paris, 1908, p. 73.

(12) *Odes et Ballades*. Ed. def., p. 147, II, vers 29-30.



et dans *Les Feuilles d'Automne* (13) en novembre 1831 :

- « Je hais l'oppression d'une haine profonde...  
 « Quand l'Irlande saignante expire sur sa croix;...  
 « Alors oh! je maudis, dans leur Cour, dans leur antre  
 « Les rois dont les chevaux ont du sang jusqu'au ventre. »

Cette sympathie pour le réveil de la nationalité irlandaise ne s'appuie pas, comme dans le cas de la Grèce, sur un sentiment de respect et de reconnaissance pour l'antique berceau de la civilisation européenne, mais sur un vif sentiment de curiosité envers des origines que l'on soupçonne antiques et glorieuses aussi, sans qu'elles soient bien connues, et qui s'apparentent directement aux origines françaises. Les études historiques se plaisent alors à remonter jusqu'à la préhistoire, un nouvel intérêt s'éveille pour les races primitives: germaniques, slaves ou celtes; la civilisation gaëlique, déjà entrevue dans les traditions de l'Ecosse, pays par qui débute le réveil des nationalités (14), le caractère de ceux que l'on croit nos ancêtres les plus anciens, font naître le désir de mieux connaître les Irlandais, descendants plus purs, moins mêlés d'autre sang, de cette même race antique, de rechercher chez eux des traits effacés chez nous.

Augustin Thierry, dans son *Histoire de la Conquête de l'Angleterre* (15), y donne un résumé de l'histoire d'Irlande, des origines à nos jours, éloquente défense du caractère, des mœurs et de la civilisation irlandaise en butte à l'oppression anglaise; il insiste sur l'œuvre civilisatrice de l'Irlande libre et gaëlique des V<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècles, sur l'influence des bardes dans l'obstination patriotique des indigènes (16), obstination qu'il approuve nettement: « Cette opiniâtreté indomptable, cette faculté de conserver, à travers des siècles de misère, le souvenir de la liberté perdue et de ne point désespérer d'une cause toujours vaincue, toujours fatale à ceux qui osèrent la défendre, est peut-être le plus grand exemple qu'un peuple ait jamais donné » (17).

(13) X. L., « *A un ami* », vers 19, 25, 43, 44.

(14) Cf. Etienne Fournol, *op. cit.*, et Van Tieghem, *Ossian en France*, Paris, 1917.

(15) *Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*, 4 v. in-8°, 1825, Tome II, Livres X et XI, pp. 128 à 228, et Conclusion, IV, pp. 362 à 391.

(16) Ainsi que sur les rapports avec la France pendant la Révolution.

(17) *Ibid.*, Tome II, Livre XI, p. 228.

Plus encore peut-être que « fatal remora de l'Angleterre » l'Irlande sera pour Michelet la terre des vieux Celtes, le pays de nos « cousins germains » ; et c'est son intérêt affectueux pour cette nationalité s'éveillant une fois de plus et si proche parente de la France qui, selon nous, sera la cause principale du séjour qu'il fit en Irlande lors de son voyage en Angleterre en 1834.

\*

\* \*

Etroitement uni au retour vers le passé, le renouveau du sentiment religieux devait, lui aussi, attirer les voyageurs romantiques vers l'Irlande catholique.

Chateaubriand, répondant au besoin d'infini de son époque, réhabilitait socialement et esthétiquement le christianisme, Victor Hugo continuait l'influence de Chateaubriand en défendant les beautés artistiques du catholicisme, en chantant le merveilleux chrétien et légendaire, tandis que Lamartine et Nodier cultivaient le sentimentalisme religieux. Plus esthètes que vraiment chrétiens, malgré leur peu de véritable sincérité ou originalité (18), ces auteurs avaient néanmoins puissamment contribué au retour du respect, de l'intérêt et du sentiment des choses religieuses, dans le premier quart du XIX<sup>e</sup> siècle.

Les efforts maladroits de Louis XVIII, et surtout de Charles X, pour restaurer non seulement la religion catholique, mais aussi, et peut-être principalement, la puissance politique et sociale du clergé ; les abus, réels ou supposés, que provoquait cet appui du trône à l'autel (19), eurent tôt fait de transformer le pseudo-catholicisme des romantiques (qui passaient alors des doctrines légitimistes à la politique révolutionnaire), en une sorte de protestantisme sentimental qui donna parfois naissance à des sectes bizarres (20).

Ce n'est que lorsque le clergé, après la Révolution de 1830, « eut perdu son pouvoir politique et qu'on crut apercevoir qu'il était plutôt menacé de persécution que l'objet de la faveur du gouvernement » (21), qu'un fort mouvement de réaction catholique,

---

(18) Cf. Viatte. *Le Catholicisme chez les Romantiques*, Paris, 1922, in-16.

(19) Cf. Vicomte de Guichen. *La France morale et religieuse sous la Restauration*, Paris, 1911 ; et Debidour. *L'Eglise et l'Etat*, 1898, in-8°.

(20) Le Saint-Simonisme, etc...

(21) Lettre de Tocqueville à Lord Radnar, datée de Londres 1835 et publiée par de Beaumont dans la *Correspondance Inédite* de Tocqueville. Cette lettre donne

cette fois profond et sincère, se fit jour avec Lamennais, Lacordaire et Montalembert. Le mouvement catholique libéral naquit, étroitement rattaché au romantisme: comme lui ce fut un mouvement d'émancipation relevant, en plus d'un sens, du Moyen-Age (22).

Ces quelques considérations sur l'évolution du sentiment religieux au sein du romantisme même, expliquent l'attitude de nos voyageurs en Irlande: s'ils ne sont pas tous attirés par sa qualité de nation catholique ils sont tous, et Michelet ne fera point exception ainsi que nous le verrons (23), au moins respectueux de sa foi si chèrement conservée, et sentimentalement sympathiques aux manifestations de cette foi, qui évoquent la primitive Eglise. Bien plus, le catholicisme qu'ils découvrent en Irlande, loin de les repousser, leur révèle un aspect inattendu de la religion, qui correspond à leur libéralisme et à leur idéalisme choqué par l'étroitesse et l'égoïsme du Clergé favorisé par le gouvernement royal en France: c'est ainsi que Duvergier de Hauranne, anticlérical mais religieux, fera le plus bel éloge du catholicisme irlandais et le donnera en exemple à la France. Le catholicisme avait en effet gardé, en Irlande, du fait de la persécution anglicane, une pureté, un élan et une ferveur toute médiévale; le clergé pauvre, populaire, était libre et libéral comme celui qui accueillit avec joie les théories fraternelles de la Révolution Française.

Enfin, à partir de 1830, pour les libéraux sincèrement catholiques, la foi martyre de l'Irlande sera un élément essentiel de leur sympathie pour ce pays: c'est en partie le catholicisme de l'Irlande qui y attire Gustave de Beaumont accompagné d'Alexis de Tocqueville, c'est uniquement ce catholicisme libre qu'y vient chercher Montalembert.

\*

\* \*

Libéralisme, nationalisme, réveil religieux, tous ces éléments du romantisme sont donc les causes principales qui poussent les Français, à partir de 1825, vers l'Irlande opprimée et catholique;

---

en quelques pages un excellent et fort clair résumé du « mouvement des esprits en matière religieuse et de l'état de l'opinion publique vis-à-vis du clergé de 1814 à 1835 ».

(22) Leroy Beaulieu. *Les Catholiques Libéraux. L'Eglise et le Libéralisme de 1830 à nos jours*, Chapitres IV à VI, Paris, 1885, in-18.

(23) Chapitre VII.



mais elles eussent pu les diriger vers un pays qui ne correspondît en rien à leurs goûts et à leurs inclinations. Or l'Irlande devait les charmer par son caractère éminemment *romantique* signalé tout d'abord par La Tocnaye.

L'amour du pittoresque, de la couleur locale, des mœurs originales et curieuses est si caractéristique des romantiques que certains poètes ont pu faire partie de l'Ecole sans posséder d'autre inspiration. Le pittoresque sera d'autant plus apprécié qu'il sera plus lointain dans l'espace ou dans le temps; qu'il sera plus étrange et différent de nos coutumes et de nos mœurs; qu'il touchera non seulement le sens esthétique mais encore les fibres les plus cachées du cœur vibrant des romantiques.

Nul pays ne peut mieux répondre à cette soif de spectacles et de sensations nouvelles que l'*Ile du Destin*.

Géographiquement, elle est l'une des voisines les plus proches de la France mais, nous en avons eu la preuve au cours de cette étude, il n'est pas de pays moins connu, moins parcouru, même des Anglais; certaines régions en sont absolument inexplorées et peuvent donner lieu à des découvertes autant que bien des contrées plus lointaines.

Mais surtout ce lointain c'est dans le temps, plus encore que dans l'espace, que nous le trouvons en Irlande: à peine a-t-on mis le pied dans l'Ile que l'impression vous saisit de vivre quelques siècles en arrière. Du fait de leur ténacité les Irlandais ont gardé intacte leur civilisation autochtone, en son esprit, et en ses manifestations les plus secrètes, et comme la persécution s'acharne depuis des siècles à détruire cette civilisation, celle-ci n'a pu se transformer et évoluer normalement, elle s'est conservée telle qu'elle était lorsque la conquête anglaise entreprit de la déraciner, puis de l'anéantir. Les mœurs, les traditions, les coutumes de la population gaëlique sont donc fort anciennes puisqu'elles remontent à des origines préchrétiennes chez un peuple essentiellement tenace. Si l'on songe, d'autre part, que ces origines sont elles-mêmes des plus mystérieuses et des plus évocatrices, il n'en est guère qui dussent davantage exciter l'intérêt romantique. Les uns y cherchent les traces de la civilisation celtique effacée en Gaule; beaucoup, trompés par les théories extravagantes du général Vallencey, rattachent les origines irlandaises à l'Orient et voient dans ce peuple les descendants des Phéniciens, des Mèdes ou des Perses. Cette qualité orientale de l'Irlande ne peut que la doter d'un nouvel intérêt aux yeux des romantiques férus d'orientalisme.

Antiques coutumes gardées intactes, entourées et magnifiées par les brumes d'une fabuleuse naissance, elles doivent encore leur vif pittoresque, souvent extravagant, leur couleur violente ou nuancée, au caractère éminemment original, passionné et imaginaire, artiste et subtil, fort complexe, des Irlandais eux-mêmes.

Il en résulte le folklore le plus riche d'Europe, peut-être, le plus vivant, le plus enraciné dans un peuple persécuté, qui y voit la sauvegarde de sa personnalité. Et c'est de cette dernière raison que naîtra l'émotion du voyageur romantique, émotion naturelle, mais aussi tendrement cultivée, car elle ajoute à sa jouissance esthétique ou de curiosité, lorsqu'il écoute les récits des paysans contant les traditions; les souvenirs historiques; les légendes multiples attachées à chaque lieu, à chaque pierre, à chaque lac; les antiques poèmes dans la vieille langue celtique, ou les chants populaires et bardiques, précieusement transmis, de génération en génération, dans les misérables « cabins »; lorsqu'il assiste aux danses typiques « jigs » ou « reels » endiablés, ou aux cérémonies étranges qui accompagnent les grands événements de la vie humaine, sa fin surtout.

Ce riche et émouvant pittoresque était-il soupçonné des romantiques? Peut-on dire qu'il fut pour eux un élément d'attraction? Fut-il, plutôt, découvert par eux, et connu, grâce à eux? Il semble que ce fut bien une découverte, une révélation insoupçonnée pour nos voyageurs que cette riche mine poétique; mais les romantiques possédaient quelque idée de ce trésor, sans en connaître la véritable valeur, le livre de La Tocnaye leur montrait le chemin, les influences littéraires et sociales que nous étudions plus loin précisaient cette vague notion, enfin l'influence des premiers en date de nos voyageurs, sur ceux qui visitèrent l'Irlande plus tard, est très nette: Capo de Feuillide entreprendra son voyage dans le dessein nettement exprimé d'étudier les mœurs, légendes, traditions, poésies, chansons, danses, musique et langue ancienne du peuple irlandais.



Lorsque La Tocnaye qualifiait l'Irlande de *romantique*, ce n'est pourtant pas à son riche pittoresque qu'il appliquait le mot, mais bien à ses paysages. Quelle est donc la conception du paysage romantique et dans quelle mesure la nature irlandaise répond-elle à cette conception?

Depuis Chateaubriand, il semble que l'idéal en soit : une nature sauvage et inviolée, offrant dans ses aspects variés : des vallées boisées et accidentées, animées de rivières et de cascades, des montagnes arides, aux sommets perdus dans les nuages et aux rocs fantastiques, des lacs reflétant montagnes et forêts, enfin l'océan dans sa lutte violente contre une côte escarpée.

Nature sauvage mais pourtant mélancoliquement parée de ruines, restes druidiques dont l'épisode de Velleda avait révélé l'intérêt évocateur et surtout, ruines médiévales de châteaux forts et d'abbayes :

« O murs ! ô créneaux ! ô tourelles !...  
.....

« Fiers châteaux ! modestes couvents  
« Cloîtres poudreux, salles antiques.  
.....

« Chapelles, donjons, monastères » (24).

Leur amour de la nature « explique vraisemblablement la prédilection que les romantiques accordèrent toujours aux édifices ruinés. Chateaubriand y avait attaché des idées religieuses et Nodier puis Hugo, s'en emparèrent et en firent un de leurs thèmes favoris. Dans les ruines s'opérait en effet la fusion des deux sources de poésie dont ils usaient le plus : le Moyen-Âge et la nature. Une ruine, c'est la nature rentrée en possession d'un édifice du passé : et comme ce spectacle est fort mélancolique, on ne s'étonnera pas de voir, l'un après l'autre, les disciples de René rêver sur les décombres qui leur inspireront d'amères réflexions sur l'instabilité des choses humaines » (25).

Sauvage, grandiose et variée, mélancolique par ses ruines, la nature, selon le cœur des romantiques, devra aussi pouvoir se mêler à l'âme humaine, être un refuge ou une consolatrice, avoir une âme qui réponde à ses douleurs ou à ses désirs, être telle qu'il la puisse croire animée.

Lesquels de ces caractères essentiels du paysage romantique concordent avec les paysages qu'offre l'Irlande et dans quelle mesure

---

(24) Victor Hugo. *Odes et Ballades*, 1823, Livre II, Ode 3<sup>e</sup>, vers 1, 4, 5, 18.

(25) Viatte. *Le catholicisme chez les romantiques*, p. 162.



concordent-ils avec eux? Nous ne croyons pas exagérer en répondant: sur tous et absolument (26).

Les paysages irlandais sont à ce point romantiques que la moindre photographie que l'on prend semble un dessin dû à la plume de Victor Hugo (27). L'idéal que nous venons de tracer est la description exacte de la nature du *Joyau de la Mer*: elle est sauvage dans toutes ses parties, à l'exception de rares plaines cultivées entre Dublin et Belfast (28), ses profondes vallées, couvertes d'une végétation arborescente, dans lesquelles se perdent rochers, rivières aux eaux transparentes ou mordorées, cascades et chutes, sont innombrables; ses montagnes, par leurs lignes alpestres, leur aridité et les brumes qui les voilent paraissent beaucoup plus imposantes que leur altitude réelle ne le laisserait supposer; les lacs y sont si nombreux, si variés, ils s'entremêlent si capricieusement aux rivières, aux baies profondes, aux fjords qu'il est impossible d'en préciser le nombre; enfin nulle côte n'est plus grandiose, plus découpée, plus complexe que celle de l'Ile, tout au moins au Sud, à l'Ouest et au Nord où l'Océan, en lutte avec les vents du Nord, l'appel de la Manche et les Courants du Gulf Stream, est continuellement démonté.

Les ruines druidiques y sont plus nombreuses et plus variées qu'en aucun autre pays du monde. Les ruines féodales: châteaux, églises ou abbayes, dépassaient au début du XIX<sup>e</sup> siècle, dans les campagnes tout au moins, le nombre des demeures habitées.

Quant à l'âme de cette nature, est-il besoin d'y infuser la sienne propre pour y croire? Question bien difficile à résoudre et qui dépasse les limites de cette étude. Nous nous bornerons donc à indiquer deux faits qui tendent à montrer que, nulle part ailleurs, l'âme frémissante des romantiques ne pouvait trouver un plus sensible écho. Cette nature fut, depuis la plus haute antiquité, l'une des sources principales d'inspiration de la littérature irlandaise celtique (29) et l'interprétation qu'en donnent les poètes est panthéiste,

(26) La vérification en est encore facile, en dépit de quelques aménagements créés pour les flots de touristes américains, la nature irlandaise est encore telle que la virent nos voyageurs et incroyablement romantique.

(27) Nous regrettons de n'avoir pu ici placer en hors-texte quelques exemples de telles similitudes.

(28) C'est malheureusement ce qu'en verra Michelet.

(29) Cf. Georges Dottin. *Les Littératures Celtiques*, Chap. V, La poésie des Celtes.

depuis celle des bardes les plus anciennement connus, jusqu'aux poèmes contemporains de G. W. Russell (30).

Tous les voyageurs sont d'accord pour constater le *charme* prenant et extraordinaire des paysages irlandais, charme qui tient plus à l'atmosphère que dégagent ces paysages qu'aux lignes et aux couleurs qui les composent (31).

Faut-il voir un effet combiné de la lumière, perpétuellement changeante, toujours diffuse, qui joue sur ces lacs et ces montagnes, et des roches sans doute en partie magnétiques de ce reste occidental du continent hercynien (32) ? Nous n'essaierons pas d'expliquer ces faits.

Nous pouvons répéter, ici, ce que nous avons dit au sujet de l'attraction exercée sur les romantiques par le pittoresque irlandais, pour l'appliquer maintenant aux paysages de l'Irlande : leur charme et leur beauté, vaguement soupçonnés grâce au livre de La Tocnaye, et peut-être à des conversations qui avaient eu pour cadre les salons irlandophiles de Paris, furent une révélation pour les premiers en date de nos voyageurs et devinrent une cause d'attraction (sous leur influence principalement) pour les visiteurs postérieurs tels que Capo de Feuillide.

## II

Un vif renouveau d'intérêt pour l'Irlande suscite, depuis le premier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, des voyages de Français en ce pays (en opposition avec la politique gouvernementale plutôt que favorisé par celle-ci) et peut donc être compté parmi les résultats directs du romantisme. Tous les éléments essentiels de ce grand mouvement intellectuel et social se retrouvent à la base de ce renouveau ; libéralisme, nationalisme, réveil religieux, amour du pittoresque et de l'émotion, amour de la nature et des ruines, furent les causes profon-

---

(30) G.-W. Russell, pseudonyme littéraire A. E., mort en 1935.

(31) Remarque que me fit M. Funck Brentano en visitant le Kerry en 1934. Un autre écrivain contemporain, le Rév. Père Sertillanges, me disait : « En Irlande l'herbe ne verdoie pas seulement, elle *chante* » ; (visite en 1933). Et un troisième grand voyageur, M. le Professeur Strowski, me disait de même, lors de son passage à Cork : « L'Irlande est un pays extraordinaire, sa nature vous *captive* comme celle d'aucun autre pays, il n'y a pas à se défendre » ; (Mai 1935).

(32) Détail contrôlé auprès du Professeur Swain, Professeur de Géologie à l'Université de Cork.

des qui poussèrent les voyageurs français vers les côtes de l'*Ile d'Emeraude*. Ces causes jouèrent toutes sur chacun de ces voyageurs mais l'on constate que c'est surtout en qualité de libéraux que Duvergier de Hauranne puis Beaumont et Tocqueville s'intéressent à l'Irlande, en qualité d'historien que Michelet se tourne vers son nationalisme, en qualité de catholique que Montalembert prend sa défense, en qualité de poète que Capo de Feuillide fait connaître son folklore et ses paysages. Causes profondes et essentielles auxquelles s'ajoutent des influences littéraires et sociales importantes.

Ces influences littéraires peuvent être mises en parallèle avec celles qui attirèrent en Ecosse de nombreux Français pendant la Restauration (33) : celle d'Ossian, du « Scott irlandais » Thomas Moore, et de romans irlandais traduits en français.

\*  
\* \*

Aucun ouvrage étranger n'eut, sur l'imagination française et européenne, une influence plus profonde que les singulières compositions que l'Ecoissais Mac Pherson publia, comme une adaptation en prose anglaise, de poèmes qu'on disait écrits au III<sup>e</sup> siècle de notre ère, par le barde gaélique Ossian (34). Ce livre a ébranlé et retourné, en quelque sorte, l'imagination de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, il a enthousiasmé les plus grands esprits et a été une nouvelle source de sensations poétiques.

Or ce barde gaélique était irlandais, et les fragments poétiques, que Mac Pherson avait pu recueillir dans les Highlands d'Ecosse, avaient leur source dans l'île voisine. Jusqu'à quel point les romantiques considéraient-ils l'Irlande comme la patrie d'Ossian et retrouvaient-ils, dans ce fait, une nouvelle source d'intérêt ou de sympathie pour ce pays?

L'origine irlandaise des poèmes ossianiques ne fait plus aucun doute depuis l'essor des études celtiques. Ossian et ses compagnons vécurent en Irlande vers la fin du troisième siècle (35). Les plus importants recueils de textes ossianiques retrouvés sont écrits en

---

(33) Margaret Bain. *Les voyageurs français en Ecosse*, 1870-1830, Paris, 1931, in-8°.

(34) Pour tout ce qui concerne Ossian et l'Ossianisme, cf. l'ouvrage définitif de P. Van Tieghem, *Ossian en France*, Paris, 1917, 2 vol. in-8°.

(35) Dottin. *Les Littératures Celtiques*, Paris, 1924, pp. 11, 12.



langue Irlandaise. Le thème dominant de toute la littérature ossianique et que les publications de Mac Pherson ont popularisé: la note mélancolique de douleur et de regret (36), est déjà essentiel à ces poèmes authentiques. Deux autres éléments ont été supprimés par Mac Pherson comme pouvant révéler l'origine réelle de ces poèmes: le surnaturel et le christianisme (37).

Le cycle des poèmes ossianiques continua à se développer, à se transformer pendant des siècles; sous l'inspiration des poètes irlandais, au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle il vit encore intensément, son dernier barde est le poète Michel Comyn (mort en 1760) (38). Ces poèmes ossianiques, comme d'ailleurs toute la riche littérature irlandaise, étaient alors absolument inconnus de toute l'Europe: les haines politiques et religieuses de l'Angleterre étaient arrivées à séparer du monde l'Irlande celtique, et vains demeuraient les efforts des Irlandais pour faire connaître leurs chants gaéliques originaux, tels ceux que publia A. Mac Donald en 1751 et dont le volume passa inaperçu (39); vaines également les protestations élevées à Dublin lorsque les Ecossais menacèrent de ravir aux Irlandais leur héros national (40). Désespérant de voir accepter cette rectification par les Britanniques, les savants irlandais se tournent vers le public français où ils espèrent trouver moins de parti-pris: l'Irlande, par la voix de Térance Brady réclame Ossian dans deux articles du *Journal des Savants* (41); ce même journal, de mai à décembre 1764, publie de nombreux et longs articles d'un abbé irlandais, mémoire savant qui explique l'origine irlandaise des légendes ossianiques empruntées par Mac Pherson; cette étude n'eut que peu d'effet sur le grand public en France.

Cependant la vérité devait lentement se faire jour, sous l'influence de la celtomanie (42) (née vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle), de l'engoûment pour les druides et les bardes; de l'intérêt nouveau pour les peuples nordiques, germains et scandinaves, avec

(36) Il est assez curieux de constater également que la première œuvre poétique trouvant son inspiration dans la mélancolie de la nuit et de la mort (avant Young, Hervey et Gray) est celle d'un Irlandais, Thomas Parnell (1717), le « Nocturne sur la nuit » (*A Night Piece on Death*). C'est un thème essentiel de la littérature gaélique irlandaise. — V. Van Tieghem, *Le Prérromantisme*, Tome II.

(37) Van Tieghem, *op. cit.* et Dottin, *op. cit.*

(38) Van Tieghem, *op. cit.* et Dottin, *ibid.*, p. 26. — (39) Van Tieghem, *ibid.*, p. 38. — (40) *Ibid.*, p. 51.

(41) Van Tieghem, *ibid.*, p. 163; 3 mai 1763 et juin 1763. — (42) *Ibid.*, pp. 192-201.

lesquels on confond souvent les Celtes, avant de rattacher ceux-ci aux orientaux; celtomanie qui continue sous l'Empire (43) et aboutit à la fondation de l'Académie Celtique en 1807, sous Napoléon. Des traductions des véritables poèmes ossianiques (44), poésies irlandaises fort anciennes, données par Labaume (45) entrent en concurrence avec l'« Ossian ».

Les savants anglais s'inclinent enfin devant les faits et rendent son barde à l'Irlande. C'est, sans doute, pendant son séjour en Angleterre, que Chateaubriand découvre la véritable patrie de celui à qui son inspiration doit tant, découverte qui nous fournit un exemple curieux de psychologie et qui nous aide à pénétrer, dans son caractère de grand poète, le Père du Romantisme. En effet, alors qu'il doute si peu de la véritable origine d'Ossian qu'il écrit, dans son *Essai sur la Littérature anglaise*: « Mac Pherson, transportant en Ecosse le barde irlandais Ossian, défigurant la véritable histoire de Fingal... » (46), cependant c'est toujours l'Ecosse qui est restée pour lui le pays d'Ossian (47), c'est toujours l'Ecosse qu'il associe aux chants bardiques: illogisme qui nous prouve combien les impressions poétiques, les images et les rêves sur lesquels a travaillé son imagination ont plus de réalité vivante, pour ce grand lyrique, que les faits connus et admis par lui. Chez Chateaubriand, Ossian et l'Ecosse restent donc unis, en dépit de la réalité (48). En est-il de même chez tous nos romantiques et aucun de nos voyageurs ne sera-t-il attiré par la véritable patrie de Fingal et d'Oscar? Là encore une curieuse constatation nous attend: les quatre grands poètes romantiques semblent avoir ignoré cette querelle autour d'un berceau, tandis que les auteurs romantiques de valeur moindre savent fort bien à quoi s'en tenir et rendent à César ce qui est à César. Lamartine rêve d'un voyage en Ecosse, patrie d'Ossian à qui il doit beaucoup (49); pour Musset qui lui doit quelque peu, comme pour Vigny et Hugo qui l'admirent en lui devant fort peu, c'est aussi l'Ecosse sa patrie incontestée. Cependant, Lady Morgan,

---

(43) Van Tieghem, *ibid.*, Tome II, p. 34. — (44) Traduit en anglais pour la première fois par Miss Brooke; *Ibid.*, Tome II, p. 80. — (45) 1796 à 1803.

(46) Cité par Van Tieghem. Chateaubriand, *Œuvres*, XI, p. 506, *Littérature Anglaise*, première partie. — (47) Van Tieghem, *op. cit.*, p. 208.

(48) Pour Mme de Staël le doute n'existe pas même: Ossian est « l'Homère du Nord » et les Celtes, les Scandinaves et les Germains ne forment qu'une même race antique.

(49) Van Tieghem, *op. cit.*, pp. 330, 334.

dans sa *Glorvina*, donne un morceau important qui replace en Irlande le barde, et le *Mercur* de septembre 1813 enregistre, comme incontestable, cette découverte que le véritable Ossian est Irlandais (50). Tous nos voyageurs, à partir de Baert-Duholand et de La Tocnaye, font remarquer que le pays qu'ils visitent se réclame à bon droit d'Ossian, tous suggèrent ce que le Baron d'Eckstein exprime fort heureusement dans le dernier numéro de son *Catholique*: Ossian n'est « qu'un pâle reflet de la poésie irlandaise » que Mac Pherson « a amplifié et altéré dans le goût sentimental de son époque » (51). Tous seront curieusement intéressés par ce que leurs hôtes irlandais leur feront savoir de ces poèmes originaux, ou ce qu'ils en croient retrouver dans les chants et les légendes des paysans, mais un seul de nos voyageurs, Capo de Feuillide, ira en Irlande dans le but bien déterminé d'aider à faire connaître ces poèmes ossianiques irlandais, de susciter, peut-être, des travaux de savants philologues, celtisants français, qui révéleraient au monde une littérature inconnue, fort riche et fort originale; c'est à ce titre, nous le verrons dans l'étude que nous lui consacrons, que Capo de Feuillide peut être compté au nombre de ceux qui souhaitèrent l'apparition de grands celtisants français telle l'école de 1850-1870, autour d'Arbois de Jubainville.

\*

\*   \*

L'Irlande, après l'Ecosse, attirait donc à elle les pèlerins, comme terre natale des héros ossianiques. Une autre œuvre littéraire, cependant, paraît de romanesque, aux yeux des Français, les lacs et les monts d'Ecosse: celle, poétique ou romancée, de Walter Scott. L'Irlande avait-elle son chancre, ses romanciers à mettre en parallèle avec l'« Ermite d'Abbotsford »? L'Irlande avait son « barde » Thomas Moore; elle avait ses romanciers: Lady Morgan, Mac Donogh, les frères Bamin, Charles Lever, Samuel Lover et bien d'autres dont les œuvres étaient rapidement traduites et connues du public français.

Le gentil poète Thomas Moore, Dublinois catholique et d'humble origine, passa, presque dès l'enfance, de l'arrière-boutique

---

(50) Van Tieghem, *ibid.*, p. 231.

(51) *Le Catholique*, XVI, 905 (1829); « A nos Lecteurs »; et Van Tieghem, *op. cit.*, T. II, pp. 373, 374.



paternelle aux salons les plus élégants de la Société, conquise par sa grâce capricieuse, son esprit vif et souple et surtout son talent mélodieux de chanteur et de joueur de clavecin; Thomas Moore, accueilli très favorablement à Londres, consacré par les Whigs « poète symbolique de l'Irlande », habile à faire accepter son sentiment national réel (52) dont l'écho « doux et mystérieux, un écho voilé de longs regrets de la patrie en deuil de ses aspirations désolées » (53) parvient à toucher sans heurter les « grands » de l'Angleterre; Thomas Moore pris entre les duels, les amours, l'opposition, la satire, la vie brillante et les soucis d'argent, doit s'exiler, pour avoir reçu du Ciel le don de la mélodie, mais non celui des affaires, et s'installe près de Paris depuis les derniers jours de 1819 jusqu'à la fin de 1822. C'est alors qu'il donne ses grands poèmes *Les Amours des Anges* (54), les *Chants de l'Irlande* (55), et les biographies *Vie de Shéridan* (56), *Vie du Capitaine Rook* (57). C'est un peu plus tard que Byron, son ami, lui confie ses Mémoires. Ce titre d'ami de Byron ne nuit pas à sa réputation pour lui ouvrir les portes des salons parisiens. Le « barde irlandais » avait des titres à l'affection des Français: ses poésies et ses chansons convenaient parfaitement aux concerts en chambre et aux représentations de salons; de plus l'auteur lui-même était un parfait homme du monde, propre à briller dans les cercles mondains par son goût comme par son talent. Simple, gai, sociable et sensible, il plaisait partout et charmait souvent l'assistance en chantant quelques-unes de ses *Mélodies Irlandaises* (58). Moore devient bientôt l'enfant gâté des salons de Paris (59), comme il l'avait été de ceux de Dublin et de Londres, « il est l'hôte favori de bien des maisons, libérales surtout, car son irrévérence moqueuse envers le pouvoir le rendait suspect aux « bien

---

(52) Voyez Stockley. *Essays in Irish Biography*, Cork University Press, 1933, in-8°, 191 pp.

(53) Ph. Chasles. *Voyage d'un critique à travers la vie et les livres*, Paris, 1876, in-18, p. 151.

(54) *The loves of the Angels*, 1822. — (55) *Irish Melodies*, 1807-1834. — (56) *Memoirs of Captain Rock*, 1824. — (57) *Life of Sheridan*, 1825.

(58) Elkington. *Les relations de société entre l'Angleterre et la France sous la Restauration*, Paris, 1929, in-4°, p. 153.

(59) Le *Journal* tenu régulièrement par Moore nous renseigne, aussi précisément que possible, sur ses relations à Paris: il fréquente surtout les milieux anglais parisiens; nous avons essayé d'y relever des traces de société irlandaise à Paris, que Moore n'eût point manqué de visiter; son « diner irlandais » le jour de la Saint-Patrick groupe dix Irlandais appartenant beaucoup plus à une société anglo-irlandaise que franco-irlandaise. Le *Journal* de Moore corrobore donc ce que nous disions p. 59 et suiv.

pensants » (60), chez le Duc et la Duchesse de Broglie (Madame de Staël semble avoir beaucoup admiré la poésie de Moore) il rencontre un grand nombre de Français célèbres; on y parle littérature anglaise et chants nationaux (61); chez Lady Morgan, il fait connaissance avec Benjamin Constant; il dîne chez le Duc d'Orléans; est fort connu « par un cercle étendu de Français de toutes classes » (62), du monde littéraire, artistique: savants, acteurs, journalistes. On lit ses œuvres, on les admire, on les traduit en français, à peine parues; tout le monde connaît ses poésies et les admire à l'égal de celles de Byron, ou presque, c'est une « vraie petite gloire » (62). « Il était fort spirituel... mais son plus grand succès venait, quand, après le dîner, il s'asseyait au piano et tout en s'accompagnant, chantait de sa voix riche et expressive des airs irlandais. Pour ceux qui l'entendaient, dit Gronow (63) c'était un plaisir inoubliable » (64). Si le succès mondain de Moore est surtout dû à sa qualité de « barde de l'Irlande », de chanteur de ses airs nationaux, ce succès auprès de la critique (journaux et revues) plus grand encore est également dû à cette qualité. Les *Mélodies* sont fort répandues, à partir de 1819 un grand nombre d'éditions en anglais paraissent à Paris et les traductions ne se font pas attendre. Editions assez bon marché et d'accès facile que suivent des articles de journaux des plus enthousiastes. Dans ces élogieux articles, Moore est toujours placé de pair avec Byron et Scott. « Génie égal à Lord Byron, et à Walter Scott, Moore représente parmi les poètes anglais, l'Irlande, sa patrie » (65). Son nom est tellement lié à ceux de Byron et de Scott qu'on les confond parfois. L'importance donnée à ses œuvres par les critiques, de 1819 à 1830, peut nous surprendre. *Le Drapeau Blanc* (66) le range parmi « Les trois plus beaux génies de la Grande-Bretagne: L'Angleterre à Byron, l'Irlande Moore, l'Ecosse Walter Scott ». *Le Globe*, plus pondéré, place Moore « muse moins hardie » après Byron et Scott,

---

(60) Elkington. *Op. cit.*, p. 154.

(61) Allen Barret Thomas. *Moore en France*, Paris, 1911, in-8°, pp. 3-4. —

(62) *Ibid.*, chap. I<sup>er</sup>.

(63) Dans ses *Reminiscences*.

(64) Elkington. *Op. cit.*, pp. 154-155.

(65) *Revue Encyclopédique*; cité par A.-B. Thomas, p. 35, sur l'étude duquel nous basons principalement notre travail sur l'influence irlandaise de Moore en France.

(66) 5 juillet 1823.

sans toutefois séparer les trois noms. Le *Moniteur Universel* (67) annonce que « c'est à Thomas Moore, le Barde d'Erin, ou l'Anacréon Irlandais... » que Byron a dédié le *Corsaire*.

On le voit : succès mondain, gloire littéraire vont au poète irlandais, à l'auteur des *Mélodies Irlandaises* avant tout (68). Que sont ces *Mélodies*? Qu'ont-elles d'irlandais? Que montrent-elles de l'Irlande? En quoi leur succès en France est-il dû à cette note irlandaise? Quelle diffusion irlandophile ont-elles? Quelles imitations provoquent-elles? Quelle est leur influence?

Les réponses à ces questions convergent toutes pour prouver la grande influence de Moore dans le renouveau des sympathies françaises pour sa patrie.

Les *Mélodies Irlandaises* dont trois éditions parisiennes, en anglais, précèdent la traduction de Mme Belloc, n'ont pas toutes l'Irlande comme sujet, mais les plus belles sont inspirées par le vif sentiment patriotique du poète, et les mélodies sur lesquelles il chante ses vers sont de vieux airs irlandais, populaires et traditionnels, qu'il a recueillis dans son pays, sans avoir besoin d'harmoniser des chants essentiellement harmonieux. Une douzaine au moins, parmi ces mélodies, ont un accent patriotique intense et sont vibrantes d'émotion (69). Elles chantent la beauté des « Belles Collines d'Erin » et de ses filles aux yeux bleus, mais surtout ses gloires passées, son désir de retrouver la liberté et la douleur mélancolique de son sort. Elles « sont consacrées aux héros de la terre natale, aux défenseurs de son indépendance. Sa muse verse des larmes sur le tombeau du guerrier mort pour la patrie, ses chants sublimes célèbrent l'alliance antique de la gloire avec la liberté » (70). C'est cet accent patriotique qui fait le renom des mélodies, depuis leur apparition jusqu'à nos jours.

« Les chants irlandais et patriotiques de Moore constituent son vrai titre à l'admiration de la postérité et à notre estime. Là vivent les accents de colère, les cris de joie, les appels d'amour, les

(67) 25 septembre 1827. — (68) Pour le succès et l'influence en France des autres œuvres de Moore, voir A.-B. Thomas, *op. cit.*

(69) Principalement : *Remember the glories of Brien the brave; The harp that once, thro' Tara's Hall; Let Erin remember the Days of old; Oh! Blame not the bard; Av enging and bright; Sublime was the warning which Liberty spoke; The song of O'Ruark, Prince of Breffni; etc...*

(70) *Mercure de France du XIX<sup>e</sup> siècle*, T. I, 1823, article de Jay.



cris de vengeance de sa race infortunée. Moore est vrai, touchant, quelquefois même sublime en chantant son cher pays et pleurant les misères invétérées d'Irlande » (71).

« Les mélodies Irlandaises ont eu le même succès que les chansons de Béranger (73), Moore « est le Béranger d'Irlande » (74). Moore et Scott « personnifient en quelque sorte le pays qui les a vus naître » (75). Moore c'est l'Irlande « l'amour de son pays est la flamme à laquelle son enthousiasme a pris feu » (75). Byron, le premier, avait dit: « *Les Mélodies Irlandaises* vivront dans la postérité tant que vivront l'Irlande, la musique et la poésie ». « Ce sont des chansons rêveuses, colorées, ardentes, toutes pénétrées des malheurs et des grâces de sa patrie. Chacun de ses poèmes est un sourire entre deux larmes, une larme entre deux sourires, un motif d'amour ou de patriotisme touché avec une exquise tendresse de sentiment, développé avec une imagination fraîche et facile, chanté dans la langue la plus musicale que jamais poète anglais ait chanté » (75).

Mrs Belloc, dans la préface de sa traduction, aide à la propagande irlandaise de son compatriote: « Il pleure sur l'Irlande, sa terre natale et ses pleurs semblent féconder le sol et reproduire des héros: puis reprenant sa lyre, il chante l'espérance, il appelle au combat les descendants de ces guerriers si braves qui, malgré leurs blessures mortelles, inventaient des moyens pour donner encore à la patrie la dernière goutte de leur sang » (76), elle qualifie les *Mélodies* de « monument national élevé à la gloire de l'Irlande » (77). Dans les notes dont elle accompagne les mélodies, elle rappelle, avec un accent patriotique aussi éloquent que celui des mélodies elles-mêmes, l'histoire qu'elles évoquent, ou les vieilles traditions qu'elles rappellent; notes assez développées et fort intéressantes qui devaient faire connaître au grand public, fervent de Moore, quelques-unes des légendes de l'ancienne Erin.

Le succès de ces chants patriotiques n'est point limité aux

(71) Vallat. *Etude sur la vie et les œuvres de Thomas Moore*, Paris, 1886, in-8°.

(73) *Le Globe*, Tome VII, 13 mai 1829. — (74) *Revue des Deux-Mondes*, 1843, T. I.

(75) *Revue des Deux Mondes*, 1843, T. II, pp. 58 et suivantes; article par Loménie.

(76) *Mélodies Irlandaises*, traduites en français par Mrs Belloc et faisant suite aux *Amours des Anges*; Préface, page 3. — (77) *Ibid.*, pp. 87-88.

traductions (78) et aux articles élogieux de la presse: il en paraît des imitations (79); Berlioz s'en inspire; on les cite en exemple. Ulric Guttinger en 1825 en fait paraître trois imitations dans ses *Mélanges poétiques*; Mme Tastu, dès 1823, en fait des imitations en vers, avec accompagnement pour piano ou harpe par le Comte Auguste de Lagarde; en 1827, elle publie un petit volume de poésies contenant trois imitations de mélodies irlandaises; Mme Desbordes-Valmore en imite une dans l'*Almanach des Muses*; Léon Halévy, quatre, publiées dans ses *Poésies Européennes* en 1827; Gérard de Nerval, deux; on en trouve encore dans les *Annales romantiques*, dans la *Revue des Deux Mondes*.

« Hector Berlioz prête aux poèmes de Moore les ailes de la musique » (80), sa première femme, Miss Smithson, célèbre actrice irlandaise, lui inspire peut-être son admiration pour Moore. Sa sympathie de musicien pour le *barde* est profonde. La note mélancolique, tristesse sans désespoir des Mélodies, lui plaît surtout. Elles l'émeuvent beaucoup: « Je lis Moore, ses Mélodies me tirent quelques larmes ». En 1829 il met en musique quelques poésies de Moore traduites en français, en 1830 il donne deux Mélodies dans un grand concert au Conservatoire: le Chant guerrier et le Chant du Barde (81).

Les mélodies de Moore sont déjà, en 1830, du répertoire des grands chanteurs de Paris, qui les ont adoptées pour les interpréter dans les soirées musicales, où elles ont toujours un grand succès.

Enfin ces chants patriotiques sont donnés en exemple aux Français: dès 1819, Augustin Thierry signale les avantages d'une telle entreprise: « Lutter pour la liberté, pas au nom de la raison, mais au nom d'une ancienne indépendance dont ils se souviennent, voilà ce que font les Irlandais, c'est là qu'il faut chercher la cause de leur amour pour l'histoire de leur pays, de ses antiquités, de ses vieux chants nationaux » (82). Dans un autre article (83),

(78) La première traduction française (libre) paraît dans *Un choix de poésies de Byron, Walter Scott et Moore*, par l'un des rédacteurs de la Bibliothèque Universelle; Paris et Genève, Paschaud, 1820.

(79) A.-B. Thomas. *Op. cit.*, pp. 73-75. — (80) *Ibid.*, p. 97. — (81) *Ibid.*, p. 97 et suivantes pour tous ces détails.

(82) Augustin Thierry. *Dix ans d'études historiques*, p. VII. (Cf. aussi dans le *Censeur Européen* du 24 novembre 1819, *Sur l'Esprit national des Irlandais*.)

(83) *Censeur Européen*, 28 février 1920.

Thierry parle plus spécialement des *Mélodies Irlandaises*, il en cite trois d'inspiration très nationale et offre aux poètes français d'imiter Moore et de renouveler la ballade nationale et populaire. Il n'est point le seul à donner en modèle ces chants, plusieurs écrivains exposent la même idée, avec les mêmes arguments. En 1823, Jullien écrit : « Quelques poètes français y puiseront, peut-être, de nobles imitations et une triste ressemblance entre les malheurs de la patrie et les infortunes récentes qui ont pesé sur la nôtre produira une analogie naturelle entre les sentiments et les accents du barde insulaire et ceux de nos poètes nationaux » (84).

C'est à la vogue et à la popularité de ces chants patriotiques irlandais que l'on doit, peut-être, nous dit A. B. Thomas, « les nombreuses Mélodies et Chants Nationaux qui, à partir de 1827, inondent la littérature : Mélodies helvétiques, Mélodies romantiques, Mélodies françaises, Chants helléniens, Chants héroïques des Montagnards et des Matelots grecs, etc., etc... » (85).

« L'influence littéraire ne consiste pas seulement en imitation des œuvres... elle est faite aussi et surtout de ces courants d'opinion, de ces convois mystérieux de sentiments et d'idées qui, à certaines époques, portent un peuple vers un autre » (86). Opinion qui se vérifie une fois de plus avec Thomas Moore, « barde d'Erin » ; son action sur l'opinion française, déjà favorable à l'Irlande, fut forte et il contribua à pousser vers sa patrie les voyageurs français : tous, au cours de leur voyage, évoquent le souvenir des *Mélodies* et se les font chanter, de nouveau, par leurs hôtes irlandaises ; tous y trouvent un motif de sympathie attendrie et admirative pour le pays qu'ils visitent ; tous, disons-nous, à l'exception toutefois de Capo de Feuillide : lui, découvre les véritables chants irlandais gaéliques et juge quelque peu mièvre et artificielle la pâle imitation du gentil poète dublinois.

L'influence de Moore pour la cause irlandaise ne se limite pas à ses *Mélodies* : les contemporains voient dans *Lallah Rookh* un déguisement oriental des aspirations patriotiques du poète irlandais et l'on ne manque point de noter qu'il « semble aimer à remonter vers cet Orient, source mystérieuse de la race irlandaise » (87). Ses

---

(84) *Revue Encyclopédique*, avril 1823. Cité par A.-B. Thomas, p. 307. —

(85) *Op. cit.*, p. 93.

(86) I. Texte. J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire, Paris, 1895, in-16, p. 113.

(87) *Le Globe*, T. V, p. 89, 27 octobre 1827 (article sur l'Epicurien).



œuvres en prose sont aussi bien accueillies et pour la même raison : « Moore est très en faveur à cause de ses mélodies, nous dit M. H. Bion-Marlavagne, mais depuis quelque temps ses œuvres d'un ton plus grave intéressent le public français à cause de l'importance du sujet » (88).

Outre son *Histoire*, livre sérieux, documenté et fort intéressant (89), Moore, dans ses *Mémoires du Capitaine Rock*, le fameux chef irlandais, précédées de quelques détails sur ses Ancêtres (90), ou *Insurrections irlandaises depuis Henri II jusqu'à l'Union*, présente de façon un peu romancée l'histoire des misères et rébellions de l'Irlande, d'un style qui veut être amusant parfois, mais où le tragique sort du sujet et où « l'humour s'unit au pathétique » (91). Dans ses *Mémoires de la Vie et de la Mort de Lord Edwards Fitzgerald* (92) il livre aux lecteurs français une biographie contenant « une peinture vivante des scènes effroyables de 1798. La carrière de Lord Fitzgerald est esquissée dans un style pittoresque, et les événements... placés avec clarté et éloquence sous les yeux des lecteurs. Il est difficile de lire ce récit sans être ému jusqu'aux larmes » (93).

\*

\* \*

Par ces œuvres en prose, Moore rejoignait les nombreux romanciers irlandais dont les ouvrages furent rapidement traduits en français, largement répandus et eurent une influence non négligeable. Nous trouvons la preuve du nombre de ces traductions dans le *Journal de la Librairie* (94) ; dans les annonces du libraire Charles Gosselin qui, en 1829, lance une « Collection de romans

(88) Dans son Introduction à l'*Histoire d'Irlande* de Moore ; 1835, Paris, in-8°.

(89) Et dont l'apparition provoqua, nous le verrons, le désespoir du jeune Montalembert prévenu dans ses projets.

(90) Paris, 1829, Nachez, traducteur.

(91) Vallat. *Etude sur la vie et les œuvres de Th. Moore*, Paris, 1886, in-8°, p. 139.

(92) Traduction par Parisot, Paris, 1826, 2 vol. in-8°.

(93) Vallat. *Op. cit.*, p. 199. Michelet ressentit une pareille émotion ; il écrit en 1871 : « Pour moi, c'est un de mes meilleurs souvenirs de jeunesse d'avoir lu en 1830 le livre si touchant de Moore : *La Vie, la Mort de Fitz-Gerald*, ce charmant Irlandais si aimé de la France ». *Histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, T. II, p. 70.

(94) Les traductions de romans irlandais commencent en 1824, augmentent régulièrement à partir de cette date et sont fort nombreuses à partir de 1829.

irlandais », collection qui « se composera de cinquante à soixante volumes publiés par livraisons, chaque livraison forme un ouvrage complet et se vend séparément » (95) (seize volumes sont déjà livrables), et qui est bien vivante puisqu'un an plus tard nous apprenons que « la Librairie Charles Gosselin continue avec une grande exactitude sa collection de romans historiques sur l'Irlande » (96), et annonce maintenant trente-trois volumes livrables et quatre autres sous presse. Les traducteurs principaux en sont Defauconpret et Mme Belloc. Nous trouvons la preuve de leur succès dans les articles élogieux dont la presse salue leur publication (97) et dans les correspondances du temps (98).

Quelle idée de l'Irlande et de ses habitants ces multiples romans donnaient-ils aux lecteurs français? On peut, à ce titre, les diviser en deux classes (99) : ceux qui, composés par des membres de la *Gentry*, peignent principalement les mœurs de l'aristocratie anglo-irlandaise et incidemment celles des paysans gaéliques; et ceux qui, écrits par des Irlandais d'origine paysanne, s'attachent à la peinture de la vie de l'Irlande celtique. À la première classe appartiennent Miss Edgeworth, Lady Morgan, Ch. Maturin et Lever. Miss Edgeworth, Anglaise établie en Irlande depuis l'adolescence, corrige par son bon cœur ce que son tempérament britannique susciterait de parti-pris; elle évite soigneusement tout ce qui touche aux causes profondes de la misère irlandaise: la religion et la politique, et se contente de nous donner un tableau exact, mais superficiel de la *Gentry* (100). Lady Morgan forme un contraste absolu avec Miss Edgeworth, elle est tout à fait Irlandaise, née à Dublin et entrée dans l'aristocratie par son mariage. Ses premiers romans (101) expriment un intérêt croissant pour les antiquités irlandaises, son passé lointain, ses manuscrits, ses légendes, ses traditions, ses vieilles coutumes, sa poésie et sa musique; elle y revendique Ossian, elle insiste sur « le beau romantique » des paysages dont elle donne de nombreuses descriptions qui restent vagues, sur les ruines au clair

(95) *Revue de Paris*, Volume V, p. 335, août 1829. — (96) *Revue de Paris*, Volume XVI, juillet 1830.

(97) Principalement dans la *Revue Britannique*, *Revue de Paris*, *Le Globe*, etc.

(98) Correspondance de Montalembert, Rio, Herbelot.

(99) Suivant en ce point la thèse du Dr Horatio Krans, *Irish life in Irish Fiction*, New-York, 1903, in-16.

(100) *Castle Rackrent*; *The Absentee*; *Ormond*; *Ennui*; etc... — (101) *Glorvina ou la jeune Irlandaise*, Paris, 1813, 4 vol. in-12. — *O'Donnell ou l'Irlande*, Paris, 1815, 3 vol. in-12. — *Fragments patriotiques sur l'Irlande*, Paris, 1817, in-16.

de lune ou au coucher du soleil, le culte des morts et des tombes, les rêveries poétiques dans une nature « romantique au caractère âpre et sublime » (102). Dans ses romans historiques (103) elle s'attaque à la racine du mal et montre les effets néfastes des lois pénales, le rôle des Volontaires, le patriotisme des Irlandais Unis. « Elle écrit, en Irlande, et pour l'Irlande » (104), nous dit un critique du *Globe* en 1828; ses romans sont de l'histoire « par la peinture des habitudes locales et l'état de la société à cette époque décisive »; cette époque, continue le critique, est curieuse, et le pays ne l'est pas moins. Encore peu connu, il n'a fixé que depuis quelque temps l'attention des étrangers; or c'est un pays fort intéressant pour l'art, par sa situation restée moyenageuse. « Lady Morgan montre un coin du tableau, et donne le désir de le connaître tout entier. » La cause qu'elle soutient a la sympathie de tous les cœurs généreux. Thomas Grattan s'apparente à Miss Edgeworth par ses sujets et à Lady Morgan par ses revendications. Maturin donne un tableau de la vie des méthodistes en Irlande. Lever, dont la vie est aussi curieuse et accidentée que celle de ses héros, donne le portrait le plus typique de l'Anglo-Irlandais, avant de peindre la condition sociale et politique de l'Irlande, de 1782 à 1823.

Les romanciers nés dans l'Irlande celtique et catholique, en rapport étroit avec l'agitation d'O'Connell, sont beaucoup plus représentatifs, et le ton de leurs œuvres est fort différent. Ce n'est plus l'attitude libre et superficielle, gaie et facile des Anglo-Irlandais que l'on retrouve même chez Lady Morgan: le tableau que font de l'Irlande les frères Banim, John et Michaël, fils de fermiers, est celui de la misère paysanne dans sa réalité crue, et les causes de cette misère sont dénoncées sans réticence. Ils obtiennent le plus grand succès: « Les romans irlandais disputent presque la vogue aux romans écossais. On remarque surtout ceux de M. Banim » (105). Mac Donogh (106) s'est retiré en Connemara.

(102) *Fragments Patriotiques sur l'Irlande*, Paris, 1817, p. 100.

(103) *Florence Mc Carthy, histoire irlandaise*, Paris, 1819, 4 vol. in-12; *ibid.*, avec notes de Parisot, 1819, 4 vol. in-12. — *Encore une victime*, Paris, 1821, in-8°. — *Les O'Briens et les O'Flaherty*, Paris, 1828, 6 vol. in-12. — *Scènes dramatiques de la vie*, Paris, 1833, 2 vol. in-8°.

(104) *Le Globe*, 19 mars 1828, Article sur *Les O'Brien et les O'Flaherty ou l'Irlande en 1793*, histoire nationale, 6 vol. in-12.

(105) Chronique d'A. Pichot dans *Revue de Paris*, avril 1829; Bulletin Bibliographique des Littératures Etrangères, p. 36.

(106) Mac Donogh. *L'Hermite en Irlande*, traduct. fr., Paris, 1826, 2 vol.



« Ce pays méprisé excite l'admiration des voyageurs et des étrangers et n'est pas moins pittoresque que les montagnes d'Ecosse » (107), et son but principal « est de peindre les mœurs de mon pays » (108) ; il y arrive en perfection par des anecdotes vivantes et pittoresques, qui forment en même temps la satire la plus spirituelle et la plus virulente de l'administration anglaise en Irlande et des abus qu'elle provoque. A *L'Hermite en Irlande* on peut ajouter la traduction donnée par Mme Belloc des *Scènes populaires en Irlande* (109), de Shiel, témoin et acteur de « quelques scènes qui mettent en relief ce caractère (irlandais) mobile et ardent ». Ces nombreux romans irlandais forment un miroir à deux faces donnant aux Français une image vivante, pittoresque et véritable de l'Irlande.

\*

\* \*

A toutes ces influences littéraires: ossianisme, mélodies de Moore et romans irlandais, il faut ajouter celle du « semeur d'idées » (110), le curieux et original Baron d'Eckstein, Allemand, d'origine juive, naturalisé français et catholique, politique et policier, qui devint le Directeur du *Catholique* royaliste. Malgré l'épaisseur sérieuse, le style lourd et pénible de ses articles, le *Catholique* fut beaucoup lu, et Eckstein, intelligent, arriviste et mondain, fort répandu dans la société parisienne (il eut Chasles et Louis de Carné comme collaborateurs), fut en relation amicale avec tous les catholiques militants de son temps. Or, dans le fatras énorme et fourmillant d'idées originales des articles qui forment les seize volumes du *Catholique*, nous trouvons six fort importants articles sur la littérature et les antiquités irlandaises. Nous regrettons de ne pouvoir analyser ici ces articles, lourds et érudits, mais étrangement précurseurs, bourrés d'idées, de suggestions, de projets de travaux dont beaucoup seront entrepris, un demi-siècle plus tard, par les érudits celtisants. Nous nous bornerons à indiquer ce qu'ils apprenaient sur l'Irlande.

Le premier: *Des bardes parmi les peuples celtiques* (111)

---

(107) Mac Donogh. *Ibid.*, p. 11. — (108) *Ibid.*, p. 30.

(109) *Scènes populaires en Irlande*, par Shiel ; traduction de Mme Belloc, 1830.

(110) Voir la thèse du Rév. Père Burtin. *Un semeur d'idées au temps de la Restauration*, le Baron d'Eckstein, Paris, de Boccard, 1931, in-8°.

(111) *Le Catholique*, Tome XI (septembre 1828), p. 406.

indique la prééminence des Irlandais parmi ceux-ci; les trois suivants: *De l'Irlande et des antiquités irlandaises* (112) signalent l'existence d'une littérature gaélique irlandaise « moyenageuse », véritable trésor pour les érudits qui voudront y consacrer leurs recherches; essaient de jeter quelques lumières sur les origines de l'Irlande dont l'histoire est présentée depuis les temps les plus reculés jusqu'aux invasions danoises; insistent sur l'intérêt qu'il y aurait à rechercher dans les lieux, les noms, les légendes attachées au sol, des traces vivantes de cette histoire et préhistoire avant qu'elles ne disparaissent. Les derniers, *De la poésie des Gaëls irlandais et écossais* (113), après avoir démontré que l'Ossian écossais n'est qu'une « contre-épreuve altérée » de l'Ossian irlandais qui est l'un des héros des nombreux poèmes épiques irlandais, donnent une idée de ces grands morceaux épiques: cycle des Ulates (114) dont l'histoire de Cuchullin et de Meibh est contée en détail (115). Dans son « Adieu à ses lecteurs » (116), d'Eckstein, obligé d'abandonner le *Catholique*, annonce qu'il se propose de faire une collection d'ouvrages dont le second, *Les nations celtiques*, révélera au monde la « riche et remarquable » littérature irlandaise: ses nombreux poèmes épiques et ses recueils de lois. Il mourut avant de pouvoir réaliser ses projets, mais ses idées, reprises par notre voyageur Capo de Feuillide, seront mises à exécution par la génération qui suivit les romantiques.

### III

A ces importantes influences littéraires s'ajoutent des influences sociales assez sensibles. Celle des salons irlandophiles est la plus nette. Ils sont nombreux et doivent leur succès à leurs vives et intelligentes hôtes irlandaises: Lady Morgan, Mary Clarke, Mme Belloc, Miss Edgeworth, Miss William et Lady Blessington. Celui

---

(112) *Le Catholique*, Tome XIV (avril 1829), pp. 119, 210 et (mai 1829), pp. 210, 256; et Tome XV (juillet 1829), pp. 114, 289.

(113) *Ibid.*, Tome XVI (octobre 1829), pp. 141, 177; et (novembre 1829), pp. 248, 334.

(114) Voir Dottin. *L'Épopée Celtique et ses dérivés*, p. 75 et suiv.; p. 89 et suiv.

(115) D'Eckstein connaît tous ces poèmes bardiques par la « détestable version de Keating » et les très secs recueils de l'Académie de Dublin, il regrette de ne pouvoir s'attaquer aux nombreux manuscrits irlandais inédits et essaie d'éveiller l'intérêt des érudits. — (116) *Ibid.*, pp. 905, 906, 907.

de Lady Morgan (117) connaît trois périodes. En 1816, lors de son arrivée à Paris, toutes les portes s'ouvrent devant sa réputation d'auteur. Vive, curieuse, elle connaît toutes les célébrités et obtient tous les suffrages de la société parisienne. « On lui passait des excentricités, des extravagances en faveur de sa gaîté, de sa vivacité, de sa franchise, de sa bonne humeur » (118). Elle publie, en 1817, son livre *La France* qui indignes les Ultras, ils lui ferment la porte de leurs salons, lorsqu'elle revient à Paris en 1818. Elle se jette alors dans les bras des libéraux qui forment alors un groupe enthousiaste et très vivant; « elle y est acclamée comme l'un des leurs » (119), et son salon connaît une affluence considérable: on y rencontre le général de Lafayette « qui s'intéresse beaucoup à l'Irlande » (120), les de Broglie, Auguste de Staël, Carbonel, Béranger, Benjamin Constant, Ary Scheffer, Augustin Thierry et notre premier voyageur Duvergier de Hauranne en faveur duquel elle fait exception car elle trouve les doctrinaires, en général, lourds et ennuyeux (121). Lors de son troisième séjour, en 1829, elle se trouve en accord complet avec la jeune école romantique et l'on compte alors parmi ses amis: Mérimée, Stendhal, Dumas, David, Lefèvre, etc... Elle est acclamée comme précurseur du romantisme. Il est certain que son éloquence enthousiaste eut souvent sa chère patrie comme sujet.

Mary Clarke, Irlandaise par son père, avait « toute la vivacité d'esprit de ses ancêtres irlandais » (122); ses traductions littéraires, son goût, attirent dans son salon Stendhal, qui l'admire tant, qu'un ami l'en croit amoureux (123), V. Hugo, Mignet, Thiers, B. Constant, Cousin, A. Thierry, Ampère, Carrel; plus tard Sainte-Beuve, Edgar Quinet. Son amie Mme Belloc, Irlandaise, traductrice de Moore et de Byron, tenait aussi un salon littéraire très fréquenté. Miss Edgeworth séjourne à Paris avec ses deux sœurs en 1820; comme Lady Morgan, elle est connue par ses écrits et fort bien reçue. Ses relations ne se bornent pas au monde de l'Ancien

(117) Voir Elkington. *Les relations de société entre l'Angleterre et la France sous la Restauration, 1814-1830*, Paris, 1929, in-8°.

(118) *Ibid.*, p. 103. — (119) *Ibid.*, p. 112. — (120) *Ibid.*, p. 115. — (121) *Ibid.*, p. 117.

(122) M. E. Smith. *Une Anglaise intellectuelle sous la Restauration, Mary Clarke*, Paris, 1928, in-8°, p. 8.

(123) *Ibid.*, p. 17; et Beyle, *Souvenirs d'Egotisme*, Paris, 1899, in-8°, p. 54.



Régime (124) ; si elle est liée avec la Cour et les grandes Dames, elle voit aussi des savants et des gens de lettre. Lady Blessington, romancière lorsqu'elle était Miss Power (125), établie à Paris en 1828-1830, y reçoit beaucoup les élégants et les jeunes libéraux ; le ton de son salon est plus mondain que littéraire ou politique. Par contre, le salon de H.-M. Williams est le rendez-vous des Anglais libéraux ou révolutionnaires même ; on y rencontre entre autres deux proscrits irlandais, O'Connor et Lawless (126). Dans d'autres salons encore, libéraux mais non tenus par d'aimables Irlandaises, on parle cependant de leur pays : chez le Duc de Broglie (127) (dont le précepteur M. Guillobé avait été le compagnon de voyage de Baërt en Irlande), Moore est un familier, il chante ses mélodies en duo avec son hôtesse (128). Chez Delécluze on aime beaucoup à entendre les récits de voyageurs, le jeune Duvergier de Hauranne, « homme plein d'honneur, lettré et fort spirituel, est un des plus agréables et des plus solides causeurs de la société » (129). Son ami Stendhal (130) l'y accompagne avec « un Irlandais de ses amis » (131). Chez Mme Ancelot enfin, nous retrouvons Lady Morgan, Beaumont, Tocqueville et Montalembert. Dans tous ces salons, la présence d'Irlandais ou de voyageurs en Irlande met ce pays au premier rang des sujets de conversation et, d'autant plus volontiers, que la situation sociale et politique de l'Irlande tourne alors vers elle l'intérêt général.

#### IV

L'intérêt que suscite la situation politique irlandaise trouve un écho dans les journaux et les revues (132). Dès 1825 les articles sur la situation de l'Irlande apparaissent, ils augmentent d'import-

(124) Le confesseur de Louis XVI, l'abbé Edgeworth, était son parent.

(125) *The Repealers* ou *Grace Cassidy*, 1833. Elkington. *Op. cit.*, pp. 129, 156, 175, 176.

(126) Moore. *Journal*, Tome III, p. 87, et *Diary*, éd. Farington, Londres, 1922, Tome II, pp. 6, 37, etc...

(127) Duc de Broglie. *Souvenirs*, 1785-1878. Paris, 1886, Tome I, p. 21.

(128) Moore. *Journal*, Tome III, p. 306.

(129) Delécluze. *Souvenirs de 60 années*, p. 226. — (130) *Ibid.*, p. 225. —

(131) *Ibid.*, p. 244.

(132) Nous avons dépouillé à cet égard : *Revue Britannique* ; *Correspondant* ; *Revue de Paris* ; *Le Globe* ; *La Minerve* ; *Le Courrier Français* ; *Le Journal des Débats* ; *Le Constitutionnel*, puis *l'Avenir*.

tance et de fréquence, avec l'agitation soutenue par O'Connell, et deviennent presque quotidiens au moment de l'élection de Clare et de l'Emancipation. Les critiques littéraires qui accompagnent les traductions de romans irlandais et les préfaces de ces ouvrages notent toutes l'intérêt avec lequel la France surveille l'évolution de l'Association catholique et ses résultats. « Il faut convenir, dit M.-H. Bion-Marlavagne dans son Introduction à l'*Histoire d'Irlande* de Moore (133), qu'une œuvre semblable ne pouvait paraître dans des circonstances meilleures que celles où nous nous trouvons; tous les yeux sont en effet tournés dans ce moment vers l'Irlande, tout annonce que sa longue oppression de 700 ans est arrivée à son terme, et que l'heure de la délivrance définitive est sonnée; le monde est attentif au bruit du dernier fer qui va tomber des bras de cette malheureuse nation. Aujourd'hui donc, plus que jamais, l'histoire de Mr Moore doit trouver des lecteurs... Puisse-t-elle enfin retrouver la paix, la tranquillité... Puisse-t-elle surtout ne pas oublier qu'elle est catholique et que c'est à sa foi qu'elle a dû de persister si longtemps dans sa lutte contre l'oppression! C'est à ce prix que nous lui envoyons, d'un pays ami, des souhaits sincères de prospérité et de gloire et que nous lui crions, comme Grattan, mais avec plus de confiance que lui: *Esto perpetua* ».

L'Association Catholique, fondée en 1810 par John Keogh pour revendiquer l'abolition des incapacités politiques des catholiques irlandais, abolition promise par l'Angleterre lors de l'Acte d'Union, et non encore réalisée, voit sa puissance croître rapidement du jour où O'Connell en assume la direction. Elle prend pour but et drapeau l'émancipation parlementaire des catholiques; celle-ci, refusée par l'Angleterre, la lutte s'ouvre, légale, ardente, passionnée, entre O'Connell, soutenu par quatre millions de paysans irlandais catholiques, et le Gouvernement britannique. C'est cette lutte que les libéraux français, les libéraux catholiques avec le plus d'émotion, suivent anxieusement: l'élection d'O'Connell comme député catholique du Comté de Clare, les démonstrations populaires qui l'accompagnent, les discours qu'elle provoque et le bill d'Emancipation enfin arraché à l'Angleterre le 13 avril 1829 sont salués par la grande majorité des Français comme des victoires personnelles.

---

(133) 1835, *Introduction*, p. VI.

C'est pour assister en témoin à ce grand mouvement libérateur que Duvergier de Hauranne et ses amis partent pour l'Irlande, en 1826. La situation sociale de l'Irlande, exemple extraordinaire des ultimes résultats d'une iniquité chronique, situation dramatique, puisque la masse de la population est en proie à une misère extrême et qui semble incurable, cette situation éveille l'intérêt des philanthropes et des philosophes sociaux; tous nos romantiques le sont à divers titres et c'est cet aspect de l'Irlande que viendront étudier tout spécialement Beaumont et Tocqueville, en 1835 et en 1837.

Grands courants d'idées qui forment le Romantisme, causes littéraires et sociales étroitement rattachées à ce mouvement, situation politique de l'Irlande favorisée par ce mouvement, et situation sociale qui éveille la compassion des romantiques, s'unissent pour pousser vers l'Irlande nos voyageurs français, depuis 1825. Chacun d'entre eux fut mû plus spécialement par l'une de ces causes nombreuses et convergentes; c'est ainsi que nous pourrions grouper nos voyageurs en libéraux autour de l'Émancipation; catholiques, autour de la réforme religieuse; historiens, autour du réveil celtique; philosophes, autour de la situation sociale; artistes, autour du folklore et des paysages.



## CHAPITRE V

---

### Autour de l'Emancipation. Voyageurs libéraux.

---

**Duvergier de Hauranne, le Duc de Montebello, les frères Thayer. *Lettres sur l'Irlande*, de Hauranne. *Coup d'œil sur l'état de l'Irlande*, de Maillard de Chambrune.**

Avant le voyage du libéral Duvergier de Hauranne et de ses amis, autour de l'Emancipation en 1826, nous signalerons ceux de Georges Depping et d'Edouard de Montulé, entre 1820 et 1823.

Depping, célèbre érudit français d'origine allemande, ami de Malte Brun, géographe, puis historien, archéologue et linguiste, auteur de nombreux ouvrages dont la réputation dépassa nos frontières, entreprit une *Description historique et topographique du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne*, dont la première édition parut en 1823 (1). Depuis la paix de 1815, nous dit-il dans sa préface, plusieurs ouvrages ont paru en France sur les Iles Britanniques, mais leurs auteurs n'ont guère pénétré dans les provinces; Londres a souvent été décrit, non pas le Pays de Galles, l'Ecosse et l'Irlande. Il comblera cette lacune: « L'Irlande est comprise dans le III<sup>e</sup> volume et décrite avec le même détail. En décrivant les raisons qui ont produit les longues et sanglantes agitations de cette province catholique et malheureuse, je crois avoir jugé sa situation morale, politique et religieuse, comme elle l'est par tous les hommes dégagés de préjugés (2) ». Cette étude de 180 petites pages (3), qui débute par un « Aperçu historique et politique de l'Irlande », semble offrir un pendant sérieux, impartial, mais peu animé, au

---

(1) Paris, 1823, 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1828, 3 vol. in-16.

(2) *Description*, Introduction, p. V. — (3) Vol. III, pp. 79 à 260 (éd. 1828).

Tableau que le Baron Beart-Duholand avait tracé de la situation de l'Irlande quelque trente ans auparavant (4).

Edouard de Montulé, « Chevalier de la Légion d'Honneur, auteur du voyage en Amérique, en Sicile et en Egypte » (5). publie en 1825 un *Voyage en Angleterre et en Russie pendant les années 1821, 1822, 1823* (6), dans lequel deux chapitres sont consacrés à l'Irlande (7). « Ce pays est digne de fixer l'attention du voyageur » car « le caractère des Irlandais, leur manière d'être, leurs habitudes, la température de leur île, tout sert à les différencier de leurs voisins » (8). Malgré ce début prometteur, de Montulé ne nous apporte aucun détail nouveau sur ces points; il a d'ailleurs fort peu vu l'Irlande « je voulais seulement voir Dublin et la Chaussée des Géants » et c'est en géologue qu'il visite l'Irlande; ce qu'il relate, en passant, de la misère du peuple, de son caractère « méridional », des monuments modernes et antiques, ne fait que répéter plus brièvement ce qu'en dit de La Töcnaye. Par contre, lors de sa longue description de la Chaussée « lieux sauvages du plus beau rocher qui, peut-être, existe », et de sa dangereuse escalade de « ces ruines de la nature », nulle part, dit-il, « je n'ai trouvé la nature aussi grandement désordonnée, au pied même du Niagara, elle présente un chemin facile en comparaison », il nous apprend que Gay-Lussac est venu étudier également ce phénomène naturel, et il devient tout à fait intéressant dans la description qu'il donne d'une curieuse « avalanche de tourbe » dont il assure avoir été témoin (9). Quel que soit l'intérêt que présentent ces deux voyageurs, leur influence dut être fort réduite du fait de leur érudition et de leur modération. L'époque voulait un « bel enthousiasme » pour « les grandes causes », et la *Description historique et topographique* de Depping, comme le *Voyage* géologique de

(4) Nous avons été malheureusement dans l'impossibilité matérielle d'étudier cet ouvrage qui parut sans doute en plusieurs petits fascicules in-16 et fut relié postérieurement. Le seul exemplaire de la Bibliothèque Nationale (2<sup>e</sup> édition 1828) est inutilisable, la moitié des pages manquent et de telle façon qu'aucun chapitre n'est complet : pp. 79 à 82 (manquent 83 à 113), 114 (manquent 115, 116), 117 à 122 (manquent 122, 123), 124 (manquent 125 à 173), etc... L'ouvrage ne se trouve dans aucune autre bibliothèque de Paris, même à Sainte-Geneviève dont le fils de G.-B. Depping fut conservateur.

(5) Signalé en note par J.-M. Carré, *Voyageurs en Egypte*, Le Caire, 1932, in-4°, p. 201, sans plus de détails bibliographiques.

(6) Paris, in-8°. — (7) Chapitres XII et XIII, pp. 187 à 227. — (8) *Voyage en Angleterre*, Chapitre XII, p. 187. — (9) *Ibid.*, Ch. XIII, p. 221.

Montulé, ne laissèrent point de traces comparables à celles que marquèrent les *Lettres d'Irlande* de Prosper Duvergier de Hauranne.



Quel est ce Duvergier de Hauranne qui, attiré par les événements politiques qui s'annoncent, visite l'Irlande en 1826 avec trois jeunes amis: le Duc de Montebello et les deux frères Thayer?

Jeune Rouannais de famille parlementaire, il est alors encore un inconnu.

Il débutera brillamment dans le journalisme par une série de lettres sur l'Angleterre et l'Irlande, fruit de son voyage; député du Cher de 1831 à 1848, il deviendra l'un des chefs du parti « parlementaire pur ».

« Aux avant-postes de ce parti, nous dit Louis Blanc (10) était M. Duvergier de Hauranne, remarquable par une grande netteté d'idées, un penchant marqué pour la lutte, une éloquence substantielle et une finesse d'esprit qu'ennoblissait l'élévation de son cœur. Né dans une famille qui avait donné l'abbé de Saint-Cyran au jansénisme, M. de Hauranne avait des qualités qui rappelaient parfaitement son origine. Ennemi des gens de cour, l'indépendance des vieux parlements à l'égard de la couronne et leur dédain à l'égard du peuple, revivaient en lui également. »

En 1840 il se sépare de Guizot et entre en lutte active contre le gouvernement. La République de 1848 n'excite pas son enthousiasme, il entre cependant à la Législative où il siège dans la majorité monarchique dont il devient un des membres les plus influents. Au coup d'état de 1851 il est inquiété; après une courte détention il doit s'exiler quelques mois. Sous l'Empire, il se tient à l'écart de la politique et se consacre à des travaux historiques.

Lorsqu'il entreprend son voyage c'est un jeune homme, libéral à tous points de vue (11), dans l'avant-garde en littérature, ami de Beyle dont il adopte « particulièrement les opinions littéraires » (12). Il est « de ceux qui apportent des nouvelles et fournissent matière à la conversation » (13) dans les salons libéraux où

---

(10) *Histoire de Dix Ans*.

(11) *Réponse au Discours de Réception de l'Académie de Duvergier de Hauranne*, par Cuvillier-Fleury, Paris, 1872, in-4°, 92 pp.

(12) Delécluze, *Souvenirs*, p. 225. — (13) *Ibid.*, p. 243.



il brille, et le champion du romantisme dans le *Globe* (14). Ses compagnons sont: le fils du Maréchal Lannes, qui, créé pair de France en 1815 par Louis XVIII en considération des services de son père, ne siègera au Luxembourg qu'après la Révolution de Juillet et fera une carrière diplomatique et parlementaire importante (15), et qui n'a pas vingt-cinq ans alors; les deux frères Thayer, âgés respectivement de vingt-six et vingt-quatre ans, fils d'un Américain nationalisé Français, qui, tous deux, deviendront sénateurs.

Après un séjour de quelques mois en Angleterre, le 12 septembre 1826, ces quatre jeunes français entrent en Irlande pour en sortir à la fin de novembre; et pendant ces deux mois « il n'est guère de comté qu'ils n'aient visité » (16). Nous avons quelques détails sur leur voyage par leur amie Lady Morgan qui, rencontrant à Paris en 1830, Amédée Thayer « l'un des jeunes gens les plus élégants, les plus gais de Paris », nous apprend « qu'il avait fait le charme des cercles distingués en Irlande » et « été l'âme d'un bal masqué chez Lord Nortland dans le nord de l'Irlande »; en effet « Les deux MM. Thayer ont visité l'Irlande pendant l'automne de 1826 avec le Duc de Montebello et M. Duvergier de Hauranne fils, l'un des rédacteurs du *Globe*... Désireux de voir tout ce qui était remarquable, ces messieurs ont cherché à connaître par eux-mêmes tous les partis; et parmi les autres objets de leur curiosité, ils n'oublièrent point les assemblées publiques de l'Association Catholique qui prenait alors une haute importance. Les Irlandais, qui aiment toujours à voir un duc (même étranger, même d'une souche nouvelle), saisirent cette occasion de donner de l'éclat à leur séance et honorèrent leurs visiteurs par de longs compliments, auxquels le duc de Montebello répondit brièvement et très convenablement en anglais. Peu de temps après j'invitai quelques personnes attachées au Gouvernement à se rencontrer chez moi avec le Duc. Ils refusèrent en s'excusant sur la crainte de se mettre mal avec le Secrétaire d'Etat pour l'Irlande » (17). Ces jeunes libéraux « âmes des bals masqués » de l'*Ascendancy* n'en gardent pas moins l'intrépidité de leurs opinions, ils fréquentent O'Connell, Lawless, Wyse,

(14) Trahard. *Le Romantisme défini par Le Globe*, Paris, 1924, in-16.

(15) Ambassadeur au Danemark (1833), en Suisse (1836-1838), à Naples (1839-1848), en Russie (1858). Ministre des Affaires Etrangères (1839), de la Marine (1847), etc...

(16) 1<sup>re</sup> Lettre, p. 146. — (17) *La France en 1829-1830*, T. II, pp. 258-259.

Eneas Mc Donnell (18), et ce discours du Duc de Montebello à la Réunion de Ballinasloe, « ce petit incident devient une affaire d'Etat » (18). Les catholiques s'en réjouissent, les protestants forment des meetings, les journaux échauffent la dispute et, en attaquant le Duc de Montebello, révèlent leur peur.

C'est donc en libéraux intéressés surtout par la politique qu'ils entreprennent ce voyage d'études.

\*

\* \*

Les *Lettres sur la situation de l'Irlande* forment une violente protestation contre la tyrannie et l'intolérance dont « jamais les hideux effets ne (l') avaient aussi vivement frappé ». Elles parurent dans le *Globe*, au nombre de sept, de la fin de décembre 1826 à la mi-février 1827 (19), leur succès les firent réunir en volume la même année (20). Duvergier, dans la préface de ce volume, exprime lui-même ce qu'elles sont, et quel est leur but : « Ce sont des croquis pris sur les lieux, et qui ne prétendent à d'autre mérite qu'à celui de la fidélité. Il n'y faut d'ailleurs chercher ni une vue complète du sujet, ni le développement d'un système. J'ai tout simplement regardé autour de moi, et ce qui m'a frappé, je l'ai écrit, sans m'inquiéter si les impressions du lendemain démentaient celle de la veille. Quant aux lettres sur l'Irlande, j'ai quelque honte d'avoir autant rapetissé un sujet aussi vaste. Pour le traiter convenablement... » il eût fallu le développer, de Hauranne espérait pouvoir refondre et coordonner ses notes mais il ne put accomplir ce travail et il le regrette. « C'était un livre à composer et ces lettres ont été écrites pour un journal. J'ai voulu surtout éveiller l'attention sur un pays fort peu connu quoique si digne de l'être. Si j'ai pu donner à de plus habiles l'envie de s'en occuper un peu, mon objet est rempli » (21).

Dans ces *Lettres* remarquables, le jeune voyageur, doué d'un « esprit pénétrant, exact, acéré » (22), fait preuve d'une grande

(18) *Lettre III*.

(19) *Première lettre*, 23 décembre 1826; *Seconde Lettre*, 30 décembre, etc.; la dernière, numérotée *Lettre VII* dans le volume, parut le 10 février 1827 dans *Le Globe* sous le titre de *Post-Scriptum*.

(20) *Lettres sur la situation de l'Irlande en 1827*, Paris, 1827, in-8°.

(21) *Lettres*, Préface, pp. I-II. — (22) Sainte-Beuve. *Nouveaux Lundis*, T. XIII, p. 209.

finesse d'observation et de jugement, sa manière d'écrire allie la sincérité et le sérieux à un esprit vif, parfois ironique.

Tout son intérêt est concentré sur l'Émancipation catholique; il nous montre: la situation des catholiques d'Irlande (23), l'organisation, la force de l'Association (24); les chances et les dangers d'une guerre civile entre Orangistes et Catholiques organisés (25); la situation économique et sociale, telle que seule l'Émancipation peut pacifier le pays en attendant d'indispensables réformes (26); les abus de l'Eglise Anglicane (27); enfin l'injustice et le sot aveuglement du Parlement Anglais qui vient de repousser le vote d'émancipation, seul frein possible à une révolte générale et sanglante (28).

\*

\* \*

« Les Catholiques d'Irlande, bons ou mauvais citoyens, sont un fait, un fait puissant contre lequel toute la force anglaise se brise depuis deux siècles », leur situation misérable est la preuve la plus frappante de « l'Intolérance anglaise en matière religieuse » (29). Le paysan irlandais est traité comme une bête, tous les arguments des colons de la Martinique pour conserver leurs esclaves, Duvergier les retrouve dans les bouches anglaises qui crient tant contre l'esclavage (30). Heureusement le droit de réunion et de libre discussion est laissé aux catholiques qui tireront de cette unique tolérance leur libération. Duvergier assiste, en plein Connaught, à l'un de ces meetings, base de tout le mouvement d'émancipation. Il nous trace le vivant portrait de Shiel, de son éloquence, de la foule vibrante dirigée et maintenue par les prêtres. Ces derniers sont la puissance cachée qui donne sa véritable force à l'Association. Le clergé, image du véritable catholicisme dans sa pureté primitive, est pauvre, tolérant, libéral et pacifiste. Il en résulte que le catholicisme est national en Irlande. Deux siècles de persécution l'ont rendu tel: entouré d'opresseurs multiples: seigneurs, middlemen, clergymen; au sein d'une misère extrême, l'irlandais n'a qu'un ami, qu'un consolateur, qu'un frère de même

---

(23) *Lettres I et II.* — (24) *Lettre III.* — (25) *Lettre IV.* — (26) *Lettre V.* — (27) *Lettre VI.* — (28) *Lettre VII.* — (29) *Lettre I*, pp. 144-147. — (30) *Lettre II.*



souche que lui, plus opprimé et plus pauvre encore que lui parfois : le prêtre. C'est lui le véritable roi du pays; *catholique* et *Irlandais* sont fort naturellement devenus synonymes. L'Émancipation pour eux n'est qu'un premier pas vers la libération nationale (30).

La troisième Lettre (31), consacrée à l'Association, montre tout d'abord la peur des Anglais devant ce groupement national, peur qu'ont révélée les ridicules attaques de la presse contre le Duc de Montebello, coupable d'avoir « fait des vœux pour la délivrance » de l'Irlande. « Dès qu'il est question de l'Irlande, les Anglais perdent la tête », leur orgueil de conquérants les aveugle; jusqu'alors toutes leurs concessions ont été arrachées par la peur (32), maintenant encore au lieu d'étudier le bien-fondé des revendications des Irlandais ils considèrent ces derniers comme des rebelles. « Quel incroyable égoïsme! » s'écrie de Hauranne, leur attitude fait penser à celle du fameux chasseur se plaignant: « Cet animal est si féroce qu'il se défend quand on veut le tuer ».

Puisque les Anglais ne veulent point agir avec justice, ils n'ont pas tort de craindre l'Association. C'est une « puissance formidable », qui parvient à reparaître sous un nouveau nom, en tournant chaque paragraphe de la loi, chaque fois que le Parlement la supprime. L'âme de l'Association c'est O'Connell. Duvergier nous en trace le portrait le mieux observé et le plus vrai qu'il nous sera donné de rencontrer. Après avoir peint sa puissance physique, son aspect de tribun, son éloquence, il nous montre la popularité de cet « homme extraordinaire » et les causes de celle-ci en essayant de pénétrer la psychologie du *Libérateur* (33). Sa popularité est telle que... « si par hasard il se fait attendre, personne ne songe à le remplacer... Quand il se lève, on se tait; quand il a cessé de parler, la salle retentit d'applaudissements; quand il se retire, l'Association semble se retirer avec lui. Quelle modestie survivrait à une semblable situation! Celle d'O'Connell y a complètement succombé ». Sa vanité est grande. « La popularité le gouverne; il en est l'esclave, s'il la perdait il mourrait. Sauf un ardent amour pour son pays, je ne lui crois pas, au reste, de principes bien arrêtés... Il y a en lui huit ou dix hommes différents, qui ne sont pas toujours d'accord

---

(30) Lettre II.

(31) Lettre III, p. 167.

(32) Guerre d'Amérique; Révolution Française; Insurrections Irlandaises. Cf. *Introduction historique*, Chap. I<sup>er</sup>.

(33) Lettre III, pp. 177, 178.

entre eux, mais qui se réunissent pour maudire les lois pénales et détester les oppresseurs de l'Irlande ». Duvergier fait un double reproche à O'Connell: il n'est pas un véritable libéral, et semble avoir un penchant pour l'ancienne monarchie; il aime trop le clergé catholique. « Sous quelques rapports, O'Connell est le Chateaubriand de l'Irlande. Comme ce grand écrivain il s'enivre de ses propres paroles. A force de parler religion il est devenu religieux. Dans tous ses discours on retrouve l'homme des anciens temps. Ce qui l'émeut, c'est toujours l'Ile d'Emeraude avec ses tours gothiques et ses souvenirs plus gothiques encore. » Même si l'on ne partage point absolument ses idées: « Je défie d'entendre O'Connell sans être profondément ému. Tel est l'étonnant pouvoir de l'éloquence du sentiment: pendant quelques minutes elle vous arrache à vous-même ». Eloquence désordonnée mais impétueuse, vigoureuse, courageuse. Sa popularité tient aussi à ce qu'il est personnellement connu des paysans, il vit au milieu d'eux, « il prête une voix éloquente aux sentiments, aux passions, aux préjugés même, de six millions d'hommes et voilà tout ». Il est « l'écho de l'Irlande », ce qui explique ses nombreuses contradictions « nationales », ses « inconséquences patriotiques ». « O'Connell, c'est l'Irlande elle-même. On l'a comparé à un paysan inspiré. Ce paysan-là, s'il le voulait, en aurait demain un million d'autres à sa suite. » Duvergier de Hauranne remarque, en nous donnant les portraits de Lawless, Wyse, Eneas Mac Donnell, après celui d'O'Connell en qui l'Association « vit tout entière », que les tribuns les plus populaires ne sont ni les plus instruits, ni les plus logiques. Là est le point faible de l'Association « ouverte à tout le monde et ne vivant que de passions », elle contient beaucoup d'ignorance; ses chefs manquent de largeur de vue; « on dirait que leurs idées ne peuvent franchir les limites de l'Irlande..., au lieu de rattacher hardiment leur cause à tout ce qu'il y a de libéral en Europe », ils en font une cause catholique avant tout. De Hauranne ne peut unir en son esprit libéralisme et catholicisme. Malgré ses défauts l'Association est fort utile au pays; « elle entretient dans le peuple le sentiment de ses droits, force le catholicisme à proclamer la tolérance, fatigue et effraie l'Angleterre, relève et discipline les classes inférieures ». « En un mot, c'est un parlement nouveau qui, mandataire réel de six millions d'hommes, perçoit des impôts, dicte des ordres, dirige les efforts du pays et envoie qui il veut à la Chambre des Communes. »

Ce véritable « Etat dans l'Etat, s'il n'obtient pas justice légalement, est fort capable de l'arracher par la force » (34). La guerre civile fermente. Deux camps s'opposent, tout prêts à en venir à la lutte ouverte. D'un côté l'Association, qui a pour elle le nombre et l'union, sinon la discipline, car un même esprit anime tous ses membres, et une armée de « lieutenants des plus actifs », les prêtres qui « parcourent les rangs, rassurent les timides, répriment les téméraires, échauffent les indifférents... C'est pour la Liberté qu'ils combattent... ils ont de l'énergie, de l'enthousiasme, du dévouement, et, au jour du combat, ils déposeront l'encensoir pour prendre le mousquet ». En face de l'Association, les Protestants se groupent et s'organisent; ils ont pour eux vingt mille soldats anglais, la police, la justice, les corporations des villes. Les Orangistes forment une vaste société secrète qui se caractérise par son fanatisme. Entre ces deux camps se trouve une minorité de protestants modérés, qui soutiennent l'Emancipation et sont, à ce titre, abhorrés des Orangistes et tenus à l'écart de l'Association comme non catholiques. Ils souffrent de leur modération et ne pourront intervenir si le choc se produit entre les deux armées ennemies.

Dublin est le quartier général des deux partis. Deux populations s'y coudoient, brûlantes de haine, ardentes de fanatisme: l'une insolente et riche, l'autre avilie et misérable. « De magnifiques palais et d'infectes tanières, des bals brillants et la fièvre, de somptueux repas et la faim, voilà Dublin. » Les causes de cette injustice sont les lois inhumaines qui régissent l'Irlande depuis des siècles et qui continuent à la régir malgré les promesses non encore remplies qui ont conditionné l'acte d'Union, union injuste, achetée et non voulue par le peuple irlandais. « L'Irlande, la pauvre Irlande, est encore gouvernée comme une colonie » (*sic*).

Pour prouver l'erreur des Irlandais qui font de leur cause une question religieuse, au lieu de la rattacher ouvertement au grand mouvement libéral européen, Duvergier de Hauranne, dans l'importante lettre suivante (35) montre à quel point une transformation radicale de la situation politique et sociale de l'Irlande s'impose; le vice initial de cette situation est le despotisme anglais et anglican qu'il est urgent de détruire; l'émancipation ne doit être qu'un

---

(34) *Lettre IV.*

(35) *Lettre V.*



premier pas dans la voie de la libération progressive et complète du pays. L'Irlande offre le paradoxe d'un pays extrêmement fertile, dont la population, en proie à la misère la plus déplorable, est l'une des plus denses de l'Europe. « Qui condamne cette nation à mourir de faim au sein de l'abondance? Qui la force à croître si rapidement malgré tant d'obstacles? » Les causes de cette misère sont la division à l'extrême du sol au sein d'immenses propriétés: « La concentration de l'Angleterre et le morcellement de la Chine coexistent en Irlande »; la présence de nombreux intermédiaires entre le seigneur propriétaire et le paysan qui les fait tous vivre de son travail et dont le fermage est exorbitant; le droit d'éviction si ce fermage n'est pas payé, et la lutte pour la terre, unique ressource dans un pays absolument privé d'industrie. C'est « l'imprudence des propriétaires qui a fait naître des hommes »: depuis la franchise électorale, ils ont fait de leurs terres « des manufactures d'électeurs »; « maîtres de leurs paysans comme d'un troupeau de bétail », ils ont poussé à leur multiplication. Mais maintenant ceux-ci, forts de l'appui de l'Association, se retournent contre eux et portent en masse leurs votes à l'opposition. « Ceux qui ont créé le système le déclarent funeste maintenant, et essaient en vain d'arrêter le mouvement des « manufactures d'électeurs »; le paysan irlandais ne peut être plus malheureux, pourquoi se priverait-il du seul bonheur qui lui reste? « Il naît, il souffre et il meurt: voilà pour lui toute la vie. Sans l'amour qui vient la semer de quelques douceurs, sans la religion qui l'ennoblit, il existerait comme l'animal. Il est des gens qui le croient heureux!... Le comble du bonheur serait alors d'être une pierre! Une pierre, du moins, ne ressent point les tourments de la faim... La faim! seule limite qui borne la population irlandaise! » Les Irlandais sentent le terrible danger de leur situation; beaucoup émigrent et inondent la côte ouest de la Grande-Bretagne où ils font une concurrence terrible aux ouvriers anglais. Or « la population d'un pays n'est point *absolument* trop grande ou trop petite », l'Irlande pourrait nourrir un peuple plus considérable encore.

Les causes profondes du mal sont: la conquête et l'oppression: « Pour les asservir (les Irlandais) on s'est efforcé de les dégrader »; il est extraordinaire que l'on n'y soit pas mieux arrivé, « ces esclaves commencent à s'émanciper. Il en est peu qui ne sachent lire et écrire. Mais si leur intelligence s'éveille, c'est pour compter

avec leurs maîtres... Singulière destinée de cette nation, à laquelle l'Angleterre a toujours voulu inoculer à la pointe de l'épée ses croyances et ses lois!... victime éternelle du fanatisme et de l'intolérance, mais en même temps monument vivant de leurs déplorables effets! » L'Angleterre n'y remédie que par des demi-mesures qui donnent de la force aux « rebelles » sans satisfaire leurs justes revendications; elle craint la guerre civile et par cette attitude peureuse et négative en augmente les chances. « Pacifier et, pour pacifier, émanciper, voilà toujours où il en faut revenir. Avec cela, tout est possible; sans cela, rien. » Les *Catholiques d'Irlande* répondent aux *mécontents du Continent*, « étranges alliances dues à l'intolérance, au despotisme ».

Ce despotisme explique, justifie même pleinement l'existence des « brigands, chevaliers redresseurs de torts », tel le symbolique « Capitaine Rock qui personnifie la rébellion irlandaise ». Dans sa sixième lettre, qu'ouvre cette remarque sur le héros du roman de Moore, de Hauranne désirant alléger le sérieux des questions qu'il traite par un ton moins grave que celui des articles précédents, use d'une fiction qui lui permet d'ironiser sur les Jésuites. Il feint que le Capitaine Rock, retiré dans un couvent à Rome, reçoit de Dublin une longue lettre écrite par un prétendu jésuite sur la situation du pays. Nous y retrouvons le résumé du tableau déjà donné mais qui, peint maintenant par un fanatique anti-libéral, est une habile critique, finement ironique, du clergé français, et un hommage indirect à celui de l'Irlande. Le correspondant du Capitaine Rock est fortement effrayé par les opinions libérales et républicaines des prêtres irlandais: « Ils pensent au peuple, toujours au peuple, rien qu'au peuple »; ils désirent « un clergé pauvre »; ils sont « philosophes et tolérants ». L'Emancipation est fort à craindre...

Vers la fin de l'article, l'auteur abandonne la fiction pour insister sur le véritable sens de la lutte qui se prépare. « Pour nous, la lutte n'est point entre le catholicisme et le protestantisme: elle est entre le despotisme et la liberté... entre la théocratie et l'égale protection de toutes les croyances. » Pourra-t-on éviter cette lutte? « La nation peut-elle se régénérer *légalement*? » Au milieu de tant de haines séculaires distinctes « l'ordre peut-il venir sans *crise sanglante* »? « Je le désire plus encore que je ne l'espère. Mais au moins faut-il faire de son mieux et, après tant d'essais infruc-

tueux, l'Angleterre pourrait enfin essayer la justice. » Il ne croit pas beaucoup à cette justice tardive, et sans souhaiter ouvertement une violente rébellion, prélude d'une révolution nationale libératrice, il est intimement convaincu qu'elle seule peut sauver l'Irlande.

Le *Post-Scriptum* publié le 10 février 1827 a pour but de combler les omissions les plus importantes des lettres précédentes. Quatre points y sont précisés et une intéressante conclusion y est donnée. Tout le sol de l'Irlande n'est point divisé en petits fermages; le tiers du sol est en pâturages qui nourrissent des bestiaux, tous exportés, revenu des propriétaires absents. Les évêques anglicans sont de grands propriétaires terriens, ils ont peu à peu considéré ces biens comme les leurs et s'arrangent à les transmettre à leurs familles. L'éducation des prêtres catholiques, en proie aux circonstances adverses, explique en partie leur esprit de tolérance. Le rapport de la population catholique et protestante est incertain mais la première domine nettement, sauf dans le Nord.

Enfin Duvergier de Hauranne, qui s'est volontairement circonscrit à l'étude de la situation politique de l'Irlande, termine en signalant tous les intérêts divers qu'offre ce pays: « Je me hâte de terminer... Mais que ce ne soit pas sans inviter quelques-uns de mes compatriotes à visiter l'Irlande. Ce pays si peu connu a tout ce qu'il faut pour satisfaire toute espèce de curiosité.

« Au philologue, il offre une langue qui s'efface, des traditions qui se perdent, des coutumes qui disparaissent chaque jour; à l'antiquaire, des monuments de divers âges encore inexpliqués; au naturaliste, une longue suite de côtes basaltiques, un sol partout marqué de l'empreinte volcanique... En Irlande, le peintre trouvera une source inépuisable de pittoresque... l'historien, une conquête encore toute fraîche pour ainsi dire, et une société dont l'organisation doit jeter de vives lumières sur des époques analogues et moins faciles à étudier. L'homme politique y assistera au grand spectacle d'une lutte à la fois nationale et religieuse, et le simple observateur à des scènes du plus haut effet dramatique; le philosophe enfin, tout en déplorant le sort d'une nation régie par la violence et l'injustice, s'en emparera comme d'une éclatante confirmation de toutes ses théories, et la présentera en exemple aux autres peuples. »

Les *Lettres sur l'Irlande*, « pages écrites d'inspiration avec cette verve de bonne foi et de bon sens spirituel qui distingue l'au-



teur » (36), sont accueillies avec grande faveur par le public français (37), et leur jeune auteur est considéré dès lors comme « spécialiste des questions irlandaises ». Nous l'avons vu continuer l'influence de ses lettres par ses conversations dans les salons libéraux. Dubois, fort satisfait de sa collaboration, lui laisse par la suite, au *Globe*, la rédaction des articles touchant l'Irlande. De juillet 1828 à janvier 1830, nous avons relevé une douzaine de tels articles (38) dont l'intérêt et l'importance ne le cèdent en rien aux *Lettres* elles-mêmes et qui occupent la totalité des deux ou trois premières pages du journal. De Hauranne y suit l'évolution du mouvement d'émancipation dont il a saisi sur place le sens, la force et la portée. Le 23 juillet (39), l'élection de Clare est longuement décrite, expliquée et commentée. Il est impossible d'exagérer son importance. La cause des Irlandais « est celle de la liberté religieuse générale, illimitée », le premier pas vers la liberté absolue. Dans les articles suivants, Duvergier craint une guerre civile féroce: le fanatisme des orangistes effrayés la désire, mais l'Association a besoin de paix pour triompher légalement; ses chefs prêchent le calme et contiennent le peuple: le pourront-ils longtemps si leurs revendications sont refusées? L'Angleterre n'a de choix qu'entre l'émancipation et le « retour à la politique de Cromwell », qui n'est plus possible dans notre siècle. Emancipation ou sanglante guerre civile « inévitable dans l'état actuel de l'Irlande » (40). Peel propose la première, « bien qu'il la croie mesure fâcheuse » (41), pour éviter la seconde. Lorsque le bill est passé, Duvergier se réjouit de ce « pas immense dans la voie de la civilisation ». « C'est sous ce rapport surtout que nous nous réjouissons de ce grand événement. Nous y voyons la conséquence d'un principe, la défaite complète, définitive, d'un préjugé tyrannique. C'est un nouveau coup porté à cette absurde dualité de l'Eglise et de l'Etat. » Maintenant, que fera l'Irlande? Injustement affamée, elle se révoltera contre les dîmes et renversera la puissance anglicane.

(36) Article sur les *Lettres*, dans *Le Globe* du 7 avril 1827.

(37) Et discutées mais estimées en Angleterre où elles furent immédiatement traduites et publiées dans le *Times* et le *Morning Chronicle*.

(38) Presque tous signées « O ».

(39) *Le Globe*, 23 juillet 1828; Election de Clare. O'Connell Membre du Parlement, pp. 563-564; p. 565, signées « O ».

(40) *Le Globe*, 7 mars 1829, « De l'Emancipation Catholique » (I).

(41) *Le Globe*, 14 mars 1829, « De l'Emancipation Catholique » (II).

Que l'Eglise Catholique d'Irlande soit un « grand exemple pour les Pays-Bas, une utile leçon pour la France »! Elle est absolument libre et ne relève que du Pape: d'où sa pureté et sa force. Il est impossible à une Eglise d'être à la fois privilégiée et libre, la protection appelle la surveillance, les salaires supposent des obligations réciproques. « Tant que l'Eglise Catholique de France paraîtra au budget, elle ne pourra prétendre à l'indépendance; le jour où elle voudra s'affranchir, à ceux que cet affranchissement effraierait, l'Irlande servira de réponse » (42). Dans les articles postérieurs au Bill d'Emancipation (43), de Hauranne rend compte des « Derniers troubles en Irlande » (44); il les prévoyait: « Il reste à obtenir ». Tout est à réformer: Eglise, propriété, justice. L'égalité religieuse doit suivre la liberté religieuse. « Sous toutes ses faces, l'établissement anglican en Irlande est une monstruosité » (45). Duvergier désire presque une révolte ouverte et générale qui précipite les événements et sauve l'Irlande avant qu'elle ne meure de faim et de misère. C'est sur cette misère que porte le dernier article de Duvergier qui cite des extraits de la correspondance de *L'Avenir* (46) et qui nie l'efficacité des secours apportés à l'Irlande par ce dernier journal. « Le cœur ne se gonfle-t-il pas au récit d'aussi atroces souffrances? Quel remède apporter à tant de maux? Oh! comme nous voudrions, en face de cette agonie d'un peuple sur un lit de misère, agonie bien autrement affreuse que celle des Polonais sur un champ de bataille, expirant glorieusement dans l'exaltation d'une lutte héroïque, combien nous voudrions éclairer les âmes généreuses (47) qui gémissent de cette situation de la population irlandaise, sur la pauvreté des moyens qu'elles emploient pour l'améliorer! » (48). *L'Avenir* a fait un appel à la charité, a ouvert une souscription; « l'aumône! toujours l'aumône! rien que l'aumône! » Toute la charité du catholicisme sera impuissante à guérir de tels maux: il ne va pas à la base. Tous les projets des libéraux anglais et les efforts d'O'Connell et

---

(42) *Le Globe*, 22 avril 1829, « De l'Emancipation Catholique » (IV et fin).

(43) De mai 1829 à juin 1831, Duvergier de Hauranne donne encore dix articles sur l'Irlande. — (44) 8 août 1929 (signé « O »).

(45) 2 janvier 1830. — (46) Cf. Chap. VI.

(47) Montalembert et les rédacteurs de *l'Avenir*. Cf. Chap. VI. — (48) *Le Globe*, 15 juin 1831.

de Shiel sont insuffisants: ce qu'il faudrait, c'est un bouleversement total et radical de la situation sociale et économique irlandaise (49).



L'action de Duvergier de Hauranne sur l'opinion française vis-à-vis de l'Irlande, ne se limite pas aux *Lettres* et articles parus dans *Le Globe*. L'influence qu'il exerce, ainsi que ses compagnons de voyage, dans les salons libéraux, littéraires ou mondains de Paris, se prolonge dans divers groupements, telle la « Société de la Morale chrétienne » (50) où Lady Morgan fut grandement surprise, en 1829 ou 1830, de retrouver, grave conférencier, le « masque » du bal de Lord Northland. Le duc de Montebello, les frères Thayer et Duvergier de Hauranne avant leur départ en Angleterre faisaient déjà partie de cette « réplique libérale de la Congrégation, dégagée de toute intention politique », de cette « société d'encouragement de tout ce qui est moralement bien, de tout ce qui peut hâter et étendre les progrès de la civilisation », dont les membres, « amis de l'humanité », lancent des croisades en faveur des persécutés, nations ou individus, « et qui, en janvier 1827, fonde un « comité d'étude de l'émancipation des catholiques d'Irlande ». Cette Société, dont Guizot est alors Président et H. Carnot Secrétaire, provoque sans doute le voyage de quatre de ses jeunes membres en Irlande, et en reçoit les échos dans diverses conférences qu'ils y tiennent.

Dès lors, le nom de Duvergier de Hauranne est lié à celui de l'Irlande: Montalembert fait-il part à son ami d'Herbelot de son intention d'écrire une *Histoire d'Irlande* (51), celui-ci lui propose aussitôt de le faire entrer en relations avec Duvergier de Hauranne, par l'intermédiaire de Dubois (52). Deux mois plus tard il fait « directement demander à M. de Hauranne, par un de ses amis, quelles étaient ses intentions relativement à l'Irlande » (53), afin que Montalembert en soit prévenu. L'ami commun qui n'est autre

---

(49) Nous verrons que Beaumont arrivera à la même conclusion. Duvergier de Hauranne fut en relation avec lui et son ami Tocqueville.

(50) Pouthas. *Guizot pendant la Restauration*, p. 342: *Guizot à la Société de la Morale Chrétienne*. — (51) Voyez Chap. VI.

(52) A. d'Herbelot. *Lettres à Montalembert et L. Cornudet* (1828-1830), Picard, 1908, in-8°, 24 janvier 1829, p. 57. — (53) *Ibid.*, 20 mars 1829.



que J.-J. Ampère, ne peut rejoindre Duvergier « qui vit maintenant à la campagne ». Ampère ne pense pas que ce dernier fasse une Histoire d'Irlande, « il pense à la députation et rien autre ». D'autre part nous retrouvons Amédée Thayer trésorier du Comité Central de Montalembert.

Ce premier voyageur, romantique libéral, a sans doute une forte influence, non seulement sur l'opinion française générale en ce qui concerne les problèmes irlandais, mais aussi, directement, sur le voyage de Montalembert, libéral catholique, qui reprendra l'essentiel de ses opinions sur la question religieuse, et sur le voyage de ses amis libéraux, Beaumont et Tocqueville, d'où naîtra l'étude complète et approfondie de la situation politique, sociale et religieuse de l'Irlande, qu'il regrettait de n'avoir pu entreprendre.

✱

\* \*

Avant le départ pour l'Irlande de ces nouveaux jeunes libéraux, parut à Paris, en 1828, un *Coup d'œil historique et statistique sur l'état passé et présent de l'Irlande sous le rapport de son gouvernement, de sa religion, de son agriculture, de son commerce et de son industrie*, par C.-H. M. D. C., membre de plusieurs sociétés savantes (54), sans doute œuvre de Charles-Henri Maillard de Chambrune (55). Cet « aperçu qui n'est ni voyage descriptif, ni histoire, mais tableau qu'il veut impartial pour ceux qui veulent juger », est donné au public parce que « l'Irlande est peut-être, de tous les Etats d'Europe, celui qui est le moins connu en France. L'intérêt que ce pays doit inspirer s'accroît en ce moment de la position particulière dans laquelle il se trouve. La question de l'Emancipation, l'affaire des élections de Clare occupent tous les esprits » (56). L'auteur n'a sans doute pas accompli le voyage d'Irlande lui-même et a tracé son tableau d'après une documentation riche et précise; mais sa conclusion, personnelle, reflète fidèlement les sentiments de beaucoup de Français d'alors qui, à l'égal de Duvergier de Hauranne, et en partie formés par lui, voyaient

(54) *Haliday's Pamphlets* n° 1438. Royal Irish Academy de Dublin.

(55) Auteur des *Chroniques de Montfort*, Paris, Pigoreau, 1824, 2 vol. in-12. I° « Senna ou la fille du druide » (récit gaulois d'inspiration ossianique); II° « Le Pauvre » (roman médiéval).

(56) *Coup d'œil*, Avertissement, pp. III et IV.

dans l'Emancipation le prélude d'une véritable lutte, peut-être révolutionnaire, de l'Irlande pour la liberté complète, mouvement national de libération semblable à celui de la Grèce, et qu'ils espéraient secrètement. « Ce n'est plus même de l'émancipation qu'il s'agit; l'affaire de la liberté religieuse n'est que le *moyen*, la liberté politique est le *but*. O'Connell a donné en quelques mots la mesure de ses projets: « Que nous importe l'émancipation catholique, s'est-il écrié, si elle ne vient s'absorber dans une question plus grande: l'indépendance nationale? » Ainsi l'élection de Clare n'est pas seulement une réclamation contre l'intolérance, c'est presque une protestation contre l'acte d'Union. Si donc la représentation catholique n'est pas admise au Parlement anglais, si le député de l'Irlande est exclu, on peut s'attendre à voir tout le pays réclamer, *peut-être les armes à la main*, l'exécution des traités qui, en assurant à l'Irlande le droit d'être représentée, n'ont pu exclure de la représentation la presque totalité des habitants pour l'attribuer exclusivement à quelques-uns... Il ne s'agit pas ici d'une émeute populaire, qu'on éteint en l'oubliant, et qui n'a pour prétexte qu'un fait accidentel et passager; la cause persistera, car les croyances ne s'oublient pas et les dangers ne cesseront qu'avec le mal. Dès lors il ne servirait de rien à l'Angleterre d'éluder la question qui se présente... on n'ajourne pas impunément le jugement d'un peuple qui attend sous les armes son arrêt » (57).

Les libéraux français, vers 1828, renseignés par Duvergier de Hauranne et ses compagnons de voyage, considèrent donc l'Emancipation avec un intérêt d'autant plus vif qu'ils n'y voient pas une pure question religieuse (leur attitude vis-à-vis du clergé catholique français étant hostile), mais un important épisode du grand mouvement européen qui réveille et redresse les peuples opprimés.

L'Irlande possède alors peut-être plus que tout autre, de fortes chances de se libérer pour toujours de son joug séculaire: le formidable groupement d'un million d'hommes, unis, dirigés, encadrés, que forme l'Association, peut réaliser ce que n'ont pu faire les multiples rébellions antérieures. Les libéraux français attendent le cri de guerre qui annoncera l'ultime lutte entre l'Angleterre et l'Irlande.

---

(57) *Coup d'œil*, Conclusion, pp. 88, 89.

## CHAPITRE VI

---

### Autour de l'Emancipation. Un voyageur catholique : Montalembert.

---

**Causes et preuves d'intérêt pour l'Irlande avant son voyage.**  
**Le *Journal de voyage en Irlande* inédit. Intérêt de ce journal.**  
**Résultats du voyage: action de Montalembert en faveur de l'Irlande, influence de l'Irlande sur Montalembert.**

#### I

Il suffit de quelques années et de quelques jeunes esprits, enthousiastes à la fois de leur religion et de la liberté, pour unir ces deux mots que Duvergier de Hauranne considérait comme contradictoires en France: catholicisme et libéralisme. Quatre ans après le petit groupe des jeunes voyageurs libéraux de 1826, part pour l'Irlande le futur ami de Lamennais et de Lacordaire: Charles de Montalembert, et c'est comme libéral *catholique* qu'il va étudier la situation du pays enfin émancipé.

Ce voyage qu'il entreprend à vingt ans est la réalisation d'un rêve d'enfance, caressé pendant toute sa jeunesse et désiré avec ardeur à partir de l'agitation dirigée par O'Connell.

Nul pays, plus que l'Irlande, n'a intéressé l'enfance et la jeunesse de Charles de Montalembert. Il sait que, par sa mère, un sang en partie irlandais coule dans ses veines: les Forbes descendent des Comtes de Granard établis en Irlande sous Charles II (1), son

---

(1) Les *Forbes* étaient premiers barons d'Ecosse. Une branche de cette maison s'établit en Irlande en 1620, et le chef de la famille fut créé comte de Granard par Charles II. C'est à la branche d'Irlande qu'appartenait M. James Forbes. Cf. Foisset, *Montalembert*, Paris, in-8°, 1877.



grand-père est resté en relations avec la branche irlandaise de la famille.

Cet aïeul, à qui ses parents le confièrent dès ses dix-huit mois, reporta sur l'enfant toute son ardente tendresse de vieillard isolé, fit de l'éducation de son petit-fils le but de sa vie, et mourut lorsque ce but lui fut enlevé (2). C'est de lui que Montalembert reçut l'empreinte la plus forte, la plus vive. C'est à James Forbes, à l'éducation qu'il donna à son petit-fils, qu'il faut remonter pour avoir la clef du caractère de Charles de Montalembert. L'intérêt de ce dernier pour l'Irlande a sa source première dans les lectures que le vieux seigneur écossais libéral lui fit faire, à peine sut-il épeler, des discours patriotiques de Burke et de Grattan. Enfant sérieux, à l'intelligence grave et fort précoce, doué d'une mémoire peu commune, il dut à ces premières lectures, outre le goût de l'éloquence mise au service d'une grande cause, son culte de la liberté et son admiration pour ses défenseurs irlandais. Plus tard, écolier à Sainte-Barbe, nous le voyons éblouir ses condisciples en leur déclamant, pendant les récréations, de longs fragments de ces discours de Burke et de Grattan (3); le premier livre qu'il rêve d'écrire se serait surtout composé de la traduction de ces discours (4); pendant son voyage en Irlande, c'est vers ces patriotes qu'il tourne le plus souvent sa pensée; c'est à leur éloquence qu'il compare celle d'O'Connell; ils sont ses premiers héros (5).

Ce grave enfant qui, à l'âge où les autres ne songent qu'aux jeux, a déjà son attitude dans la vie et son but fixés, éprouve, à douze ans, l'émotion joyeuse la plus profonde de sa jeunesse: la conversion de sa mère, protestante anglicane, au catholicisme. Or cette conversion fut, en grande partie (6), l'œuvre d'un Irlandais: le Père Mac Carthy, prêtre aux Missions Etrangères. Désigné pour prêcher l'Avent dans la chapelle des Tuileries devant la famille royale, son éloquence, pieuse et forte, frappe vivement Madame

---

(2) Le Comte de Montalembert redemanda son fils lorsqu'il eut neuf ans, le vieillard, brisé, mourut au cours du voyage.

(3) Cf. sur ces points: Lecanuet. *Montalembert*, 3 vol. in-8°, Paris, 1895-1898-1902. — Mrs. Oliphant. *Memoirs of Count de Montalembert*, Edimbourg, 1872, 2 vol. in-16.

(4) Voir plus loin.

(5) Cf. Rio. *Epilogue à l'art chrétien*, Fribourg, 2 vol. in-8°, 1870; T. I, pp. 329-330.

(6) On ne saurait négliger l'influence de l'abbé Busson, des Missions Etrangères, confesseur du jeune Charles. Cf. Lecanuet. *Op. cit.*, vol. I, p. 100.

de Montalembert; elle est pénétrée par les raisonnements du prédicateur, demande et obtient des conférences avec l'abbé qui entreprend de la convertir. Charles assiste aux discussions théologiques; il copie les éclaircissements demandés par sa mère et est témoin, en mars 1832, de l'abjuration solennelle de celle-ci (7).

Nul doute que ce contact fréquent avec un prêtre irlandais très saint et très large d'esprit, que la reconnaissance qu'il lui voue d'avoir accompli cette œuvre sacrée à ses yeux, n'aient eu une forte influence sur les sentiments irlandophiles du jeune homme.

Ce vif intérêt pour l'Irlande ne fait que croître avec la ferveur du jeune militant catholique et l'épanouissement de son libéralisme qui, de plus, concordent avec les événements historiques. L'Irlande avait toujours eu de nombreux droits à l'intérêt et à la compassion des bons catholiques du monde entier, comme fidèle à sa foi en dépit des persécutions; lorsqu'elle commença à lutter pour ses droits, elle devint le point de mire du monde catholique, et, plus spécialement, de ceux qui inclinaient vers le libéralisme, et que l'attitude d'O'Connell remuait profondément. Celui-ci, premier grand exemple d'une politique libérale jointe à une absolue dévotion aux principes catholiques, vient de tout débayer devant lui. Notre jeune enthousiaste, qui aime la liberté par dessus tout au monde, si ce n'est l'Eglise, considère de loin O'Connell comme un prophète national et un héros; il prie pour le succès de sa cause si noble et si sainte; il est ému par ce grand spectacle, cette union de la foi profonde et d'un ardent patriotisme, l'union même dont il a rêvé toute sa vie comme du comble de la perfection; il brûle « de prendre sa part à cette grande œuvre de l'affranchissement d'un peuple et d'exciter en sa faveur les sympathies de la France » (8); il veut se dévouer à l'Irlande et contribuer à sa délivrance.

\*

\* \*

Enthousiasme qui suggère, à l'étudiant plein d'activité intellectuelle et d'ardeur pour le travail, l'idée d'écrire une histoire

---

(7) Document n° 810 des Archives de la Roche-en-Brenil comprenant, de la main de Montalembert, l'histoire de cette conversion et la copie, d'une grosse écriture enfantine, des arguments théologiques mentionnés.

(8) Lecanuet. *Op. cit.*, Volume I, p. 101.

d'Irlande qui fasse connaître au monde la justice des revendications de ce malheureux pays. Il conçoit ce « projet adorable » (9) en Suède, et dès lors l'Irlande semble le posséder; il ne peut penser ou travailler à rien d'autre. Sa correspondance, son journal, débordent de bonheur, d'ardeur à l'idée de l'œuvre qu'il a conçue, du voyage en Irlande qui s'impose pour mener à bien son étude. Il n'existe plus, pour lui, d'autre intérêt pendant plusieurs années. Le 31 novembre 1828, il fait part de ses espoirs à son ami de cœur, Léon Cornudet: « Je veux te parler du projet qui occupe presque exclusivement mon esprit en ce moment... J'ai résolu d'écrire une histoire d'Irlande depuis 1688, et le plus vite possible afin qu'elle paraisse, si cela se peut, avant que la question vitale de l'Emancipation soit décidée... Je serai heureux de remplir dans cette entreprise un double but: d'abord celui d'offrir à la France des modèles constitutionnels et l'exemple d'une nation qui perdit sa liberté par complaisance pour le trône, ensuite celui de rendre justice au catholicisme, en déployant le tableau des vertus et surtout du patriotisme qu'il a engendrés en Irlande. Que dis-tu de ce beau projet » (10)? Voici son plan de travail: il va se faire envoyer d'Angleterre une caisse de livres qu'il dépouillera en Suède, il a écrit au fils de Grattan de lui envoyer des renseignements; lorsqu'en été, sa famille rentrera en France, lui, « manuscrit sous le bras », partira en Irlande pour « corriger mes erreurs, consulter les bibliothèques... voir à fond le pays et le peuple dont j'écris l'histoire et puis je reviens en France livrer mon volume à l'impression ». Quinze jours plus tard il demande à son ami de lui faire envoyer la collection de romans irlandais publiés par Gosselin, surtout ceux de Banim. Il se met au travail avec ardeur; nous avons retrouvé dans les archives de La Roche-en-Brenil l'ébauche de ce grand travail: toute une collection de cahiers et de livrets (11), bourrés de notes sur ses lectures, de bibliographie (12), le plan détaillé, rédigé en quelques endroits, de son Introduction (13), d'importantes traductions de Grattan, des itinéraires de voyages (14), des listes de monuments et de sites à visiter, etc... Cependant tout semble se

---

(9) Lettre à Cornudet, 5 juin 1829.

(10) *Lettres à un ami de collègue, 1827-1838*, Paris, in-18, pp. 114, 115, Stockholm, 21 novembre 1828.

(11) Documents n<sup>os</sup> 282 à 292 inclus. — (12) Trente pages avec indication des bibliothèques où trouver les ouvrages, Dublin ou Paris. — (13) Qui se révèle fort intéressante. — (14) Entre autre celui de La Tocnaye.



liguer pour faire échouer son généreux projet. Ses amis sont, presque tous, peu encourageants, si d'Herbelot le félicite chaleureusement de son « idée magnifique » (15), « admirablement adaptée à la nature de votre esprit » et qualifie le projet « d'inspiration céleste » (16), Rio le déclare trop jeune, Cousin le blâme formellement, Cornudet insinue qu'il manque d'expérience et de maturité. Montalembert est sourd à tout ce qui pourrait briser son élan: la « seule pensée » de son œuvre future le « fait tressaillir de joie et d'enthousiasme »; rien ne le rebute, ni l'entêtement de son correspondant d'Angleterre qui refuse de lui envoyer les livres demandés car « il s'est bêtement imaginé, attendu qu'il est ultraroyaliste et protestant, que cela serait une entreprise dangereuse » (17), ni la difficulté qu'il éprouve à travailler sérieusement dans le milieu mondain de l'ambassade paternelle. Lorsque son plan est arrêté il le fait approuver par Chateaubriand (18). Cependant les difficultés s'amoncellent: le travail se révèle énorme, le jeune étudiant se sent écrasé par la complication des questions soulevées, le nombre d'ouvrages et de documents à étudier; le cœur gros, il se résout à reculer de deux ans la date de publication de son volume, mais il ne renonce ni à l'ouvrage, ni au voyage. Il supplie son ami de l'accompagner en Irlande, « j'établirai avec toi, j'espère, pour aide de camp, mon quartier général à Dublin ». Un terrible événement vient alors frapper le jeune Charles et s'opposer momentanément à son voyage: sa sœur Elise meurt; cette mort brise son cœur fraternel et « ce projet ravissant sur lequel reposait tout mon avenir ». Son désespoir éclate dans ses lettres à ses amis: « J'avais concentré ma vie dans l'Irlande, je m'étais identifié avec son passé; mon cœur ne palpitait que pour elle; je n'avais presque que ses émotions et ses intérêts. Il me semble maintenant que j'ai perdu un ami adoré... » (19). « Pour concevoir tout ce que je dois souffrir, il faut se figurer combien je m'étais identifié avec mon projet, comment je faisais rentrer dans cette sphère unique toutes mes pensées, toutes mes occupations, toutes mes illusions. Il me semble que l'Irlande était devenue pour moi presque une amie. Il y avait là, j'ose le dire, plus que de la vanité

---

(15) A. d'Herbelot. *Lettres à Montalembert et L. Cornudet*, Picard, 1908, in-8°; 13 décembre 1828. — (16) *Ibid.*, 7 janvier 1829. — (17) Lettre à Cornudet, 9 janvier 1829. — (18) *Ibid.*, 27 février 1829.

(19) Lettre à Cornudet, 5 juin 1829.

littéraire, plus qu'une ambition puérile... il y avait une sainte et noble cause à défendre, une cause que j'aurais seul en France embrassée d'une manière sérieuse, une cause qui réunissait tous les grands mobiles de notre vie, tous les objets sacrés de notre admiration, la religion et la liberté; le catholicisme et le gouvernement représentatif, un héroïsme digne des Croisades dans les masses populaires, une éloquence digne de Démosthène à la tribune nationale, partout de la foi, de l'enthousiasme, de la poésie. Ah! je puis bien dire avec Grattan: « *My heart was in my cause* ». Non, je n'ai jamais senti plus amèrement le néant et la vanité des desseins de l'homme » (20).

Lorsqu'une année plus tard il peut enfin entreprendre le voyage tant désiré, il a presque renoncé à son Histoire. Nous le voyons à Londres, s'incliner sur la tombe de Grattan. « Je me suis agenouillé sur cette pierre auguste, pour offrir à ce grand homme l'*intention* toute Irlandaise qui m'a animé pendant deux ans. Hélas! ce n'est plus qu'une intention, qui ne sera jamais réalisée: malheurs domestiques, calamités publiques, tout s'unit pour mettre des obstacles invincibles à l'exécution de ce plan chéri » (21).

Le succès de ses articles sur l'Irlande, publiés dans *l'Avenir* (22) avait-il réveillé en lui le désir d'achever son grand projet historique? Toujours est-il que ce désir vivait encore fortement en lui puisqu'à la nouvelle de la publication de *l'Histoire d'Irlande* de Moore il tombe, foudroyé, dans un désespoir extrême.

\*

\* \*

Avant d'abandonner son « plan chéri », avant même d'entreprendre le voyage tant désiré d'où naîtront les articles de *l'Avenir*, le jeune Montalembert s'est déjà révélé dans la presse comme champion de l'Irlande. Au début de juin 1830, Cazalès lui demande un article pour présenter aux lecteurs du *Correspondant* la traduction par Mrs Belloc des *Scènes populaires en Irlande* de Shiel. Il travaille avec feu pendant quatre jours, chez Rio, et le 18 juin l'article paraît, qui enchante ses amis (23). C'est un éloquent plaidoyer

---

(20) Lettre à Lemarois, 26 mai 1829.

(21) Journal inédit. Archives de la Roche-en-Brenil. Londres, 30 juillet 1830.

— (22) Voir plus loin.

(23) Journal inédit. Archives de la Roche-en-Brenil, juin 1830.

pour l'Irlande (24), le jeune catholique libéral y laisse éclater son enthousiasme lyrique pour ce « pays des merveilles » où « la religion, la liberté, la poésie s'entrelacent mieux qu'en nul autre lieu », il insiste tour à tour sur les divers éléments de cette « atmosphère de poésie », de cette foi unie au patriotisme le plus ardent, au libéralisme le plus sincère. C'est le résumé de toutes les émotions qu'il ira chercher quelques semaines plus tard, chez le peuple même qu'il décrit.

## II

Au début de septembre 1830, Charles de Montalembert peut, enfin, réaliser le désir de toute sa jeunesse: il part pour l'*Ile des Saints* rempli de la même émotion et du même respect qui animaient les « chrétiens du Moyen-Age », en route vers les Lieux Saints. C'est en vrai pèlerin, plein de foi et de jeunesse enthousiasme, qu'il parcourt, pendant près de deux mois, « ce pays admirable », « ce débris vivant du Moyen-Age » (25). Toute son ardeur, sa vivacité, son goût de la vie renaissent, à peine a-t-il foulé le sol irlandais; son enthousiasme ne connaît pas de bornes, « je suis dans un enchantement continu... ». Son cœur est si « rempli d'admiration et d'amour pour cette chère Irlande » qu'il prie son ami « de faire des vœux pour que (sa) passion pour l'Irlande ne devienne pas criminelle » car: plus que sa propre patrie « elle satisfait toutes (ses) croyances, tous (ses) goûts et jusqu'à (ses) moindres préjugés » (26). Enthousiasme qui dure aussi longtemps que son voyage et que reflète le tableau idéal tracé dans son journal et dans sa correspondance, tableau dont aucune ombre ne vient gâter la pureté.

Ce journal (27), très détaillé, nous permet de suivre pas à pas le pèlerin enthousiaste pour les paysages des provinces de l'est,

---

(24) *Le Correspondant*, T. II, p. 250; signé M. C.

(25) Seconde lettre, publiée dans *L'Avenir*. — (26) Lettre à Cornudet, Dublin, 9 septembre 1830.

(27) Nous avons pensé publier en Appendice ce Journal fort intéressant, et, en grande partie, inédit. Mademoiselle de Lallemand en a publié d'importants fragments dans son étude sur *Montalembert et ses relations littéraires avec l'étranger jusqu'en 1840*, Paris, 1927, mais de nombreux passages ont été volontairement omis dans ce travail qui ne porte pas spécialement sur l'Irlande; l'importance du manuscrit



du sud, et du nord de l'Île (les seules qu'il parcourt) et plus encore, s'il est possible, pour la population qu'il y rencontre.

Il débarque à Kingstown (28) dont il admire la magnifique baie « comparable à celle de Naples » ; la ville de Dublin le charme par la beauté de ses monuments ; lorsqu'il prend contact avec la nature irlandaise, tout d'abord, près de Dublin, avec les « gorges sauvages et pittoresques du Comté de Wicklow », sa surprise et son enchantement montent jusqu'à l'exaltation, il se sent hors de lui (29), il n'a jamais encore rien vu de plus beau en Europe (30), le « caractère sauvage et romanesque » du Glen Dargle (31), du Val du Diable, le plongent dans « un ravissement perpétuel », il ne sait « comment établir une gradation dans (son) admiration » (32), tant il est « gâté par la nature » (33), après avoir cru découvrir le plus beau site possible au monde, il en découvre un autre qui semble surpasser le premier en beauté et en intérêt, de Glendalough il écrit : « Rien ne saurait égaler la beauté sauvage et originale de ce site magnifique dont l'intérêt est immensément accru par les souvenirs historiques et religieux qui s'y attachent » (34) ; et de l'Avon-beg : « Vraiment je ne sais ce qu'il faut admirer le plus dans ce ravissant pays. Je voudrais m'arrêter à chaque pas, grimper sur chaque montagne, descendre dans chaque gorge... » (35). Les ruines nombreuses l'enchantent : les « châteaux modernes (36) du gothique le plus pur et le plus aérien » deviennent tour à tour le séjour idéal où il rêve de demeurer le reste de ses jours. Les mots : magnifique, admirable, pittoresque, sauvage, imposant, romanesque, romantique, grandiose, séduisant, enchanteur, incomparable, inconcevable, reviennent à chaque ligne. Il marche « dans un transport d'admiration » qui croit à mesure qu'il s'enfonce dans le Sud, jusqu'au Royaume de Kerry, joyau du *Joyau des Mers*. Les baies de Cobh et de Bantry dépassent celle de

---

dont le Comte et la Comtesse A. de Montalembert ont eu l'extrême obligeance de nous permettre de prendre copie, nous a incitée à consacrer à ce Journal de Voyage une publication spéciale que nous avons l'espoir de réaliser prochainement.

(28) Le port extérieur de Dublin, maintenant Dunlaogaire, à 4 miles du centre de la cité.

(29) Journal inédit ; 15 sept. — (30) Lettre à Cornudet ; 17 sept. — (31) Journal ; 16 sept. — (32) Lettre à Cornudet ; 17 sept. — (33) Journal ; 16 sept. — (34) *Ibid.* — (35) Journal ; 17 sept.

(36) Souligné dans le journal.

Dublin, la beauté de Glengariff celles du Comté de Wicklow (37). La côte du nord de l'Ulster « éminemment pittoresque » est « le beau pendant de la côte du Kerry »; et devant les « souvenirs et monuments du héros d'Ossian » il relit les poèmes de ce dernier. « Rien ne pouvait être plus à propos. J'en ai été enthousiasmé... » (38).

\*

\* \*

Autant que ces souvenirs, ces ruines romanesques, ces châteaux gothiques et l'admirable cadre qui en fait ressortir le pittoresque, les habitants de l'Irlande provoquent des explosions d'enthousiasme en notre jeune voyageur; mais il est remarquable que seul l'élément purement irlandais du peuple fait naître en lui de tels sentiments.

Muni de nombreuses recommandations de toute espèce (39), brûlant du désir de tout connaître, il entre en rapports avec tous les milieux sociaux, avec l'aristocratie anglo-irlandaise protestante comme avec le bas peuple irlandais, avec la hiérarchie anglicane comme avec le haut clergé catholique.

Les lettres d'introduction de ses relations et parents d'Angleterre lui ouvrent les portes de l'*Ascendancy*. A Dublin il est reçu par le Lord-Lieutenant « avec l'affabilité la plus gracieuse », par le « Secrétaire en Chef », par le Directeur de la Banque, par toute l'aristocratie et le milieu des officiers; il est enchanté de l'hospitalité et de la bienveillance de ses hôtes (40), mais il s'ennuierait dans leurs salons sans la grâce et l'esprit d'une vive Irlandaise, Miss Kennedy.

Pendant son voyage à travers les provinces, il s'arrête dans beaucoup de ces « admirables châteaux qui approchent le plus de (son) beau idéal en architecture, qui réalisent tous (ses) rêves gothiques en ce genre »; il y est l'hôte de Lords à l'amabilité

---

(37) Nous ne pouvons malheureusement analyser ici les nombreuses descriptions du Journal avec l'ampleur que leur réel intérêt demanderait. — (38) Journal, 18 octobre.

— (39) Beaucoup non utilisées se retrouvent en petits paquets soigneusement liés dans les Archives de la Roche-en-Brenil. Elles émanent presque toutes de M. Eneas Mc Donnell.

(40) Surtout celle du « bon et complaisant » savant Sir Betham dont Michelet goûtera également l'amabilité (cf. Chapitre VII).

parfois un peu froide et hautaine, et, lorsqu'il ne s'y trouve point de jolies nièces pour lui chanter les ballades de Moore, il confie à son journal s'être « ennuyé au dernier degré » ; les conversations dans lesquelles les prêtres catholiques « démocrates effrénés » sont violemment attaqués l'irritent autant que la vie facile des ministres anglicans. Malgré l'amabilité générale et la confortable hospitalité de ses hôtes, on sent que l'enthousiasme de Montalembert ne trouve dans ce milieu ni objet, ni écho. Aussi s'empresse-t-il de quitter même les plus gais et les plus cordiaux, à la moindre invitation de prêtres catholiques, ou pour aller rendre visite au plus pauvre boutiquier irlandais : il est certain de sentir ces derniers vibrer à l'unisson de sa propre sensibilité.

✱

✱ ✱

La population catholique, véritablement irlandaise, laïque ou cléricale, lui semble aussi admirable que la nature du pays. « Je crois qu'on peut vraiment dire que c'est un peuple sublime et qu'il n'a pas son pareil en Europe. » Tout au long de son voyage il ne manque pas de causer avec les paysans qu'il rencontre, avec ses guides, de se lier avec ses compagnons de voyage : « ...Je passe mon temps à causer avec les paysans qui me servent de cochers et les gamins qui me suivent dans mes courses à pied ; je les abîme de questions ». A Glendalough, ses trois guides éloquents sont bientôt ses amis ; dans sa promenade en barque sur les lacs de Killarney avec trois *gentlemen*, c'est aux bateliers que va toute sa sympathie ; dans le car de Kilkenny il se lie d'amitié avec un « sublime vieillard », le pauvre marchand dublinois Hennesy qu'il va visiter à son retour à Dublin et qui le « conduit chez M. Michel Banim, aussi marchand comme lui, et l'un des auteurs de ces admirables *O'Hara Tales* qui ont excité en moi une si vive sympathie pour l'Irlande, qui ont achevé l'œuvre que Grattan avait commencée » ; nous trouvons un ravissant tableau de la cordiale fraternisation du jeune Vicomte avec le pauvre peuple irlandais dans la description de son voyage à travers les montagnes du Kerry, à cheval, la nuit : il fait monter en croupe son intelligent jeune guide avec lequel il bavarde inlassablement ; puis, à la voix pure de l'adolescent, il unit la sienne pour chanter l'*Adeste fideles* et les Litanies de la Vierge, au clair de lune ; enfin, le dimanche, il se mêle à la foule misérable et fervente pour assister à la messe dans de très pauvres chapelles



rurales. Il ne trouve que des qualités à ces pauvres gens: « Les basses classes surtout m'enchantent par leur fervente dévotion, par leurs superstitions, leurs préjugés et surtout par leur bonhomie et la gaieté qui ne les abandonnent jamais au milieu de leur misère ». Leur amitié pour la France, leur patriotisme le touchent; il n'a « jamais rencontré d'hommes plus gais et plus intelligents »; c'est « la population la plus pieuse, la plus gaie, la plus poétique qui soit au monde ». La profonde raison du vif amour de Montalembert pour le peuple irlandais est la foi incomparable qu'il découvre en lui; c'est sa qualité d'excellent catholique qui le rend si cher à son cœur. La religion est le sujet presque exclusif de ses conversations dans ces rencontres, la foi irlandaise l'objet de presque toutes ses remarques et de son admiration illimitée. « Je reste confondu à la vue de ce peuple *fidèle*... »; il est « ému jusqu'aux larmes » par la sincérité de cette foi, par « la dévotion profonde et simple », par « la poésie des habitudes religieuses ou superstitieuses » qui lui semblent toutes médiévales, par le respect, la dévotion, l'affection sans partage de ces catholiques pour leurs prêtres.

\*

\* \*

S'il interroge avidement les paysans sur leur clergé, s'il note les moindres détails que ceux-ci lui donnent sur leurs *Pères*, c'est que le but de son voyage en Irlande est l'étude du catholicisme en ce pays; c'est là l'intérêt primordial de sa visite, le sujet constant des remarques qu'il confie chaque jour à son carnet intime. L'émancipation est un fait accompli, aussi ne peut-il témoigner du rôle des prêtres dans l'Association comme l'avait pu faire Duvergier de Hauranne, mais son journal renferme des renseignements sur la situation du clergé et l'expression d'un enthousiasme sans bornes pour le caractère des prêtres.

Il entre en rapport avec beaucoup d'entre eux. De nombreux prélats (41) reçoivent cet ardent champion de leur religion avec une cordialité paternelle doublée d'un intérêt qui n'est pas sans flatter le tout jeune homme que d'aucuns ne prennent guère au sérieux. En septembre, il passe, au Collège de Carlow, une « journée radieuse » à converser avec les Pères Clancy, Nolan et Mac

---

(41) Les évêques de Carlow, d'Ossary, de Cork, de Cloyne, etc...

Cleod, professeurs de philosophie, de théologie et d'humanités, qui le présentent au « célèbre Dr Doyle », évêque de Kildare (42) ; il s'y arrête de nouveau, lorsqu'il remonte vers Dublin, en octobre, et y jouit d'une soirée charmante, aussi gaie qu'intéressante : « Mon âme était remplie d'enthousiasme et d'exaltation par ce que je venais de voir et d'entendre » (43). Le 13 octobre, « jour faste », il s'arrête au grand Collège-Séminaire de Maynooth où il dîne avec le Président et les professeurs du Collège. « ...Et j'ai eu le bonheur de me trouver à côté du Célèbre et Vénérable Docteur Murray, archevêque de Dublin, chef réel de l'Eglise Irlandaise, que je désirais tant connaître... Ce dîner restera parmi les plus beaux souvenirs de mon voyage, je dirai même de ma vie. Je crois n'avoir jamais ressenti une émotion plus douce, plus flatteuse et plus enivrante que, lorsqu'après le dîner et de la manière la plus inattendue, le vieux Président a débité un long discours en mon honneur et qu'il a terminé l'éloge le plus exagéré de mes opinions et de ma personne, en proposant une santé qui a été bue au milieu des applaudissements par cet illustre prélat, dont le seul nom m'inspirait une si profonde vénération, et par ces vingt-cinq ecclésiastiques à qui, deux heures auparavant, j'étais parfaitement inconnu. J'étais tellement confus et surpris que je ne sus pas répondre un mot ; je ne pus que baisser la tête pour cacher les larmes d'orgueil et de joie que m'arrachait cet hommage de sympathie et d'estime rendu par tant d'hommes âgés et vénérables, à moi, laïc, étranger et presque enfant. » S'il rencontre, au cours de ses visites aux évêques et à d'éminents professeurs, de jeunes prêtres cultivés, tel le Père Francis Mahony de Cork, « plein d'âme et d'esprit », Montalembert n'a aucun contact intime avec le bas clergé ; il est témoin du zèle religieux des curés lorsqu'ils célèbrent le Saint-Sacrifice et prêchent, le dimanche, mais il n'entre pas en rapport direct avec eux ; tout ce qu'il en sait vient de ses conversations soit avec le peuple, soit avec le haut clergé.

Cette lacune, tout autant que le caractère passionné du jeune voyageur, explique la perfection chrétienne, surhumaine, du caractère qu'il impute au clergé irlandais tout entier. Il est néanmoins remarquable que ce portrait correspond, en ses éléments les plus importants, au tableau que traçait du même clergé, quelques années

---

(42) Journal inédit, 19 sept. — (43) Journal inédit, 12 oct.

auparavant, l'anticlérical Duvergier (44). Ils sont cordiaux, francs, ouverts, simples mais distingués, cultivés et intelligents; leur foi n'a d'égale que leur charité; Montalembert en cite plusieurs exemples chez de pauvres prêtres de campagne comme chez des prélats (45); haut et bas clergé vivent dans une pauvreté absolue, évangélique, qui les rapproche du peuple, aussi leur popularité est-elle extrême; ils vivent pour leurs ouailles et des dons de celles-ci, sans lien aucun avec le Gouvernement; ils sont surtout éminemment patriotes, et libéraux: c'est sur ce point que Montalembert insiste constamment, écho exalté de son prédécesseur de Hauranne, au jugement plus mûr et plus nuancé.

« Quant aux prêtres, ce sont tous des prêtres modèles, mâles, francs, gais, énergiques. Jamais d'hypocrisie ni de réserve calculée sur leur visage ouvert et serein; ils parlent de la liberté avec toute l'exaltation d'un écolier de Paris, et de la patrie, de leur chère et malheureuse Irlande, avec un accent qui enflammerait le cœur le plus glacé »; « impossible de rien entendre de plus éclairé, de plus libéral, de plus tolérant » que leurs conversations. Dans une lettre à Lemarcis, du 25 septembre, il résume ses impressions: « Mon ami, je suis enthousiasmé de l'Irlande, du pays, du peuple, du clergé. Je me perds et me confonds dans une admiration continuelle et sans cesse renouvelée. Ce sentiment est permanent, les objets qui l'inspirent varient tous les jours. *Toute mon attente a été remplie, a été même dépassée* (46). C'est la seule fois de ma vie que j'ai pu prononcer ces paroles. Je n'ai jamais vu de pays plus pittoresque, plus enchanteur; je n'ai jamais rencontré de gens plus hospitaliers, plus dévoués, plus bienveillants, plus noblement exaltés. Quant au clergé, dont je vois beaucoup de membres, il m'inspire un véritable amour. En vérité ce mot amour est le seul qui rende bien complètement ce que m'inspire l'Irlande. C'est une vraie patrie pour moi, pour mes rêves d'enfance, pour mes longues et chères illusions, elles sont ici réalisées. »

✱

✱ ✱

Cinq jours plus tard il n'aurait pu écrire que toute son attente a été remplie, dépassée: sa première désillusion (la seule dont il

(44) Voir ci-dessus, Chap. V. — (45) L'évêque Doyle, l'archevêque Troy.

(46) Souligné dans le texte.



souffre en Irlande) lui vient de Daniel O'Connell. Désillusion réelle et facilement explicable si l'on songe à l'ardente et puérile imagination du jeune pèlerin en route vers un héros qu'il rêve aussi grand que le Grattan de son enfance; il attribue au *Libérateur* des proportions grandioses, surhumaines; il le voit tel qu'un héros antique, idéalement parfait; pour lui O'Connell c'est l'éloquence, la liberté et la foi triomphante, c'est l'Irlande personnifiée, c'est le symbole de tout un peuple héroïque; il va et trouve un homme. C'est la chute du rêve à la réalité (47), pénible lorsque l'on n'a que vingt ans, et plus de belles théories que d'expérience. Sa surprise et sa puérile déconvenue prêtent à sourire: il arrive à Derrinane et trouve la porte assiégée par cent à cent cinquante paysans qui attendent le *Conseiller* pour lui soumettre leurs disputes; celui-ci, cependant, le reçoit « à merveille, avec une affabilité extrême »; mais, fort occupé, il introduit le jeune homme au salon et l'y laisse « à (son) grand déplaisir », au milieu d'une famille si nombreuse qu'il en reste consterné; à table, il est assis presque à côté de lui, « de sorte que nous pûmes causer à notre aise pendant le repas... Notre conversation a roulé principalement sur les destinées de la France et du Catholicisme. Il m'a confirmé toutes les opinions manifestées dans son admirable lettre au meeting de Dublin et m'a parlé assez longuement de l'état actuel de l'Irlande ». Montalembert espère, sans nul doute, continuer cette conversation pendant la soirée... Hélas! O'Connell se plonge dans son courrier, et notre jeune voyageur, qui n'a pas d'habit de rechange, n'ose se mêler aux danses et aux jeux innocents des filles et des « fort jolies nièces » de Daniel... Cette vie familiale, cette bonhomie, bouleversent toutes ses idées: « On ne dirait pas, en le voyant, que c'est un homme extraordinaire ». Le lendemain il « jouit d'une heure de conversation en tête-à-tête avec le Libérateur sur les mêmes sujets qu'hier... Il est vraiment fort agréable... Ce n'est pas un grand homme complet, mais c'est un homme enthousiaste et sensible; de nos jours c'est déjà bien assez ». Il prend congé de « son illustre hôte » et se met en route pour Killarney où, quelques jours plus tard, il assiste à un banquet au cours duquel O'Connell prend la

---

(47) Qu'il ne faut point cependant exagérer, comme nous semble l'avoir fait Mrs. Oliphant avec un certain malin plaisir. Le Père Lecanuet reproche à O'Connell de n'avoir pas su apprécier à sa juste valeur son jeune hôte. L'examen attentif du Journal même de Montalembert ne nous semble confirmer ni une désillusion absolue, ni un dédain de la part du Conseiller.

parole. « O'Connell a parlé, et je l'avoue avec peine, j'ai été complètement désappointé; son langage est brusque, boursofflé, commun, ses manières désagréables, ses idées usées et sans aucune liaison; il n'a de bon que son organe. » Dans une lettre à Cornudet il est plus dur encore: « Ce n'est qu'un démagogue; ce n'est nullement un grand orateur... », jugement absolu d'un théoricien sans expérience personnelle de la parole publique, sans soupçon des nécessités que demandait un auditoire rustique, impulsif comme celui d'O'Connell; il fallait à celui-ci des images, des plaisanteries, un ton parfois trivial qui portât sur cette foule, qui n'étaient point faites pour les oreilles délicates d'un jeune Parisien cultivé. Cette expérience unique lui suffit pour juger son ancienne idole: « Plus je réfléchis sur ce que j'ai vu d'O'Connell, plus je me confirme dans ma première opinion que ce n'est pas un homme de génie, un grand homme »... mais nous avons découvert, en marge du journal, écrit d'une main plus virile et d'une encre plus noire, sans doute bien des années plus tard, par l'auteur de ce jugement de jeunesse, le mot: « Oh! imbécile! »... Nous le verrons plus loin, Montalembert rendit bientôt à O'Connell une juste part de l'admiration que son œuvre patriotique avait éveillée en son âme de jeune homme.

\*

\* \*

Près de deux mois de courses à travers des campagnes qui le ravissent, de contact avec un peuple qui l'enchantent, de visites à un clergé qui l'exalte; une déconvenue de laquelle il reviendra: tel est le voyage de Montalembert, en l'automne 1830. Ce voyage eut une profonde influence sur lui et sa future carrière; il y puisa tout d'abord une énergie nouvelle, une ardeur renouvelée dont il fait part à ses amis: « En Irlande j'ai passé sept semaines délicieuses: là tout parlait à mon cœur, tout répondait aux émotions et aux sympathies de mon âme; et dans ce peuple si malheureux, si poétique, si courageux, si enthousiaste et surtout si religieux, j'ai trouvé de quoi aimer et admirer sans relâche, pendant tout le temps que j'y ai passé, et encore maintenant que tant d'autres pensées m'agitent et m'absorbent. J'ai vu là se réaliser dans tout son éclat le plus beau rêve de mon jeune âge, l'union intime et perpétuelle de l'enthousiasme et de la liberté, et je suis revenu le cœur plein de courage et d'une sainte ardeur de persévérer dans la route qui

conduira un jour mon pays à une union semblable... » (48). « Quant à l'Irlande, j'en suis enthousiasmé. Elle a dépassé mon attente, j'en ai la tête tournée. Je vis dans une alternative perpétuelle de bonheur et d'admiration, je ne suis plus le même homme. J'ai puisé ici une vie nouvelle; l'air que je respire me donne une force, une ferveur, une énergie que je ne me suis jamais connues... » (49).

### III

A peine est-il de retour à Paris qu'il songe à utiliser cette énergie nouvelle, et c'est au service de l'Irlande et, indirectement, de l'Eglise et de la France, qu'il la déploie tout d'abord. « Montalembert est avant tout un homme de foi et d'action » (50); son amour pour l'Irlande ne peut rester en lui à l'état de sentiment, il lui faut le manifester par des actes, se dépenser pour ce peuple tant chéri; il se considère désormais comme le champion de la cause irlandaise en France: il la sert par ses écrits, par ses paroles, son influence et son zèle charitable.

Dans l'enthousiasme que suscite en lui la lecture du nouveau journal catholique libéral l'*Avenir* (51), il écrit à Lamennais pour lui offrir sa collaboration: « Je viens d'achever un voyage en Irlande, entrepris dans l'intention d'étudier l'existence et l'histoire du Catholicisme dans ce pays... Monsieur l'Abbé, j'ai recueilli sur l'Irlande quelques notes, précieuses, quelques détails qui pourraient n'être pas sans fruit autant pour vos lecteurs ecclésiastiques que laïcs. Ces notes, je vous les offre, trop heureux si vous les jugez dignes d'occuper une place dans les colonnes de l'*Avenir*... » (52).

Lamennais, intéressé par le sujet proposé et, sans doute, par l'âme ardente que révèle le ton de la lettre, accepte: « Il serait très important que l'on connût mieux l'Irlande qu'on ne la connaît généralement en France, et en particulier tout ce qui concerne l'état

---

(48) *Revue d'Histoire Diplomatique*. 1906; Lettres inédites du Comte Charles de Montalembert au Baron Anckarsvard, 1827-1857. Lettre du 22 novembre 1830.

(49) Lettre à Rio, 29 octobre 1830.

(50) P. de Lallemand. *Op. cit.*, chap. VII, p. 104. — (51) Journal inédit, 25 oct. 1830.

(52) *Montalembert. Lettres à Lamennais* publiées par G. Goyau et P. de Lallemand, Paris, in-8°, 1932. Lettre du 26 octobre 1830.



du clergé catholique dans ce pays me paraîtrait une chose sur laquelle il serait extrêmement utile d'appeler en ce moment l'attention » (53).

Le 1<sup>er</sup> décembre il commence à rédiger, pour l'*Avenir*, un premier article sur l'Irlande; le 6 il l'achève et le lit à Lacordaire « qui s'en montre fort satisfait »; le 1<sup>er</sup> janvier 1831 cet article paraît; le 4, il compose le second (54) et met tant de passion à ce travail qu'il s'en donne la fièvre et, malade, est retenu deux jours chez lui; le 17, il passe sa journée et sa soirée tout entière à composer, avec un « enthousiasme sincère », le troisième et dernier article (55). Ces trois articles, réunis sous le titre de: *Lettre sur le Catholicisme en Irlande*, parurent dans les *Mélanges Catholiques* édités par l'*Avenir*, puis furent publiés en un Pamphlet (56) par l'Association Lyonnaise pour la défense religieuse, vendu au profit de l'Irlande (57); Montalembert les fit paraître, avec de légères variantes de style, dans ses *Œuvres* (58).

Nous retrouvons dans ces articles, très vivants et vibrants d'enthousiasme, l'utilisation directe des notes du journal de voyageur touchant la religion, le clergé et le peuple d'Irlande (59); ses impressions, les scènes dont il a été témoin, les détails qui l'ont frappé s'y retrouvent, groupés avec l'art d'en faire ressortir une leçon unique: l'exemple admirable d'un catholicisme très vivant, patriotique et libéral. Le jeune auteur invite les Français à aller en pèlerinage vers cette « Palestine moderne », cette « Terre Sainte de nous autres, catholiques des siècles froids et civilisés », pour y constater « ce que peut la foi quand elle sait être libre »; là, ils trouveront, à leur grande surprise peut-être, un exemple, vivant et séculaire, de cette union que les libéraux anticléricaux de 1825 jugeaient impossible; qu'ils tournent leurs regards vers « la fervente et généreuse Irlande », vers « cette île où la cause sacrée qui vient de pousser un cri de réveil en France, s'est incorporée depuis trois siècles à la foi du sacerdoce et à la vie du peuple »; ils verront

---

(53) *Lettres inédites de Lamennais à Montalembert*, éditées par Forgues, Paris, 1898, p. 1. L'*Avenir* avait déjà publié de courts articles sur la situation irlandaise, presque chaque jour, depuis son premier numéro.

(54) Paru le 5. — (55) Paru le 18. Tous ces détails proviennent du Journal inédit. Archives de la Roche-en-Brenil. — (56) Savignet, imprimeur, 1831. — (57) Voir plus loin. — (58) Tome IV (1860), pp. 127, 163.

(59) Les remarques touchant les paysages restent enfouies dans le Journal inédit. Montalembert ne les a jamais utilisées, l'aspect catholique de l'Irlande l'intéresse presque exclusivement.

une Eglise établie, protégée, soutenue par le Gouvernement, forte mais injuste, intolérante, riche et impopulaire, « véritable fléau de l'Irlande » et, en face de cet exemple de l'intervention de l'Etat dans l'Eglise, « un sacerdoce vraiment sublime », dont la seule présence console tout un peuple de sa misère, et qui doit sa puissance à « cela seul qu'il a juré devant Dieu d'être pauvre et d'être libre », « Liberté! Pauvreté! tel fut le cri que poussèrent les prêtres du Dieu vivant »; ils comprennent la « mission que le Ciel leur réservait » et qui consiste « à enlacer la foi à un amour... de la liberté et de la nationalité ». Des traits précis, tirés du journal, reproduisent ici l'idéal tableau du prêtre irlandais. Montalembert insiste sur l'union du haut et du bas clergé, sur « la libre constitution de cette antique Eglise et la nomination des évêques où le Gouvernement n'a aucune part. A la mort de leur pasteur, les curés du diocèse s'assemblent et désignent soit entre eux, soit dans le reste du clergé, trois candidats parmi lesquels le Pape choisit. Dans cette élection de ses chefs, le clergé inférieur déploie un instinct, une pénétration merveilleuse. Ces évêques n'observent aucune pompe extérieure; ils vivent comme le reste des prêtres » (60); comme à ces derniers, l'autorité civile et politique refuse tout secours et ils vivent des dons gratuits de leurs ouailles. En retour, la vie du clergé « n'est qu'un long bienfait », le prêtre est « le père, le consolateur, le médecin, l'avocat et, à vrai dire, le souverain » du peuple: comment s'étonner s'il exerce sur lui une « influence exclusive et insurmontable »? Les liens entre eux ne sont si forts que parce qu'ils sont de « nature patriotique et essentiellement populaire ».

C'est « dans ces relations habituelles et indispensables entre le clergé et le peuple, que j'ai cru découvrir le secret de cette intelligence politique, de ce patriotisme ardent, en un mot de ce libéralisme qui distingue le clergé irlandais. Nulle part la grande cause de l'affranchissement des peuples n'a trouvé de partisans plus chaleureux, des apologistes plus dévoués, que parmi ce clergé ».

Le dernier article, qui nous peint, du peuple, seuls « les vrais irlandais, donc les catholiques », reprend le portrait idéal que nous avons déjà rencontré dans l'analyse du journal, et se termine par les récits pittoresques et touchants de la célébration de la messe

---

(60) Lecanuet. *Op. cit.*

dans une petite ville et dans un village. Enfin l'auteur achève sa *Lettre sur le Catholicisme en Irlande* en signalant aux catholiques de France, prêtres et laïcs, la leçon et le courage qu'un tel spectacle leur peut donner.

Ces articles remarquables, d'un auteur de vingt ans, presque inconnu, « furent la révélation de son talent » ; ils eurent un succès immédiat et général auprès de tous les jeunes romantiques qui, à commencer par Hugo et Sainte-Beuve, avaient alors l'esprit pénétré par l'espoir d'une restauration religieuse universelle, de la régénération de l'Europe par le catholicisme. Avant même que ne paraisse le troisième, les deux premiers sont cités en partie par le *Globe*, traduits en Irlande (61) ; la *Lettre* entière, traduite en allemand, lui est envoyée de Spire, « ce qui m'a bien flatté », trouvons-nous dans le journal intime de 1831, noté avec une légitime fierté, avec les compliments que le jeune auteur reçoit, au Séminaire des Irlandais, dans le monde (62), de tous les rédacteurs de l'*Avenir* et du *Correspondant* réunis en un banquet ; de Cousin « que j'ai trouvé malade et qui m'a fait le plus grand éloge de mes articles » ; de Delphine Gay « qui m'a remis un billet très flatteur sur mes articles d'Irlande » ; de Hugo, puis de sa femme : « J'ai su que mon dernier article sur l'Irlande avait beaucoup plu, qu'il avait fait pleurer même des hommes (63) ; j'ai vu des lettres adressées à l'Agence de Bretagne et de Franche-Comté qui parlaient de ces articles avec chaleur et admiration ; enfin j'ai reçu de Victor Hugo la lettre la plus flatteuse à leur sujet ». Voici cette lettre : « Vous êtes éloquent, Monsieur, et vous plaidez de belles causes. Sur cinq révolutions d'émancipation et de liberté qui ont éclaté en Europe depuis quarante ans : la française, la grecque, l'irlandaise, la belge, la polonaise, le christianisme en a quatre, le catholicisme romain en a trois. Il ne tiendra pas à vous, et à quelques autres notables esprits, qu'il n'ait aussi celle de la France. Je vous applaudis de toutes mes forces. Dès 1823, il y a huit ans de cela, je mettais en tête de quelques vers intitulés *La Liberté: Christus nos liberavit*. C'est là ma pensée, c'est aussi la vôtre, à quelques nuances près, nous sommes d'accord et j'en suis heureux. J'ai lu vos beaux articles, je les ai relus, il me tarde d'en causer avec vous.

---

(61) Journal inédit. Le *Cork Mercantile Chronicle*, 26 oct. 1831, etc.

(62) Les Duchesses de Montcalm, de Narbonne, etc... — (63) Souligné par Montalembert.



« Comptez, je vous prie, sur tous mes remerciements. Victor Hugo, 18 janvier 1831 » (64).

Un mois plus tard l'éloge de Vigny se joint à celui de Victor Hugo: « J'ai enfin un moment pour vous écrire, Monsieur, et vous parler du plaisir que m'ont fait vos deux articles. J'y ai trouvé un rare talent d'observation, un enthousiasme sage (chose rare aussi) et des tableaux artistement tracés. Celui de la résistance des prêtres irlandais dans votre article du 5 janvier est aussi vigoureux que la constance chrétienne de ces martyrs. J'envie à l'Irlande à présent, la liberté et la pauvreté de son clergé, l'élection de ses évêques et leur *chaumière épiscopale*, alliance de mots qui nous est inconnue, et aussi cette crainte de passer pour lâches en reculant devant les pratiques journalières de la religion: ainsi l'honneur redouble en eux les forces de la foi. On vous doit beaucoup remercier d'avoir aussi soigneusement examiné cette belle Nation et je placerai volontiers vos lettres à la suite des lettres édifiantes... Paris, 15 février 1831, A. de Vigny » (65).

L'attitude de Musset semble seule avoir détonné dans ce concert d'éloges: Montalembert, dans sa visite de remerciements à Vigny, note avoir rencontré chez ce dernier Emile Deschamps et « l'insolent et impie Alfred de Musset » (66), qualificatifs qui nous font supposer que la foi irlandaise peinte par Montalembert fut jugée avec plus d'ironie que d'admiration par le poète.

Au sein même de l'*Avenir*, Montalembert est, sans nul doute, l'instigateur, sinon l'auteur, des articles, plus ou moins brefs, mais presque quotidiens (67) qui relatent et commentent les événements d'Irlande. Il conseille Ch. de Coux qui donne, les 26 janvier et 7 février 1831, deux importants articles: *De l'état passé et présent de l'Irlande*.

\*

\* \*

Lorsqu'à la fin du printemps de 1831 une terrible famine s'abat sur l'Irlande, son champion français s'ingénie aussitôt à

(64) Archives de la Roche-en-Brenil, citée par P. Lallemand, *op. cit.*, p. 125.

(65) Vigny. *Correspondance*, éd. Sakellariès; citée par P. Lallemand.

(66) Journal, 23 février 1831.

(67) Exemple: janvier 1831: articles ou paragraphes sur l'Irlande les 2, 3, 5, 6, 7, 8, 9, 16, 17, 18, 19, 21, 23 (long. sur l'arrestation d'O'Connell), 24, 25 (*idem*) 26, 27, 29, 30.

diminuer ses souffrances. Son activité charitable se déploie avec un zèle qui ne s'arrête qu'avec le fléau. Le 13 juin, dans un éloquent appel à la charité française, il peint les « scènes pathétiques et terribles » dont « l'Irlande dévastée par une horrible famine » est le théâtre. « Cette agonie de tout un peuple est sainte comme l'agonie d'un martyr, et dans les vastes tombes où ce peuple va descendre, l'enfer n'aura pas une victime... Pour nous il nous est impossible de rester muets devant un pareil spectacle. Nous en appelons... à la charité chrétienne, à la charité catholique » des Français, et il annonce l'ouverture d'un Comité de Secours aux Irlandais et d'une souscription aux bureaux de l'*Avenir*. Cet appel ne reste pas vain: le soir même les dons affluent (68) et se multiplient avec les jours. Les listes des souscriptions que publie l'*Avenir* montrent la croissance de cette charité, d'abord courtes elles en viennent, bientôt, à remplir, par colonnes serrées, une page entière du journal, puis deux (69), puis trois (70). L'étude de ces touchants documents révèle les sentiments irlandophiles dans les divers milieux sociaux français. Il est curieux de constater que les premières listes comprennent surtout des membres des professions libérales: avocats, médecins, professeurs, écrivains; puis viennent le clergé, haut et bas et le peuple (71); enfin la société noble et mondaine (72). Cette charité, stimulée par des articles de Lamennais, de Coux, de Melot rappelant que la cause des Irlandais est celle de la liberté, et par la traduction de lettres venues d'Irlande peignant la détresse qui y règne, permet aux rédacteurs de l'*Avenir* d'envoyer à Mgr Murray, archevêque de Dublin, de fort importantes collectes, dès le 23 juin, et, dès lors, fréquemment renouvelées. En même temps que les dons, les lettres « pleines du plus vif amour pour ce malheureux pays » affluent à la rédaction du journal qui s'excuse de ne pouvoir les insérer tant elles sont nombreuses (73). L'exemple donné par l'*Avenir* suscite la création de comités locaux (74) qui ouvrent à leur tour des souscriptions pour les malheureux Irlandais; les

---

(68) Première liste publiée le 14 juin. — (69) Le 23 juillet. — (70) Le 24 août.

(71) De pauvres servantes font don d'un sou. — (72) Nous avons été également surpris de ne trouver dans ces listes que de fort rares noms irlandais: faut-il voir dans ce fait une nouvelle preuve de la disparition d'une société franco-irlandaise, après la Révolution?

(73) Nous en avons retrouvé plusieurs, fort touchantes, dans les Archives de la Roche-en-Brenil (Dossier 570); elles portent parfois le mot « précieuse » de la main de Montalembert. — (74) En Alsace, au Mans, à Châlons, Aurillac, Bourges, Marseille, Aix, Nîmes, etc...

évêques lancent du haut de la chaire des appels en leur faveur et envoient à Mgr Murray les fonds recueillis. Montalembert fait éditer une petite brochure qui reproduit sa *Lettre sur le Catholicisme en Irlande*, son *Appel* en faveur des Irlandais, et qui contient des documents sur la situation en Irlande, le tout vendu au profit du Comité de Secours; cette brochure est traduite en allemand et provoque la naissance de Comités d'aide, analogues à celui de Lamenais et de ses amis, en Belgique et en Allemagne.

Lorsque l'*Avenir* annonce, le 26 août, la clôture de la souscription, suivant la demande de l'archevêque de Dublin, qui juge la famine vaincue, l'élan charitable est tel que les dons continuent à affluer pendant un mois encore. Quand Montalembert peut enfin clore ses listes, il constate que le Comité a envoyé près de 80.000 francs (75). Plusieurs lettres de Mgr Murray aux rédacteurs de l'*Avenir* attestent, au cours de la famine, la reconnaissance irlandaise. A la fin de septembre, l'archevêque de Tuam, Mgr Kelly, remercie éloquemment le jeune promoteur de ce mouvement de charité en une longue lettre sur laquelle Montalembert inscrit « infiniment précieuse » (76); enfin, en novembre, Mgr Murray ajoute l'expression personnelle de sa gratitude envers Montalembert, au compte rendu qu'il lui envoie, des solennelles actions de grâce que les prélats irlandais, assemblés sous la présidence de Mgr Kelly, ont rendues aux catholiques français pour leurs dons, et « très spécialement à Charles de Montalembert, à l'abbé F. de La Mennais, à l'abbé H. Lacordaire et à M. de Coux » pour leur action par l'*Avenir* (77).

Lorsque l'*Avenir*, suspendu, prend congé de ses lecteurs, la direction peut écrire de son action « pour la cause de la liberté et du catholicisme dans les pays étrangers » : « L'Irlande vivait devant Dieu grande de souffrance et de foi, mais presque ignorée de nous. Nous avons révélé à la France tous les détails du spectacle

(75) Près d'un million de francs-1938. Il est impossible d'évaluer la somme totale des dons suscités par l'appel et l'exemple de l'*Avenir* et envoyés directement à Dublin par d'autres comités.

(76) Archives de La Roche-en-Brenil. — (77) Lettre et compte rendu aux Archives de La Roche-en-Brenil. Ils furent publiés avec commentaire, dans la presse irlandaise. *Dublin Evening Post* 1<sup>st</sup> nov., etc... A ce moment circulent en Irlande des pamphlets francophiles soulignant l'aide française et le rôle qu'y joua Montalembert. Ex.: *Facts against Fictions* or *The French not irreligious* addressed to Irishmen of all sects and denominations. Signé W.M.D. (?) Cork, 1831.



sublime qu'elle offre à Dieu... Au moment de la famine nous avons pu aider efficacement cette malheureuse nation. Un synode d'évêques irlandais nous a décerné des actions de grâces solennelles avec le titre de *véritablement chrétiens*... »

L'activité charitable de Montalembert vis-à-vis des Irlandais ne se limite pas à cette seule grande occasion où il la déploya : les archives de la Roche-en-Brenil gardent une nombreuse correspondance (78), lettres ou simples billets émanant d'Irlandais, qui nous laissent à penser que, toute sa vie, Montalembert mit son talent, son influence, son activité au service des Irlandais fixés à Paris (79) ou de passage en France, et qui pouvaient désirer ses services.



Toute sa vie également, Montalembert complète son action pro-irlandaise, commencée par les articles de l'*Avenir*, et qui se continue quelque peu dans ses autres ouvrages littéraires (80), en étant l'avocat de l'Irlande dans les milieux français qu'il fréquente. Ses relations amicales, religieuses, mondaines, littéraires puis politiques, sont nombreuses et, sur toutes, son influence orale pour la cause qu'il défend se fait sentir, plus intense dans sa jeunesse, mais toujours sensible. Chez ses amis, dans les salons, dans les banquets, à la tribune, le mot *Irlande* revient souvent dans sa bouche (81). Cette influence orale sur ses intimes est nette : son jeune ami d'Herbelot partage si bien son enthousiasme que « son parti est pris » si la liberté est perdue en France, il s'en ira peut-être vivre, lui écrit-il, « dans votre Irlande » (82). Rio écrit qu'il n'existe entre lui et son ami « nulle dissidence relativement à la question irlandaise » (83) ; il s'intéresse si vivement au « pays tant aimé » de son ami, qu'à Londres une de ses plus vives émotions est de rencontrer Shiel « que je regardais comme un type accompli de toutes les qualités héroïques qui caractérisent la race irlandaise » (84), avec

---

(78) Dossier 571. — (79) Montalembert semble avoir rendu de nombreux services au Collège des Irlandais de Paris.

(80) Ainsi que nous le voyons plus loin. — (81) Ainsi que le révèle son journal où il note souvent les conversations qu'il a eues.

(82) Lettre du 24 janv. 1829.

(83) Rio. *Épilogue à l'Art Chrétien*, Fribourg, 2 vol. in-8°, 1870, T. I, p. 330.

— (84) *Ibid.*, T. II, p. 342.

lequel il a une conversation de deux heures, en tête-à-tête, sur l'Irlande; son émotion est encore intense d'entendre Moore, « le poète national de l'Irlande », « le consolateur inspiré des grandes douleurs patriotiques... que de titres, non seulement à ma sympathie, mais aussi à ma reconnaissance, et presque à ma vénération! », chanter les mélodies irlandaises « dans le salon de la Comtesse de Fingall, c'est-à-dire devant un auditoire presque exclusivement irlandais et chez celle qui représentait, dans la société de Londres, l'aristocratie catholique irlandaise... » (85). Nous voyons encore cet excellent ami de Montalembert passer des heures à discuter sur l'Irlande avec Gladstone (86).

Le journal de Montalembert nous montre ce dernier contant son voyage en Irlande au château de Ribécourt, devant le comte de Narbonne et ses hôtes, puis dans les salons du prince de Craon; non moins éloquent avec l'abbé Dupanloup, l'évêque de Saint-Dié et de nombreux abbés qu'il veut convertir à la pauvreté totale. Dans ses relations cordiales avec Hugo, Vigny, Musset, Barbier, E. Deschamps (87), Michelet (88), Guizot, il note parfois « conversation très intéressante sur l'Irlande ». Ozanam le fréquente régulièrement à partir de 1833, en de gaies soirées où se réunissent à eux Sainte-Beuve, Ballanche, Vigny, Mérode, etc...

Peut-on retrouver, en partie, l'influence de Montalembert dans l'importante et élogieuse étude d'Ozanam sur les Irlandais dans ses *Etudes Germaniques* (89)? Nous avons déjà constaté cette influence sur ses amis rédacteurs à l'*Avenir*; la correspondance de Lamennais nous montre un intérêt vif et constant pour tout ce qui touche à l'Irlande (90). Lacordaire, intime collaborateur de Montalembert à l'*Avenir*, dans une lettre où il annonce à son ami qu'il viendra dîner chez lui, avec Ampère et deux futurs voyageurs en Irlande: Tocqueville et de Beaumont (91), s'écrie: « Quel beau siècle que le nôtre!... Il y a des temps où il est beau de se sacrifier aux peuples pour leur donner la liberté; c'est le cas de l'Irlande... » (92). N'y

---

(85) *Ibid.*, p. 355. — (86) *Ibid.*, p. 367.

(87) Cf. P. de Lallemand. *Montalembert et ses amis dans le Romantisme*, Paris, in-8°, 1927. — (88) Cf. chap. suiv.

(89) 2 vol. in-8°, 1847, 1849. Tome II, Ch. IV: La Prédication des Irlandais, pp. 96, 140; Ch. IX: Les Ecoles, les Lettres en Irlande, pp. 472, 483; l'Irlande, p. 511.

(90) *Lettres inédites de Lamennais à Montalembert* (Forgues, 1898), et *Correspondance*.

(91) Cf. Chap. VIII. — (92) 15 mars 1833; cité par Lallemand, *op. cit.*, p. 209.

a-t-il pas de l'enthousiasme de Montalembert, une collaboration orale possible de sa part, dans la magnifique oraison funèbre de Daniel O'Connell que l'éloquent dominicain prononce à Notre-Dame, en 1847 (93)?

\*  
\* \*

L'attitude de Montalembert vis-à-vis du Libérateur, dans sa vie comme dans ses écrits, semble, en effet, n'avoir été aucunement influencée par la désillusion un peu puérile que nous avons rapportée. L'expression de cette désillusion, notée sous le choc même, devait être exagérée chez un être aussi passionné que notre jeune voyageur. Avant même que plus de maturité d'esprit, une plus grande expérience des hommes et de la vie politique aient pu adoucir ce premier jugement, et, peut-être, sous l'influence de Lamennais et de Lacordaire qui admirent le rôle et l'œuvre d'O'Connell, ce dernier redevient pour Montalembert le héros irlandais, digne d'être loué et imité; dans un banquet catholique donné par les rédacteurs de l'*Avenir* et du *Correspondant*, « où assistent Victor Hugo et de nombreuses autres personnalités, nous voyons Montalembert porter un toast à O'Connell » (94). Nous avons trouvé des preuves d'admiration réciproque entre les deux grands champions de la cause catholique en leurs pays, dans la correspondance qui fait partie des archives de la Roche-en-Brenil (95).

Lorsqu'en 1847, O'Connell mourant traverse Paris, Montalembert va le saluer. « Visite à O'Connell qui vient d'arriver, se rendant à Rome. Je suis consterné de l'altération profonde de sa santé et de son esprit naguère si brillant. Ce n'est plus qu'une ruine. Quelle leçon d'humilité! » (96). Le lendemain, en compagnie de Louis Veuillot et d'une délégation catholique, il va lui rendre un suprême hommage dont Veuillot nous a laissé le récit:

« Je dirai un souvenir que j'ai bien gardé! J'ai eu le bonheur de saluer O'Connell peu de jours avant sa mort (97) lorsqu'il

(93) Lacordaire. Eloge funèbre de D. O'Connell, *Œuvres*, T. VIII, pp. 161 à 193.

(94) Lallemand. *Op. cit.* et Journal, 3 février 1831.

(95) Particulièrement: Lettre de Debécourt à M., juillet 1837 (citée par Lallemand, *op. cit.*, p. 43). Lettre de l'abbé Taunch. Londres, 1840. Longue lettre de John O'Connell (sans date, postérieure à la mort de son père), Dossier 68<sup>c</sup>.

(96) Journal de 1847, 27 mars.

(97) O'Connell mourut à Gênes un mois plus tard.



traversait Paris pour se rendre à Rome. Nous étions quinze ou vingt, pas davantage, tous inconnus, excepté Montalembert qui nous conduisait... O'Connell, déjà mourant, était sorti pour respirer un peu! Nous attendions son retour sous les arcades de la rue de Rivoli, à la porte du modeste hôtel où il était descendu. La journée finissait, une journée d'hiver, triste et pluvieuse... Notre petit nombre nous faisait pitié: « O'Connell, disions-nous, voit « autour de lui un peuple ». En ce moment, il rentrait. Nous l'aperçûmes dans sa voiture et enlevâmes nos chapeaux. Quelques passants nous demandèrent qui c'était. — C'est O'Connell. — Ah! Qui est-ce, O'Connell? L'un de nous, le médecin J.-P. Tessier, esprit et cœur des plus hauts... répondit: « Ce n'est rien, c'est « un homme! » Et se tournant vers moi: « Hélas! ajouta-t-il, « pauvre Irlande! pauvre liberté! Cet homme est mort! » Nous montâmes attristés. Malgré sa fatigue O'Connell voulut nous recevoir. Nous le vîmes assis dans un fauteuil, enveloppé de couvertures, pâle et épuisé. Montalembert lui adressa la parole: « Nous « sommes tous vos enfants », lui dit-il, « ou, pour mieux dire, « vos élèves. Vous êtes notre maître, notre modèle et notre glorieux précepteur. C'est pourquoi nous venons vous apporter « l'hommage tendre et respectueux que nous devons à l'homme « qui, de nos jours, a le plus fait pour la dignité et la liberté « du genre humain, et spécialement pour l'éducation politique « des peuples de l'Occident.

« Vous n'êtes pas seulement l'homme d'une nation, vous êtes « l'homme de la chrétienté entière. Votre gloire n'est pas seulement irlandaise, elle est catholique! Partout où les catholiques « renaissent à la pratique des vertus civiles et se dévouent à la « conquête de leurs droits légitimes, après Dieu, c'est votre ouvrage. « Partout où la religion tend à s'émanciper du joug que plusieurs « générations de sophistes et de légistes lui ont forgé, après Dieu, « c'est à vous qu'elle le doit! Puisse cette pensée vous fortifier, « vous rajeunir dans vos infirmités et vous consoler dans les douleurs dont votre cœur si patriotique est aujourd'hui accablé!... »

« O'Connell répondit par quelques mots que nous pûmes à peine entendre: « Ne faiblissez pas... pour moi, je meurs... arriver « à Rome... Courage! » O'Connell mourant, sans voix, sans geste, c'était en ce moment la force visible de Dieu parmi les hommes, le bras séculier de l'Eglise. Nous n'étions pas même au berceau, et celui que nous regardions à bon droit comme notre chef n'était

déjà plus qu'un cadavre. Nous nous retirâmes l'âme brisée. Il nous semblait que tout était fini, qu'O'Connell de moins, la longue nuit reprenait son emprise. « Mais non, me dit Tessier, non. Il faut « que le grain meure. Ce n'est que le semeur qui tombe. Il a semé, « la moisson lèvera. Attendons les trois jours » (98).

Cette agonie, puis la nouvelle de la mort d'O'Connell, émurent profondément Montalembert. Aux dernières pages des petits carnets où il notait son journal, des listes-memento résument les divers événements de l'année écoulée, importants à ses yeux. Dans celui de 1847 nous avons trouvé à « Jours néfastes » : « 27 Mars. Je revois O'Connell exténué et désespéré » ; à « Nécrologie » : « 15 mai. DANIEL O'CONNELL, libérateur de l'Irlande et du Catholicisme en Europe!!! ».

Cinq années plus tard, c'est bien sous ce jour de héros libérateur que Montalembert trace le portrait d'O'Connell dans *Des Intérêts Catholiques au XIX<sup>e</sup> siècle* (99) : « Il a régné, et son règne a profité plus que celui d'aucun roi moderne à la cause catholique » ; la postérité lui conservera le nom de *libérateur*, « non pas pour avoir délivré sa patrie, ce que d'autres ont pu faire ailleurs, mais pour avoir délivré l'Eglise de Dieu dans le plus puissant empire du monde, ce qui n'avait encore été donné à personne ». « Le vainqueur de Napoléon » a dû rendre les armes « au chef moral d'un peuple désarmé ». En 1885 il lui rend un nouvel hommage dans *De l'Avenir politique de l'Angleterre* (100) où il lui consacre un chapitre spécial (101). Il y décrit les luttes suprêmes d'O'Connell pour faire abroger l'Acte d'Union ; « il nous fait assister aux grands meetings que l'orateur organise dans ce but, il nous le montre dans les prisons de l'Angleterre pendant que l'Irlande se désole et prie » (102) ; et le loue, comme il l'avait déjà fait dans *Des Intérêts Catholiques au XIX<sup>e</sup> siècle*, de ce qu'il n'a jamais « engagé une seule lutte violente ou illégale » ; il restera à O'Connell « la gloire immortelle d'avoir su affranchir sa religion et rendre une vie nouvelle à son pays par la seule action de la liberté légale, et sans qu'une seule goutte de sang ait coulé dans ce conflit » (103).

(98) Veuillot. *Derniers Mélanges*, T. II, p. 481.

(99) *Œuvres Polémiques et Diverses*, T. II, p. 28. — (100) *Ibid.*, pp. 245 à 462.

— (101) Chap. X. — (102) Lecanuet. *Op. cit.*, p. 123. — (103) *De l'Avenir politique*, p. 336.

Dans les passages que nous venons de citer à propos d'O'Connell, Montalembert ne laisse pas de souligner le rôle que continue d'avoir l'Irlande dans le monde, sa mission, qui reste mystique à travers les âges. Dans *Des Intérêts Catholiques au XIX<sup>e</sup> Siècle*, il montre comment « la race irlandaise, aussi féconde que fidèle, en se précipitant de toutes parts dans les manufactures... dans les colonies surtout, y porte avec elle la vraie foi désormais affranchie ». C'est grâce aux fils de l'*Ile des Saints* que « cet immense empire britannique, répandu dans les cinq parties du monde, et sur lequel on peut dire avec vérité que le soleil ne se couche jamais, devient, comme naguère l'empire romain, une vaste pépinière de sièges épiscopaux et de missions catholiques » (104).

Dans le chapitre sur *Le Catholicisme en Angleterre*, de l'*Avenir Politique de l'Angleterre*, Montalembert ne peut s'empêcher de se tourner vers l'Irlande; il décrit sa population en proie à l'effroyable famine de 1848 et « l'immense émigration, qui porte partout avec elle la foi catholique et des mœurs chrétiennes » qui s'organise à sa suite, « la race irlandaise s'est répandue à flots sur l'Australie, sur le Canada et sur les Etats-Unis », grâce à ces « immenses renforts » l'Eglise Catholique aux Etats-Unis a pris « un développement prodigieux ». Du fait de cette émigration massive, la misère en Irlande « devient de jour en jour moins écrasante »; elle diminue surtout parce que la propriété, jadis aux mains de l'aristocratie protestante, est maintenant morcelée et passe entre les mains des Irlandais catholiques, sous l'action d'un Acte du Parlement et d'une Commission spéciale; un avenir de bonheur au sein de la liberté semble se lever pour l'Irlande.

Enfin, dans l'article *L'Irlande et l'Autriche*, paru dans le *Correspondant* du 25 mai 1868 (et qui représente ce que Montalembert donna au public d'un grand ouvrage sur *l'Irlande et l'Autriche* ou *l'Autriche et le Concordat* qu'il a entrepris mais qui est « rendu impossible par l'allocution pontificale du 22 juin 1868 ») (105), Montalembert applaudit à l'abolition de la domination de l'Eglise anglicane en Irlande: cette « Eglise de garnisaires... était la véritable cause qui a toujours séparé l'Irlande de l'Angleterre ». Montalembert qui, avec les années, devient de plus en plus

---

(104) *Des Intérêts Catholiques*, p. 29.

(105) Ecrit de la main de Montalembert sur le dossier 210 des Archives de La Roche-en-Brenil, dossier des matériaux destinés à ce travail.



anglophile, se réjouit de voir tomber cette barrière entre les deux peuples; il espère que l'Angleterre continuera dans cette voie des justes réformes vis-à-vis d'un pays « si longtemps méprisé et si inutilement opprimé ».

A dix-huit ans Montalembert rêvait d'écrire une *Histoire de l'Irlande*: nous venons de constater que, sommairement, depuis ses premiers articles dans l'*Avenir*, il trace, à travers ses œuvres, l'histoire de ce pays depuis l'Emancipation jusqu'en 1868; dans son dernier et capital ouvrage, dans le monument qu'il élève aux *Moines d'Occident* (106), il remonte aux débuts chrétiens de cette histoire, « au berceau lumineux de l'Irlande », et nous peint la magnifique expansion, la « soif d'enseignement et de conversion » de l'*Ile des Saints*. Devant les travaux des moines irlandais, de Saint Colom-ban et ses disciples, en Gaule, en Italie, en Helvétie; de Saint Colomba en Ecosse; devant les poétiques odyssées de Saint Brandan, renaît l'enthousiasme juvénile de notre voyageur pour « cette verte Erin », tenace dans sa foi à travers des siècles de persécution, pour « l'héroïque constance qu'elle a déployée pour la défense de sa foi et de son indépendance nationale, sans rivale dans les annales de l'humanité ». « Aucune nation ne s'est jamais dévouée aux choses de l'âme avec tant d'ardeur et de succès que l'Irlande », et la France, comme la Suisse, la Belgique et l'Allemagne « lui en doivent d'immortelles actions de grâces ». Tout son amour pour la « Palestine moderne » se réveille avec ses anciens rêves; au seuil de la mort il regrette de n'avoir pu accomplir le grand désir de sa prime jeunesse: écrire « cette splendide histoire qui n'a pas encore trouvé un historien digne d'elle » (107).

\*

\* \*

Si Montalembert servit l'Irlande en appelant sur elle les sympathies de la France, « l'Irlande le servit et avec lui la cause catholique elle-même » (108). A travers lui, l'*Ile des Saints* continue sa mission spirituelle dans le monde. Le voyage en Erin de Montalembert a eu, sur sa carrière future, une influence dont on ne saurait exagérer l'importance. Il lui rend, tout d'abord, son énergie

(106) Paris, 1860-1867, 7 vol. in-8°.

(107) *Moines d'Occident*. Tome III, Livre X, Chap. III; Livre XI.

(108) Bucaille. *Pages Choisies de Montalembert*, Paris, 1920, in-16, p. II.

abattue par les tristes événements familiaux et politiques qui viennent de le frapper; mais, surtout, il renforce, précise et soutient les deux grands sentiments qui animent sa vie entière: sa foi catholique et son libéralisme. En Irlande il éprouve le bonheur de trouver vivantes les idées qu'il chérissait jusqu'alors comme un rêve sans doute impossible à réaliser ici-bas; il a soudain le spectacle de tout un peuple inspiré par ces idées, vivant de ces idées: certain désormais, devant cet exemple, que l'union du catholicisme, du libéralisme et du patriotisme les plus ardents, est possible et excellente, toute son énergie va se déployer pour réaliser cette union dans sa propre patrie. Sa correspondance et son journal marquent la force de cette influence sur lui, des scènes dont il fut témoin en Irlande: « Ma foi et mon fervent attachement au Catholicisme auront seuls (109) profité de ce voyage: sous ce rapport je crois que j'ai puisé dans mon séjour en Irlande dix ans de vie et de force » (110). « Il est... une étude, une affection à laquelle je me rattache avec une nouvelle ferveur et un zèle que le spectacle de la pieuse et malheureuse Irlande n'a fait que confirmer; je veux parler du catholicisme à la cause duquel je me dévoue de plus en plus » (111). « Mon âme est dans une sphère toute nouvelle pour moi, une sphère de réalité et de bonheur. Mes illusions m'apparaissent sous la forme de faits positifs et incontestables, mes croyances instinctives sont devenues des convictions raisonnées. Je m'étonne de ma propre pénétration, j'admire l'instinct qui m'a poussé avec une force invincible vers l'Irlande » (112).

Ses articles sur le *Catholicisme en Irlande* sont avant tout, nous l'avons vu, un exemple offert au clergé et aux laïcs catholiques de France; dans la brochure imprimée pour le Comité de Secours aux Irlandais, une adresse insiste sur ce dessein: le but de la *Lettre* est de montrer comme « la Religion est puissante sur l'esprit des peuples lorsqu'elle est dégagée de l'influence du pouvoir temporel », et qu'elle peut être populaire et s'allier à l'amour de la liberté. L'Irlande est un exemple frappant, et à double face, des bienfaits de la séparation de l'Eglise et de l'Etat: l'Eglise

---

(109) Seuls, car du point de vue sentimental, Montalembert regrette de n'avoir pas eu le temps de se faire en Irlande de profondes et éternelles amitiés...

(110) Conclusion de son voyage. Journal inédit. Vendredi 15 octobre 1830.

(111) Lettre à l'abbé Busson, citée par V. Bucaille, *Quelques années de la jeunesse de Montalembert, 1810-1830*. Paris, in-16, p. 107.

(112) Lettre à Lemarois. 31 octobre 1830, citée par Lallemand, *op. cit.*, p. 48.

Anglicane, reconnue et soutenue par le Gouvernement, riche, intolérante, fléau du peuple qui la hait, y fait ressortir la grandeur et la force de l'Eglise Catholique libre, pauvre, pure, populaire, libérale et patriote. Ignorant, dans son jeune enthousiasme, les contingences différentes suivant les peuples et leur histoire, Montalembert entreprend une campagne pour l'émancipation du clergé en France. « Vous me demandez ce que j'entends par émancipation du clergé. Je vais tâcher de l'expliquer en deux mots: c'est l'indépendance absolue et réciproque du spirituel et du temporel, de l'Eglise et de l'Etat, du pouvoir et du clergé. Cet état si désirable, seul port de salut pour le catholicisme, existe parfaitement... dans la sublime Irlande... » (113).

S'il a été désappointé par l'éloquence d'O'Connell, il n'en a pas moins longuement discuté avec lui les règles directives de son action, il a pu constater sa force sur un peuple entier et sur un gouvernement hostile, « c'est en voyant agir O'Connell... que Montalembert eut la prescience du rôle que les événements pourraient un jour lui permettre de jouer au milieu des catholiques français. En ces années 1830 et 1831, l'exemple d'O'Connell agit déjà sur son esprit, s'impose à sa réflexion, possède son imagination. Quelques années plus tard, quand il entrera dans la vie active, prendra la parole, armera sa plume comme un glaive, le souvenir des libertés conquises au nom de la liberté en Irlande par O'Connell... inspirera sa tactique et dictera sa conduite » (114). Il sera l'O'Connell de France, il reprend ses idées, copie sa tactique politique en ses moindres détails; il reconnaît cette dette lorsque s'adressant au Libérateur mourant il lui disait: « Nous sommes vos enfants, ou pour mieux dire, vos élèves. Vous être notre maître, notre modèle et notre glorieux précepteur » (115). Le 5 novembre 1830, lors de sa première visite à Lamennais il « se jette à corps perdu dans tous ses projets, entre autre celui d'une Association catholique fondée sur les principes qui ont présidé à celle d'Irlande » (116).

L'Agence générale pour la défense de la liberté religieuse comprend, comme l'Association, des groupements interdépendants, des

---

(113) Lettre au Baron Anckarsvard (*Revue d'Histoire Diplomatique*), 29 octobre 1832.

(114) V. Bucaille. *Montalembert, 1810-1870*, Dijon, in-8°, 1026. — (115) Cf. plus haut, p. 132.

(116) Journal inédit, 5 novembre 1830.



journaux, organise des meetings dans lesquels Montalembert, en tournée de propagande dans le pays entier, prend la parole. En 1844 c'est encore en prenant l'œuvre d'O'Connell comme modèle que Montalembert fonde et organise le Comité Central Catholique; tous, en cette Association, ont l'esprit rempli du souvenir de l'Irlande: Villemain, quelques jours avant son accès de folie, dit à Montalembert: « Nous avons mieux qu'O'Connell, mais vous n'avez pas l'Irlande derrière vous » (117); le Père Ravignan écrit à Montalembert « tâchons d'amener ceux qui hésitent à une action constitutionnelle catholique » (118). Foisset espère: « Nous deviendrons Irlande, mais il faut du temps ». Le but général du Comité Central est la conquête des libertés catholiques, mais Montalembert s'attaque d'abord à un but immédiat plus restreint: la conquête de la liberté d'enseignement: c'est la méthode même d'O'Connell, le but général de toutes les sociétés qu'il a successivement formées est la réhabilitation sociale et politique de l'Irlande, mais il leur assigne toujours un but spécial plus direct et souvent même accidentel; sa méthode est la même dans les moyens d'éclairer l'opinion, comme O'Connell le Comité veut organiser dans toute la France un vaste pétitionnement, préparer activement les prochaines élections législatives et aussi susciter et recueillir de nombreuses souscriptions (119).

On sait qu'à Montalembert revient la paternité de l'Œuvre du denier de Saint-Pierre, c'est lui qui eut l'initiative de cette pieuse pensée en 1849 (120), on peut se demander si cette « filiale idée qui sent bien son Moyen-Âge » (121), ne fut point, en partie, inspirée par le souvenir du *penny* versé par chaque pauvre irlandais à l'Association Catholique d'O'Connell.

On le constate: l'action de l'Irlande sur Montalembert fut tout aussi importante que celle de Montalembert pour l'Irlande; du voyage entrepris par le jeune homme en 1830 résultèrent, pour elle une active propagande pro-irlandaise en France, et, pour lui, un stimulant modèle d'action catholique. Il en résulta aussi une cordiale correspondance de nombreux irlandais avec Montalembert (122),

(117) Cité par Lecanuet. *Op. cit.*, T. II, p. 217. — (118) Le 26 octobre 1844. *Ibid.*

(119) Cf. Lecanuet. *Op. cit.*, pp. 218-235. — (120) *Ibid.*, p. 453. — (121) *Ibid.*

(122) Dossier 685 des Archives de La Roche-en-Brenil. Nous avons relevé une vingtaine de noms, dont dix prêtres. Principalement le Révérend Père Clancy, professeur de philosophie au Collège de Carlow, puis archevêque missionnaire.

ecclésiastiques pour la plupart, qui encouragent, stimulent, réconfortent ou félicitent le jeune catholique, qui lui donnent des détails sur la situation en Irlande.

\*

\* \*

Qu'il la prône ou qu'il en subisse l'influence, c'est toujours comme catholique que Montalembert se révèle dans ses rapports avec l'Irlande; il n'y a vu, il n'en a retenu que « ce qui cadrerait avec ses tendances personnelles » (123), que l'élément catholique.

Ce n'est pas à sa jeunesse qu'il faut imputer ce particularisme; deux grands obstacles s'opposent à ce qu'il pénètre profondément la douloureuse et complexe question irlandaise, à ce qu'il étudie la misère de ce peuple et en recherche les causes et les remèdes: Montalembert, français et catholique par son père, est anglais par sa mère et par l'éducation reçue de son grand-père qui le marqua de son indélébile empreinte; et s'il est libéral c'est à l'anglaise: il reste, par nature et par conviction, aristocrate; c'est un féodal, libéral par tradition chrétienne comme l'aïeul qui l'a élevé, mais ennemi de toute démocratie et de toute révolution (124), or la cause profonde et essentielle de la misère irlandaise, réside, ainsi que de Beaumont le montrera quelques années plus tard (125), dans la pernicieuse aristocratie anglo-irlandaise féodale, et ne disparaîtra qu'avec la chute de cette aristocratie, par révolution légale ou violente.

L'attitude de Montalembert envers l'Irlande est profondément influencée par ces deux faits. Il veut concilier son amour pour l'Angleterre, dont il admire profondément le système social et les institutions, avec son amour pour l'*Ile des Saints et des Martyrs*; il ne veut pas voir la contradiction qu'il y a, à admirer pour son libéralisme un pays qui en a tenu un autre en esclavage pendant des siècles et qui lui refuse toujours la liberté. L'amour de Montalembert pour l'Irlande tient tout entier dans l'exemplaire catholicisme de ce pays: lorsque l'Angleterre, sous l'influence de Newman, lui semblera revenir au catholicisme il transportera dans ce pays, déjà tant admiré, l'intérêt que l'Irlande avait d'abord suscité en

---

(123) P. Lallemand. *Op. cit.*, p. 89. — (124) Cf. P. Lallemand, *op. cit.*; Foisset, *op. cit.*, et A. Cochin. *Le Correspondant*, 10 avril 1870, Article sur Montalembert. — (125) Cf. Chap. VIII.

lui (126). Le Moyen-Âge est son idéal, c'est en Angleterre qu'il retrouve l'état social le plus féodal, en Irlande la foi la plus médiévale: il rêve de trouver les deux en un seul pays; et nous voyons son anglophilie croître avec les années et les progrès du mouvement catholique en Angleterre; lorsqu'il voyage en ce pays en 1835, puis en 1855 et en 1862 nous sommes étonnés de constater qu'il ne songe pas alors à retourner quelque peu en Irlande.

Dans les œuvres postérieures aux articles de *l'Avenir*, et que nous avons citées au sujet d'O'Connell (127), Montalembert s'efforce d'excuser la tyrannie de l'Angleterre sur l'Irlande, ou, tout au moins, de couvrir cette tyrannie par l'exaltation du libéralisme des institutions britanniques, libéralisme qui permit à l'Irlande d'obtenir des réformes sans luttes sanglantes. Montalembert répugne à toute révolution, « son libéralisme ne procède pas de 1789 » (128), mais de Burke, son admiration va aux réformateurs constitutionnels non aux sociétés révolutionnaires, c'est pourquoi O'Connell rejoint Grattan en son estime (129). Alors que Duvergier de Hauranne espérait une révolution, même sanglante, seul moyen radical, selon lui, de soustraire l'Irlande au joug anglais (130), alors que Beaumont et Tocqueville qualifieront l'union des deux pays de « monstrueuse » (131), Montalembert ne conçoit jamais l'Irlande séparée de l'Angleterre, l'Union lui paraît indissoluble, excellente pour les deux peuples, indispensable à la vie même de l'Irlande.

L'attitude de Montalembert est donc tout entière conditionnée par son caractère d'aristocrate, fils d'émigré, libéral par delà la Révolution Française; de catholique militant; d'admirateur plein d'affection pour l'Angleterre, sa seconde patrie. C'est un fils du peuple, futur apologiste passionné de la Révolution et adversaire non moins passionné de l'Eglise, plein de haine patriotique pour l'Angleterre qui vainquit la France à Waterloo, c'est Michelet qui, après Montalembert, et peut-être un peu sous son influence, visitera l'Irlande et nous en donnera une nouvelle image.

(126) Cf. Lecanuet. *Op. cit.*, Tome III.

(127) Principalement: *Des Intérêts Catholiques au XIX<sup>e</sup> siècle* et *De l'Avenir politique de l'Angleterre*, également *L'Irlande et l'Autriche*.

(128) A. Cochin. *Op. cit.* — (129) Cf. P. de Lallemand. *Op. cit.* — (130) Cf. Chap. V.

(131) Cf. Chap. VIII.



## CHAPITRE VII

---

### L'Irlande, terre des Celtes. Michelet et Chéruel.

---

Michelet et l'Irlande avant son voyage. Son séjour en Irlande, son *Journal de voyage* inédit, intérêt. L'Irlande dans les œuvres de Michelet postérieures à son voyage.

#### I

Michelet entreprit son voyage d'études en Angleterre, au cours duquel il passa quelques jours en Irlande, au mois d'août 1834. A cette date il avait donc trente-six ans; son œuvre d'historien comportait déjà trois grandes œuvres originales (1) et les deux premiers volumes (2) du grand monument qu'il élevait à la gloire de son pays, l'*Histoire de France*. Il ne s'embarquait certes pas sans grandes connaissances ni sans intérêt passionné; il partait à la découverte, mais non en terre inconnue et ses observations seront souvent des vérifications. Il importe donc pour nous de rechercher quel était le bagage intellectuel de notre voyageur en Irlande. Que savait-il alors de l'Irlande et des pays celtiques en général, qu'en avait-il déjà dit dans ses premiers ouvrages, qu'en pensait-il, quelle place leur donnait-il dans ses sympathies, lui qui ne savait rester indifférent? Le point de vue de Michelet, pour juger des peuples et des pays, est forcément celui de l'historien; l'Irlande est pour lui le pays celtique par excellence, le refuge d'une vieille race presque entièrement disparue, à l'état pur, du reste de

---

(1) (Nous ne comptons pas son ouvrage pédagogique: *Tableaux chronologiques de l'Histoire Moderne*.) *Précis d'Histoire Moderne*, 1827; *Introduction à l'Histoire Universelle*, 1831; *Histoire Romaine*, 1831.

(2) *Moyen-Age*, Paris, 1833, 2 vol. in-8°.

l'Europe; un monument ancien, toujours vivant par un miracle quotidien, et qui peut aider à comprendre les temps révolus, peu riches en documents, mais d'un intérêt capital puisque la jeunesse, chez les peuples, comme chez les individus, donne souvent la clef du caractère adulte. C'est du moins alors la pensée de Michelet. Jusqu'en 1831 il attache une importance extrême aux races, sous la double influence de son ami intime, le naturaliste et médecin anglo-gallois Edwards, et d'Augustin Thierry, dont il suit de près la pensée dans son étude des populations gauloises, Ibères et Celtes (3). Il est vrai que sa croyance en cette théorie facile des races va s'affaiblir à mesure que se formera et se fortifiera en lui la théorie de la liberté humaine, de la personnalité d'un pays sortant du « puissant travail de soi sur soi » (4). Il n'en est pas moins vrai qu'il attache une extrême importance au caractère essentiellement celtique de la population primitive de la Gaule. « La base originaire, celle qui a tout reçu, tout accepté, c'est cette jeune, noble et mobile race des Gaël, prompte à apprendre, prompte à dédaigner, avide de choses nouvelles. Voilà l'élément primitif, l'élément perfectible » (5). Il reconnaît la permanence, en France, de certaines tendances, d'éléments celtiques. Il retrouve en partie, dans le français, la langue gauloise « sans doute analogue aux dialectes gallois et bretons, irlandais et écossais » (6). Beaucoup de mots remontent à « une époque où la Gaule, la Grande-Bretagne et l'Irlande étaient encore sœurs, où elles avaient une population, une religion, une langue analogues, où l'union du monde celtique n'était pas rompue encore » (7). Il croit que la langue et le caractère des Celtes ont exercé une influence appréciable sur la langue romane, et sur les tendances de la population française (8). « Si l'élément celtique a persisté dans la langue, il faut qu'il ait duré ailleurs encore, qu'il ait survécu dans les mœurs comme dans le langage, dans l'action comme dans la pensée » (9).

Si cette question de races n'avait plus pour lui, en 1834, une importance décisive, elle en avait encore une qui restait appréciable; nous le voyons, en 1872, s'attacher à rechercher ses propres

---

(3) G. Monod. *La vie et la pensée de Jules Michelet*, 1923, pp. 271-272.

(4) Michelet. *Histoire de France*, 1833. Préface. — (5) *Ibid.*, p. 103. — (6) *Ibid.*, p. 113. — (7) *Ibid.*, p. 115.

(8) Monod. *Op. cit.*, p. 275.

(9) Michelet. *Histoire de France*, p. 113.

origines et à attribuer à chacune d'elles tel ou tel trait de son caractère. La curieuse note qu'il rédigea sur ce point à la veille de sa mort a pu laisser entendre qu'une branche de sa famille aurait été d'origine irlandaise et qu'il expliquait par là certains traits de son caractère (10). Mais pour ce grand historien passionné, les origines de la France ont certes plus d'importance que les siennes propres.

Tout ce qui touche, de près comme de loin, un être aimé, devient plein d'intérêt: puisque l'on peut voir dans les Irlandais de lointains cousins des Français, Michelet ne saurait les négliger. C'est tout d'abord à ce titre que l'Irlande, vieux pays celtique, l'intéressera et l'attirera. Il a lu tout ce que l'érudition (vraie ou fausse) pouvait lui fournir d'ouvrages sur les Celtes, les Ecossais, Gallois et Irlandais (11). De toutes ces œuvres de diverse valeur, et que Michelet a dû étudier avec une double passion, d'historien en présence de faits nouvellement révélés, et de poète que charme l'audace des théories que font naître ces découvertes, qu'a-t-il tiré?

Lorsqu'il publie son *Précis de l'Histoire Moderne*, en 1827, il n'a pas encore entrepris ces lectures, l'Irlande n'est citée qu'une fois dans un exemple typique de rébellion irlandaise sous l'influence des bardes (12). Le lecteur admiratif de Walter Scott (13) n'a pu passer sous silence le « jeune héros celtique » ni le « chant des bardes ».

Dans l'*Introduction à l'Histoire Universelle*, nous trouvons déjà un rapprochement des caractères français et irlandais dû à un même fond racial « le goût de l'action et de la guerre, l'épée rapide (14), l'argument et le sophisme toujours prêts, sont les caractères communs aux peuples celtiques. La valeur et la dialectique hibernoises ne sont pas moins célèbres que celles de la

(10) Papiers manuscrits de Michelet. Legs Monod. Carnavalet B I 4 A 3744 (cotes 1 à 5) H., 20 avril 72. Les familles dédoublées, les races, d'abord en moi et les miens. Les Michelet: les Wallons-irlandais: Edmond. Wallon pour le cœur = Narcisse.

(11) Le plus grand nombre de ces ouvrages n'est pas fondé sur des documents originaux et était propre à induire Michelet en erreur plutôt qu'à l'éclairer (renseignement fourni par le Professeur J. Hogan, de l'Université de Cork, après examen critique de la liste des lectures de Michelet sur la question).

(12) *Précis d'Histoire Moderne*, pp. 168, 169.

(13) On relève dans la « Liste de mes lectures du 15 juin 1818 au 1<sup>er</sup> janvier 1829 »: en 1822, six ouvrages de Scott, deux en 1823, un en 1824, quatre en 1825.

(14) En italiques dans le texte.



France » (15). Nous y trouvons aussi une autre attitude de Michelet: une sympathie qui vient cette fois de son antipathie pour l'Angleterre « ...et je ne parle pas de ce fatal *remora* de l'Irlande que l'Angleterre ne peut ni traîner ni jeter à la mer » (16).

Ce n'est qu'à dater de son étude sur les origines de la France (17) que Michelet concentre son effort sur les Celtes. Il s'y attache d'autant plus passionnément que la préhistoire et l'histoire des origines étaient absolument inconnues à cette date. On ignorait les hommes des cavernes, les Ibères et les Ligures. « Les Celtes, pour Michelet, forment donc la première couche de population française. Michelet croyait les monuments mégalithiques dus aux Gaulois » (18).

Que dit-il de ces Celtes, qu'il croit être nos premiers ancêtres, et auxquels il rattache étroitement les Irlandais à chaque tournant de son étude? Dès les premières pages, il prend parti: il vient d'étudier « La race Gallique » d'après Strabon et Posidonius: « Tel est le premier regard de la philosophie sur la plus sympathique et la plus perfectible des races humaines » (19) et il fait suivre cette profession de sympathie d'une description du caractère des « Galls ou Celtes » qui pourrait encore s'appliquer aux Irlandais, presque mot pour mot; nous sommes donc, dès les premiers pas, renseignés sur son attitude vis-à-vis d'une race qu'il connaît avec exactitude.

Il note que les « Gaulois forment une prolifique et belliqueuse nation » (20) mais ce qui l'intéresse le plus vivement c'est le caractère spéculatif et philosophique de cette race. Nous avons vu Michelet se passionner pour tous les problèmes du druidisme, des traditions religieuses des Gallois et Irlandais (21), tâtonnant dans les ténèbres de cette préhistoire qui commence à être le prétexte de rapprochements extrêmement hardis, faits pour lui plaire.

Il explique la facilité avec laquelle les peuples celtiques ont accueilli le christianisme par la concordance de cette nouvelle religion avec la philosophie druidique, « ...la langue et la religion nationales n'avaient pas péri... Quand la nouvelle croyance parut au monde... la Gaule la reçut avidement, sembla la reconnaître et

(15) *Introduction à l'Histoire Universelle*, p. 449. — (16) *Ibid.*, p. 458.

(17) Pour le premier volume de *l'Histoire de France*.

(18) Monod. *Op. cit.*, T. I, p. 275.

(19) *Histoire de France*, T. I, p. 6. — (20) *Ibid.*, p. 18. — (21) *Ibid.*, p. 39 et Eclaircissements 39.

retrouver son bien. La place du druidisme était chaude encore » (22).

Pour lui, c'est le génie celtique qui se révèle dans les grands philosophes; « Le Breton Pélage pose la loi de la philosophie celtique, la loi suivie par Jean l'Erigène (l'Irlandais), le Breton Abailard et le Breton Descartes (*sic*) » (23).

Esprit philosophique et individualisme vont de pair; dans sa sympathie pour ce double caractère, Michelet rapproche le génie celtique du génie grec: « Le génie celtique, qui est celui de l'individualité, sympathise profondément avec le génie grec... » (24). « Jean-le-Scot ou l'Irlandais renouvela les doctrines alexandrines au temps de Charles-le-Chauve » (25).

« La plus perfectible des races humaines » rejoint donc en son essence celle dont la perfection eut pour fruits la civilisation européenne.

Que deviendra-t-elle à travers l'histoire? C'est la « Destinée de la race celtique » (26) que Michelet étudie en Gaule et hors de la Gaule et qui, maintes fois, l'oblige à se tourner vers l'Irlande, exemple unique de ténacité celtique. C'est là le troisième caractère qu'admire en elle Michelet.

Il éprouve une sympathie fraternelle, doublée de reconnaissance, envers ces peuples qui ont su conserver leur caractère celte à l'état presque pur et qui lui fournissent un document vivant pour mieux comprendre la France gauloise. « J'ai parlé ailleurs de la ténacité celtique. Qu'on me permette d'y revenir encore, d'insister sur l'opiniâtre génie de ces peuples. Nous comprendrons mieux la France si nous caractérisons fortement le point d'où elle est partie. Les Celtes mixtes, qu'on s'explique en partie par les Celtes purs, Bretons et Gallois, Ecossais et Irlandais, etc... » « Il me coûterait d'ailleurs de ne pas dire ici un adieu solennel à ces populations dont l'invasion germanique doit isoler notre France. Qu'on me permette de m'arrêter et de dresser une pierre au carrefour où les peuples frères vont se séparer pour prendre des routes si diverses et suivre une destinée si opposée » (27). « Tandis que la France... les vieilles populations celtiques assises aux roches paternelles et dans la solitude de leurs îles, restent fidèles à la poétique indépendance de la vie barbare, jusqu'à ce que la tyrannie étrangère vienne

---

(22) *Ibid.*, p. 94. — (23) *Ibid.*, pp. 92, 93. — (24) *Ibid.*, Appendice 98. — (25) *Ibid.*, T. I, pp. 98-206. — (26) *Ibid.*, Titre du Ch. IV, p. 104. — (27) *Ibid.*, p. 115.

les y surprendre. Voilà des siècles que l'Angleterre les y a en effet surprises et accablées. Elle frappe infatigablement sur elles comme la vague brise à la pointe de Bretagne ou de Cornouailles. La triste et patiente Judée qui comptait ses âges par ses *servitudes* n'a pas été plus durement battue de l'Asie. Mais il y a une telle puissance de vie dans le génie celtique, une telle puissance de vie en ces races, qu'elles durent sous l'outrage et gardent leurs mœurs et leur langue. Races de pierre, inusables comme leurs rudes monuments druidiques... » (28).

Cependant cette admirable ténacité est la cause même de la décadence celtique, elle explique la ruine de l'Irlande. « Il semble qu'une race qui ne changeait pas, lorsque tout changeait autour d'elle, eût dû vaincre par sa persistance seule et finir par imposer son génie au monde. Le contraire est arrivé: plus cette race s'est isolée, plus elle a conservé son originalité primitive, plus elle a déchu et est tombée. Rester original, se préserver de l'influence étrangère, repousser les idées des autres, c'est demeurer incomplet et faible » (29).

Faiblesse de l'individualisme outré qui périt dans le monde où l'union fait la force. Michelet suit cet individualisme à travers l'Eglise Celtique, c'est-à-dire Irlandaise; au passage, il souligne la dette de reconnaissance de la France envers saint Colomban, « missionnaire ardent et impétueux (qui) rattacha un instant la Gaule aux principes de l'Eglise Irlandaise », envers ses « douze compagnons » et la « foule d'autres (qui) semble les avoir suivis pour peupler les nombreux monastères que fondèrent ces premiers apôtres », envers l'Eglise Celtique, « dont les mœurs et les lumières faisaient honte au caractère barbare qu'avait pris celle des Gaules » (30). Il laisse toujours percer sa prédilection, non déguisée, pour cette Eglise Irlandaise dont « en général, la tendance est mystique, et qui enivrée d'un indomptable esprit d'individualité et d'opposition n'était d'accord ni avec Rome, ni avec elle-même » (31).

L'historien qui fera revivre avec tant d'amour le Moyen-Age vibre déjà en rappelant ces siècles d'or d'Erin, au caractère si médiéval, et où l'imagination s'enchanté: « Plus tard... nous voyons l'Eglise celtique s'ébranler de l'Occident, de l'Irlande. D'intrépides et ardents missionnaires abordent, animés de dialectiques et de

---

(28) *Ibid.*, p. 116. — (29) *Ibid.*, p. 118. — (30) *Ibid.*, p. 209. — (31) *Ibid.*, p. 213.



poésie. Rien de plus bizarrement poétique que les barbares odyssées de ces saints aventuriers, de ces oiseaux voyageurs qui viennent s'abattre sur la Gaule avant, après saint Colomban; l'élan est immense, le résultat est petit ». Il est petit parce que les efforts ne sont pas coordonnés, parce que « l'Eglise celtique s'isole de l'Eglise universelle: elle résiste à l'unité, elle refuse à s'agréger, à se perdre humblement dans la catholicité européenne » (32).

L'Eglise celtique périra comme l'Etat celtique a déjà péri. Et Michelet pleure cette double mort, comme il déplore la mort de tout ce qui fut élan ou source vitale; il se place avec « l'indomptable espérance (qui) a été le génie de ces peuples » et, avec elle, il chante et pleure cette « grande race » en attendant le jour de sa résurrection « comme la fée Vyvyan pleurant la mort de Myrdhyn », « ses chants sont pleins de larmes mais pleins d'espoir aussi » (33).

« L'autre (moitié du monde celtique) pleine d'une vie, d'une sève indomptable, multiplie et croît en dépit de tout. On entend bien que je parle de l'Irlande. L'Irlande! pauvre vieille aînée de la race celtique, si loin de la France, sa sœur, qui ne peut la défendre à travers les flots! L'Ile des Saints, l'Emeraude des Mers, la toute féconde Irlande, où les hommes poussent comme l'herbe, pour l'effroi de l'Angleterre, à qui chaque jour on vient dire: Ils sont encore un million de plus! la patrie des poètes, des penseurs hardis, de Jean l'Erigène, de Berkeley, de Toland, la patrie de Moore, la patrie d'O'Connell! Peuple de parole éclatante et d'épée rapide, qui conserve encore dans cette vieillesse du monde la puissance poétique. Les Anglais peuvent rire quand ils entendent, dans quelque obscure maison de leurs villes, la veuve Irlandaise improviser le *coronach* (34) sur le corps de son époux, pleurer, *pleurer à l'irlandaise, to weep irish*, c'est chez eux un mot de dérision.

« Pleurez, pauvre Irlande, et que la France pleure aussi en voyant à Paris, sur la porte de la maison qui reçoit vos enfants, cette harpe qui demande secours. Pleurons de ne pouvoir leur rendre le sang qu'ils ont versé pour nous. C'est donc en vain que

(32) *Ibid.*, p. 122. — (33) *Ibid.*, p. 123. *Vyvyan* est Viviane; *Myrdhyn*, Merlin.

(34) Note de Michelet. C'est une improvisation en vers sur les vertus du mort, à la fin de chaque strophe un chœur de femmes pousse un cri plaintif. Dans les cantons éloignés de l'Irlande, on s'adresse au mort et on lui reproche d'être mort, quoiqu'il eût une bonne femme, une vache à lait, de beaux enfants et sa suffisance de pommes de terre (Logan).

quatre cent mille Irlandais ont combattu, en moins de deux siècles, dans nos armées. Il faut que nous assistions sans mot dire aux souffrances de l'Irlande » (35).

Il ressort de cet examen l'attitude bien nette de Michelet vis-à-vis de l'Irlande, pays celtique, avant son voyage: il sait tout ce que l'histoire a pu lui apprendre sur la destinée de ce peuple qu'il considère comme frère du peuple français et, à ce titre déjà, il lui est cher. Il a dégagé de ses lectures nombreuses et diverses les caractères essentiels de cette race (36): esprit philosophique, religieux, mystique et poétique, individualité extrême, vitalité, ténacité, impuissance sociale, et ce portrait attire toutes ses sympathies. Sans les connaître encore, il pense avec émotion à ces cousins de l'Ouest, à ces éloquents Irlandais, prolifiques, curieux et indépendants comme nos ancêtres Gaulois, tenaces et vivaces, éternels défis à la tyrannie de l'orgueilleuse Angleterre.

\*

\* \*

L'Angleterre! Les Irlandais rebelles à son joug... Le caractère celte opposé au caractère anglais... le rapprochement est constant, l'opposition jaillit sans cesse, l'un appelle l'autre, et l'historien ne peut penser à l'Irlande sans immédiatement voir apparaître la dure maîtresse de la destinée de ce pays. L'Irlande, vivant défi à la puissance anglaise, l'Irlande toujours écrasée, jamais soumise, miracle de constance dans une lutte inégale, l'Irlande de 1830, dressée en face de l'Angleterre de 1830, fait pâlir dans la pensée de Michelet l'antique Ile des Saints, de sorte que son attitude vis-à-vis de ce pays sera très fortement conditionnée par son attitude vis-à-vis de l'Angleterre. L'une éclaire et, dans une certaine mesure, explique l'autre. L'Angleterre est certainement alors le pays étranger qui intéresse le plus vivement Michelet, c'est celui qu'il sait devoir rencontrer, sinon le plus fréquemment, du moins aux moments les plus critiques de l'Histoire de France; c'est lui qu'une lutte séculaire va dresser contre notre pays dans son prochain livre du Moyen-

---

(35) *Ibid.*, pp. 125, 126.

(36) Deux notes manuscrites, dans les papiers de Michelet (Legs Monod: A 3721, Cote 8 (9) et (9 bis) insistent sur certains traits du caractère celte. Nous croyons utile de publier ici la seconde: « Celtes *persistance*? Comment sont-ils si mobiles et si constants? Ils sont constants dans leurs vieilles mœurs, précisément parce qu'ils sont mobiles dans les nouvelles entreprises, dans ce qui n'est par leurs vieilles routines ».

Age, c'est pour le mieux connaître, essayer de le comprendre, qu'il entreprend son voyage outre-Manche, en 1834.

Dans quelle mesure l'Irlande bénéficiera-t-elle de son attitude vis-à-vis de l'Angleterre?

L'influence de la pensée anglaise sur la formation des idées philosophiques de l'historien a été grande, la littérature anglaise eut également une part importante dans sa vie intellectuelle entre 1820 et 1830 (37) mais presque tous ses auteurs favoris étant Ecossais (38) ou Irlandais (39), Michelet « fait une distinction très nette entre la nation britannique et sa littérature » (40). L'Angleterre, étroite dans ses idées sociales, emprisonnée dans ses castes et son système féodal, contraire à toute liberté, c'est « l'ennemie ». Une note manuscrite de Michelet résume ses griefs: « *Cant* parce qu'ils se respectent mieux. Dur légalisme... il manque certaine délicatesse de religion (*la grâce a manqué*) ni *Imitation*, ni *Pucelle*, ni *Fénelon*, ni *Rousseau*... n'ont jamais compris la folie des grandes choses, ni croisade ni révolution » (41).

Ici encore l'opposition se fait obligatoire entre cette nation où « la grâce a manqué » et « l'Ile des Saints », source inépuisable, semble-t-il, de missionnaires, de voyageurs intrépides, de philosophes non moins hardis; eux ont compris « la folie des grandes choses » et ces héros sont merveilleusement lyriques.

De nature essentiellement passionnée, et patriote qui saigne de tous les échecs subis par la France, Michelet, avec toute la sincérité de sa grande âme honnête, essaie d'être exempt de tout parti-pris vis-à-vis de l'Angleterre, mais ses sentiments en 1834, sont nettement anglophobes. « Il partageait les sentiments d'hostilité et de rancune commune à tous les Français qui avaient grandi pendant les guerres de l'Empire » (42). « La guerre des guerres », s'écrie-t-il, « le combat des combats c'est celui de l'Angleterre et de la France, le reste est épisode ». « Les Grands » (43) Français, ce sont, avant tout, pour lui, à cette époque, les grands ennemis de l'Angleterre. Et tous ceux qui, dans l'histoire, se sont dressés contre elle, tous ceux qui ont essayé d'ébranler cet orgueil, cette puissance injuste, sont des amis de la France, et sont à ce titre chers au cœur

(37) Cf. J.-M. Carré. *Michelet et son temps*, pp. 143-205.

(38) Reid, Stewart, Scott. — (39) Swift, Sterne, Goldsmith. — (40) J.-M. Carré, *ibid.*, p. 150.

(41) Legs Monod (Carnavalet) A 3721 (9), cote 14; 7 mars 1839.

(42) G. Monod. *Op. cit.*, T. I, p. 329. — (43) J.-M. Carré. *Op. cit.*, p. 154.



de Michelet; est-il un exemple plus frappant que celui de l'Irlande? L'Irlande irréductible, clamant depuis des siècles son droit à la liberté individuelle, l'Irlande terre du paupérisme le plus atroce, et, par cela, horrible preuve de l'inhumanité du système social anglais, l'Irlande est pour Michelet le revers de la médaille britannique; l'ennemie éternelle de « l'odieuse » (44) nation recevra d'autant plus d'amour que l'autre méritera plus de haine.

\*

\* \*

L'Angleterre, pays des castes sociales et de l'inégalité, choque le libéralisme de Michelet. Le fonds de Michelet a toujours été l'amour du peuple, la passion de la liberté, la foi dans les principes de la Révolution dont son père représentait auprès de lui la tradition vivante (45). Le dogme de la liberté est indispensable à son individualisme ardent, celui de la victoire de la liberté contre la fatalité, de l'esprit contre la matière, indispensable à son idéalisme. Il se sent « citoyen du monde entier », il salue, avec Hugo « l'aurore des démocraties naissantes ». Il fait sienne « la mission de la France » qui est d'être « le guide des nations dans le grand pèlerinage de l'humanité en marche vers la liberté et la lumière » (46). Il s'est si bien identifié à la France que l'on peut faire sien ce qu'il dit du peuple français dans *l'Introduction à l'Histoire Universelle*: « Il s'intéresse à la liberté du monde, il s'inquiète des malheurs les plus lointains. L'humanité toute entière vibre en lui » (47). Nous le voyons aux environs de 1830, véritable « professeur de libéralisme » du jeune rhétoricien Charles de Montalembert. Tous deux se posent en champions et en défenseurs des nations opprimées, de l'Irlande et de la Pologne. Lorsque, en 1831, Montalembert fait paraître dans *l'Avenir* ses articles sur l'Irlande, il s'empresse de les envoyer à Michelet.

Le même élan de sympathie qui le porte vers la Pologne, qui le fait se réjouir de l'indépendance de la Belgique, le jette dans le groupe des amis de l'Irlande. Il partage le beau rêve de tous les jeunes libéraux: arracher au joug de l'Angleterre féodale ce peuple opprimé, le redresser, lui redonner une vie libre et voir s'épanouir

---

(44) *Histoire de France*, T. II, p. 86.

(45) H. Chabot. *Michelet* (Edition des œuvres complètes, en 6 vol.). Introduction, p. 22; et Ph. Van Tieghem. *Michelet*.

(46) J.-M. Carré. *Op. cit.*, Introduction, p. XXI. — (47) *Introduction*, p. 462.

son individualisme. Mais pour Montalembert c'était, surtout, arracher un peuple catholique à l'oppression religieuse. Quelle sera l'attitude de Michelet en face de cet aspect essentiel de la nation irlandaise: le catholicisme?



« Aux environs de 1831 » note M. Monod, « Montalembert, Lamennais, Nettement, toute l'école de l'*Avenir*, le considéraient sinon comme un des leurs, mais du moins comme un allié et un ami » (48). Est-ce à dire que Michelet, en 1831, peut être rangé parmi ces jeunes et actifs catholiques? Certes non, mais nulle attitude hostile à la religion ne faisait alors obstacle à leur amitié.

Michelet est un mystique au sens précis du mot (49). Sa sensibilité le fit, dès l'enfance, pencher vers un mysticisme religieux. Cette tendance était innée, l'éducation qu'il avait reçue de ses parents avait été athée et voltairienne. « Cependant rien n'est plus éloigné de Voltaire, par le ton comme par l'esprit, que Michelet. Il n'y a chez lui... ni la moquerie à l'égard des choses religieuses, ni le froid déisme de celui-ci. Rien de moins voltairien que l'exaltation mystique de Michelet et ses effusions sentimentales » (50). « A dix-huit ans, sans guère subir d'influence, par un besoin de son cœur, il se fait baptiser dans un élan momentané de foi chrétienne » (51).

L'époque ne peut qu'entraîner Michelet dans la voie du catholicisme. « Il ne faut pas oublier que tous ceux, qui, comme Michelet, avaient pris part au mouvement de réaction spiritualiste contre le sensualisme et l'irrégion du XVIII<sup>e</sup> siècle, avaient considéré le mouvement de renaissance religieuse au sein du catholicisme avec une profonde sympathie, que Michelet s'était senti uni de cœur à Chateaubriand et aux rédacteurs de l'*Avenir*. » « C'est le moment de l'apologie du Christianisme par Chateaubriand, Lacordaire, Lamennais, Hugo, Auguste Comte. Il n'y a donc nullement à s'étonner de voir Michelet marcher dans la voie où marchaient ses contemporains les plus illustres et les plus applaudis » (52).

---

(48) Monod. *Op. cit.*, T. II, p. 128.

(49) Tel que le définit Littré: « Celui qui prétend connaître Dieu sans intermédiaire ».

(50) Monod. *Ibid.*, p. 183. — (51) Ph. Van Tieghem. *Michelet*, p. 6. — (52) Monod. *Op. cit.*, T. II, p. 130.

Son ami Eugène Noël donne 1843 comme date de sa rupture absolue avec la religion catholique (53).

Lors de son voyage, en 1834, il n'est pas encore éloigné de cette religion. Michelet vit avec l'histoire qu'il ressuscite; il en est alors au Moyen-Age chrétien. « Il est la France et sa foi est celle de la France aux divers moments de son histoire » (54). Jamais il n'aura été, jamais il ne se retrouvera dans un état d'âme aussi favorable à la religion catholique, il est tout prêt à s'enthousiasmer pour la foi Irlandaise et il sera, à tout le moins, un témoin impartial sinon sympathisant des manifestations de cette foi.

\*

\* \*

L'attitude de Michelet vis-à-vis de la religion en général et du catholicisme en particulier, est donc celle d'une âme mystique, sincère, ardente, où l'imagination et la sensibilité dominent; son adhésion partielle et momentanée à une forme de religion traditionnellement française, sa tolérance, puis son intolérance, reflètent cette sensibilité, trait essentiel de son caractère, « une sensibilité malade, anormale, exaspérée » (55) par laquelle sa tendresse n'est point exempte de violence.

Il est né pauvre, son enfance a été dure, il a connu la lutte quotidienne contre la misère, les querelles familiales qu'elle provoque, les privations qu'elle entraîne: la faim, le froid, la fausse honte vis-à-vis de ses condisciples fortunés; et cette expérience ne l'a ni durci, ni aigri, elle l'a enrichi d'une compréhension pleine de tendresse, vibrante d'émotion pour tout ce qui est pauvre (56), tout ce qui souffre; sa violence n'apparaît que pour jeter l'anathème sur la cause de cette pauvreté, de cette souffrance.

En pleine jeunesse, il écrit à son ami Poinso: « Les gens contrefaits, les infirmes, les faibles et même les animaux qui, souvent, nous touchent de si près, m'émeuvent. Je voudrais que tout autour de moi fût heureux. Parfois ce sentiment d'humanité et celui de mon impuissance est si vif qu'il va jusqu'à la dou-

---

(53) E. Noël. *Jules Michelet et ses enfants*. Pour tout ce qui concerne Michelet et le catholicisme, cf. Guehenno. *L'Evangile éternel*, Paris (cahiers verts), 1928, in-16.

(54) Guehenno. *Op. cit.*, p. 73. — (55) Ph. Van Tieghem, *Michelet*, p. 4.

(56) Il a toujours aimé les pauvres; sa puissance d'aimer, son amour de l'humanité, sa générosité, se manifestent par une activité charitable efficace indiquée par Monod (*Op. cit.*, T. I, p. 7, p. 33; T. II, p. 225, nombreux exemples) et que révèle sa correspondance inédite (Legs Monod. Carnavalet).



leur » (57). Que ne sentira-t-il pas lorsqu'il sera mis en présence d'une nation entière d'infirmes, de faibles et de malheureux; quelle ne sera pas sa douleur devant son impuissance à lui rendre le bonheur, quelle ne sera pas sa colère, sa violence contre la Nation qui a créé, qui maintient volontairement cet état de choses!

Comme tous ceux qui débordent de vitalité, la faiblesse l'émeut profondément: il voudrait infuser sa propre énergie, ranimer de son élan vital, secourir de tout son pouvoir.

Il aime ceux qui souffrent et parce qu'ils souffrent, il avoue que la cause initiale de ses amours pour Pauline, puis pour Madame Dumesnil, enfin pour sa seconde épouse fut l'attrait du malheur, de la maladie, de la faiblesse sans remède (58).

Lui qui voit les nations comme des êtres vivants, personnels, caractérisés comme les humains, quelles ne doivent pas être sa vision de l'Irlande mutilée, sa réaction sensible et son attirance pour tant de souffrances!

## II

En août 1834, Michelet s'embarque pour l'Angleterre. Il veut aller observer sur place ce peuple qu'il abhorre sans le connaître directement, cette force qu'il ne peut nier et qui le trouble.

Dans son *Histoire de France* il a atteint la Guerre de Cent Ans; or s'il est bon archiviste, savant qui œuvre à l'aide de nombreux documents, cependant « le sentiment de la vie est chez lui le plus fort. C'est un instinct auquel tout cède » (59); un voyage d'étude en Angleterre, avant d'entreprendre le récit des premières luttes entre ce pays et le nôtre, lui semble indispensable.

L'étude de l'Angleterre serait incomplète sans celle de son « fatal remora », l'Irlande; parti de France le 7 août, de retour le 5 septembre, Michelet ne passe que vingt-huit jours dans les Iles Britanniques, il en consacre trois à l'Irlande.

Il ne voyage point seul. Sa nature affectueuse et communicative avait beaucoup souffert de la solitude lors de ses premiers voyages (60). « Michelet n'est pas, ne sera jamais un solitaire. Son cœur frémissant veut un compagnon » (61). Il ne peut être question

(57) *Journal*. Lettre à son ami Poinso, mercredi 31 mai 1820.

(58) Cf. Monod. *Op. cit.*, T. II, p. 224 et suiv. — (59) Chabot. *Op. cit.*, p. 31.

(60) En Allemagne (1828), en Italie (1830). — (61) Daniel Halévy. *Michelet*, p. 24.

d'emmener sa femme Pauline et ses enfants, alors tout jeunes, ni même son père, dans un voyage d'études qui promet d'être rapide et absorbant. Michelet le regrette, il souffre de la séparation, et ses lettres d'Angleterre expriment toutes, intensément, le mal du pays et du foyer. Cependant, il a compagnon fort agréable, et très affectueusement dévoué, en son ancien élève et ami Chéruei (62). Cet ancien élève de Michelet à l'Ecole Normale, « un des meilleurs et des plus chers » (63), alors professeur au Lycée de Rouen, s'occupe d'histoire de Normandie et a grand intérêt à connaître l'Angleterre. L'idée de visiter ce pays en compagnie du maître aimé et admiré lui fait négliger toute prudence vis-à-vis de sa santé; mais il oublie sa propre souffrance pour soigner de son mieux Michelet atteint d'un mal de dents (64), et qui, hors ce malaise, déclare être mieux portant que jamais, d'une vitalité comme exaltée par l'intérêt du voyage, et que les fatigues ne semblent pas toucher.

La rapidité du voyage de Michelet est heureusement compensée par l'intensité avec laquelle il vit et observe. Il « trouve le moyen de tout voir avec une précision extraordinaire et encore, à propos de ce qu'il voit, de juger, de réfléchir, d'imaginer, de mêler les observations de l'historien et du politique à celles de l'artiste » (65) et, selon son habitude, il note ses impressions au jour le jour dans un journal de voyage. Il écrit, quelques jours avant de quitter l'Angleterre: « Je crois avoir tiré un immense parti de mon voyage. Il ne s'est point passé de jours que je n'aie plusieurs feuillets à écrire, sans compter les lettres. Je rapporte un énorme manuscrit » (66). « Enorme » peut sembler, au premier abord, un qualificatif exagéré pour un manuscrit qui comporte quelques soixante-huit pages (67), mais, outre que ces feuilles sont couvertes d'une écriture fine et serrée, la matière en est très dense;

(62) « Il est impossible d'avoir un compagnon plus agréable que Chéruei ». Lettre inédite à Pauline, datée de Warwick, 19 août.

(63) Monod. *Jules Michelet*, 1905, p. 104. C'est lui qui présentera à Michelet son futur gendre Alfred Dumesnil.

(64) Lettres inédites. Edimb., 22 août. « Je vais bien, sauf le mal de dent, Chéruei n'est pas aussi bien, ce serait plutôt à moi de le soigner. »

(65) Monod. *Michelet*, 1923, Tome II, p. 24.

(66) Lettre inédite à Pauline. Manchester, 19 août.

(67) Voir dans l'Appendice tous détails touchant ce manuscrit, le livre qu'en a tiré Mme Michelet et la copie fidèle du manuscrit lui-même.

elles sont remplies de conversations intéressantes, d'observations sur les mœurs des populations qu'il traverse, sur les paysages entrevus, sur la nature des campagnes parcourues.

\*

\* \*

Grâce à ces notes hâtives, quotidiennes, nous pouvons suivre Michelet pas à pas et revivre ce voyage en sa compagnie. Il débarque à Dublin le dimanche 17 août de grand matin. Cette journée et la suivante, les deux seules qu'il consacre à la capitale irlandaise, sont remplies d'une activité débordante: promenades d'observation dans la ville, assistance à un service religieux, visites multiples, dîner et soirée dans une famille irlandaise.

Il se fait tout d'abord conduire chez l'une des personnes qui lui ont été recommandées, et la première figure irlandaise qui le frappe est celle de son guide; il l'observe avec une précision aiguë à laquelle aucun détail n'échappe et c'est une image de misère physique et morale qu'il rencontre: « Notre guide sans bas... tout brisé par la misère et l'eau-de-vie »; cette détresse populaire va s'attacher à lui, s'acharner sur lui, l'étreindre constamment pendant son court séjour (68).

Immédiatement après ce premier contact avec la misère populaire, il fait connaissance avec un représentant de la petite minorité irlandaise fortunée: il trouve chez lui le Docteur Mac Nemara. Deux traits caractéristiques frappent dans ce jeune Irlandais: sa belle prestance de sportif, type, non dégénéré par les privations, d'une race habile à tous les exercices du corps, les jeux et la guerre; et sa chaude amabilité. Michelet, qui venait de souffrir de la réserve et de la froideur rencontrées en Angleterre, revit et s'épanouit à son cordial accueil. Ce médecin « très affectueux » introduira Michelet dans son foyer, et l'image que l'historien emportera de l'Irlande cultivée sera fondée sur celle que lui offre cette famille. La chance le favorise, il aura fréquenté, non pas des Dublinois anglo-irlandais, mais de véritables Irlandais (69).

---

(68) Cf. Appendice.

(69) Grâce à la précision de Michelet qui note exactement, non seulement le nom, mais aussi l'adresse des personnes qu'il rencontre au cours de son voyage, nous avons pu retrouver quel était ce M. Mac Nemara: « M. Rawdon Mac Namara (179?-1836), né à Ayle, comté Clare, fut élu au Collège of Surgeons en 1815. Il épousa en 1818 Mary, fille de Georges Symmers of Dangom Park, Galway, descendant direct



Après cette visite matinale, Michelet et Chéruef prennent contact avec la ville en une promenade qui longe d'abord les quais de la Liffey. Immédiatement la ressemblance le frappe de l'atmosphère, du *climat* de Dublin avec celui de Paris (70). Ressemblance qui émane de la disposition des lieux et du peuple qui y circule, tout défiguré qu'il est par la misère. « Quoique ces quais soient plus réguliers et sur une rivière moins large, je leur trouve une ressemblance avec les nôtres. Il y manque le Louvre, les Tuileries, les Champs-Élysées, les Invalides, c'est-à-dire la force, la nationalité. Dans la population aussi je retrouvais la France, mais enlaidie, *abrutie* (71), sauvage. » On le sent frémissant à cette double rencontre: une image de sa chère France, mais horriblement dégradée. Les courtes notes qu'il griffonne hâtivement, au soir de ses journées si pleines, ne contiennent aucun développement, aucune effusion personnelle, et c'est à nous de dégager ce qu'il y a de latente émotion. Que cette émotion existe, l'écriture même de Michelet plus nerveuse, plus irrégulière en certains passages, en est une preuve matérielle; mais surtout, nous retrouverons certaines de ses impressions de voyage utilisées dans ses œuvres postérieures, et où il exprimera son émotion renaissant sous l'évocation du souvenir.

Cette première promenade sur les quais et dans les rues de Dublin l'a véritablement bouleversé; ses notes hachées, tantôt détaillent la déchéance du peuple misérable: « La sensualité, l'ivrognerie étaient sur tous les visages; presque à chaque porte, une femme triste et comme idiote, tenant dans ses bras un, deux enfants »; tantôt, portent sur les responsables de cette déchéance: « Les gens *comme il faut* sont *vulgairement* anglais » (72); tantôt, insistent sur la ressemblance de la ville avec Paris et sur le caractère vif, nerveux de ses habitants. « A la descente d'un pont que je comparerais volontiers à la descente du Pont Saint-Michel (73) vers le palais de Justice, un homme et une femme proprement mis se querellaient avec un horrible vieux petit bossu en loques; les cris

---

de l'officier qui porta l'étendard du Prince Charles à la Bataille de Culloden. Auteur de plusieurs ouvrages médicaux, il mourut à Dublin le 2 novembre 1836, laissant cinq fils et deux filles ». *Dublin Directories*, 1823-1845 et Cameron (Sir Chas), *History of Royal College of Surgeons of Ireland*, Dublin, 1916, pp. 451-452.

(70) Ressemblance qui s'impose à tout Parisien débarquant à Dublin, surtout s'il s'est arrêté à Londres en cours de route.

(71) Mot souligné dans le journal. Cf. Appendice.

(72) Mots soulignés dans le Manuscrit. Cf. Appendice.

(73) L'actuel O'Connell Bridge.

étaient si rauques, si sauvages, qu'on eût cru qu'ils allaient s'égorger; il se séparèrent assez paisiblement. »

Que l'émotion l'ait bouleversé à ce spectacle, plus que jamais au cours de tout son voyage, nous en trouvons la preuve dans un passage du *Peuple* écrit douze années plus tard, mais où il revit cette matinée de dimanche dans les rues de Dublin et qui éclaire merveilleusement son attitude dès les premières heures de son séjour en Irlande; son saisissement, sa terreur, sa douleur devant ce peuple si proche, en proie à de lourds « siècles de 1815 » (74); quelle fraternelle et immense pitié Michelet ne ressent-il point à cette vue, lui qui souffre au seul nom de Waterloo, qui ne peut juger l'Angleterre de sang-froid à cause de ce nom (75)!

Pour mieux pénétrer ce peuple, il veut, autant que possible, vivre de sa vie et, en ce dimanche matin, il se fait conduire à l'une des chapelles catholiques et assiste à la messe. La scène est saisissante dans son raccourci: « Des deux côtés, une foule de mendiants dégoûtants, une misère innombrable, profonde, incurable, à désespérer la charité... Tout l'auditoire était debout; sa ferveur suffisait, et de reste, pour le soutenir. Le prêtre accomplissait le sacrifice, avec une onction passionnée; plusieurs hommes du peuple s'y unissaient vivement de geste et de cœur; tous finirent par se mettre à genoux, quelque sale et dur que fut le pavé: des femmes, de jeunes demoiselles proprement mises, s'y mettaient et restaient de bonne grâce. Tout le peuple, il faut le dire, était bien laid, bien misérable, et ce qu'il y avait de plus cruel, c'est que la misère morale n'était guère moins visible que l'autre. Une chose seule brillait sur les visages déformés par la souffrance et les excès, c'était une foi aveugle, ardente, qui n'est peut-être ici que l'espoir d'une existence plus heureuse ».

Michelet, grâce à son don génial de voir, de comprendre, de sentir tout l'essentiel d'une scène en un moment, nous trace dans ce tableau un admirable résumé de la vie religieuse du peuple irlandais: la foule pressée, sa misère incurable, la pauvreté de l'église, la ferveur des ouailles et celle du prêtre, la foi qui sauve ces pauvres êtres (76).

(74) *Le Peuple*, 1846. (Cf. dans ce chapitre, p. 165.)

(75) « Waterloo était le symbole de triomphe de l'orgueilleuse Albion et de l'abaissement de la France, et nous avons vu quel tressaillement saisit Michelet quand ce nom abhorré tombe de sa plume... » Monod. *Op. cit.*, T. I, L. II, p. 329.

(76) On peut placer en parallèle à ce tableau celui d'un service religieux auquel

Sa sensibilité sympathique, sa sincère communion avec l'émotion de ce peuple opprimé en prière, sont telles qu'il voit trois symboles dans les trois tableaux qui ornent les murs de la pauvre église (77).

Michelet est déjà tout irlandisé; son antipathie pour l'Angleterre ne fait que croître; à la sortie de l'église, la statue de Guillaume lui est comme une insulte personnelle (78); puis c'est la statue de Nelson qu'il critique (79).

L'après-midi de cette même journée, il continue sa promenade observatrice à travers Dublin. Les plus petites scènes, les jeux des enfants l'arrêtent, sont pleines de sens pour lui; il en déduit la psychologie du peuple. Ses remarques sont triples. Les unes portent sur l'aspect physique de la race: « La chair et le sang dominant chez ce peuple »; ainsi que les « yeux bleus foncés, cheveux noirs (80), c'est-à-dire à la fois septentrional et méridional, c'est-à-dire le midi du nord ».

Le deuxième groupe de ses remarques porte sur le caractère des Irlandais, bien souvent qualifié de méridional, et qui n'est peut-être que celte; il note la violence des gamins qui se battent « en furieux, le petit frappait le grand avec une cuiller de fer »; « beaucoup de violence dans les enfants, ils boxent avec fureur »; les joueurs mettent une telle ardeur au jeu « qu'ils manquent de tomber » sur les familles assises sur l'herbe d'un parc. Violence rapide, signe de nervosité et non de brutalité: « Population violente, mobile même, mais non pas gaie comme la nôtre, il y a ici

Michelet assistera, le 25 août, dans la splendide cathédrale d'York. Il note que les fidèles sont placés dans le chœur seulement. La nef est inutile, « les Anglicans ont assez de peine à remplir le chœur ». Les assistants tournent le dos à l'autel pour écouter la musique fort belle et le chœur d'enfants à la voix ravissante; mais « la seule chose qui gâtait tout cela, c'était le prêtre, distrait, pressé, baillant et regardant sa montre » (Journal Inédit).

(77) « La Passion (figure Irlandais) »: le Christ innocent souffrant, image du peuple irlandais. — « Saint Michel terrassant (les Anglais) »: l'ange au glaive de feu symbolisant tous ceux qui se sont levés et se lèveront pour chasser le tyran. — Sainte Catherine et la harpe (n. irlandais) »: la nation irlandaise pleurant son infortune et animant les « Saint Michel » futurs.

Notre interprétation est donc très différente de celle donnée par Mme Michelet. Voir Appendice.

(78) On la fit sauter en 1928.

(79) Nelson Pillar, O'Connell Street, toujours existante.

(80) Le véritable type irlandais, rencontré dans les régions plus purement celtiques de l'Ouest, se distingue en effet par les yeux bleus d'outremer et les cheveux noirs.



une triste ivresse pour ceux qui n'y ajoutent pas celle des liqueurs fortes ».

Le troisième groupe de ses remarques se rattache à celles qui l'ont si fortement ému dans la matinée: la détresse de ce peuple qui cherche l'oubli soit dans l'ivresse, « la femme *ivre-morte* et son enfant de six ans assis à côté, qui attend qu'elle se réveille »; soit dans le tabac, « femmes qui fument ». Et comme un défi à cette misère, les « soldats anglais faisaient un contraste remarquable, si bien mis, si bien nourris ».

Michelet explique en partie cette dégradation du peuple irlandais par la mort (qu'il déplore) de « la langue nationale, poétique et subtile », « ce peuple... a changé de langue sans changer de génie ». Est-ce science, est-ce intuition géniale?, Michelet touche là à l'une des causes volontairement amenées en entretenues par l'Angleterre pour dénationaliser les Irlandais.

\*  
\* \*

Le journée du lundi (81) est consacrée aux visites et se termine par une fort intéressante soirée chez les Mac Nemara.

Michelet manque de nombreux personnages partis en vacances. Mais les « belles gravures » ornant le presbytère du Curé Flenaghham (82) lui suffisent pour deviner la lutte du catholicisme contre une menace d'envahissement protestant; « Ils combattent le protestantisme par l'art »... une gravure représente « le pape traîné en triomphe par le peuple de Paris ».

Le Docteur Mac Nemara lui fait visiter la bibliothèque de l'Université (83) dont il admire la richesse et des « manuscrits de l'Evangile en lettres ornées, du V<sup>e</sup> siècle » (84); puis ils se rendent à l'Académie (85) « où Sir W. Betham (86) nous reçoit fort bien et me montre deux manuscrits d'histoire et *poésie irlandaise* (87), XI<sup>e</sup> siècle, qu'ils vont publier, mais le Gouvernement anglais ne les aide en rien ».

(81) 18 août 1834.

(82) Father Mathew Flenaghham, curé de « Saint-Nicolas hors les Murs », située in Francis Street, Dublin. Cf. *Irish Catholic Directory*, 1858.

(83) Trinity College. Dublin. — (84) Sans doute le *Book of Kells*. — (85) Royal Irish Academy.

(86) Betham (Sir William), 1779-1853, Roi d'Armes d'Ulster, auteur de *Irish Antiquarian Researches*, 1827, *The Gael and the Cymri*, 1834, et *Etruria Ulrica*, 1842.

(87) Souligné dans le manuscrit de Michelet.

Cette résistance du Gouvernement anglais à publier les manuscrits de poésie irlandaise l'étonne moins que la magnificence de la bibliothèque que les Académiciens font sculpter et peindre, malgré leurs ressources limitées; il y voit un trait de caractère: « Emphase irlandaise ».

Le soir, Michelet et son compagnon répondent à l'invitation de M. et de Mme Mac Nemara: unique contact avec un foyer irlandais, mais dont il gardera un souvenir enchanteur, dû en grande partie au charme exquis de son hôtesse: « Les femmes irlandaises sont plus distinguées que les hommes irlandais (ex. Mme Mac Namara); elle ont même *plus de talent* que toute autre femme, anglaise ou française ».

Madame Mac Namara, Irlandaise de vieille souche (88), semble douée de grandes qualités: nous la voyons maîtresse de maison attentive à la bonne ordonnance du dîner, mère de famille dévouée, fière des dons de ses enfants, artiste enfin, qui anime la soirée, avec l'aide de ces derniers, par sa musique, ses chants et sa danse.

Dans cette famille riche, les qualités éminemment caractéristiques de la race ont pu s'épanouir. Michelet a constaté, dans ses promenades de la veille et du matin, à quel degré « d'abrutissement » et « d'avilissement » ce peuple si bien doué a pu tomber; dans ce foyer favorisé, il aura une image de ce que ce même peuple peut offrir de raffinement et de talents lorsqu'il est laissé à son génie personnel. Le fils aîné se fait entendre au piano, « vocation d'artiste, douceur, légèreté, netteté, force intime, organisation nerveuse ». « Madame joue les mélodies irlandaises, air national de saint Patrick, sautant mais passionné. » Elle chante les mélodies de Moore qui émeuvent son hôte mais qui le touchent moins que le récit qu'elle lui fait de « l'histoire du pauvre jeune Emmett ». Puis vient le tour des « gigs irlandaises, la danse nationale... C'est un trépidement des pieds et des mains comme de nos savoyards, danse rapide, ardente, tourbillonnante; le premier épuisé se retire, un autre succède ». Musique, chants et danse véritablement caractéristiques (89) de l'Irlande, restes d'une antique tradition et reflet

---

(88) Nous avons vu qu'elle était originaire de Galway, dernier refuge des vieilles familles hibernoises repoussées vers l'Ouest par la conquête anglaise. Elle conta à Michelet que « la main que Carolan (dernier barde gaélique irlandais) reconnu était celle de sa grand'tante » (Voir Appendice).

(89) Avec réserves quant aux mélodies de Moore. Cf. Ch. V et Ch. IX.

du tempérament celte, ardent, passionné, extrême; Michelet, pour la seule soirée irlandaise de sa vie, a été véritablement choyé par le sort.

La soirée s'achève par une conversation générale entre M. Mac Nemara, le précepteur de ses fils qui « ne lit que du français, du grec », « trouve la France bien supérieure à l'Angleterre dans les sciences » et « lit Victor Hugo », un certain Monsieur Pontet « français très aimable, protestant, proscrit de France » et nos deux voyageurs. La situation économique de l'Irlande, l'émancipation, sont les sujets principaux d'une conversation dans laquelle nous n'avons malheureusement que l'écho des opinions de Monsieur Pontet (90). Par celui-ci, nous avons la réaction protestante devant la victoire emportée par l'éloquence d'O'Connell (91).

Il ressort de cette conversation que la « misère incurable » du peuple irlandais ne peut être imputée à leur paresse, elle est uniquement due à l'organisation économique inique, voulue par l'Angleterre. L'Irlande pourrait fort bien nourrir sa population. « La terre est d'une *fertilité extraordinaire* dans certaines parties de l'Irlande, quelques arpents de terre auraient rapporté cette année 48 muids de blé ».

Tous ces détails n'ont pu qu'augmenter en Michelet sa rancune contre l'Angleterre égoïste et inhumaine.

La conversation porte enfin sur les curieuses et antiques coutumes irlandaises: celle du *croine* ou éloge funèbre improvisé en vers sur le corps du mort et accompagné des hurlements rythmiques des pleureuses professionnelles (92).

Cette agréable et intéressante soirée au foyer d'un jeune médecin de la capitale irlandaise a révélé à Michelet « tout ce qu'il y avait encore d'originalité primesautière dans les mœurs irlandaises et la puissance des sentiments patriotiques, entretenus par la poésie, en particulier celle de Thomas Moore » (93).

(90) Faut-il croire que la difficulté de s'exprimer en notre langue a obligé Mr. Mac Namara et le Précepteur à laisser la parole au Dublinois français?

(91) Cf. Appendice. — (92) Usage qui, paraît-il, existe encore dans le *West Galway*, nous n'en avons jamais été témoin.

(93) Monod. *Op. Cit.*, p. 329. En regard, nous pouvons placer le récit du dîner chez M. Materson, « jeune docteur anglais pratiquant à Londres ». Certes, Michelet dut établir le parallèle entre la jeune mère anglaise, « froide et guindée », et la charmante Mme Mac Namara; entre la conversation amicale au foyer de celle-ci et la joute oratoire irritante pour le patriotisme de Michelet, où se révèlent tous les



Le lendemain (94), Michelet et son ami partent en diligence pour Belfast. Pendant le long trajet (95) Michelet examine le paysage et essaie d'entamer la conversation avec ses compagnons de voyage: un « vieux très sale, l'air vif, triste, passionné » essaie de causer en latin (96) avec lui, lui désigne au passage une tour ronde.

La diligence emprunte une « route peu remarquable » dans l'intérieur des terres (97), les remarques de Michelet portent sur l'aspect économique des campagnes traversées: « Beaucoup de pauvreté après Dublin, mais elle diminue toujours en avançant vers le nord... innombrables petits morceaux de terre diversement cultivés... on sent partout la subdivision du fermage... des arbres, mais moins vieux qu'en Angleterre. Il est évident que le pays a changé plus souvent » (98). Dans la soirée, la diligence atteint une partie plus montagneuse et pittoresque, « la contrée prit un aspect plus grandiose ». Ce voyage ne lui a révélé ni la pauvreté des campagnes, ni la nature splendidement pittoresque des provinces du Sud et de l'Ouest, il n'a pu faire le rapprochement entre la race et le sol, comme il le fera pour la Bretagne (99).

Michelet ne passe à Belfast qu'une longue soirée d'été et une matinée (100), ce qui lui suffit pour dégager les deux caractères essentiels de cette grande ville, son double aspect si curieux de centre commercial et industriel et de foyer de guerre de religion. À peine hors de la diligence il note « des églises richement bâties » et « une magnifique blanchisserie de toiles. Cette ville a tout à coup acquis une population de 150.000 âmes ». Cette puissance industrielle britannique implantée en Irlande lui semble une tactique moderne d'envahissement: les manufactures remplacent les armées (101). La lutte perpétuelle entre les Irlandais catholiques

préjugés que les Anglais nourrissent contre les Français. Constamment, nous le voyons, l'antithèse se fait dans l'esprit de Michelet entre l'Irlande et l'Angleterre.

(94) Mardi 19 août 1834. — (95) Douze heures (8 h. à 20 h.).

(96) Ne parlait-il qu'irlandais, ou l'anglais de Michelet était-il trop pauvre pour entretenir une conversation? Toujours est-il que notre regret est vif que Michelet n'ait pu échanger des idées avec ce typique Irlandais.

(97) Alors que la route côtière entre Dublin et Belfast offre des points de vue splendides.

(98) Voir dans l'appendice les remarques sur les animaux, les fleurs, la population rurale.

(99) Cf. *La Mer*, p. 269. — (100) Arrivé à Belfast le mardi 19 août à 20 heures, il s'y embarque pour l'Ecosse le lendemain à midi.

(101) Cf. Appendice cette intéressante opinion.

qui ont pu demeurer en Ulster en vivant dans les faubourgs de Belfast, et les descendants des colons écossais et des huguenots, se manifeste dans les moindres détails: esprit de clan des citadins, articles de métaphysique dans les journaux, etc...

A midi il s'embarque pour Glasgow mais, s'il a quitté le sol irlandais, tout dans cette traversée lui parle encore de l'Irlande: le bateau porte à la fois la cause et le résultat de la famine: les bestiaux irlandais qui iront nourrir les Anglais; les minables émigrants chassés par la faim qui vont chercher du travail en Ecosse. « Le vaste et lourd bateau que nous montions était un véritable monde, une arche de Noé... A côté de ces animaux gisait bon nombre d'émigrants... quelques-uns sans bas ni souliers ». A cette image de la misère irlandaise qui poursuit Michelet même hors d'Irlande une fois encore s'oppose celle de la riche respectabilité anglaise « assise et non couchée, chapeau en tête, bon manteau, siégeait la respectable épouse d'un soldat anglais », ainsi que l'image de la beauté et de la cordialité des quelques Irlandais fortunés (102).

On pourrait dire que ce bateau symbolique portait un résumé du triple aspect de l'état social du pays que Michelet venait de visiter.

Qu'aura-t-il vu en ces quelques jours? Tout l'essentiel.

Et comme il n'a vu que cet essentiel, comme il n'a pas eu le temps de s'y accoutumer, de se perdre en des détails moins caractéristiques, il n'en a été que plus vivement frappé. Son émotion a été violente devant tant de misères et d'injustice, devant les possibilités d'une race si bien douée cependant, et elle n'a pas eu le temps de s'émousser. Le souvenir des scènes dont il a été témoin n'en sera que plus profondément incrusté en lui... Douze ans plus tard lorsqu'il les évoque dans *Le Peuple*, son émotion revit toute: « Je ne pouvais me consoler; tant que je fus en Irlande, j'en gardai une tristesse profonde, qui me revient tout entière pendant que j'écris ceci » (103).

---

(102) Voir Appendice comment ce « beau gentleman irlandais » console de son mieux Michelet, fort malade, en lui disant « que Nelson était presque toujours malade en mer »!

(103) *Le Peuple*, Livre III, Ch. IV, p. 243.

## III

Quelle influence ce court séjour en Irlande eut-il sur Michelet et, par lui, sur l'opinion française? Il eut une influence certaine, dont les traces se retrouvent dans l'œuvre de l'historien et qui se manifesta, d'ailleurs, presque uniquement par cette œuvre. Michelet est exclusivement un savant dont toute la force d'action se concentre en les ouvrages de sa pensée; il ne se partage point comme Montalembert en historien, en politique et en philanthrope libéral ou religieux.

Michelet conserva-t-il des rapports avec des Irlandais, soit qu'il entretînt les relations ébauchées à Dublin, ou qu'il s'en créât de nouvelles, poussé par son intérêt sympathique que le voyage en Irlande avait stimulé? G. Monod signale que « O'Donnell et O'Connor furent en correspondance avec lui » (104) sans préciser la personnalité de ces correspondants, ce qui laisse supposer qu'il s'agit des grands patriotes irlandais. La correspondance de Michelet contient en effet quatre lettres signées O'Donnell et une lettre signée O'Connor (105), mais les auteurs de ces lettres ne sont pas les personnages historiques auxquels nous pensions. Malgré l'aide de nos amis irlandais, nous n'avons pu préciser l'identité d'Arnout O'Donnell, dont deux lettres (106), datées de Paris, du printemps 1838, portent uniquement sur un point de chronologie biblique, et dont les deux autres (107), datées de Londres et de 1842, demandent à Michelet l'autorisation de traduire son *Histoire de France* en Anglais pour Blackwood: il s'agit donc d'un homme de lettres anglo-irlandais, dont les rapports avec Michelet n'ont rien d'intime.

La lettre d'O'Connor (108) offre plus d'intérêt, signée Con-dorcet O'Connor, elle fut écrite par Arthur O'Connor, fameux membre des Irlandais-Unis, ami intime de Lord Fitzgerald, activement mêlé aux projets d'invasion de Hoche, incarcéré en Angle-

---

(104) *Op. Cit.*, p. 333. — (105) Il existe également une lettre signée Dr Mac Carthy (Legs Monod. Carnavalet), historien érudit en relations amicales avec Michelet et dont nous n'avons pu établir l'identité.

(106) Legs Monod. Correspondance anglaise. K2 7 (1) et (2). — (107) *Ibid.*, K2 7 (9) et (10).

(108) Legs Monod. Correspondance. A 1739 (25). Paris, 15 août 1848.



terre, et qui, exilé en France, devint général de l'Empire, épousa la fille unique de Condorcet et se fit naturaliser français. Condorcet O'Connor, franco-irlandais qui partage sa vie entre Paris et l'ancienne propriété de Mirabeau, Bignon, est en relations suivies et amicales avec Michelet qui lui doit des renseignements non seulement sur les efforts des Irlandais-Unis pour libérer leur pays, sur son ami Fitzgérald et sur Hoche, mais aussi sur la « société de (ses) parents en 1791 » (109) ; Michelet nomme O'Connor dans son *Histoire du XIX<sup>e</sup> siècle* (110) et dans *Les Soldats de la Révolution* (111) lorsqu'il touche à ces points historiques.

Les relations de Michelet avec quelques franco ou anglo-irlandais sont celles d'un historien qu'intéresse presque exclusivement la recherche de documentation pour ses travaux.

\*

\*   \*

C'est donc dans l'œuvre de l'historien que nous retrouvons le reflet direct de l'influence de son voyage.

Dans *Le Peuple* nous trouvons beaucoup plus qu'un reflet, mais, à peine élargie par la puissante et poétique imagination du grand romantique, et amplifiée de toute l'émotion qu'elle suscita en lui, la scène exacte dont il fut témoin dans les rues de Dublin douze années auparavant (112). « J'eus... un songe affreux en plein jour, que je suis forcé de conter. J'étais à Dublin, près d'un pont, je suivais un quai; je regarde la rivière, et je la vois traîner faible et étroite entre de larges grèves sablonneuses, à peu près comme on voit la nôtre du quai des Orfèvres; je crois reconnaître la Seine. Les quais même ressemblaient, moins les riches boutiques, moins les monuments, les Tuileries, le Louvre; c'était presque Paris moins Paris. De ce pont descendaient quelques personnes mal vêtues, non, comme chez nous, en blouse, mais en vieux habits tachés. Ils disputaient violemment d'une voix âcre, gutturale, toute barbare, avec un affreux bossu en haillons, que je vois encore. D'autres gens passaient à côté, misérables et contrefaits... Une chose, en regardant, me saisit, me terrifia: toutes ces figures étaient françaises... C'était Paris, c'était la France, une France enlaidie, abrutie, sauvage. J'éprouvai à ce moment combien la terreur est

---

(109) *Ibid.* — (110) T. II, p. 71. — (111) P. 361.

(112) Cf. ci-dessus p. 157, et Appendice.

crédule, je ne fis nulle objection. Je me dis qu'apparemment il était venu un autre 1815, mais depuis longtemps, bien longtemps, que des siècles de misère s'étaient appesantis sur mon pays condamné sans retour, et moi, je revenais là pour prendre ma part de cette immense douleur. Ils pesaient sur moi, ces siècles, en une masse de plomb; tant de siècles en deux minutes... Je restai cloué à cette place et ne marchai plus... Mon compagnon de voyage me secoua, et alors je revins un peu... Mais je ne retirerai pas tout à fait de mon esprit le terrible songe, je ne pouvais me consoler; tant que je fus en Irlande, j'en gardai une tristesse profonde qui me revient tout entière pendant que j'écris ceci » (113).

L'évocation est moins précise, mais le souvenir non moins vif, l'émotion non moins intense, dans les œuvres postérieures.

Dans l'*Histoire de la Révolution*, Michelet insiste sur l'enthousiasme que la Révolution suscita en Irlande: « La France est l'enfant sur l'autel et toute la terre alentour... Comme l'Italie pleurait! Et la Pologne! Et l'Irlande! (Ah! Sœurs, rappelez-vous ce jour!)... toute nation opprimée, oubliant son esclavage au spectacle de cette jeune liberté lui disait: « Je suis libre en toi » et il cite l'adresse des Volontaires de Belfast (114).

Dans *Les Soldats de la Révolution* son cœur vibre avec celui de Hoche et de Tone au moment de leur entreprise: « C'était bien plus qu'une affaire de guerre... c'était surtout l'évocation, la résurrection d'un peuple que la France eût tiré du tombeau, d'un peuple frère, si bon, si aimable! Quel ferment pour l'enthousiasme de notre jeune marine haletante, de savoir qu'il y a sur l'autre rivage une autre France qui l'attend! » (115) et il déplore l'agonie de cette nation, alors si vivante encore « ...c'est qu'alors il existait là-bas un peuple pour recevoir, un peuple qui nous tendait les bras, *il existait une Irlande* (116), elle n'avait pas encore été noyée dans le sang, elle n'était pas encore entrée dans cette carrière de misère croissante et de famine qui nous a rendus témoin du plus terrible phénomène; l'anéantissement physique d'une race, sans que cette race disparaisse, ni même diminue de population » (117). « Aujourd'hui, hélas, l'Irlande est perdue comme la Pologne!... elle émigre en Amérique sans devenir Yankee. Elle revient, comme un

(113) *Le Peuple* (1846), Œuvres, T. XXI, L. III, Ch. IV, pp. 242, 243.

(114) *Œuvres*, XVIII (1847), T. II, Ch. XII, p. 216. — (115) *Œuvres*, XXXIX (1854), p. 397. — (116) En italiques dans le texte.

(117) *Ibid.*, p. 361.

mort non vengé! » (118). « On ne tue pas une nation » (119) sans mutiler d'un membre indispensable l'ensemble des peuples: « L'Europe n'est pas un assemblage fortuit, une simple juxtaposition de peuples, c'est un grand instrument harmonique, une lyre dont chaque nationalité est une corde et représente un ton... chacune est nécessaire... en ôter une seule c'est altérer tout l'ensemble, rendre impossible, dissonnante ou muette cette gamme des nations » (120). Vouloir briser la corde celtique la plus pure, supprimer la harpe irlandaise est un crime international. Crime d'autant plus douloureux au cœur de Michelet que la France donne pour lui le ton le plus en harmonie avec celui de l'Irlande, dans la gamme celtique. Car il ne faut pas placer la France dans la gamme latine. « Un mot de plus seulement sur cette sottise, tant répétée, des *racés latines* (121). Ceux qui parlent des idiomes dérivés du latin, ne sont nullement des Latins pour cela. Les Français, en majorité immense, sont des Celtes » (122).

\*

\* \*

Nous le constatons: la cause profonde de l'intérêt et de la sympathie de Michelet pour l'Irlande (plus que son libéralisme, plus que son anglophobie), à la veille de sa mort comme dès ses premiers travaux, pendant sa visite comme tout le long de ses œuvres, c'est sa qualité de *nation celtique, sœur de la France*: « Pour moi, quand je vis, même en 1815, dans des circonstances si peu favorables, les montagnards d'Ecosse et ce grand nombre de soldats irlandais à qui on fait porter le costume écossais, je sentis parfaitement que toutes ces tribus celtiques sont nos cousins, nos parents éloignés et dépayés. Plus tard, en 1830... souvent dans les villes d'Irlande je croyais voir nos Picards, nos Wallons... L'air *bon enfant* (123) des paysans d'Irlande (malgré l'œil bleu qui surprend sous des cheveux noirs) (124) me rappelait mes propres parents, picards-wallons, vrais méridionaux du Nord, pleins d'imagination et de bonté naïve, adorables et d'un cœur immense (125).

(118) *Ibid.*, p. 408.

(119) *Légendes démocratiques du Nord* (1854), Œuvres, XXXVIII. Titre du Ch. II. — (120) *Ibid.*, p. 8.

(121) Mots en italique dans le texte.

(122) *La France devant l'Europe*, Œuvres, XXXVIII (1871), note pp. 95-96.

(123) En italiques dans le texte. — (124) Cf. p. 158 et Appendice. — (125) Cf. note manuscrite citée p. 143.



L'amabilité de cette race ne me trompe pas. Je n'en connais pas de meilleure. En présence des Anglais si raides... l'Irlande fait un grand contraste. Ceux qui s'en moquent n'avouent pas moins leurs qualités charmantes dans des récits (126) qui feraient adorer la bonté irlandaise... » (127).

L'Irlande qui doit en partie sa faiblesse à son individualisme outré n'a point dit son dernier mot, elle possède de subtiles qualités qui la font bien plus charmante, aux yeux de Michelet, que des nations plus réalistes et prospères. « La belle philosophie de l'histoire que nous ont faite les fatalistes allemands tend à faire croire qu'il y a des destinées inévitables qui sont l'arrêt des peuples inférieurs. La France n'a jamais cru cela. Elle a trop le sentiment du mouvement et sent trop finement que bien souvent l'infériorité dans un sens tient à une supériorité dans un autre genre » (128).

En dehors de la France même, seule l'Irlande bénéficie d'une sympathie aussi pleine de tendresse compréhensive, écho des sentiments éveillés par le court séjour de Michelet à Dublin. Nous sentons, dans le ton avec lequel il parle de l'Irlande, après 1834, que cette *cousine*, toujours chère à titre de famille, est désormais pour lui une amie, connue, vivante, réelle, une *personne*; son attitude sympathique est plus nette et plus nuancée. Faut-il attribuer en partie cette prédilection, cette compréhension, à la possible et lointaine origine irlandaise que nous avons signalée? (129). Nous ne croyons pas que Michelet lui-même, fût, même de fort loin, allié à l'Irlande, il y eut certainement fait allusion dans ses œuvres autobiographiques qui ne laissent dans l'ombre aucun détail familial qu'il ait connu (130).

Michelet, Français, et, à ce titre, celte, apporte par son caractère même, la plus forte preuve du fait historique qui lui tenait tant à cœur: la base essentiellement celtique du peuple de France et l'étroite parenté de celui-ci avec le peuple d'Irlande (131). Nous

(126) Michelet en cite plusieurs exemples.

(127) *Histoire du XIX<sup>e</sup> siècle, Œuvres*, XXIV (1872), Tome I, note pp. 67-68.

(128) *Histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, T. I, p. 68.

(129) G. Monod, et après lui J.-M. Carré, paraissent croire à cette origine irlandaise. Nous ne partageons pas cette opinion: Michelet, dans la note manuscrite que nous avons citée p. 143, nomme des *cousins*. L'ancêtre n'est peut-être pas commun. Il nous semble que Michelet l'eut signalé.

(130) Il y eut sans doute fait allusion aussi dans l'*Histoire de la Révolution* (T. II, Ch. XII, p. 312 et suivantes) lorsqu'à propos de l'origine de Robespierre il touche à la question des émigrés irlandais en France.

(131) Cf. le passage de *La France devant l'Europe*, cité p. 167.

avons été frappé, au cours de notre étude, par la nature intime profondément celtique de Michelet; on retrouve chez lui les traits les plus typiques du caractère irlandais (132): c'est un mystique (133), âme essentiellement religieuse (134), passionnée, enthousiaste; tempérament artiste (135) où l'imagination poétique se joint à une sensibilité aiguë, exaspérée, provoquant une attirance passionnée, un peu morbide, pour les tombes et le « mystère attirant et terrible de la mort » (136).

Grâce à cette communauté de tempérament qui vient s'ajouter à un don génial de saisir tout l'essentiel en un instant, le voyage de Michelet en Irlande, tout limité qu'il fût dans le temps et dans l'espace, n'en fut pas moins un événement important dans l'histoire de ses sentiments que nous retrouvons toute dans l'Œuvre du grand romantique passionné que fut Michelet.

---

(132) On retrouve chez lui cette ressemblance se manifestant par les détails les plus infimes: amour du vert, du rythme, etc... Cf. *Ma Jeunesse, Mon Journal*.

(133) Voir: Monod, Guehenno, Halévy, Ph. Van Tieghem, Chabot.

(134) N'ayant embrassé aucune religion positive, Michelet éprouve le besoin de s'en créer une et se fait une religion du culte de la patrie. « C'est à vous que je demanderai secours, mon noble pays. Il faut que vous nous teniez lieu de Dieu qui nous échappe, que vous remplissiez en nous l'incommensurable abîme que le christianisme éteint y a laissé. Vous nous devez l'équivalent de l'infini. » *Journal*, 7 août 1831. Cité par Guehenno, *op. cit.*, p. 68.

(135) « Michelet adorait la musique. » Monod, *op. cit.*, T. II, Ch. IV, p. 61 (en note) et note manuscrite ajoutée par Madame Michelet à la note manuscrite de Michelet (Papiers Legs Monod, Carnavalet B.I.4 A 3744) « mon mari dit « né « de musique et sans aptitude musicale ».

(136) *Ibid.*, p. 41. Nous avons vu (Chapitre IV) que la mort et la nuit sont l'un des thèmes essentiels de la littérature gaélique, et P. Van Tieghem signale l'Irlandais Th. Parnell comme précurseur de Young, Harvey et Gray (Ecossais celtes également). Cette attirance un peu morbide pour les tombes et la mort nous a été souvent signalée par nos amis irlando-français, en particulier par Françoise Henry, Docteur ès-lettres, professeur à l'Université de Dublin. Nous avons pu constater nous-même ce curieux trait de caractère pendant notre séjour dans le Munster.

## CHAPITRE VIII

---

### L'Irlande ou la faillite du système aristocratique. Beaumont et Tocqueville.

---

*L'Irlande sociale, politique et religieuse de Beaumont, pendant de la Démocratie en Amérique de Tocqueville. Valeur, intérêt, influence de l'ouvrage.*

En 1839 paraît l'étude approfondie et complète sur l'Irlande que Duvergier de Hauranne regrettait de n'avoir pu faire; l'histoire, fort développée à l'époque contemporaine, qu'avait rêvé d'écrire Montalembert; l'exposé, complété, des diverses remarques de ces premiers voyageurs et de celles de Michelet; exposé menant à une analyse profonde des causes véritables et cachées de la situation irlandaise et tirant de cette situation, présente et exemplaire, une éternelle leçon de philosophie politique.

L'auteur de ce remarquable ouvrage intitulé *l'Irlande sociale, politique et religieuse* (1), Gustave de Beaumont, sort, d'ailleurs, des rangs de nos jeunes libéraux romantiques, nous retrouvons son nom amicalement lié à ceux des voyageurs ci-dessus étudiés et de leurs amis communs, Ampère et Lacordaire (2), inséparablement uni au nom d'Alexis de Tocqueville.

Comme ce dernier, Gustave-Auguste de La Bonninière, comte de Beaumont (3), par sa famille et son éducation appartient au groupe conservateur; mais, très jeune, il devient un libéral

---

(1) Paris, 1839, 2 volumes in-8°.

(2) Cf. Ch. VI, p. 130; *Correspondance* de Tocqueville; et Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, T. XIII, p. 243 et suivantes.

(3) Né à Beaumont-la-Chartre (Sarthe) en 1802.



sans préjugés démocratiques ni aristocratiques, que l'amour seul de la liberté de pensée et d'action religieuse dirige pendant sa vie entière. C'est un caractère plein de noblesse, d'élan et de modération tout à la fois. Gustave de Beaumont eût pu écrire, comme son ami Tocqueville, dont il partage toutes les opinions: « On veut absolument faire de moi un homme de parti et je ne le suis point. On me donne des passions et je n'ai que des opinions ou plutôt je n'ai qu'une passion, l'amour de la liberté et de la dignité humaine » (4). Magistrat (5) de race, collègue de Tocqueville au tribunal de Versailles et, comme lui, passionné d'études sociales; chargé, avec lui, d'une mission en Amérique, il a de bonne heure l'occasion de faire preuve d'une complète indépendance de vues à l'égard du pouvoir, et de parfaite droiture de conscience, lorsque désigné pour porter la parole, au nom du ministère public, dans le procès en diffamation intenté par la baronne de Feuchères à la famille de Rohan, il refuse, et, sur ce refus, est révoqué de ses fonctions, révocation qui cause l'immédiate démission, par sympathie, d'Alexis de Tocqueville. Beaumont se retire alors dans sa province, comme son ami dans la sienne, et comme lui, en collaboration avec lui tout d'abord, il s'occupe de travaux littéraires et historiques. Ses premiers ouvrages, fondés sur son voyage aux Etats-Unis, sont bientôt suivis de voyages d'étude, en Angleterre et en Irlande, qui servent de base à *l'Irlande sociale, politique et religieuse*, publiée en 1839. Cette année ouvre sa carrière politique (6). « Trop intelligent pour rester en marge du mouvement et quelles qu'aient été les conséquences de son mariage avec la petite-fille de Lafayette, il évolue assez tôt vers un républicanisme modéré » (7). Il se signale au Parlement par une infatigable activité, il lutte sans qu'aucune fatigue l'arrête, sans qu'aucun échec le décourage, chaque fois qu'il s'agit de défendre des faibles ou des opprimés, de faire aboutir des projets jugés alors chimériques par des esprits moins ouverts: tels celui d'établir des chemins de fer et de coloniser l'Algérie.

---

(4) *Correspondance*, Paris, 1861. Lettre du 22 mars 1837.

(5) Substitut du procureur du roi à Arcis-sur-Aube, Versailles et Paris, de 1824 à 1832.

(6) Député de la Sarthe de 1839 à 1852 sans interruption. Il siège à côté de Tocqueville.

(7) Mahieu. *Les Enquêteurs Français aux Etats-Unis de 1830 à 1837*. Thèse, Paris, 1934, p. 6.

Si l'on ajoute qu'ambassadeur à Vienne (8) et à Londres, incarcéré au Mont Valérien pour avoir protesté contre le coup d'Etat du 2 décembre, il est ensuite rendu à la vie privée et ne quitte désormais sa terre patrimoniale que pour prendre part aux travaux de l'Institut dont il est membre, nous constatons que sa vie comporte des périodes de grande activité politique, suivies de longues périodes de retraite, tout entières consacrées aux voyages, à l'étude et aux travaux littéraires; ces travaux, appuyés sur l'expérience d'une vie fort remplie, et fruits de la mûre réflexion d'un esprit large et philosophique, sont, justement, l'objet de l'estime générale et entière des contemporains (9) et valent à leur auteur le prix Monthyon.

\*

\*   \*

Nous constatons également, en considérant cette vie en ses grandes lignes, à quel point les événements qui la remplissent se trouvent être ceux-là même qui composent la vie d'Alexis de Tocqueville. C'est le mot *inséparable* qui qualifie le plus justement les deux amis, unis, de la prime jeunesse au tombeau, dans leurs goûts et leurs opinions, dans leurs carrières de magistrats et d'hommes politiques, dans leurs études et leurs travaux, dans leurs voyages en Europe, en Amérique et en Afrique.

Dès 1825, les deux jeunes libéraux pleins d'enthousiasme et d'activité, complètent leurs études juridiques et historiques par des recherches politiques et sociales personnelles et regardent évoluer la situation politique en France, cherchant déjà à en dégager une grande règle générale. Leurs opinions politiques sont très arrêtées (10) : tout peuple digne de ce nom doit participer au gouvernement de ses propres affaires; sans des institutions libres il ne peut y avoir pour un pays de vraie grandeur, ni de vraie dignité pour ceux qui l'administrent. S'ils admettent tout gouvernement libre, sans exclure la République, ils croient cependant que la monarchie constitutionnelle est la forme de gouvernement la plus favorable à

---

(8) Sous le ministère de Tocqueville.

(9) Sainte-Beuve, dans ses *Nouveaux Lundis* déclare honorer grandement G. de Beaumont, T. X, p. 331.

(10) Tout ce paragraphe et les détails sur le voyage en Amérique sont basés sur la *Notice* de Gustave de Beaumont qui précède son édition des *Œuvres Complètes* de Tocqueville. Paris, 1864-1866, 9 volumes in-8°.

l'état et aux mœurs de la France. Leurs études leur prouvent de plus en plus la difficulté de concilier l'autorité du prince avec la représentation nationale, d'accorder la monarchie et la liberté; l'histoire leur offre le tableau de la lutte séculaire entre ces deux principes; ils sont frappés par le caractère profondément démocratique de la révolution latente mais continue qui ne cesse de pousser les sociétés modernes vers un état dans lequel le principe d'égalité dominera. Cette constatation soulève en leur esprit de graves questions: « Comment l'égalité qui divise et isole les hommes se conciliera-t-elle avec la liberté? »; « Comment empêcher le pouvoir sorti de la démocratie de devenir tout puissant et tyrannique? »; « L'avenir des sociétés modernes serait-il tout à la fois la démocratie et le despotisme? » La Révolution de 1830 accroît encore à leurs yeux l'intérêt et la gravité de ces questions. De plus en plus convaincus que la France avance fatalement vers la démocratie et aussi vers ses périls, les deux amis résolvent d'aller visiter et étudier le seul grand pays du monde où le régime soit démocratique et où ces périls aient été conjurés, où, avec l'égalité absolue, règne aussi la liberté: les Etats-Unis d'Amérique. Tous deux étant magistrats ils se font donner un congé, puis une mission du Ministre de l'Intérieur, M. de Montalivet; par lui ils sont chargés de « parcourir l'Amérique du Nord pour y rechercher les différentes applications du système pénitentiaire, pour y recueillir tous les documents propres à éclairer le Gouvernement à cet égard » (11); cette mission n'est que le prétexte cherché de leur voyage en Amérique, dont le véritable objet est l'étude des institutions et des mœurs de la société américaine.

Ce premier voyage, accompli en 1831 et 1832 et qui dure un an, donne une idée de ce que seront, quelques années plus tard, leurs voyages en Angleterre et Irlande: leur conscience dans la recherche; leur ardeur physique et intellectuelle qui les pousse à tout voir, tout examiner en personne; à parcourir le pays en son entier, sans souci des difficultés nombreuses, des dangers qui remplissent leurs voyages de péripéties hasardeuses, risquant d'être fatales à Tocqueville dont la santé est délicate; à ne s'accorder aucune occasion de détente, aucun arrêt dans le travail constant de leur pensée; leur habitude, chez Alexis, de noter toutes ses premiè-

---

(11) *Note sur le système pénitentiaire* et sur la mission confiée par M. le Ministre de l'Intérieur à MM. G. de Beaumont et A. de Tocqueville. Paris, 1831, in-8° (48 P.) p. 1.

res impressions, comme étant les plus vraies et les plus fortes, dans de petits mémoranda que complètera son excellente mémoire, et chez Gustave, de tenir un journal de voyage plus circonstancié; se retrouveront presque sans variante, dans leurs voyages postérieurs en Angleterre et Irlande, puis en Algérie et en Allemagne.

De retour en France les deux amis publient d'abord le résultat de l'enquête qu'ils ont menée avec la plus grande conscience sur l'objet de leur mission; dans le *Système pénitentiaire aux Etats-Unis et son application en France* (12), Beaumont, inspiré par les sentiments de pitié et de justice qui animeront toutes ses œuvres, manifeste déjà sa sympathie pour les victimes et son éloignement pour toute espèce d'arbitraire: l'étude du système pénitentiaire le prépare à l'étude du système de colonisation anglaise en Irlande. Il manifeste plus facilement et plus éloquemment ces sentiments dans sa seconde œuvre, fruit de son voyage en Amérique: *Marie ou l'esclavage aux Etats-Unis* (13).

La révocation de Beaumont et la démission de Tocqueville, procurent aux deux amis le loisir de méditer sur leurs notes et leurs souvenirs de voyage et d'en tirer deux importantes œuvres littéraires qui se complètent. Sainte-Beuve annonce ainsi leur double publication: les auteurs « viennent de nous reproduire la double face de la civilisation américaine tout entière, l'un, M. de Beaumont, la société civile et les mœurs dans le roman de *Marie*; l'autre, M. de Tocqueville, la société politique et les lois », dans la *Démocratie en Amérique* que Sainte-Beuve analyse (14). L'œuvre de Beaumont, que connut Vigny (15), est fort estimée dès son apparition et a cinq éditions (16), on la compare volontiers à *La Case de l'Oncle Tom* de Mrs Beecher-Stowe, « le tableau de l'esclavage aux Etats-Unis y est aussi vrai, aussi saisissant mais mieux composé ». Ces deux intéressants volumes ont une réelle valeur documentaire. Dans un cadre imaginaire qui révèle fortement, et agréablement, l'influence d'Atala (17), Beaumont nous

(12) Par G. de Beaumont et A. de Tocqueville. Paris, 1833. 2<sup>e</sup> éd. (refondue et augmentée) 2 volumes in-8°, 1836. 3<sup>e</sup> éd. (augmentée), in-12°, 1845.

(13) 1<sup>re</sup> éd. 1835, 2 vol, in-8°, T. I, 396 pp. T. II, 332 pp.

(14) *Premiers Lundis*. T. II, p. 279. — (15) Noté par M. Baldensperger. Cf. Mahieu, *op. cit.*, note p. 138.

(16) 1<sup>re</sup> éd. 1835; 2<sup>e</sup> éd. 1835; 3<sup>e</sup> éd. 1836; 4<sup>e</sup> éd. 1840; 5<sup>e</sup> éd. 1842. Toutes en 2 v., in-8°.

(17) Le héros est un René. Les descriptions des forêts et des Indiens pastichent Chateaubriand et Lamartine. Tocqueville était allié aux Chateaubriand.



fait part de ses observations et de ses impressions personnelles. Sans aucun parti pris, allant aux faits, ne jugeant pas mais constatant, il donne un tableau vivant et impartial de la civilisation américaine en s'attachant spécialement au problème de l'esclavage.

Pour les lecteurs qui désirent étudier sérieusement ce problème, Beaumont ajoute à sa fiction de longs appendices et des notes (18) qui annoncent par leur ton les volumes sur l'Irlande. Tout le récit et la plus grande quantité de ces additions porte sur la situation sociale, politique et morale des gens de couleur en Amérique, situation qui rappelle en beaucoup de points celle des Irlandais, ilotes du peuple conquérant. La séparation extrême qui existe entre les races blanche et noire; les préjugés iniques, presque inhumains de la première contre la seconde; les lois qui s'appliquent à dépouiller les noirs de leurs droits imprescriptibles: civils et naturels; les efforts qui convergent pour faire d'eux des choses et non des hommes, par l'interdiction de toute instruction, de toute religion; la partialité et la cruauté des jugements et des lois punitives; toutes ces manifestations d'une odieuse tyrannie au sein de la plus démocratique des nations, Beaumont les retrouvera, identiques, dans son étude de l'histoire d'Irlande; il pourra redire alors devant une situation néfaste analogue à celle des noirs en Amérique et du problème terrible qu'elle soulève pour le Gouvernement: « N'est-ce pas un magnifique témoignage en faveur de la liberté de l'homme, que l'impossibilité d'organiser la servitude sans outrager toutes les lois de la morale et de l'humanité? » (19). Dans ce premier ouvrage personnel considérable, Beaumont a le courage de prendre la défense d'une race bafouée et maltraitée, de montrer sa réelle situation et de rechercher quels remèdes on pourrait offrir à ce mal: il ne fera rien d'autre dans *l'Irlande sociale, politique et religieuse*, dont la publication suivit celle de *Marie* de quelques années.

\*

\* \*

Dès 1833, les deux amis, mûris par l'âge, l'expérience et leurs travaux, visitent l'Angleterre; ils y sont reçus avec bienveil-

---

(18) T. I, Appendices pp. 267 à 396. T. II, Appendices pp. 180 à 311, Notes 311-332.

(19) *Marie*, Tome I, Appendice, p. 294.

lance, sans plus (20). Ils sont surtout frappés par un état social et politique absolument contraire à celui qu'ils avaient étudié en Amérique: l'idée naît en eux de faire la contre-épreuve des théories qu'ils avaient fondées sur l'étude d'un système social et gouvernemental opposé. Tandis que Tocqueville continue la *Démocratie en Amérique*, Beaumont, que son roman de mœurs américaines absorbe moins, entreprend l'œuvre parallèle à celle d'Alexis, celle-là fondée sur l'étude de l'Angleterre; il découvre rapidement le défaut de la cuirasse britannique: l'Irlande; c'est elle qui deviendra l'objet des recherches du jeune libéral animé, nous l'avons constaté, d'une généreuse sympathie pour les victimes.

De nouveaux voyages s'imposent pour contrôler la documentation livresque. En mai 1835, le couple revoit l'Angleterre; leurs œuvres y sont déjà connues, estimées, ils sont brillamment reçus et profitent de leur renommée pour faire porter le plus de fruits possibles à leur voyage d'étude. Ils entrent en rapport avec tous les personnages éminents ou savants qui peuvent les renseigner, consultent bibliothèques et archives; puis, pendant les mois d'été, ils visitent l'Irlande avec l'ardeur, la conscience et la méthode qu'ils avaient déjà déployées aux Etats-Unis. Là encore ils s'efforcent de tout voir, de tout étudier, de tout comprendre; ils ne négligent aucune bibliothèque, aucune collection d'archives; ils entrent en rapport avec tous les milieux, pour entendre tous les sons de cloche, malgré la difficulté et, peut-être, le danger qu'il y a à demeurer indépendant: « Le sol y tremble sous les pas: les partis y sont si violents, qu'on dirait des armées en présence, prêtes à en venir aux mains. L'étranger qui tombe tour à tour dans chacun de ces camps ennemis entend les langages les plus divers, les opinions les plus opposées, les récits les plus contraires... Averti par ces contradictions, il reconnaît bientôt que le seul moyen de vérifier les faits c'est de les voir lui-même; mais comment tout voir? Et alors même qu'il en aurait la puissance, ne lui arrivera-t-il pas bien souvent qu'en croyant juger avec ses propres yeux, il verra encore par l'œil d'autrui, et regardera non ce qui est, mais ce qu'on voudra bien lui montrer?... L'auteur a fait de constants efforts pour échapper à ce danger... » Il cherche surtout à échapper à l'influence « de ces passions politiques et religieuses qui sont, en Irlande, une source si féconde de mensonge et d'erreur... Il a cherché la vérité

---

(20) Voir la *Notice* de Beaumont, édit. des *Œuvres Complètes* de Tocqueville.

partout, il l'a demandée à tous les partis... et il a toujours jugé les choses indépendamment des personnes », étouffant de son mieux ses sympathies personnelles (21). Il contrôle toutes les assertions de ses interlocuteurs et des ouvrages ou documents étudiés, par une sérieuse vérification personnelle. Il parcourt, avec son compagnon intrépide, l'Irlande en son entier, sans hâte, en toutes ses provinces même les plus reculées, beaucoup mieux que ne l'avait fait aucun de nos voyageurs jusqu'alors; pas même de La Tocnaye. Nous les voyons (22) se mêler au peuple, être témoins de scènes quotidiennes de la vie des paysans, entrer dans *toutes* les chaumières et les huttes minables de plusieurs villages pour y compter les lits de bois, de paille ou de terre nue, les rares couvertures qui s'y trouvent; pour y découvrir des indigents mourant d'inanition. Rien de ce qu'on leur a dit ou de ce qu'ils ont lu, et jugé de quelque importance, qu'ils ne cherchent à vérifier par plusieurs exemples, découverts, si possible, en plusieurs comtés distants.

A l'automne, ils rentrent en France chargés d'un lourd butin. Beaumont se met à l'œuvre, « mais, au bout de deux ans de travaux, il a reconnu que beaucoup de matériaux lui manquaient; et, retournant à la source des faits, il a visité de nouveau ces deux contrées, où il a tâché de voir ce qui avait d'abord échappé à ses regards, et où il a contrôlé ses premières recherches par de nouvelles observations » (23). Nous n'avons pas découvert si Tocqueville put accompagner son ami dans ce troisième voyage entrepris en 1837; on peut supposer que sa jeune épouse, l'Anglaise Mary Mottley, très britannique d'esprit et de goûts, dut s'opposer à un second voyage en Irlande de son mari (24).

\*

\* \*

Deux années plus tard le livre paraît. L'un des objets de l'auteur est de démontrer par le contraire le bien-fondé de la thèse soutenue par Alexis de Tocqueville dans la *Démocratie en Amérique*. Nous l'avons maintes fois constaté, les deux amis ne font

(21) *L'Irlande*, Préface, Tome I, pages 9 et 10.

(22) Les récits les plus personnels se trouvent dans les *Notes* qui suivent les deux Tomes. Voir principalement T. I, pp. 361, 365, 401, 402. T. II, pp. 314, 315, 321, etc...

(23) *L'Irlande...*, Préface, T. I, p. 13.

(24) Il l'avait épousée le 26 octobre 1836. Cf. A. Redier, *Comme disait M. de Tocqueville*. Paris, 1925, p. 123.

qu'un quant à leurs opinions, l'accord entre eux est parfait (25) à ce point qu'une brève analyse des théories développées par Tocqueville éclaire vivement l'œuvre de Beaumont. Quelle est leur thèse commune? (26). Ils sont, à la trentaine, demeurés les libéraux intellectuels de leurs vingt ans, avec la même conviction raisonnée. Ils ne sont démocrates ni par instinct, ni par théorie, mais, ayant constaté que la démocratie s'imposera, tôt ou tard, comme une irrésistible fatalité, contre laquelle il est aussi vain de lutter que de se révolter il leur semble important d'essayer, autant que possible, et avant qu'il ne soit trop tard, de régler sa marche, d'entourer ses rouages de certaines garanties. *La Démocratie en Amérique* n'est point une apologie, cet ouvrage veut montrer avec exactitude ce qu'est un peuple démocratique, sans vouloir en faire un exemple à copier; montrer que l'idéal de ce système n'est point sublime mais qu'il possède néanmoins de beaux et grands côtés; montrer surtout, puisque le choix n'est plus à faire et que la société marche irrésistiblement vers la démocratie, quelles sont les conditions pour qu'elle ne tombe point dans l'anarchie et le despotisme. La démocratie peut devenir un grand danger si la liberté n'y est pas jointe, sans quoi « l'égalité absolue a des entravements sans frein et des oppressions sans contrepoids ». Cette union de la liberté et de l'égalité existe en Amérique, le livre de Tocqueville cherche avant tout à signaler les conditions essentielles qui garantissent la liberté dans cet Etat démocratique: elles sont réalisées aux Etats-Unis car l'esprit de libéralisme et l'esprit de religion sincère y ont été directement transplantés par les émigrants, et s'y sont maintenus. Ils se sont, en quelque sorte, incorporés l'un à l'autre de façon à assurer par leur alliance étroite la grandeur et la durée de la liberté. Les fondateurs de la Nouvelle-Angleterre, retenus dans les liens les plus serrés de certaines croyances religieuses sont libres de tout préjugé politique. Loin de voir dans la religion une ennemie ou une entrave, la liberté la considère comme la sauvegarde des lois et le gage de sa propre durée. Cette idée de Tocqueville sur le rôle de la religion, unie à la liberté et première garantie de toute démocratie, domine son ouvrage. Mais la religion, protestante aussi bien que catho-

---

(25) Cf. *Notice* de Beaumont, *op. cit.*

(26) Nous nous appuyons sur ce point sur l'œuvre même de Tocqueville, sur la notice de Beaumont précédant l'édition des œuvres de son ami, sur l'ouvrage cité d'A. Redier, et sur l'étude *Tocqueville et la Démocratie en Amérique* par Eugène d'Eichthal parue dans la *Revue Politique et Parlementaire*, avril et mai 1896.



lique, doit, en Amérique, sa force de point fixe au fait qu'elle reste au-dessus de la politique, l'Eglise y est absolument libre et indépendante de l'Etat; son influence indirecte en est d'autant plus puissante, et elle ne subit aucune corruption qui vienne altérer son pur christianisme. Deux autres freins s'opposent à la compression de la liberté dans la démocratie américaine: la décentralisation du pouvoir qui laisse de fort grandes libertés communales, et un pouvoir judiciaire puissant, incorruptible, indépendant, lui aussi, de la politique. Telles sont les constatations de Tocqueville sur la démocratie aux Etats-Unis; nous verrons comment Beaumont retrouvera toutes ces garanties essentielles de liberté absolument contredites en Irlande par le Gouvernement d'une aristocratie pervertie.

Est-ce à dire que l'on peut suivre le parallélisme des ouvrages des deux amis sur tous les points et lire indifféremment toute critique sur l'un ou sur l'autre? Ce serait nier toute personnalité à leurs auteurs. *L'Irlande Sociale, Politique et Religieuse*, ne ressemble point, si ce n'est pour les grandes théories qui l'animent, à *La Démocratie en Amérique*. On reproche souvent à ce dernier ouvrage son ton philosophique. Malgré ses grands mérites, cette étude pèche, dit-on, car elle semble pensée *in abstracto*; elle n'envisage pas suffisamment les faits et l'histoire; elle néglige l'Amérique en elle-même: son sol, sa situation géographique et historique, ses conditions de vie particulières. Ces critiques ne conviennent nullement à l'œuvre de Beaumont. Il introduit dans son étude tous les aspects que nous venons d'énumérer, et y mêle, de façon impersonnelle et à titre d'exemples seulement, des souvenirs précis de ses voyages, des descriptions courtes, exactes, poétiques parfois, de la nature, des récits pittoresques qui allègent le sérieux de son étude sans la romancer aucunement. Ces faits communiquent au livre une vie qu'amplifie encore l'émotion sous-jacente qui ne cesse d'animer l'écrivain. Grâce à cette vie, cette œuvre de belle tenue littéraire, au style ferme et agréable, est d'une lecture aussi captivante qu'une excellente fiction, en dépit de la gravité du sujet traité, de la profondeur et de l'érudition dont Gustave de Beaumont y fait preuve. « Assurément il est difficile d'imaginer un sujet plus noble et plus grand: il n'en est point de plus capable de passionner l'écrivain, d'exciter son esprit et d'intéresser son cœur » (27). Mais il en est aussi peu qui soient hérissés de plus de difficultés. La complexité.

---

(27) *L'Irlande*, Préface, p. 6.

particulière à l'état de l'Irlande, où des civilisations différentes se superposent et s'entremêlent, non sans luttes, a conduit l'ancien magistrat à étudier dans leurs moindres rouages « les insaisissables institutions anglaises » avant de considérer les modifications qu'elles ont pu subir en Irlande. La complexité sociale n'est pas moindre; toutes les questions politiques, sociales et religieuses s'y enchevêtrent à l'extrême, intéressent confusément à la fois le présent et le passé; il n'existe point d'étude sur ce sujet en français et celles qui existent en anglais sont aussi fortement entachées de parti-pris que les renseignements donnés dans le pays même. Beaumont a donc complété ses voyages en Irlande par l'étude critique de tous les ouvrages et documents existants. « Son livre est le fruit de quatre années laborieusement employées », pendant lesquelles il a volontairement écarté tout autre sujet d'intérêt afin de pouvoir « s'y vouer tout entier », avec un courage et une intégrité de savant qui lui fit « sacrifier des volumes » achevés, parce qu'à mi-chemin il crut s'être « engagé d'abord dans des voies défectueuses » (28).

\*

\* \* \*

Dans son intéressante préface, l'auteur nous expose le double objet qu'il s'est proposé: « Faire connaître l'état présent de l'Irlande, pays attirant par ses malheurs » et théâtre du plus grand drame actuel: la lutte du principe démocratique, « en progression constante dans toutes les sociétés » avec l'aristocratie anglaise, la seule « encore pleine de vie et de puissance » et qui soit de force à « tenir tête à son ennemi et, si ce n'est à la vaincre, du moins à lui disputer longtemps la victoire ».

« Dans ce moment de transformation sociale où deux principes contraires sont aux prises, il semble que l'aristocratie anglaise demeure l'unique champion du privilège antique contre toutes les puissances de l'égalité moderne. C'est assurément un grand combat qui se livre... C'est un drame immense qui se développe à la face du monde. Eh bien! ce combat... ce drame où l'Angleterre joue un si grand rôle, c'est l'Irlande qui en est le théâtre. C'est d'Irlande que la démocratie souffle sur l'Angleterre ses plus ardentes passions; c'est d'Irlande que partent les coups les plus capables d'ébranler

---

(28) *L'Irlande*, Préface, p. 7.

dans sa base le vieil édifice de la constitution britannique. » « C'est ce peuple tant opprimé par l'Angleterre qui maintenant pèse sur celle-ci et qui, assez fort pour lutter contre la cause de ses misères, travaille à détruire les institutions que l'Angleterre voudrait conserver. » Tout le passé de souffrance de l'Irlande se dresse d'un seul bloc, en une menace actuelle, pour écraser l'aristocratie anglaise.

L'intérêt « qu'offre à l'homme d'Etat, au philanthrope, au moraliste, l'Irlande de nos jours » est triple: « S'il importe de connaître de quelle manière les démocraties se forment, il n'est pas inutile de savoir comment les aristocraties tombent... il n'est pas d'un intérêt médiocre de voir comment, dans ce combat, la religion aide la liberté », combat qui a une extrême importance parce qu'il n'intéresse pas seulement le présent, mais aussi le passé et l'avenir, et qu'on en peut tirer une leçon.

Mais au-dessus des questions politiques, « il y a des questions de morale et d'humanité qui sont éternelles, dont la grandeur ne périt jamais... On ne saurait mieux étudier ces questions d'humanité que chez les peuples malheureux; ces questions de morale, que chez les peuples dont le malheur est une injustice. Et qui nommera un pays plus infortuné que l'Irlande? Qui citera un peuple dont la misère soit moins méritée? » La charité internationale devrait exister au sein d'une humanité qui se dit civilisée. « En exposant les maux de l'Irlande, en remontant à leurs causes, en cherchant et en discutant le moyen de les guérir, l'auteur n'a pas cru traiter des sujets indifférents à la France. »

« Et pour le moraliste qui, en déplorant les infortunes de l'homme, s'applique à en rechercher l'équité ou l'injustice, quelle contrée sera aussi féconde que l'Irlande dont tous les malheurs sont mêlés de quelque vertu, et dont les plus grands maux ont eu pour cause sa fidélité religieuse? Où trouvera-t-il des enseignements plus variés, plus tristes, plus consolants?... où verra-t-il mieux qu'en Irlande les secours extraordinaires que la religion prête à la vertu? Dans quel autre pays pourra-t-il étudier ainsi, au flambeau de la liberté, les procédés de la tyrannie? »

L'auteur juge qu'il « serait assez récompensé du poids de ses travaux et de la dureté de ses veilles » si, dans son livre, « il avait mis en lumière une seule vérité politique bienfaisante pour les peuples, un seul principe de morale utile aux hommes; si, en peignant la condition de ceux qui oppriment et le sort de ceux qui

souffrent, il avait pu fortifier dans quelques âmes le sentiment de la justice, l'amour de la liberté, la haine de la tyrannie » (29).



Dans l'*Introduction Historique* qui ouvre son ouvrage (30), et qu'il juge indispensable pour comprendre le présent, de Beaumont jette un coup d'œil rapide sur « les quatre phases principales de la domination anglaise en Irlande », sur un empire « qui n'a été qu'une tyrannie », violente pendant trois siècles, puis insinueuse et corruptrice. Dans ce tableau, extrêmement clair, de Beaumont ne cite que les faits les plus marquants, aux conséquences les plus importantes; son véritable but est d'expliquer les causes et le sens des événements; les brèves et profondes considérations de philosophie politique ou sociale qu'il fait jaillir de ces faits en éclairent l'exposé. A l'instar des grands historiens de son temps il essaie de faire de l'histoire de l'Irlande un tableau complet, cohérent et logique, le drame vivant d'un être dont la personnalité se dégage à travers la diversité de ses modalités. À mesure qu'il se rapproche de l'époque contemporaine il développe davantage, le récit devient plus chaud, plus vibrant. Cependant l'auteur reste impartial et continue à ne considérer les faits que pour leurs conséquences générales et leur portée significative. Les véritables causes des malheurs de l'Irlande peuvent tout d'abord se ramener à deux causes principales, l'une physique: la proximité de l'Angleterre; l'autre religieuse: l'esprit d'intolérance religieuse, générale en Europe aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, mais qui persiste en Irlande plus longtemps qu'ailleurs. Comme elle était la plus faible, « elle a été persécutée au lieu d'être persécutrice, c'est là son bonheur » (31). De Beaumont s'étend, beaucoup plus longuement que sur les guerres et rébellions de la persécution violente, sur la « persécution légale » qui lui permet d'étudier par quels expédients la tyrannie peut rester légale, et de montrer comment toute constitution politique fondée sur une autorité incontrôlable « organise une tyrannie qui, outre sa mesure légale et fixe, a une portée extra-légale impossible à déterminer » (32). Lorsque la passion religieuse a cessé d'inspirer les persécutions, l'intérêt égoïste, que cette passion couvrait, est

---

(29) Préface, pp. 3 à 14. — (30) Pp. 15 à 202. — (31) P. 89. — (32) P. 129.



devenu la seule cause véritable des nouvelles persécutions. À la « quatrième époque, 1776-1829 », celle de la « Renaissance et affranchissement de l'Irlande », de Beaumont étudie le retentissement immense en Irlande, les conséquences de première importance pour elle, de l'Indépendance Américaine et de la Révolution Française. Le principe au nom duquel la lutte est livrée est essentiel : « Ce principe, c'est la résistance juste et légale contre l'oppression et la tyrannie » ; la liberté devient un droit imprescriptible de l'homme. C'est au nom de ces principes, désormais, que l'Irlande a arraché à l'Angleterre, petit à petit et par la peur, quelques concessions dont la dernière est l'Emancipation (33).

\*

\*   \*

La première partie du corps de l'ouvrage, et peut-être la plus importante, comprend, avec l'*Introduction Historique*, la totalité du premier volume de l'*Irlande sociale, politique et religieuse* (34). L'auteur y décrit la misère irlandaise sous tous ses aspects, analyse la cause première de cette misère : une mauvaise aristocratie, et étudie les conséquences multiples de ce point de départ.

Nous retrouvons, dans la description de l'aspect extérieur de l'Irlande, de sa nature, de la misère de ses habitants, les remarques, plus ou moins développées, de tous nos voyageurs depuis Baert jusqu'à Michelet, sur la beauté et la richesse naturelle du pays, les traces de conquête toujours visibles, la physionomie féodale que présente ce pays en plein XIX<sup>e</sup> siècle, le contraste entre une richesse luxueuse et une misère nue, affamée, incroyable.

Le tableau de cette misère qui « nous suit partout, nous obsède sans relâche », directement inspiré par les souvenirs de voyage de l'auteur, est le plus complet, le plus lamentable, le plus touchant que nous ayons encore rencontré. La misère a grandement augmenté depuis le voyage de La Tocnaye et nos voyageurs romantiques n'ont qu'effleuré ce point jusqu'à Beaumont. Il a vu, de ses propres yeux, cette misère atroce, il a constaté quelle réalité affreuse et constante est la famine. « J'ai vu l'Indien dans ses forêts et le nègre dans ses fers, et j'ai cru, en contemplant leur condition digne de pitié, que je voyais le dernier terme de la misère humaine : je ne connaissais point alors le sort de la pauvre Irlande. » Le contraste

---

(33) Pp. 148-150. — (34) Pp. 203 à 403.

de la richesse plantureuse qui s'étale à côté de l'indigence la plus absolue rend cette dernière plus frappante encore. Rien ne peut être exagéré dans ce qu'on rapporte de la misère irlandaise. « C'est tout un peuple de pauvres... l'histoire des pauvres est celle de l'Irlande... la misère descend en Irlande à des degrés ailleurs inconnus... » (35).

Cet état de chose a été créé et est maintenu par le règne, en Irlande, du système féodal basé sur la suprématie d'une aristocratie de race qui est aussi, et surtout, une « aristocratie de culte ». « Le Gouvernement des Anglais en Irlande a été, depuis cent cinquante ans, une aristocratie protestante entée sur une aristocratie féodale. » Le protestant anglais « se croit d'une race supérieure à celle de l'Irlandais »... Il met dans ses rapports avec le paysan catholique « cette supériorité que l'Européen établi dans les îles montre envers les personnes de couleur dont l'origine africaine est encore apparente » (36). Cette aristocratie féodale, basée sur la religion, n'est pas contrebalancée, comme en Angleterre, par une aristocratie financière et industrielle. Cette dernière crée, autour de sa propre richesse, une richesse relative chez les pauvres et développe les classes moyennes: la classe moyenne n'existe pas en Irlande.

Une mauvaise aristocratie est la cause première de tous les maux de l'Irlande (37); le vice de cette aristocratie est, qu'anglaise d'origine, elle n'a jamais cessé de l'être et que, devenue protestante, elle a eu à gouverner un peuple demeuré catholique. Beaumont ne cherche pas plus à prouver que l'aristocratie est mauvaise en elle-même, pour tous les temps et tous les peuples, que Tocqueville n'essaie de montrer un système politique idéal dans la Démocratie; à l'aristocratie irlandaise (38), en lutte constante avec le peuple, il oppose l'aristocratie anglaise, forte parce que le peuple ne lui dispute pas la possession du sol (l'industrie sauve le peuple), puis-sante car elle est nationale, utile, limitée. Le plus grave défaut de l'aristocratie irlandaise est d'être restée anglaise de cœur et d'intérêt. « Cette aristocratie qu'aucun sentiment national n'attache au peuple, a le malheur d'être éloignée de lui par la différence de culte »; n'ayant aucun frein, peur ou intérêt, pour limiter son

---

(35) Pp. 215 à 219.

(36) P. 210 et suiv.

(37) Cf. p. 354, le résumé de tous les vices de cette aristocratie.

(38) C'est-à-dire anglo-irlandaise.

égoïsme, elle a sacrifié l'industrie et le commerce de l'Irlande à ceux de l'Angleterre et elle refuse au peuple la terre qui, seule, peut le faire vivre. « Ces deux vices contiennent le principe de tous les maux de l'Irlande; là se trouve la clef de toutes ses misères, de tous ses embarras » (39). Les conséquences civiles en sont la concurrence pour la terre; l'accumulation de la population sur le sol; la misère extrême des fermiers; le défaut de sympathie des propriétaires qui quittent l'Irlande, avec leurs capitaux, pour vivre en Angleterre, et laissent leurs fermiers catholiques en proie aux *Middlemen*; les jacqueries provoquées par la misère et l'injustice.

Les conséquences politiques sont la corruption des institutions libres de l'Angleterre; parce que, seuls, les protestants en jouissent, elles deviennent les instruments de la tyrannie d'une faction anti-nationale. Le Parlement devient, en Irlande, un « instrument propre à maintenir le pouvoir dans une petite oligarchie à laquelle il fournit un moyen constitutionnel de pratiquer l'oppression » (40). Comme l'aristocratie est investie, seule, des pouvoirs juridiques et administratifs, elle en use « avec un égoïsme cynique »; aucun contrôle supérieur ne vient réfréner ses abus. Elle gouverne seule, sans contrôle, un peuple qu'elle traite comme un ennemi et qu'elle prive de tous droits.

Les conséquences religieuses sont « l'établissement légal et officiel de l'Eglise protestante au sein de l'Irlande catholique » (41), que suit le monopole de l'Université et des écoles protestantes. L'Eglise, corrompue par son étroite union avec l'Etat, se ligue avec le Gouvernement pour exploiter et tyranniser un peuple d'une autre foi, qui ne peut protester que par une louable rébellion (42).

Les conséquences morales de ce gouvernement vicieux ne sont pas moins importantes. « Le mauvais gouvernement de l'Irlande donne la clef de toutes ses misères. Il explique aussi le caractère moral de ses habitants » (43).

Les Anglais déclarent « l'Irlandais d'une race inférieure », ce qui semble à Beaumont un préjugé et une injustice. L'Irlandais possède, certes, de graves défauts, mais il est absurde de les imputer à une prétendue infériorité native, inhérente à la race. Les doctrines raciales sont impies, fausses autant qu'injustes au point de vue psy-

---

(39) P. 229-230. — (40) P. 257.

(41) Pp. 307 à 332. — (42) La tyrannie justifie la rébellion: Cf. pp. 329 à 331. —

(43) Pp. 336 à 354.

chologique, moral et religieux (44). Dans le cas des Irlandais, il est, de plus, facile de trouver la cause de leurs vices: la tyrannie anglaise, impitoyable, pendant sept siècles a tout mis en œuvre pour renverser en eux les notions du bien et du mal (45). Ce sont la persécution et la tyrannie qui les ont corrompus, à supposer qu'ils le soient foncièrement. Or l'Irlandais est complexe: s'il est vicieux vis-à-vis des Anglais, il prouve des vertus admirables dans ses rapports avec ses frères. C'est, au contraire, un miracle que la corruption séculaire entretenue par le gouvernement anglo-irlandais, ne l'ait pas atteint plus profondément; ce miracle, c'est à la religion qu'on le doit, au catholicisme qui sauve l'Irlandais de la dégradation morale complète (46).

\*

\* \*

En face de cette aristocratie « pourrie d'égoïsme et d'orgueil », et dont « les illusions... et la foi qu'elle a dans la sainteté de son droit » semblent à de Beaumont « plus extraordinaires encore que ses vices », se dresse une force libérale de plus en plus puissante qui menace de la faire crouler.

Le salut de l'Irlande a été de posséder une organisation politique contenant presque tous les principes d'un gouvernement libre; si cette liberté a pu être tournée en tyrannie, le principe n'en est pas moins demeuré, permettant à l'Irlande de résister à l'oppression, un peu gênée et limitée, puis de conquérir certaines libertés (47) qui « seront le salut de l'avenir » (48).

« L'Irlande, maintenant pays libre, tend à devenir un pays démocratique », toutes les libertés qu'elle a acquises vont lui servir à attaquer la source de tous ses maux: le principe aristocratique en lui-même. Une quantité « de faits, de principes, d'accidents travaillent à faire de cette société libre irlandaise une société démocratique ». Ce sont principalement: l'Association « vrai gouverne-

---

(44) Cf. Ch. IV, pp. 336-341, les arguments de Beaumont contre les théories raciales.

(45) Cf. pp. 342-351, l'analyse psychologique de la marche croissante de la corruption (née d'un principe atroce) dans l'âme irlandaise et se terminant par la dégradation morale complète.

(46) Cf. pp. 351-354. — (47) De presse, de réunion, d'association, et depuis 1829 de culte. — (48) T. II, p. 8.



ment, illégal mais national, puissance vraiment démocratique », et qui est centralisé en la personne d'O'Connell dont « la puissance extraordinaire est, elle aussi, profondément démocratique ». « Sa voix est celle du peuple », « tout, dans son activité immense et multiple est dirigé vers un but unique: le peuple » dont il devine et prévient les passions. Enfin et surtout, le Clergé catholique « le plus fécond élément démocratique », le plus national de l'Irlande, le plus populaire grâce à ses vertus sublimes, le plus libéral parce qu'il est libre de tout lien avec l'Etat et parce que le christianisme non corrompu qu'il pratique, est démocratique en son essence (49).

\*

\*   \*

S'il a justifié la rébellion dans certains cas, Beaumont n'en est pas pour cela révolutionnaire, au contraire. Il voudrait que l'Angleterre se décidât à une profonde révolution, lente et pacifique, dans le gouvernement irlandais, afin d'éviter un conflit sanglant. Il propose des remèdes à la situation; elle « peut se résumer ainsi: indigence profonde parmi le peuple, anarchie permanente dans l'Etat ». Trois systèmes se présentent pour y remédier: procurer du travail aux pauvres inoccupés, par le développement de l'industrie qui, supprimant la misère, fera disparaître les causes de trouble; mais devant l'anarchie du pays les quelques capitaux qui demeurent en Irlande s'expatrient et avec eux disparaît la possibilité d'établir des manufactures. Le second système: l'émigration massive est fort en faveur dans les milieux anglais, mais ce remède violent est impraticable, c'est une utopie simpliste qui croule sous la moindre analyse un peu sérieuse. Le troisième, que proposent certains philanthropes: voter un secours général, permanent, pour les pauvres, une charité obligatoire des riches, est plus chimérique encore et plus irréalisable que les deux premiers.

Le seul véritable remède consiste à « abolir les privilèges civils, politiques et religieux de l'aristocratie »: elle est la cause de tous les maux, il est par conséquent logique de la détruire en ce pays. D'ailleurs le choix n'est pas laissé à l'Angleterre, la seule alternative est de la faire subsister, contre le peuple, grâce à l'aide de l'armée ou de la laisser renverser par le peuple: dans les deux

cas le sang coulera. Or cette « destruction juste, nécessaire, serait singulièrement facile en Irlande... d'abord elle serait aidée de toute la puissance du sentiment national », de plus l'aristocratie est faible, pourrie de dettes, dévorée du désir de quitter l'Irlande, sans union réellement forte dans les éléments dont elle se compose, « sa caducité la condamne ». Mais « il serait mauvais de substituer, à l'aristocratie protestante, une aristocratie catholique » qui deviendrait à son tour tyrannique pour les protestants, égoïste et antilibérale envers le peuple (50).

L'aristocratie abolie, il faudrait centraliser momentanément tous les pouvoirs; rendre le peuple propriétaire, ce qui donnerait naissance à une bourgeoisie, indispensable élément stabilisateur; détruire la suprématie du culte anglican et établir l'égalité de tous les cultes. « Que fera l'Angleterre? Voudra-t-elle, pourra-t-elle accomplir les immenses changements que réclame l'intérêt de l'Irlande? » Dans sa quatrième partie, Beaumont examine les probabilités, les forces contraires qui entreront en lutte dans les divers partis anglais à propos des réformes. Ce qui sera fait, le sera par les Whigs, mais il est à craindre qu'ils ne puissent rien accomplir de radical: l'Angleterre est encore foncièrement aristocratique, elle aime l'inégalité et est ennemie de tout changement (51).

\*

\* \*

L'auteur jette alors un coup d'œil vers l'avenir. Il est certain qu'un gouvernement uniforme pour les deux pays est une absurdité: le régime, salubre pour l'Angleterre, est néfaste à l'Irlande, l'une veut naturellement conserver ce que l'autre cherche à détruire. Quel sera le résultat de cette lutte? La seule solution, le seul parti logique, puisqu'« un régime commun à ces deux peuples est nuisible » à l'un comme à l'autre « serait de se séparer, et de former chacun un Etat distinct, ayant sa nationalité propre et son gouvernement propre ». L'Angleterre ne se résoudra jamais, de son plein gré, par intérêt autant que par orgueil, à cette solution raisonnable et équitable. Il est impossible de prévoir si cette scission aura jamais lieu, mais si l'union des deux pays est fatale, elle n'en

est pas moins monstrueuse: elle fait songer à des « frères siamois de goûts contraires... obligés de vivre unis, au sein d'une discorde profonde ». Jusqu'alors l'Irlande étant la plus faible a été obligée de suivre l'Angleterre, mais subira-t-elle le joug tant qu'il plaira à l'Angleterre de le lui imposer? Non. L'Angleterre essaiera de maintenir ses propres institutions en Irlande, continuera sa lutte séculaire contre le catholicisme et la démocratie mais « on peut être à peu près sûr qu'elle n'atteindra pas son but » (52).

Les institutions fondées en Irlande par l'Angleterre sont « attaquées au cœur », car le protestantisme, qui était leur âme, « le principe qui les animait... est en pleine décadence ». L'Eglise Anglicane tombera la première, entraînant dans sa chute l'aristocratie dont « la destinée semble être de vivre et de mourir » avec elle. Or « le principe aristocratique est trop haï en lui-même » pour qu'une autre aristocratie, même catholique, puisse se reconstituer sur les ruines de l'aristocratie anglo-irlandaise.

« Le gouvernement de l'Irlande deviendra-t-il démocratique?... » Et, « si cette démocratie triomphe comment s'établira-t-elle? Sera-ce par quelque révolution violente ou par un progrès doux et lent »; plus fort que l'opposition anglaise? Ce dernier moyen serait le plus sûr pour l'Irlande trop faible pour attaquer mais forte pour se défendre; elle a le droit pour elle et l'Angleterre le sait... « c'est là le secret de la faiblesse anglaise en face de la pauvre Irlande... c'est pourquoi elle a toujours été un embarras et une menace ». D'ailleurs la force matérielle de l'Irlande croît tous les jours avec la population, « et le temps approche où l'Irlande ne sera pas seulement forte de son bon droit »; de plus l'Irlande se concentre tout entière vers un but unique, elle réunit toutes ses forces contre un seul adversaire, alors que l'Angleterre éparpille les siennes dans le monde entier, « tous les embarras accidentels qui viennent gêner l'Angleterre » font avancer l'Irlande vers la liberté. Les institutions anglaises tomberont en Irlande et l'Angleterre subira le contre-coup de leur chute; la destruction lente et forcée qui suivra, sera plus nuisible à l'Angleterre qu'une réforme subite et complète, consentie par elle pour l'Irlande seule. L'Angleterre se verra irrésistiblement poussée par l'Irlande vers la démocratie, qu'elle déteste foncièrement (53).

---

(52) Pp. 281 à 287. — (53) Pp. 280 à 294.

Beaumont tire enfin de cette longue étude une leçon de morale sociale et politique: l'Irlande est la preuve « que la violence et la corruption sont de mauvais procédés de gouvernement » donnant naissance à des embarras, des périls, des difficultés insolubles à qui les a fait naître. Une pensée consolante s'impose: « Toute politique, pour être bonne, doit commencer par être honnête », en politique comme en morale « il ne faut pas séparer l'habileté de la justice ». Deux phénomènes de même nature se passent en ce moment chez deux grands peuples riches, prospères: leurs plus grandes difficultés, le « germe de mort de leur société » proviennent de ce qu'ils ont méprisé la justice et l'équité: les Etats-Unis ont une lèpre: l'esclavage; l'Angleterre a la sienne: l'Irlande. Le châtiment fatal de l'oppresseur est une loi sévère, mais juste et belle. « Les crimes des peuples comme ceux des hommes sont libres, et ne sont jamais nécessaires. Il n'y a de nécessaire que la conséquence des crimes, il n'y a de fatal que leur expiation » (54).

\*

\* \*

Cette œuvre, d'intérêt historique, politique et moral à la fois, est complétée et vérifiée par son auteur, un quart de siècle plus tard, dans la *Notice sur l'état présent de l'Irlande*, mémoire lu à l'Académie des Sciences Morales et Politiques (55), dans laquelle Gustave de Beaumont indique ce qui a changé dans la situation du pays depuis son premier ouvrage. Un accident extraordinaire et terrible est survenu dans l'état social de l'Irlande: la grande famine, qui a diminué la population de trois millions sur huit, en vingt ans, un tiers par la mort, le reste par l'émigration. Cette subite diminution du nombre d'indigents n'a pas amélioré la condition des survivants: l'Irlande est encore malheureuse et agitée; cependant elle est en progrès car le paysan catholique peut enfin posséder la terre, « au fond c'est la vieille Irlande, féodale, anglaise et protestante qui croule sur sa dernière base, le sol ». L'Eglise Anglicane est tombée comme il l'avait prédit, entraînant la pernicieuse aristocratie irlandaise dans sa chute. « La misère de l'Irlande vient de la tyrannie qu'elle a subie et dont les effets se font encore sentir; la

---

(54) Pp. 306 à 308. — (55) Paris, 1863, in-8°, 63 pages.



liberté dont elle jouit depuis quelque temps et dont les effets ne se font pas encore sentir, la sauvera. »

\*

\* \*

Si insuffisamment que cette trop brève étude l'ait montré, *l'Irlande sociale, politique et religieuse* de Gustave de Beaumont n'en est pas moins un ouvrage remarquable, dont la valeur, reconnue par le prix Monthyon dès son apparition, n'a nullement diminué avec les années. Elle forme l'étude la plus sérieuse, la plus nourrie de faits et la plus solidement soutenue de pensée, qui ait paru en France, sur l'Irlande, au XIX<sup>e</sup> siècle; elle est hautement prisée dans tous les ouvrages postérieurs touchant à ce sujet, tous, et jusqu'à nos jours, la citent comme la base la plus solide de leur documentation.

Nous avons examiné parallèlement cette œuvre et la *Démocratie en Amérique* et estimons que ces deux ouvrages ont droit à la même estime. Par quelles raisons l'une eut-elle le retentissement général et prolongé que l'autre n'eut point, alors qu'elle le mérite, selon nous, tout autant? Nous voyons deux raisons à ce traitement différent de la part du grand public lettré: l'œuvre de Tocqueville qui est dégagée autant que possible des faits (56), qui néglige l'histoire, la géographie, les conditions de vie particulières à l'Amérique, semble un ouvrage de philosophie politique, à fausse apparence dogmatique, convenant parfaitement au goût du temps et dans laquelle les sociologues cherchèrent longtemps une leçon et des exemples qu'ils crurent généraux, tandis que l'œuvre de Beaumont, de tournure plus précise, moins éloignée de son sujet réel, demeure aux yeux des lecteurs une étude spécialisée sur l'Irlande, d'un intérêt moins général et dont la leçon se dégage moins nettement. Mais ce sont surtout les exemples choisis qui éveillèrent un intérêt fort différent chez les sociologues: de même que l'on se penche avec une curiosité bien plus vive sur un berceau, que sur la couche d'un moribond, ils furent beaucoup plus attirés par une

---

(56) Dans la manière dont elle est rédigée car elle est complètement fondée sur l'étude de l'exemple particulier des Etats-Unis. Elle paraît pensée *in abstracto* sans l'être.

étude qui traitait de la naissante Démocratie que par celle qui constate l'agonie d'un système politique et social décadent.

Cette moindre renommée n'empêche que l'*Irlande Sociale, politique et religieuse* fut largement connue dès 1839, les éditions en sont nombreuses (57) et son influence sur l'opinion de l'époque fut profonde. De Beaumont fait par elle connaître de façon complète, intelligente, sympathique mais impartiale, le pays que nos premiers voyageurs avaient déjà fait plaindre, secourir et aimer en France. A partir de cet ouvrage l'irlandophilie romantique française a une base solide sur laquelle s'appuyer.

---

(57) Paris, 1<sup>re</sup> éd., 1839, 2 vol., in-8°; 5<sup>e</sup> éd., 1842, in-18; Bruxelles, 1843, in-8°, 2 vol.; 7<sup>e</sup>, Paris, 1863, avec Notice, etc...

## CHAPITRE IX

---

### L'Irlande pittoresque, artistique et littéraire.

#### Capo de Feuillide.

---

**Originalité de son voyage. *L'Irlande*. Questions politiques, sociales, religieuses. Histoire, annales, traditions, légendes. La nature, les paysages irlandais. Les bardes, la musique, la littérature celtique irlandaise.**

Deux des aspects que présente l'Irlande, et non des moins attirants pour les romantiques: son pittoresque, folklore, langue, coutumes, traditions, chants originaux; et ses paysages magnifiques, sauvages ou riants, ornés de ruines féodales et de pierres druidiques, n'avaient point encore été mis en relief par nos voyageurs.

L'émigré La Tocnaye, précurseur parfait, ne les avait point omis (1); Duvergier les signale dans l'invitation à visiter l'Irlande qui termine ses *Lettres* (2); Montalembert en est enthousiasmé, mais il laisse l'expression de cet enthousiasme enfoui dans son journal de voyage, en majeure partie encore inédit (3); Michelet, voyageur trop rapide, y touche à peine (4); et Beaumont les ignore volontairement pour se cantonner dans les aspects qu'il a choisi d'étudier. L'Irlande a donc attiré de France des promeneurs, des géologues (5), des hommes politiques, des historiens et des philosophes, mais nul poète encore.

C'est un ancien poète, non certes des plus grands, mais à l'âme la plus passionnée, à la sensibilité la plus vibrante, à l'enthousias-

---

(1) Cf. Ch. III. — (2) Cf. Ch. V. — (3) Cf. Ch. VI. — (4) Cf. Ch. VII. —

(5) Cf. Ch. V.

me le plus brûlant, Capo de Feuillide, qui le premier souligne et développe l'importance du trésor poétique que renferme l'*Ile d'Emeraude*.

Capo de Feuillide est, de tous nos voyageurs, le moins connu, mais le plus original; son voyage est le plus accidenté, le plus pittoresque et le plus amusant; son livre est, de beaucoup, le plus romantique et le plus intéressant aux points de vue littéraire et artistique. Quel est cet écrivain, aujourd'hui oublié, et dont la vie, qui semble aussi accidentée que son voyage en Irlande, nous a été fort difficile à reconstituer (6) ?

Né aux Antilles vers 1800, Jean-Gabriel Capo de Feuillide appartient à une famille de vieille noblesse gasconne qui le reçoit, à Toulouse, lorsqu'il vient en France y faire ses études de droit. Jeune avocat en cette ville, ardemment légitimiste par tradition familiale, Capo est moins attiré par le barreau que par la poésie; il concourt aux Jeux Floraux, fait paraître des *Chants héroïques* (7) bientôt suivis des *Vendéennes et Chants hellènes* (8), poésies inspirées par les guerres de Vendée, l'insurrection des Grecs et les événements religieux de l'époque, et dont le succès permet au jeune poète de venir à Paris et d'être attaché à la maison de Charles X.

Cependant, gagné par le libéralisme de l'école romantique, il se rallie aux libéraux dès la constitution du Ministère Polignac, et sous le titre d'*Epître à Paul Louis Courier* il lance, en 1829 et 1830, deux violentes satires contre les ultras. Sa carrière de journaliste s'ouvre au *Temps* et au *Figaro*. Pendant les journées de juillet, ce bouillant Gascon monte sur les barricades, pistolet en main, et y gagne une sous-préfecture à Mirande. Trop exalté pour pouvoir conserver une fonction gouvernementale et se jetant ouvertement dans l'opposition républicaine, il est bientôt destitué, revient à

---

(6) Les documents de première main font presque défaut, et ceux de seconde main sont sujet à caution. Les dossiers F17 1418 et F17 3151, aux Archives Nationales, fournissent quelques détails biographiques complétant ceux donnés par Vapereau (*Dictionnaire universel des Contemporains* 3<sup>e</sup> éd., 1865, T. I, p. 322) par Quérard (*La Littérature française contemporaine 1827-1844*, Paris, 1846, in-8°, T. II, p. 512) par *L'Intermédiaire des Chercheurs* (10 nov. 1918 n° 1489) M. R. G. Nobécourt, dans *la Vie d'Armand Carrel* (Vie des Hommes illustres n° 49 Gallimard, 1830) donne un résumé de la vie de Capo jusqu'en 1837 (p. 282) et m'a conseillé de consulter Louis Fiaux (*Armand Carrel et Emile de Girardin* in-16, 1911, Paris) ce dernier auteur présente Capo comme un « inconscient, un amoral, un déséquilibré » Cf. p. 25 puis chap. VIII, pp. 173 à 191.

(7) Toulouse, 1825, in-8°. — (8) Toulouse, 1826, in-8°.



Paris et rentre dans la vie littéraire comme Directeur de l'*Europe littéraire*, puis rédacteur à la *Tribune* et au *Bon-Sens*, journal démocrate-socialiste, où il est feuilletoniste, chroniqueur théâtral et littéraire. Sa plume facile, brillante et mordante vaut au jeune critique plus d'un duel. Toujours vibrant, exalté, facilement emporté et téméraire, Capo, qui se qualifie lui-même de « Gascon du Tropique » manie l'épée avec autant de fougue que la plume. Il se tire sans trop de mal d'un premier duel avec Gustave Planche, chevalier de Georges Sand, malmenée par Feuilleide comme romancière et comme femme; en 1834 il a la poitrine labourée par le coup de pistolet de Victor Bohain et croit en mourir, il guérit cependant mais pour être la cause indirecte de la mort d'Armand Carrel. Quatre mordants, mais honnêtes articles, parus dans le *Bon-Sens* contre la *Presse* de Girardin valent à Capo d'être cité par ce dernier, à l'étonnement de tous, en police correctionnelle pour diffamation. Capo demande à Carrel de faire paraître dans le *National* quelques mots pour le justifier; de ce court article naît la querelle que l'on sait et qui se termine par le duel fatal à Carrel.

Capo est atterré par ce dénouement inattendu (9), il essaie de provoquer Girardin qui lui répond par une fin de non recevoir... Six mois plus tard Capo de Feuilleide entre comme rédacteur à la *Presse*, est présenté à Louis-Philippe et à la famille royale avec son ami Alphonse Karr, et a ses entrées au château. Comment expliquer un tel revirement? Louis Fiaux suppose une habile manœuvre de Girardin exploitant la détresse mentale et pécuniaire de cette « tête insulaire et volcanique »; les documents des Archives Nationales (10) révèlent l'influence d'un parent de Feuilleide, le Comte de Salvandy qui l'entraîne aux fêtes nationales de Versailles, le laisse se prendre à la cordialité de la famille royale, puis l'envoie bien vite en mission en Irlande (11).

(9) « Ce pauvre homme est dans une bien grande désolation. » Lettre de Mme Buloz à sa sœur, Rosalie, 25 juillet 1836, citée par M. L. Pailleron. *Buloz et ses Amis*, p. 65.

(10) Dossiers cités. Dossier F 1418, Lettre de Capo à la Reine Amélie. Paris, 24 mars 1847. Lettre de Capo au Duc de Nemours, 5 avril 1847.

(11) Cette mission, présentée comme officielle par tous les auteurs que nous avons cités, est sans doute due à la bienveillance personnelle et privée du Comte de Salvandy, alors Ministre de l'Instruction Publique, car nous n'avons trouvé aucun dossier concernant cette mission soi-disant gouvernementale, soit aux Archives du Ministère des Affaires Etrangères (année 1837), soit aux Archives Nationales qui ont reçu les Archives du Ministère de l'Instruction Publique de cette époque.

Le succès de l'ouvrage qui résulte de ce voyage, *l'Irlande*, et l'appui que Capo prête désormais au Gouvernement, incitent Thiers à lui confier une nouvelle mission, aux Antilles cette fois: il y trouve le moyen de sauver la vie à Granier de Cassagnac qu'il tire des mains d'une troupe de noirs ameutés. De retour à Paris, il rédige avec ce dernier *Le Globe* qui soutient Guizot.

Les années n'assagissent pas cet impulsif, que le cœur conduit plus que la tête, et qui est le moins opportuniste des politiques: il est toujours dans l'opposition aux moments nuisibles et se rallie à tous les régimes quand il n'y a plus rien à y gagner qu'une renommée d'inconstance malhonnête! En 1842, alors qu'il jouit de la faveur presque amicale de la famille royale (12), il visite le château de Ham dans le dessein d'en écrire l'histoire (13). Il y entre « en indifférent, réservé sinon méfiant » envers l'illustre prisonnier, mais il en sort gagné par le Prince Napoléon après « quelques heures d'intelligentes et franches causeries »... Il cède à la « fascination personnelle » du Prince et devient bientôt « son confident, son historien, son ami » (14). Une lettre significative semble prouver qu'une grande intimité existe alors entre Louis-Napoléon et Capo de Feuillide. Un fils de celui-ci, né alors, est filleul du futur Empereur (15). Sous l'influence de son nouvel ami peut-être, Capo revient aux opinions républicaines; il les manifeste trop tard, après la Révolution de Février, pour s'en faire un titre à la faveur du pouvoir; et trop violemment, lors du Coup d'Etat du 2 décembre; transporté en Algérie, il préfère « sacrifier ses affections à ses idées » (16) et refuse sa grâce qui lui est plusieurs fois offerte par le prince; il ne revient à lui, « vaincu par la clémence et les tendres retours du cœur » (16), que lorsque l'Empire n'a plus rien à lui offrir...

Tel est l'homme, impulsif, passionné, imaginatif, sincère et honnête, mais si dénué de bon sens qu'il peut paraître malhonnête à beaucoup, qui visite l'Irlande en 1837. Si les œuvres poétiques

---

(12) Dossier F. 1418. Recommandation de S. M. la Reine, son A. R. le Duc de Nemours, S. A. R. le Duc de Montpensier pour appuyer la candidature de Capo à une chaire d'histoire dans une Faculté des Lettres.

(13) *Le Château de Ham*. Paris, 1842, in-8°.

(14) Archives Nationales. Dossier F17 3151. Note sur un projet d'ouvrage pour lequel Capo demande une aide pécuniaire du gouvernement, avril 1858.

(15) Même dossier. Lettre de Capo à M. Rouland, ministre de l'Instruction Publique et des Cultes. Avril 1858. — (16) *Ibid*.

qu'il a produites ne révèlent pas un grand génie, il n'en a pas moins une nature, un caractère, de vrai poète, qui préfère le cœur à la raison, le rêve à la réalité, la légende à l'histoire; il est admirablement doué pour la mission qu'il se propose en Irlande.

Capo part, en effet, avec un but précis: visiter ce pays afin d'être à même de remplir une mission à son retour en France. Cette mission ne consistera pas à faire aimer l'Irlande des Français: ce n'est plus à faire, « il n'y a pas en France un noble cœur, quelque vent religieux ou politique qui souffle sur lui, qui ne (fasse) des vœux pour l'affranchissement et la prospérité de l'Irlande » (17). Mais cette île est peu connue dans ses beautés et ses richesses naturelles, artistiques, poétiques, littéraires et historiques, alors qu'elle est digne, plus que beaucoup d'autres, d'être étudiée à ces points de vue.

La mission de Capo se résume dans l'épigraphe qu'il a placée en tête de son volume: *Justice pour l'Irlande!* Il fera savoir au monde, tout au moins à la France, que ce pays si méprisé des Anglais, possède une nature dont « la splendeur enivre l'âme et le regard »; il enseignera aux artistes qu'« ils doivent abandonner les éternelles routes battues de l'Italie et de la Suisse, pour aller demander à la vieille Irlande des tableaux comme en trouvait Salvator Rosa »; aux poètes que les plus belles légendes sont attachées à ces sites admirables: « ...Elle a des montagnes... où les nuages brisent leurs formes fantastiques, qui se mirent dans les lacs sans fond que les vents agitent entre deux cîmes. Sur ses rochers menaçants... qui penchent au-dessus des abîmes, les légendes racontent les exploits des anciens jours... »; une race aussi belle que la nature y vit: « On rencontre des femmes... belles et pudiques, aux grands yeux bleus, aux sourcils et aux cheveux noirs... des têtes de Judith, comme en voudrait Scheffer! » Ce peuple conte ses originales légendes, en une langue antique « primitive dans son berceau de trois mille ans », et Capo, à écouter ses vieux poèmes, « remercie Dieu de (l') avoir conduit en Irlande pour (lui) donner la mission d'appeler l'attention sympathique... sur les trésors inconnus d'une poésie antique... » et sur les vieux airs de la *Terre de la Chanson*; tous méritent de devenir « des sources nouvelles d'art et de poésie » (18). Mais cette nature, couverte de ruines, ces légendes,

---

(17) *L'Irlande*, Paris, 1839, 2 vol. in-8°, p. 8.

(18) *Ibid.*, pp. I à VII.



ces annales, ces chants, pleins de désespoir et de cris de révolte, poussent Capo à considérer l'histoire d'Irlande: « Le voyageur pensait ne devoir être qu'artiste et poète, et voilà que, même à son insu, il se donne une mission d'historien ». Son œuvre ne sera point seulement la mise au jour d'un trésor tenu caché, mais aussi une violente protestation. Capo de Feuillide se fera le justicier, le redresseur de torts, qui blanchira l'Irlande de la diffamation de l'Angleterre. « Les Anglais ne parlent de (l'Irlande)... et de son peuple qu'avec le sourire du dédain ou de la moquerie... ils en font... des tableaux à faire reculer les plus grands courages d'artistes, de poètes et de penseurs... » (19). Le voyageur français montrera comme elle est belle, riche d'une antique civilisation, morale et sainte; que, malgré sa misère, « elle est toujours une brave et noble nation » (20); que sa vertu devrait faire honte à l'Angleterre pervertie, ainsi que sa pauvreté dont le joug anglais est l'unique cause.

Le livre qu'il composera dans le but de faire rendre justice à l'Irlande, essaiera de peser de tout le poids que lui donnera l'éloquente vérité, sur l'opinion française et européenne, afin que l'Angleterre, qui ne devient juste que par peur, améliore l'état pitoyable de l'Irlande.

Le but de Capo n'est donc point de jouir égoïstement d'un intéressant voyage, mais bien celui d'être utile à l'Irlande par l'influence du livre qui naîtra de ce voyage. Et comme, « avant tout et pour être utile », il faut que son livre soit lu, il cherchera la vérité seule en ne se fondant que sur « la logique concluante des faits »; la seule manière de procéder est donc de tout voir par lui-même et de ne relater que ce qu'il aura vu (21).

\*

\* \*

Quelles sont les conditions et les événements du voyage sur lequel Capo fonde son volume, écho, au ton de pamphlet, de celui de Beaumont, et complément artistique et littéraire de *l'Irlande sociale, politique et religieuse*?

Tout d'abord il visite ce pays dans l'état d'esprit le plus efficace pour comprendre un peuple étranger: il essaie de s'assimiler aux habitants. En Irlande, le peuple a conservé un état d'esprit purement moyenâgeux, il en est encore à son « époque poétique »;

---

(19) P. xx. — (20) P. xxii. — (21) P. ix.



« pour entrer en communion d'intelligence et d'âme avec lui », il faut oublier les leçons de scepticisme moqueur du XVIII<sup>e</sup> siècle, de positivisme du XIX<sup>e</sup>, ne pas jouer à l'esprit fort, mais reprendre une âme d'enfant, familière avec le divin et amateur semi-crédule des contes. « L'Irlande veut être visitée avec le parti-pris de s'y montrer facile d'émotions, accessible à tout ce qui se rapproche de la poésie, de la ballade et de la légende. » « Laissez-vous donc être simple et naïf, laissez-vous être heureux de vivre au milieu des âges poétiques, de héros, de saints, de légendes, de pieuses croyances, où le merveilleux se mêle au réel, et que le monde ne connaît plus que par les histoires du passé » (22).

Ainsi disposé, et fidèle à son désir de tout voir, « il (se) met donc à parcourir l'Irlande, allant de l'est au sud, du sud à l'ouest, de l'ouest au septentrion, à travers ses grandes villes, aussi bien qu'à travers ses bourgades et ses solitudes, sur ses immenses lacs... aussi bien que le long des rivages grondants des deux mers qui lui servent de ceinture » (23). Comme tous nos voyageurs, il débute par Dublin qu'il visite sans en rien omettre (24); puis, l'Irlande lui paraissant être un pays qu'il est bon de parcourir lentement avec « de nombreux temps d'arrêt dans ses villes et dans ses solitudes » (25), il refuse de voyager par les *royal mails* ou même à cheval, et imagine de traverser l'Ile en bateau par le Grand Canal qui aboutit au Shannon et unit Dublin à Limerick. Ce voyage fluvial est mouvementé: dans une querelle qui s'élève entre un nain irlandais, violoneux patriote, et des *constables* anglais, Capo prend violemment parti pour le minable « descendant des bardes »; la troupe anglaise, pour se venger, entonne « l'hymne de Waterloo », et notre voyageur eût peut-être terminé en prison ou à l'hôpital son tour d'Irlande s'il n'eût été calmé, puis consolé par les passagers irlandais. À New-Port, le vapeur emprunte un canal latéral au Shannon devenu impraticable par ses chutes et ses rapides. Capo répugne à la monotonie du canal latéral, il apprend qu'avec « de petites nacelles... et des bateliers exercés, le danger à courir n'est ni toujours, ni infailliblement suivi, de catastrophes » (26) et il tente la descente, fort belle mais fort dangereuse, des chutes du Shannon, accompagné d'un prêtre irlandais, excellent barreur, qui le sauve

---

(22) *Ibid.*, T. II, pp. 103-104. — (23) T. I, pp. IX et X. — (24) T. I, pp. 1 à 126.  
— (25) *Ibid.*, p. 132. — (26) *Ibid.*, pp. 201, 202.

d'un accident fatal. Son voyage se poursuit, à travers le Munster, puis le Connaught, le Leinster de nouveau et l'Ulster, aussi capricieux, hasardé parfois, que l'est la nature originale et artiste de Feuilleide. Son livre n'est point un journal de voyage, et l'on a grand' peine à retracer son itinéraire, mais nous l'y voyons consacrer peu de temps aux villes pour aller rêver à loisir sur les ruines de cités disparues depuis quinze à vingt siècles (27) ; visiter longuement tous les sites riches en légendes ou en beautés naturelles ; escalader les montagnes les plus dangereuses, au risque de ne devoir la vie qu'à « une tige de houx » qui le prévient d'une chute « de trois cents pieds dans le lac sans rives et sans fond du Carran-Tual » (28) ; parcourir lentement, à pied presque toujours, les campagnes, même les plus reculées comme celles du Connemara, afin de se mêler aux pauvres paysans et de partager leur vie autant que possible.

Capo de Feuilleide est le premier de nos voyageurs à ne vouloir considérer de l'Irlande que l'élément purement autochtone, à ne jamais descendre dans les châteaux de l'aristocratie anglo-irlandaise ; il visite ceux-ci en touriste qui, « grâce à sa barbe touffue d'homme de lettres ou d'artiste », a accès dans les domaines des *Absentees*, sous le contrôle du régisseur (29).

Par contre, ses relations avec de véritables Irlandais sont nombreuses, intimes et variées. Il est le premier à rechercher la fréquentation des « familles Milésiennes », aisées et cultivées, débris de l'aristocratie catholique ou premiers éléments de la future bourgeoisie que Beaumont espère voir se développer, et dont Michelet eut un exemple dans les Mac Nemara. Il n'a aucune lettre de recommandation, mais il suffit de quelques moments de voyage en commun, en *railway* ou en bateau, pour qu'une véritable amitié naisse entre ce Gascon irlandophile, curieux et passionné, et des « dames et gentilhommes » de vieille race irlandaise, aussi curieux, aussi « méridionaux » que lui. Nous avons vu ceux-ci lui éviter une mauvaise querelle avec la police anglaise, un prêtre le sauver d'une noyade probable : ce sont bientôt des amis avec lesquels il a de longues et vives discussions sur leurs pays, leurs annales, leurs poètes et leurs chants (30) ; à Dublin, tel gentilhomme rencontré

---

(27) Par exemple celles de Kincora, capitale de Brian Boru, grand héros hibernois qu'il compare à Louis XI.

(28) T. II, p. 185.

(29) *Ibid.*, p. 50. — (30) T. I, pp. 127, 210.

en *railway* l'introduit dans sa famille où de vieux manuscrits en langue irlandaise lui sont montrés, traduits et commentés (31) ; « une main amie » dérobe pour lui des documents de ce genre, copiés « en grand mystère » dans la Bibliothèque de l'Irish Academy (32). Comme Montalembert échappant au Marquis d'Ormonde pour aller retrouver le pauvre boutiquier dublinois Hennesy, Capo se fait des amis parmi les plus humbles marchands ; mais ses conversations avec eux portent plus sur les beautés du pays et sur les « *songs* et les *laments* » que sur le clergé catholique (33) ; à Cork, il discute avec un savant historien, ami d'O'Connell et « grand fureteur de vieux manuscrits » (34) ; dans les bourgs et les campagnes, il sait découvrir les « descendants des vieilles familles en O' » et se faire chanter ou réciter par eux les poèmes et ballades antiques contant leurs gloires passées ; ils l'intéressent plus vivement encore que les hommes politiques, même O'Connell qu'il semble avoir connu personnellement (35). Beaucoup, parmi ces fils des anciens chefs hibernois, sont au nombre des plus misérables dans les villes ou les campagnes. Capo de Feuillide fraternise avec ce peuple de mendiants, avec une simplicité cordiale et compréhensive qui eût sans doute été celle de Michelet s'il était demeuré plus longtemps en Irlande. Dans les rues de Dublin il bavarde amicalement avec les miséreux déguenillés (36) ; ses guides aux sites fameux deviennent, plus vite encore que lorsqu'il s'agissait du jeune Montalembert, des camarades dont la sympathie est réciproque ; nous le voyons se mêler aux paysans, épousant leur manière de penser, suivant leurs usages, vivant de leur vie autant que possible. Il entre dans les masures, non pour y compter les lits de paille comme Beaumont et Tocqueville, mais pour y goûter l'hospitalité du plus sociable des peuples, pour y écouter les récits du père, les légendes de l'aïeule, les chants des jeunes filles, et se mêler aux jeux des enfants « ravissants ». Il s'agenouille « dans de pauvres petites églises, bien froides, bien nues, où Dieu n'est servi et prié que devant un autel et une croix de bois » ; il voyage « en compagnie de familles errantes, sans asile, sans nourriture et sans vêtements, sur la terre même de la patrie » ; il suit « dans leurs prédications lointaines, sur les montagnes, des prêtres catho-

---

(31) T. I, pp. 78, 96.

(32) T. I, p. 315. — (33) T. I, p. 125. — (34) T. I, pp. 284, 306. — (35) T. II, pp. 285-336. — (36) T. I, pp. 1 à 126.



liques qui (vont) porter à des proscrits perdus dans des gorges inaccessibles à la loi humaine, les paroles divines qui fortifient et qui pardonnent. Le soir, à la veillée de la famille milésienne, tombée de la puissance dans l'ilotisme, et d'un château dans une chaumière, il (écoute) les traditions des anciens, des glorieux jours de l'Irlande » (37).

\*

\*   \*

*L'Irlande*, publiée en 1839, reflète directement cette expérience multiple de la vie irlandaise chez notre voyageur; « ce livre écrit sur place, pour ainsi dire, et au courant des impressions multiples du voyage... est devenu tour à tour livre d'art, de poésie et d'histoire, livre de politique et de socialisme, livre de mœurs et pamphlet » (38). Il n'y a, dans cette définition de son œuvre, nulle exagération de la part de l'auteur: *l'Irlande* est un volume de plus de huit cents pages (39) qui traite de tous ces points.

L'exposé de l'état politique, social et religieux, la critique du caractère irlandais, répètent forcément ceux de nos premiers voyageurs: le fond est identique, ainsi que le point de vue de l'observateur; mais ils ne forment pas une vaine redite, car Feuillide y met la marque de son originalité; le ton en est différent: beaucoup plus violent et varié, il est tantôt celui d'un éloquent plaidoyer, tantôt d'un mordant pamphlet, tantôt d'une élégie, tantôt d'un panégyrique ou d'un chant d'espoir; la forme, aussi, diffère des premiers ouvrages sur l'Irlande: œuvre d'un poète qui devint chroniqueur, elle est animée, pittoresque, colorée, descriptive, lyrique, essentiellement romantique; cette œuvre, qui ne comporte que d'exacts souvenirs de voyage et les émotions qu'ils ont éveillées, s'apparente, par ce ton et cette forme, aux romans irlandais dont les traductions françaises connurent une telle vogue parmi les lecteurs romantiques (40).

Capo débarque à Dublin « en pleine ébullition électorale »; il ne perd rien de ces cinq jours d'élection et nous en fait une description précise et mouvementée qui rappelle plus encore Shiel (41) que Hauranne; son étude du Libérateur (42), plus développée que

---

(37) T. I, p. x. — (38) *Ibid.*, p. i. — (39) Exactement 822 pages en 2 tomes, gr. in-8°. — (40) Cf. Ch. IV. — (41) Cf. Ch. IV. — (42) T. I, pp. 13 à 38, T. II, pp. 285 à 338.



celle de Beaumont, présente l'homme et l'œuvre à la manière de Victor Hugo (43), puis nous le montre pris dans un étau par le pacifisme de son agitation, torturé par le désir de libérer son pays et la crainte de provoquer une révolution sanglante, méconnu par les générations futures « pour avoir abouti au contraire de ce qu'il désirait, freiné pendant quarante ans la révolte indispensable » (44).

Toute la troisième partie de son volume *Les Annales et les Ruines* (45) est consacrée à l'histoire d'Irlande, qui, seule, peut expliquer la situation actuelle. Outre la différence de ton que nous avons signalée, Capo se révèle original en cette étude, également donnée par Beaumont (46), par la recherche des documents sur lesquels il appuie son histoire: il rejette les œuvres des historiens anglais, les documents émanant d'autorités anglaises, comme d'une véracité fort douteuse, et s'attache à retrouver dans les vieux manuscrits en langue irlandaise, enfouis ou cachés, qu'il se fait traduire, dans les traditions orales conservées par les « milésiens », dans les œuvres des anciens bardes, des poètes jacobites, dans les chants populaires et dans les ruines qui couvrent le pays, la vérité historique non déformée par l'esprit partisan d'historiens ennemis.

Dans son étude de l'*Etat social et politique* (47) du pays, il se rapproche davantage encore de l'ouvrage de Beaumont, même par le ton plus raisonneur que pamphlétaire que prend alors son livre; ses scènes descriptives de la misère de *Paddy*, des évictions violentes, correspondent exactement à celles de Beaumont, tout en formant de petits tableaux dramatiques plus habilement pittoresques. Sa conclusion est que le seul retour à l'équité est « le radicalisme à table rase » (48); une révolution sociale absolue serait le seul remède, O'Connell, au lieu d'une Association religieuse, eût dû faire la « Commune qui, d'un seul coup, eût arraché l'ensemble des émancipations » (49) et remis les anciennes familles en possession de leurs héritages légitimes. Ses remarques sur les vertus du clergé catholique et son influence excellente sur le peuple n'ajoutent à celles de Montalembert et de Beaumont que d'exactes réflexions sur la perpétuité de certains éléments de la théogonie païenne, conservés mais purifiés par le christianisme, perpétuité qui a aidé

---

(43) T. II, p. 285 et suivantes. — (44) T. II, p. 332. — (45) T. I, pp. 211, 374. — (46) Il est à remarquer que les voyages comme les œuvres des deux auteurs se superposent comme dates.

(47) T. II, pp. 1 à 336. — (48) P. 10. — (49) Pp. 300-301.

à la conservation de la « nationalité topographique de l'île » (50), de ses mœurs originales et pittoresques.

Capo trace du caractère irlandais, doué d'éminentes qualités innées, mais trop souvent corrompu par la faute du mauvais gouvernement anglais, des descriptions qui dépassent en pittoresque celles de tous nos voyageurs français pour rejoindre celles de Banim et de Mac Donough (51) parce qu'elles sont mises en action; ses tableaux de scènes de foire, de querelles, de beuveries évoquent des Brauwer ou des Breughel, décrits par Hugo; ses duels villageois, ses scènes de racolage, de mort et d'enterrement, « où une désolation de convulsionnaires » est suivie d'orgies, atteignent une horreur dramatique du plus beau romantisme. Toutes ces études, fort importantes (52), nous intéressent donc par le ton et par la forme qu'elles revêtent, ainsi que par la concordance absolue du fond, faits et jugements, avec les ouvrages de nos autres voyageurs, preuve d'exactitude et de vérité communes; mais sauf dans les détails, elles ne nous apportent rien de vraiment nouveau.

\*

\*   \*

Ce qui donne à l'*Irlande* de Feuillide sa valeur toute spéciale, c'est surtout la place qu'y occupent les descriptions des paysages, des ruines qui les couvrent, les légendes qui s'y attachent, et l'enthousiaste panégyrique de la langue, de la musique et de la poésie irlandaises, épars dans tout le livre, en imprégnant toutes les parties, mais spécialement développé à la fin du volume, en plusieurs chapitres qui leur sont consacrés (53).

Les « enivrements de l'âme et du regard » que lui cause le spectacle de la nature irlandaise « si pittoresque, si luxuriante et si ignorée » (54), sont toujours accompagnés, chez Feuillide, d'une profonde émotion poétique éveillée par les souvenirs antiques et mélancoliques qu'évoquent en lui les ruines. Il nous décrit longuement (55) les premiers paysages qu'il admire, lors de sa descente du Shannon; il est « fasciné par (la) dévorante perspective » du fleuve et des lacs derrière lesquels se détachent dans le lointain les monts du Kerry, et « s'abandonnant à (son) enthousiasme et à

---

(50) P. 100.

(51) Cf. Ch. IV. — (52) Elles comprennent 500 pages environ. — (53) T. II, pp. 337-416. — (54) T. I, p. iv. — (55) T. I, p. 191 et suivantes; p. 203 et suivantes.

l'amour » qui, à ce spectacle, le « prend au cœur pour l'Irlande », il regrette le lyrisme de sa jeunesse et de n'être point « un enfant d'Erin, un barde de (cette) île... pour évoquer le génie de la vieille Irlande... au milieu de ces merveilles de la création » (56). Devant leur splendeur il s'explique comment l'Irlandais, privé par l'Anglais de toute culture, a pu conserver son génie poétique vivace: « C'est que la belle nature de la verte Erin lui était toujours un livre ouvert ». Devant leur nombre, cependant, il renonce à nous en donner la description complète et suivie. Les paysages irlandais, inconnus au monde, dépassent à ses yeux, en beauté, ceux qui attirent les touristes en foule en d'autres pays; le Connemara est « une contrée aussi ardue, aussi pittoresque que les Galles de l'Angleterre ou l'Argyleshire de l'Ecosse »; il contient, en outre, des curiosités naturelles inouïes, telle la perte de six milles du lac Corbie, « dont personne ne parle, et qui est aussi curieuse que la perte du Rhin ou du Nil, dont on parle tant » (57).

Ce qui donne à la nature irlandaise son charme le plus prenant, ce sont les ruines dont elle est couverte: les monuments antiques bien conservés « ne séduisent que le regard », alors que les ruines « attirent le cœur » (58). Or, « l'Irlande peut, en toute vérité, être appelée la Palmyre de l'Europe; elle est le pays des ruines. Les ruines y sont le complément des traditions, des poésies et des annales... Cette désolation, répandue ainsi à la surface de tout un pays, donne à l'Irlande un caractère tout particulier et jette sur ses plus pittoresques beautés quelque chose de grave et de sacré qui saisit le cœur ». « Aussi le voyageur, en Irlande, ne sait-il guère ce qui a le plus d'attraits pour ses regards et pour sa pensée, ou de ces débris eux-mêmes avec leurs pieux et nobles souvenirs, ou des sites qui les enveloppent de leur pittoresque magnificence. » La gloire passée, enfouie sous des siècles de misère inégalable, donne à ces souvenirs leur qualité mélancolique: « C'est de l'ensemble des souvenirs de l'infortune séculaire qui a pesé sur toute l'Irlande, que les ruines de ce pays tirent leur charme indéfinissable de tristesse vague qu'elles inspirent » (59).

A côté des ruines druidiques, traces des curieux ancêtres des Irlandais, cercles sacrés, menhirs, cromleachs, raths, tours coniques semblables à celles où l'Orient gardait ses feux sacrés, « super-

---

(56) Pp. 192 à 195. — (57) T. II, pp. 19-20. — (58) T. I, p. 334.

(59) *Ibid.*, Pp. 336-339.



posés souvent ou adossés à ces restes épars du paganisme », les débris des premiers monuments chrétiens (60) évoquent les siècles d'or de l'Île des Saints: croix antiques, abbayes, églises ou hermitages épars dans la verdure et les rochers; des grandes villes, célèbres pour leur richesse, leur savoir, leur sainteté, d'Armagh *tête de l'Irlande*, de Kells *joie de l'Irlande*, de Drumleahan *sa bienvenue*, de Kincora *palais des bijoux*, de Tara la fameuse, il ne reste que quelques pierres cachées par la végétation (61); mais Feuillide, « couché sur le tertre vert de Lillaloë... par la puissance palin-génésique de la pensée que (féconde) les poésies des bardes », fait revivre cette splendeur passée (62). Les ruines féodales des châteaux et des forteresses anglo-normandes sont les plus modernes parmi ces reliques innombrables.

Pour en sentir toute la poésie évocatrice il faut cependant en connaître l'histoire, se faire conter les légendes et chanter les poèmes qui s'y rattachent: les guides irlandais, s'ils se sentent en confiance, remplissent ce rôle à merveille: leur ardent patriotisme, leur mémoire nourrie, leur nature poétique, leur intelligence déliée valent ceux des anciens bardes. Capo de Feuillide nous donne le récit fort détaillé de son excursion à Glendalough (63), la vallée des deux lacs, qui groupe, « réuni sous un seul regard, l'ensemble de ce que l'Irlande possède... d'attachant, de pittoresque... de mélancolique..., de sauvage et de sublime ». « Qui donc resterait... sans émotions... au milieu de cette vallée grisâtre et profonde — avec les groupes épars de ses ruines d'églises, d'abbayes et de cité...; avec son ossuaire hideux qui a pour entrée une vieille arche saxonne...; avec les eaux noires de ses deux lacs, s'étendant dans la solitude, et au-dessus desquels s'élèvent, comme des murs de granit, ces sombres montagnes de formes étranges... montagnes... si resserrées au sommet par la perspective... qu'on se croirait dans le fond d'un volcan éteint où le jour ne descend que par le cratère! Ces lacs, ces ruines, ces tombeaux entr'ouverts, ces monts, ce jour sans soleil, tout cela s'harmonise mystérieusement. On a froid, on est grave, on a peur. On sent la présence calme et solennelle des temps passés et des générations éteintes; et, de cet ensemble lugubre, il s'exhale comme des soupirs qui portent à l'âme je ne sais quelle tristesse contemplative, semblable à cette lumière religieuse qui, à

---

(60) Pp. 237-243. — (61) Pp. 246-252. — (62) P. 254.

(63) T. II, pp. 118 à 194.



l'heure des méditations, illumine la pensée du poète, et se nourrit de tout ce qui l'environne » (64).

Son guide, éloquent et spirituel, mène Feuillide de ruine en ruine, puis sur les lacs et dans la montagne, lui contant les légendes du Géant Fin-Mac-Cool, qui remontent aux premiers siècles de notre ère et qui expliquent l'origine féerique de la vallée; puis les légendes qui s'attachent à saint Kevin, l'ermite fondateur de la cité-abbaye au V<sup>e</sup> siècle, et à la belle Catherine; il mêle son récit, plein d'humour et de bonhomie, de couplets de vieilles chansons gaéliques, et leur promenade dans les ruines, de pratiques superstitieuses, païennes christianisées, auxquelles se plie volontiers Feuillide; ils terminent leur excursion par la visite de « la tombe du Roi Mac Tool, le grand ossuaire de Glendalough... fort beau, le soir aux pâles lueurs du crépuscule, quand on n'a pas peur des morts » (65).

Notre romantique voyageur ne craint pas les morts, il nous donne une effroyable description des cimetières irlandais (66). « Je ne sache rien au monde de plus étrange, rien qui... rappelle plus le fantastique et l'horrible des époques de poésie et de superstitieuses croyances, qu'un cimetière catholique d'Irlande » (67); l'Irlandais catholique étant, depuis trois siècles, un objet d'avilissement et de haine, son cadavre ne trouve un refuge que « dans ce qui reste de l'enceinte en ruine d'églises et de monastères » (68). Voici comment Feuillide nous présente celui de Glendalough: « Nous venions de passer sous la grande arche saxonne... (chassant) un oiseau de nuit qui avait pris son vol en poussant un cri lugubre. Nous étions en plein cimetière de Rhefeart, au milieu d'ossements épars, de cercueils ouverts et brisés, et ne pouvant faire un pas sans rencontrer ou voir, sous des arbustes sauvages, les tombeaux de pierre où furent ensevelis les chefs de la race des O'Toole et des O'Byrne. Il n'était déjà plus jour, il n'était pas nuit encore; c'était l'heure de cette lueur douteuse du crépuscule qui donne aux objets des formes étranges... C'est l'heure où... il faut jeter un dernier regard sur la vallée de Glendalough, pour en aspirer toute la solennelle et attendrissante poésie.

(64) Pp. 125-126. — (65) P. 177.

(66) Celle du cimetière autour des ruines du monastère de Lugna-Cloch (le tombeau du Géant) est atrocement macabre. P. 191.

(67) P. 185. — (68) P. 189.

« Pour moi, entouré, comme je l'étais, de montagnes, de rochers, de lacs, de ruisseaux, de tombes, maintenant confondues, d'évêques, d'abbés, de pauvres et de rois; — au milieu d'églises ravagées, d'autels détruits, de croix renversées, de ruines qui rappellent tout un peuple dispersé, égorgé après le pillage et l'incendie; — voyant, au-dessus de tous ces restes de la désolation, se dresser l'ombre gigantesque de la tour orientale qui, toujours intacte et debout depuis trois mille ans, s'allonge lentement comme l'aiguille inébranlable du temps pour dire combien de soleils se sont levés depuis que ce coin perdu de l'Irlande a été visité par le génie de la destruction — il me sembla que Glendalough avait quelque chose de la vallée sainte où s'agita la terrible vision d'Ezéchiel » (69).

Le guide se met à chanter la lamentation populaire *La chute du Gaël* dont les accents bouleversent d'émotion l'impressionnable Feuillide. « *La chute du Gaël* était le cri de justice que Dieu faisait retentir... Je me prosternai le visage contre terre, et, rempli d'une religieuse terreur, je priai pour un peuple si opprimé, si misérable, que toutes ses légendes, légendes de saints, légendes de héros, légendes des soldats de son indépendance roulent toutes sur un seul mot: la faim! » (70).

\*

\* \*

On le voit: Capo s'intéresse plus aux ruines pour ce qu'elles évoquent qu'aux paysages en eux-mêmes; dans les légendes poétiques des sites il trouve le complément des vieilles annales dont il s'est révélé si curieux, qu'il recherche si avidement, qu'il copie et collectionne à l'égal des poèmes et des chants en langue gaëlique: seuls documents véritablement authentiques pour lui, nous l'avons noté, sur l'histoire et la civilisation irlandaise. Ces annales, ces manuscrits, ces archives, cachés, perdus, éparpillés avec les moines chassés de leurs abbayes et les vieilles familles expulsées de leurs patrimoines, ont parfois une si haute antiquité qu'elles se révèlent fort importantes non seulement pour l'Irlande elle-même mais pour les peuples d'Europe dont elles éclaireraient sans doute la préhistoire bien mal connue encore: « On sait, par exemple, que là où gronde aujourd'hui l'Atlantique, florissaient jadis de vastes continents, l'Atlantis de l'antiquité. L'Irlande en paraît être un

fragment; on en peut trouver une preuve dans bien des traditions éparses encore dans cette île, et qui, sans cela, seraient d'inexplicables folies » (71).

Cette antiquité des traditions irlandaises mérite à elle seule que l'on s'efforce de retrouver, de rassembler tous les manuscrits dispersés et de les étudier dans le calme et la méditation; la situation de l'Irlande a rendu un tel travail impossible jusqu'alors; maintenant qu'O'Connell a rassemblé et unifié tous les éléments véritablement irlandais, ces recherches et ce travail devraient être entrepris à l'exemple d'Owen Jones, le *Cambrian Maecenas* qui a consacré sa vie et sa fortune à élever un noble monument de littérature cymrique, son *Archéologie de Galles* (72). Une Commission des Archives s'est fondée dans ce but à Dublin en 1823, mais l'Angleterre craignant le rappel des gloires de l'Irlande indépendante a fait échouer le projet... Que l'Irlande le reprenne aujourd'hui: elle aura l'aide de bien des peuples, de bien des savants du continent, qui ne se soucient guère des colères anglaises. Capo lui-même, en son court séjour, a pu retrouver de nombreuses pages en gaélique... S'il n'entreprend pas ce travail, c'est justement qu'il est, pour cela, indispensable de connaître la langue ancienne, qu'il ignore, et dont l'antiquité, l'originalité demandent les lumières de véritables savants.

\*

\* \*

Cette langue, dit-il, suivant sur ce point les théories alors en faveur, est sans doute d'origine orientale, elle présente de nombreux points communs avec le phénicien et l'hébraïque et est « de toutes les anciennes langues de l'Europe celle qui s'est conservée la plus pure »; elle est la clef indispensable de toute la littérature celtique. Sans doute l'Irlandais parlé de nos jours diffère-t-il beaucoup de cette ancienne langue; l'Angleterre a mis en œuvre tous les moyens violents et tyranniques pour l'anéantir, et par son mépris et sa raillerie a essayé de l'avilir et de la ridiculiser aux yeux du monde. Ces persécutions ont empêché la langue irlandaise au XVI<sup>e</sup> siècle de prendre sa part d'embellissement comme le firent alors presque toutes les langues d'Europe, or « quand on s'est initié aux trésors légués au monde lettré par cette langue ainsi maintenue dans

---

(71) T. I, pp. 214-215. — (72) Pp. 216-217.

sa pauvreté native, on peut se faire une idée de ce qu'elle aurait enfanté après son perfectionnement! » (73). Le sud et l'ouest de l'Irlande parlent encore le vieil irlandais: il faut sauver cette belle langue, sauvegarde de la nationalité du pays. C'est en cette langue que les bardes des XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, principaux écrivains de l'Irlande d'alors, ont été exclusivement formés et instruits, c'est dans leur langue nationale qu'il ont chanté et ont donné des chefs-d'œuvre. C'est pourquoi Capo refuse à Thomas Moore le titre de poète d'Irlande; ce qui fait le succès de ses mélodies ce sont les vieux airs irlandais sur lesquels elles sont écrites, « quant au peuple il ne sait pas ce que c'est que Thomas Moore » (74). Moore est passé à côté de la vraie gloire en ne chantant pas dans la magnifique langue de sa patrie: il en est peu de plus harmonieuse et élégante, son euphonie est si grande qu'elle s'adapte admirablement à la musique, « elle est merveilleusement favorable aux travaux combinés du poète et du musicien..., ses sons présentent une telle variété d'effets... qu'en réalité la poésie de plusieurs chansons irlandaises n'(a) nul besoin des accompagnements de la musique pour être elles-mêmes de délicieuses mélodies ». Ce sont d'ailleurs ces qualités des langues celtiques qui « jettent un charme particulier sur les poésies chantées de Robert Burns » (75).

Une race éminemment poétique a, depuis plus de vingt siècles, produit d'innombrables chefs-d'œuvre en cette langue riche, colorée, subtile et sonore, presque toujours alliée à une musique splendide. Cependant, alors que le monde littéraire et savant s'enchantait des « ballades et des *forgeries* d'Ossian, des poésies welches de Galles, des Niala-Sagas de Norvège » (76), publie et admire les chants populaires de la Grèce moderne; les trésors poétiques, incomparablement plus riches, de l'Irlande, restent ignorés... L'Angleterre a étouffé, a caché autant qu'elle l'a pu, les manifestations d'une culture irlandaise nationale et originale; ne pouvant les annihiler complètement elle a volé ses légendes les plus poétiques à l'*Ile des Chansons* pour les attribuer à sa voisine subjuguée, l'Ecosse, qui devint volontiers sa complice. Capo de Feuillide essaie, de tout son pouvoir, de rétablir la vérité, de révéler à l'Europe surprise la richesse musicale et poétique d'Erin; il espère qu'une voix plus forte que la sienne se fera l'écho sonore de « ce cri de réhabilitation

---

(73) P. 354. — (74) P. 356. — (75) P. 359. — (76) P. 335.



intellectuelle » et que « l'Europe artiste, savante et lettrée rendra à l'Irlande sa juste place artistique et littéraire (77).

\*

\* \*

C'est à l'Irlande que l'on doit l'introduction de la musique et de la harpe en Europe, « au delà on ne trouve plus que l'Orient comme pour la langue irlandaise elle-même ». Ce qui prouve cette double origine « c'est l'affinité remarquée entre les airs de plusieurs nations orientales et la musique irlandaise. Ces airs abondent surtout dans la Perse et dans les pays montagneux de l'Inde ». On retrouve des mélodies aux sonorités irlandaises à Sumatra et dans le Siam (78).

La harpe irlandaise, instrument caractéristique des Celtes, remonte à la plus haute antiquité. Les anciens admirent l'habileté prodigieuse des harpistes hibernois dont le talent, à travers les siècles, semble inégalable à tous les chroniqueurs. La harpe a disparu lorsque l'Angleterre a entrepris de détruire l'ancienne civilisation de l'*Ile des Bardes*, « il y eut des chasseurs de harpe comme il y eut des chasseurs de messe » (79). Aujourd'hui, hélas! elle est remplacée dans les salons par un sot piano, dans les chaumières par une cornemuse, mais « l'Irlande n'en a pas moins conservé sa passion native pour tout ce qui tient à l'harmonie des sons et de la voix » (79).

Un caractère constant de cette musique est l'alliance avec la poésie, « dans la langue du pays, poète et musicien sont synonymes, le mot barde, à lui seul, signifie l'un et l'autre ». On ne peut donc étudier les mélodies irlandaises séparées des poèmes qui furent composés pour elles et avec elles (80).

La chanson irlandaise « n'a rien de ce feu barbare et sauvage qui caractérise les chants et les ballades du Nord »; elle possède un caractère raffiné et une richesse d'images tout orientale, « la grâce, la mollesse et le raffinement dans l'expression et le sentiment... surabondent dans les effusions passionnées des bardes de l'Irlande. La beauté, la richesse, la variété de leurs descriptions seraient en vain cherchées dans les chansons nationales des peuples modernes... Le langage en est chaste, élégant et pur; les nuances qu'elles retracent sont d'une rare fraîcheur... on y retrouve plus d'un trait séduisant

---

(77) P. 415. — (78) Pp. 367-368. — (79) P. 366. — (80) P. 375.

du caractère national, et surtout l'inspiration de la belle et riche nature d'Erin. Elle n'est jamais grossière ou impudique, il n'y a « pas de pays où les sentiments de l'amour... aient été plus délicatement exprimés » (81).

Comme la harpe, et avec elle, la chanson irlandaise a été en proie à la tyrannie anglaise, mais elle vit encore, intensément, dans le Sud et l'Ouest: « La langue, la musique et la poésie, depuis les temps les plus reculés, se conservent par les traditions et les études à l'état de leur primitive splendeur, dans le Munster et le Connaught ». Chacune de ces provinces a pris et conservé les thèmes qui s'harmonisaient le mieux, soit à ses paysages, soit à ses misères. « La poésie énergique et plaintive, celle qui chante le courage, le patriotisme et appelle aux armes..., celle qui se lamente sur des tombeaux et des ruines, l'Ode et l'Elégie sont restées au Munster » (82). Feuillide recueille « une collection de trésors poétiques épars dans les bruyères, sur les montagnes et sur le littoral de l'Irlande » (83); dans sa seule descente du Shannon, le nain violoneux lui chante l'*Expulsion de Shane Bui* (84) et *Saint Patrick's Day*; le Père Fitz Gerald *Les Rives du Suir* (85), et les bateliers franchissent les rapides du fleuve aux accents du *Cantique de Délivrance* de Margrath (86); ailleurs il cite en leur entier *La Chute du Gaël* (87) qui le bouleversa à Glendalough, et *John O'Doyer of the Glen*, « hymne de douleur », dont l'air lui paraît « un modèle de mélodie plaintive, un précieux reste de l'ancienne musique » des bardes (88).

Le Connaught, où les femmes ont une beauté remarquable, où la nature est incomparable, « où l'antique race milésienne se perpétue sans mélange et où... les antiques mœurs sont restées... pures et pastorales; le Connaught est véritablement la terre de la chanson... celle qui décrit... l'azur des lacs, la paix et le bonheur sur les montagnes, la grâce et la beauté des femmes, les joies et les tristesses de l'amour ». « C'est là que, de génération en génération, se perpétuent quelques chants dont l'air et les paroles sont antérieurs au XIV<sup>e</sup> siècle, et quelques autres dont la tradition a perdu l'origine, mais qui, par le sujet, semblent appartenir à l'ère du paganisme » (89).

---

(81) Pp. 379-381.

(82) Pp. 383-384. — (83) T. I, p. 188. — (84) *Jacobite Relics*, p. 186. — (85) Par O'Suillibhan, barde du Munster mort en 1784. P. 197. — (86) Pp. 204-205, biographie de ce barde. — (87) T. II, pp. 181-184. — (88) T. I, pp. 330-331. — (89) Pp. 384-386.

Feuillide s'égare à dessein dans le Connemara où il est l'hôte des bergers et des pêcheurs, et se désole « de n'être qu'un ignorant » qui ne sait pas noter la musique des chansons qui charment les veillées autour du feu de tourbe, comme il en « écrit les paroles, lettre par lettre, sous la dictée » (90).

\*

\* \*

A ces compositions musicales « ne se borne pas, bien s'en faut, tout le trésor poétique de l'Irlande. La vieille langue irlandaise est riche en tous les genres de poésie, depuis la vive épigramme jusqu'à la majestueuse épopée » (91). Les écrivains en cette langue, les bardes, furent en effet des savants aux travaux multiples: il furent musiciens, conteurs, poètes, archéologues, chroniqueurs et généalogistes. Jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle, l'histoire de l'Irlande n'a été écrite que dans les chants des bardes. « Aussi, poètes et chroniqueurs tout ensemble, les bardes jouent-ils dans les traditions nationales un rôle immense, depuis les temps les plus reculés. Jusque vers la moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, jusqu'aux immenses exterminations de Cromwell, ils sont mêlés à tous les événements qui intéressent la nation tout entière et les grandes familles » (92). Feuillide trouve « juste d'honorer la mémoire et le nom » de ces savants, et leur consacre un intéressant chapitre (93) dans lequel il décrit l'organisation des anciens collèges bardiques, prouve le savoir, la renommée de leurs membres, esquisse une histoire des bardes depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Il cite les noms, l'origine et les œuvres des bardes; une comparaison suivie avec *Les Littératures celtiques* de Dottin (94) révèle cette histoire de la poésie bardique exacte presque partout et assez complète.

Il reste des fragments même des plus anciennes de ces œuvres, qui datent de plusieurs siècles avant l'ère chrétienne et qui furent transcrites postérieurement. « Les sujets et la langue de ces poèmes sont d'une antiquité qui surpasse celle de tout monument littéraire dans la langue des peuples modernes de l'Europe. »

La prosodie irlandaise a ses règles établies dès le V<sup>e</sup> siècle; celles-ci sont « les plus difficiles du monde » et régissent plus de

---

(90) *Ibid.* — (91) P. 399.

(92) T. I, p. 356. — (93) Ch. IX, *Les Annales et les Ruines*, T. I, pp. 355-374.

(94) *Op. cit.*, Ch. II.

cent sortes de vers différents. Les invasions danoises, puis anglo-normandes, puis anglaises sont à la fois des causes de recul pour la poésie bardique et d'une inspiration nouvelle, patriotique ou élégiaque (95).

L'antiquité de cette littérature, le génie poétique de la race irlandaise, et son histoire tour à tour glorieuse et pitoyable, expliquent la richesse du trésor poétique irlandais, en dépit des pertes et des destructions incalculables. Il existe des fragments, d'une authenticité incontestable, prouvant que l'Irlande possédait de grands poèmes héroïques avant les incursions danoises. C'est en « recousant les lambeaux épars et tronqués » de tels poèmes, que les Ecossais « se firent une souquenille musicale et poétique à laquelle ils donnèrent le nom d'Ossian » (96). Capo prouve longuement, par les noms de lieux et de personnes, par les événements historiques mentionnés, les anachronismes nombreux, les erreurs de détails et de topographie, que les poèmes de Mac Pherson sont « d'audacieux plagiats des débris de la vieille poésie irlandaise », plagiats dont la preuve est désormais faite et admise par les Ecossais eux-mêmes. « Il est arrivé à la poésie d'Irlande ce qui est arrivé à la vieille poésie de France, à nos *chansons de Gestes* » ; elles furent transportées par les jongleurs, répétées, traduites, imitées, par les étrangers, tandis que « la malheureuse école poétique du XVII<sup>e</sup> siècle achevait de tuer notre nationalité littéraire... et que nous nous livrions à l'imitation classique des Grecs et des Romains », ces traductions nous sont revenues et nous les avons à notre tour imitées... jusqu'à ce que nous en retrouvions la base française médiévale. « Ce que nous avons repris à l'Europe, à l'aide de nos vieux manuscrits, l'Irlande, à cette heure, le reprend à l'Ecosse, à l'aide des traditions et des restes vénérables » enfouis dans les archives (97). Outre ces épopées dont les paysans peuvent encore citer par cœur de longs fragments dans certaines contrées de l'Irlande, il existe de nombreux poèmes historiques; des fragments précieux de « *ros-g-catha* ou ancienne ode guerrière alliée au poème héroïque ». « Quant à la poésie sacrée, il en reste un grand nombre de fragments dus à bien des bardes divers. » Les plus fameux sont ceux de Donogh O'Daly qui vivait au XIII<sup>e</sup> siècle et dont quelques hymnes sont encore chantés dans presque toute l'Irlande (98).

---

(95) Pp. 364-365. — (96) P. 343.

(97) Pp. 400-407. — (98) P. 410.



De tous les trésors si féconds et si peu connus de la poésie irlandaise, l'élégie ou le *lament* est celui dont on a conservé les spécimens les plus nombreux et les plus magnifiques. Capo cite plusieurs de ces élégies, il donne un long passage de celle du barde Mac-Liag après la chute de son royal maître O'Brian (99) ; il qualifie l'élégie historique *la Vision*, d'auteur inconnu, « un des plus sublimes morceaux de la littérature européenne », et le *soliloque* de Collins, sur les ruines de Timoleague, « un des plus pathétiques... et que certainement on peut placer à côté de l'élégie si connue, de Gray, sur le cimetière de campagne » (100).

La muse satirique, elle aussi, visite le barde irlandais; audacieuse et énergique, elle est triomphante et vengeresse.

Enfin il faut ajouter les poésies populaires « chantées sous le nom de *jacobite relics* et qui tiennent à la fois du poème, de l'élégie et de l'ode guerrière ». « La plupart de ces dithyrambes, chantées ou récités, se rapportent, comme leur nom l'indique, au temps de Jacques II; cependant ce nom est devenu le nom générique de tout hymne patriotique... ces lais régénérés des anciens bardes, et cachés dans le sein des familles, devinrent pour le peuple ce trésor inépuisable de souvenirs dont j'ai déjà parlé » (101).

\*

\* \*

Ayant ainsi essayé de réhabiliter l'Irlande artistique et littéraire, Capo de Feuillide termine son volumineux ouvrage par le cri même qu'il avait placé en épigraphe: « Justice pour l'Irlande ».

Il espère que les peuples spoliateurs, par un sentiment d'équité tardif que provoquera en eux la pression des autres peuples indignés, rendront à ce pays méconnu et molesté, ses richesses intellectuelles comme ses droits politiques, comme la propriété de son sol... « à moins qu'on aime mieux que l'Irlande prenne le tout ensemble et d'un même coup, par une révolution » (102).

Cette solution violente que, seul, Feuillide, parmi nos voyageurs, ose présenter aussi ouvertement comme la plus souhaitable, forme la conclusion de *L'Irlande* et résume et l'œuvre et l'auteur; Capo de Feuillide, gascon passionné, catholique, artiste, en contact

(99) T. I, pp. 255-256.

(100) T. II, p. 412. — (101) Pp. 413-414. — (102) P. 416, dernière phrase de *l'Irlande*.

avec les seuls éléments autochtones et patriotiques irlandais, non moins passionnés, catholiques et artistes, reflète directement leurs griefs, leurs revendications, leurs espoirs.

Son œuvre tire de cette inspiration un ton qui la rapproche, nous l'avons vu, de celles de Banim, de Shiel, de Lady Morgan et de Moore, une richesse de sujet plus grande que celle d'aucun de nos autres voyageurs français, touristes, politiques ou savants.

C'est dans ses relations avec les familles « milésiennes », cultivées ou indigentes, bourgeoises ou paysannes, que Feuillide découvre le trésor artistique et littéraire de l'ancienne Erin; il ne semble pas, qu'avant son voyage, il ait possédé plus que de vagues notions sur l'existence de cette littérature celtique: ce qu'en pouvait savoir le groupe de jeunes libéraux romantiques, renseignés par Hauranne et Montalembert, groupe dont Capo fit, selon toute probabilité, partie dès 1829. Il ne semble pas non plus qu'il ait jamais été en rapport avec d'Eckstein ou son collaborateur Louis de Carné, lorsque, jeune poète légitimiste frais arrivé de Toulouse, il est attaché à la maison de Charles X; s'il reprend, de façon plus claire et plus vive, les idées émises dans le *Catholique* sur les richesses archéologiques de l'Irlande, c'est de toute autre façon que le brumeux érudit pseudo-baron. Celui-ci se fonde uniquement sur les recueils de l'Académie de Dublin (et la version de Keating) des poèmes épiques irlandais, et analyse ces poèmes longuement; tandis que Feuillide s'appuie sans cesse sur le présent, les manifestations actuelles de cette antique mais toujours vive tradition dont il signale l'importance aux savants philologues et archéologues, sans prétendre être capable d'entreprendre lui-même les travaux d'érudition qu'une telle étude demande.

C'est des conversations de Capo et de ses discussions avec « les descendants des O' et des Mac » que vient aussi, en partie, la violence pamphlétaire de la partie historique et politique de son œuvre.

C'est enfin à l'influence celtique, atmosphère sociale, mentalité, influence de la nature et des paysages, qu'il faut attribuer, en partie au moins, le relief et le coloris des scènes pittoresques qu'il peint, la qualité tour à tour dramatique, vive, spirituelle, mélancolique, rêveuse ou terrifiante de ses descriptions variées.

Cette source d'inspiration, cette influence irlandaise que reflète l'œuvre de l'impressionnable Capo de Feuillide (à son insu sans doute) valent à *l'Irlande* son cachet d'originalité et son succès auprès des lecteurs français. Elle rencontre, à son apparition, une

faveur égale à celle de Beaumont, sans posséder la valeur de celle-ci. D'une gravité moins constante, d'une érudition moins profonde, d'un sérieux tempéré par un pittoresque fort romantique, d'un ton et d'un fond beaucoup plus varié, s'adressant non seulement à une minorité cultivée et sérieuse, mais au grand public littéraire, artistique et mondain, *l'Irlande* de Capo de Feuillide est fréquemment citée à l'appui des ouvrages postérieurs sur ce pays, livres ou articles, côte à côte avec celle de Beaumont qu'elle épaula et complète (103). Après ces deux ouvrages, et jusqu'à ce que l'épouvantable famine de 1848 vienne bouleverser la situation de l'Irlande, tous les voyageurs français qui partiront, à leur tour, visiter *l'Ile d'Emeraude*, ne pourront que répéter ou développer ce qu'en auront déjà dit nos premiers voyageurs romantiques.

---

(103) Voir Chap. X.

## CHAPITRE X

---

### **Influence générale des voyageurs de l'époque romantique.**

---

**Nombreux voyageurs de 1840 à 1848. Récits de voyages en Irlande. Récits de prétendus voyages. Ouvrages historiques et divers sur l'Irlande. Apparition du thème irlandais en littérature. Aide matérielle et morale apportée à l'Irlande. Diffusion des sentiments irlandophiles en France.**

Au cours de cette étude, nous avons considéré l'influence particulière, soit personnelle, soit littéraire, de chacun de nos voyageurs, isolément. L'influence générale de leur exemple, de leurs récits, de leurs ouvrages, s'ajoutant et se complétant, de telle façon qu'il n'est guère possible d'assigner à l'un ou à l'autre une prépondérance notable, se manifeste fortement et diversement sur leurs contemporains.

Nos premiers voyageurs ouvrent tout d'abord la voie à de nouveaux touristes dont ils ont su éveiller ou développer l'intérêt pour l'Irlande, qui étudient à leur tour ce pays, écrivent, comme eux, leurs observations et leurs souvenirs. Nous ne croyons pas devoir consacrer le même travail d'analyse à ces voyageurs et à leurs ouvrages, postérieurs à 1840, parce qu'ils ne présentent ni la même valeur, ni le même intérêt; ils ne peuvent et ne savent que répéter, en amplifiant parfois, leurs prédécesseurs; les détails qu'ils ajoutent, pour intéressants qu'ils soient, ne modifient en rien l'image de l'Irlande peinte par Montalembert, Beaumont ou Capo. Ces nouveaux voyageurs prouvent néanmoins, par leur nombre et leur diversité, que l'invitation faite aux Français à visiter l'Irlande ne demeure pas vaine: les voyageurs français en Irlande semblent,



en effet, avoir été nombreux, en dépit de la politique de Guizot, entre 1840 et jusqu'en 1848. L'exterminante famine de 1848 bouleverse alors l'Irlande, comme la Révolution la France; l'intérêt de celle-ci pour celle-là se transforme, et l'on ne peut rattacher directement au Romantisme les causes multiples du nouvel intérêt qui se manifeste alors.

Hommes politiques, journalistes, écrivains, officiers, simples touristes, artistes, se dirigent vers l'Ile d'Émeraude, remplis de compassion pour sa misère, d'affection pour son peuple, frère de celui de la France; d'admiration pour sa ténacité religieuse et nationale. Beaucoup de ces voyageurs ne laissent aucune trace littéraire de leur séjour en Irlande (1); d'autres rédigent des souvenirs dont le seul réel intérêt est l'ardente sympathie qu'ils prouvent envers le pays exploré (2); quelques-uns, néanmoins, méritent que l'on s'arrête quelque peu à leurs ouvrages.

Tel est le comte Gaston de Banneville, attaché au département des Affaires Étrangères, dont le *Souvenir d'un voyage en Angleterre en 1838* (3) reflète l'opinion du Gouvernement et contraste vivement avec le ton général des voyageurs indépendants. Parti pour assister aux fêtes du couronnement de la Reine Victoria, le comte de Banneville profite de son séjour en Angleterre pour visiter ce pays, l'Ecosse, puis l'Irlande. Son livre ne prétend être qu'une suite de simples observations se rattachant aux graves questions qui agitent les Trois Royaumes. L'absence totale, dans les vingt pages consacrées à l'Irlande (4), de descriptions pittoresques, comparables à celles que nous trouvons pour l'Ecosse ou le Pays de Galles, nous incite à penser que ce hâtif voyageur n'a vu de l'Irlande que sa capitale. Après avoir noté le « contraste des plus affligeants » qui existe entre la misère affreuse du peuple et la richesse naturelle du pays, et constaté qu'aucun changement matériel dans l'état de l'Irlande n'a été apporté par l'Émancipation, Banneville, qui est de l'école de Guizot, rejette la culpabilité de

---

(1) Nous connaissons leur existence par les Correspondances, les Mémoires du temps, les remarques de voyageurs-écrivains. Certains ouvrages sont perdus ou impossibles à étudier, tel celui de Philippe Jarvis et sa fille, *Souvenirs et Impressions d'un voyage en Irlande*, Paris, 1847, in-8°, dont le titre seul et la couverture existent à la Bibliothèque Nationale.

(2) Tel le *Voyage. Irlande en 1846 et 1847*, par Ed. Dechy, officier commandant la Gendarmerie de l'arrondissement de Rambouillet. Paris, 1847, in-8°.

(3) Paris, 1839, in-8°. — (4) Pp. 79 à 100.

leur misère sur les Irlandais eux-mêmes, et blanchit l'Angleterre. Cette misère est due à la non-résidence des grands propriétaires irlandais, en qui Banneville se refuse à voir des Anglais; elle est due au vice d'organisation du clergé catholique, indépendant et pauvre, ce clergé entretient dans le peuple le fanatisme patriotique et religieux le plus dangereux; très ignorant, il soutient ouvertement O'Connell et la rébellion pour l'Indépendance; elle est surtout due à la paresse et à l'ivrognerie du peuple, vices que le clergé catholique encourage par le nombre considérable de fêtes chômées, et contre lesquels toutes les excellentes réformes que pourra entreprendre l'Angleterre seront vaines; « la paresse et l'apathie du peuple » rendront éternelle la misère irlandaise. Le but réel d'O'Connell est l'abolition de l'Union, qui provoquerait la scission complète des deux îles. L'Angleterre est une nation trop riche, trop puissante, trop grande pour jamais permettre une telle solution.

Après cet admirateur de la puissance britannique et de son impérieuse jeune reine, le vicomte d'Arlincourt, disciple de Montalembert et de Capo de Feuillide, retient notre attention: « C'est en pèlerin » qu'il part en 1843 et c'est « en poète » qu'il décrit *Les Trois Royaumes* (5). Ce voyageur catholique, tout à la fois monarchiste libéral et grand admirateur de Napoléon, a déjà parcouru l'Allemagne, la Russie, la Suède, la Prusse, pour « y découvrir de poétiques tableaux, de grands souvenirs, de curieuses anecdotes, d'intéressantes images » (6); il veut non dissenter, mais peindre; non juger, mais raconter. Après un très bref séjour à Londres, il s'embarque pour l'Irlande, qu'il visite dans les mêmes conditions, suivant le même itinéraire et avec le même enthousiasme que Montalembert. Ses relations, sa vie à Dublin (7) et dans les « demeures féodales » de l'aristocratie provinciale, ses excursions dans les comtés voisins de Dublin, Kildare et Wicklow (8), son admiration pour la nature irlandaise, admiration qui augmente à mesure qu'il pénètre dans le pays; ses rappels fréquents des poésies de Moore, sa description de la messe dominicale dans une fort pauvre chapelle rurale (9), nous reportent directement au journal de voyage rédigé par le jeune Charles de Montalembert treize années auparavant.

Comme Feuillide, il s'intéresse aux ruines et aux légendes;

---

(5) Paris, 1844, in-8°. — (6) P. 5.

(7) P. 80 et suivantes. — (8) P. 100 et suivantes. — (9) Pp. 293-294.

comme lui, il replace Ossian et Fingal dans leur patrie réelle, il interroge les énigmatiques tours rondes; il s'enchanté de Glendalough, de ses légendes, de ses guides, spirituels et chanteurs; comme Feuillide enfin il expose l'admirable œuvre de tempérance du Père Mathew et se dit charmé par le caractère irlandais. L'œuvre de d'Arlincourt ne manque pourtant ni d'intérêt ni d'originalité. Le 15 août 1843 il assiste au grand meeting de Tara sous l'amicale protection d'Henry Grattan (10); il évoque la gloire antique de ce lieu, et mêle des souvenirs du passé à sa description de la foule innombrable, de l'enthousiasme de celle-ci et de son calme, de l'ovation faite à Grattan, à laquelle il se trouve avoir part; de l'éloquence populaire d'O'Connell, de la nuit tombant sur les collines antiques et la multitude animée de sentiments patriotiques (11). Comme il a renoncé, *a priori*, à peindre la situation politique et sociale du pays, les mœurs du peuple, il peut, plus que Feuillide, se donner à son œuvre de poète; ses récits de légendes irlandaises sont plus développés, plus nombreux, plus charmants que ceux d'aucun de ses précurseurs (12); il s'attache davantage aux descriptions des ruines « restes druidiques de New-Grene (*sic*) (13), abbaye cistercienne de Mellifont, abbayes et oratoires de Killarney », « poétiques débris » qui dans leur cadre splendide enthousiasment d'Arlincourt. Les paysages irlandais « surpassent (son) attente », il les juge « pittoresque au plus haut degré », plus beaux que ceux de la Suisse; la nature offre des points de vue merveilleux qu'embellissent encore les nombreuses légendes, curieuses et poétiques. Cet enthousiasme, aussi vif que celui de Montalembert, nous vaut de longues descriptions des paysages irlandais, monts et vaux du Wicklow, gorges du Dargle, chutes de Powerscourt, lacs et montagnes du Kerry, côtes du midi et du nord de l'île; dans son excès d'enthousiasme pour les grottes de la Chaussée des Géants, il manque de se noyer, et après avoir parcouru en ses moindres détails cette admirable côte basaltique, il la suit de nouveau en barque pour contempler de l'Océan ses escarpements. Il quitte à regret l'*Île de Beauté* pour l'Ecosse: « Adieu, Irlande hospitalière! Adieu, rivages

---

(10) Fils du célèbre orateur. — (11) Pp. 188, 225.

(12) Le Saut des Amants, pp. 109-132. Légendes de Glendalough, Saint-Kévin, pp. 109 à 132. Autres légendes, pp. 175-188. Mava la *banshee* (fée) de Dunluce, pp. 270-285. Légendes de Finnacoul, pp. 299-306. Autres légendes de la Chaussée des Géants, pp. 307-311.

(13) New-Grange.



poétiques!... Le navire qui m'emportait ne pouvait m'arracher à vous. En vain fuyaient à l'horizon, vos lacs, vos vallées, vos montagnes: l'œil du cœur ne vous quittait pas. O Irlande! quand te reverrai-je? » (14). Les beautés de l'Ecosse, « terrain de la poésie et de l'enthousiasme », qu'il visite immédiatement après l'Irlande n'affaiblissent pas la chaleur de ses sentiments envers l'Irlande: « Des trois royaumes », conclut-il, « c'est le plus sympathique ».

Cette opinion est partagée par J.-J. Prévost, rédacteur de la Revue Britannique et auteur de *l'Irlande au XIX<sup>e</sup> siècle* (15) qu'il redonne l'année suivante sous le titre d'*Un tour en Irlande* (16) et en signant alors de son pseudonyme Comte Joseph d'Avèze. Ce beau volume, orné de cent vingt fines gravures (17) représentant les romantiques paysages irlandais, est dédié à Gustave de Beaumont et débute par une introduction du Baron Taylor qui répète en les résumant les principales idées de Beaumont, l'intérêt du duel anglo-irlandais pour l'Europe libérale, la leçon pour les tyrannies que présente la question d'Irlande; le rôle de la religion et celui d'O'Connell. Prévost ne cherche pas à retracer l'infortune de l'Irlande puisque Beaumont, le premier, « s'est fait l'interprète des douleurs de l'Irlande et s'est acquitté dignement de cette mission »; sa tâche est de faire connaître les beautés naturelles de cette contrée méconnue, d'évoquer les souvenirs, de conter les légendes, de décrire « de façon complète et satisfaisante » (18) l'Irlande qui « a les plus vives sympathies de la France » (19).

Le sous-titre de son *Tour en Irlande*: paysages — antiquités — scènes de mœurs — coutumes — traditions — légendes, nous indique que son œuvre porte exactement sur les mêmes sujets que celle d'Arlincourt, mais elle est beaucoup plus importante, beaucoup plus complète. Alors que le Vicomte décrit quelques paysages, Prévost ne laisse aucune région, aucun site remarquable, aucune ruine de quelque importance, inexplorés. Comme Feuilleide il voudrait inciter les artistes, les touristes français à visiter cette île qui « n'est connue en France que par ses malheurs... Cependant au milieu de ses ruines l'Irlande est belle encore »; ses maîtres n'ont pu lui ravir ses incomparables paysages. L'Irlande mérite toujours

---

(14) P. 318.

(15) Paris, 1845, in-4°. — (16) 1846, in-8°; 2<sup>e</sup> édit., 1847. — (17) Par Bartlett et Allen, d'après les dessins originaux, faits sur les lieux. — (18) P. 2. — (19) P. 34.



d'être appelée « la première fleur de la terre, la première perle de la mer ». Il nous décrit « les merveilles que la Providence lui a si libéralement accordées » ; il peint « les sites délicieux, les perspectives enchantées qu'(il a) admirées », il interroge les ruines « ces restes vénérables... témoins éloquents de la grandeur du génie irlandais et des terribles épreuves qu'il a plu à Dieu d'envoyer à une nation courageuse », il évoque « les ombres de ces héros pieux et indomptables qui ont versé leur sang jusqu'à la dernière goutte pour la défense de leur patrie et de leur foi »... L'Irlande est le pays de la tradition par excellence « l'histoire de la patrie vit dans la mémoire du peuple, entourée du prestige d'une foule d'ornements et de fictions poétiques ». Les chroniques, les légendes se transmettent de génération en génération ; « il n'y a pas de patrie, de montagne, de forêt, il n'est pas de rivière, de lac, de fontaine, de cascade qui n'ait ses nymphes, ses génies, ses hôtes mystérieux. Chaque bouquet d'arbres, chaque buisson, est l'objet d'un récit, le sujet de quelque ballade gracieuse ; chaque ruisseau murmure quelque douce et plaintive mélodie ; chaque plante, pour ainsi dire, exhale sa légende comme un parfum magique. L'Irlande fut surnommée dès les premiers siècles de l'ère chrétienne l'*Ile des Saints*, on voit... qu'elle aurait pu s'appeler aussi bien le *Pays des Fées* » (20).

Prévost choisit, parmi ces légendes, « les plus curieuses, les plus poétiques, celles qui font le mieux connaître la nature du génie irlandais ». Il esquisse aussi « les traits piquants des paysans irlandais, race originale, passionnée et irritable, mais douée de facultés remarquables, d'une vive intelligence, d'une exquise finesse de sentiment » (21).

Ce livre, où les descriptions détaillées, enthousiastes, des « incomparables spectacles » de la nature irlandaise, aux « effets magiques », se mêlent d'histoire, de légendes et d'anecdotes, peignant le caractère et les mœurs irlandais, qui est attrayant par son sujet même, par sa typographie et ses gravures, par la vie du style, est le développement excellent et complet, de la partie non politique et sociale de l'*Irlande* de Feuilleide, et reçoit le plus favorable accueil des lecteurs français ; il reste encore, à l'heure actuelle, l'un des plus charmants récits des légendes nationales.

L'année de la publication de l'*Irlande au XIX<sup>e</sup> siècle*, peut-être devant le succès rencontré par son auteur, rédacteur à la Revue

Britannique, le directeur de cette revue, Amédée Pichot, l'auteur du *Voyage en Angleterre et en Ecosse* et le traducteur de Byron, entreprend, à son tour, un voyage en Irlande qu'il veut spécialement littéraire et qu'il renouvelle deux années plus tard en 1847. Son intention est de donner, à la suite de ce voyage, un ouvrage complet sur l'Irlande, comprenant trois volumes, les deux premiers presque exclusivement littéraires, descriptifs et anecdotiques, le troisième plus spécialement consacré aux questions d'économie politique et sociale, agriculture, éducation, etc... Les deux tiers de l'ouvrage conçu selon ce plan étaient déjà imprimés en Février 1848; les circonstances obligent alors A. Pichot à restreindre son cadre, il fait quelques suppressions aux deux premiers tomes, leur ajoute ce qui eût été le troisième, sacrifie les vignettes dont il voulait les orner. Pendant sa seconde excursion il a, en effet, comme compagnon de voyage Paul Balze (28), élève d'Ingres; Balze exécute pendant son séjour en Irlande un album de dessins; Pichot « espère un jour pouvoir utiliser cette œuvre » afin que ses volumes *L'Irlande et le Pays de Galles* (23) complètent en tous points ceux publiés sur l'Angleterre et l'Ecosse; cette seconde édition illustrée ne vit pas le jour.

Les deux volumes que nous possédons sont presque exclusivement consacrés à l'Irlande (24). Ce récit de voyage fort détaillé, œuvre d'un journaliste qui ne craint pas de mêler des détails personnels ou anecdotiques insignifiants, faits pour amuser, à des réflexions sérieuses, à des commentaires instructifs: biographies, études littéraires, artistiques, forme une sorte d'encyclopédie ou de guide complet du voyageur en Irlande, intéressant en certaines parties mais fort inégal. La lecture en est pénible, parce qu'il manque absolument d'unité de ton; à des passages animés d'un humour vieilli, succèdent de brefs et secs récits de légendes, de lents et lourds exposés sur le barreau irlandais ou l'instruction publique, des biographies que le style de Pichot rend quelque peu ennuyeuses. Il faut un certain courage pour lire sans en rien omettre ce millier de pages qu'aucun souffle littéraire, aucune émotion personnelle ne vivifie.

---

(22) Jean-Paul Balze, peintre émailleur (1815-1884), Ecole Française. Auteur de copies d'Ingres, son maître, de Raphaël, des fresques de l'église Saint-Roch, de la Sainte-Trinité, etc..., de peintures sur émail.

(23) Paris, 1850, 2 tomes in-8°. — (24) Deux cents pages sur mille rapportent le voyage en France, en Angleterre et au Pays de Galles.

La renommée d'Amédée Pichot parmi les lecteurs de la Revue Britannique dut créer un vif intérêt pour *l'Irlande et le Pays de Galles*, mais ces volumes n'eurent pas de seconde édition et ne sont que rarement cités parmi les bons ouvrages sur l'Irlande; sous une forme plus réduite, écrits d'un style plus égal, ils auraient pu former une excellente source d'informations diverses et pratiques sur l'Irlande.

Cet ouvrage d'Amédée Pichot, fruit de voyages entrepris en 1845 et 1847, est le dernier, avant que le mouvement *Jeune Irlande*, la grande famine et la naissance des études celtiques, ne viennent apporter de nouveaux éléments d'intérêt pour l'Irlande.

\*

\* \*

A côté des livres fondés sur des voyages nous trouvons une série de volumes de prétendus voyages, imitations, plus ou moins habiles, des récits que nous avons étudiés et qui prouvent la vogue de ces derniers.

*Oscar ou le Jeune Voyageur* (25) en Angleterre, en Ecosse et en Irlande, par M. de Marlès, est le type du livre d'éducation, légèrement romancé, qui cherche à « instruire en amusant ». Le chapitre XII promène Oscar à travers les principales villes des quatre provinces de l'Irlande et l'arrête à Dublin où il reçoit des détails sur les mœurs, les usages et le caractère des Irlandais. Ce petit livre n'est guère qu'une géographie économique et sociale assez exacte, aussi sèche que monotone, agrémentée de quelques lieux-communs de source anglaise sur les mœurs et le caractère des Irlandais. *Le Voyage Pittoresque* (26) qui paraît l'année suivante, sans nom d'auteur et orné de vignettes anglaises, présente dans son sous-titre: *l'Angleterre, l'IRLANDE, l'Ecosse*, le nom *Irlande* imprimé en caractères doubles de ceux des deux autres, et en lettres ornées alors que les autres sont simples, ce qui met en vedette ce pays; les vingt-cinq pages qui lui sont consacrées insistent sur la beauté, le pittoresque, la poésie, l'antiquité, la foi, la gloire passée de l'Irlande, les qualités de son sol et l'esprit de ses habitants, expose brièvement les causes de sa misère, en un tour rapide, par moment à vol d'oiseau des villes et des sites pittoresques. La « relation d'un voyage récent dans

---

(25) Paris, Didier, « Bibliothèque d'Education », 1836, in-8°. — (26) Paris, 1837, in-8°.



les trois royaumes », publiée par Saint-Germain-Leduc sous le titre de *L'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande* (27) se présente sous forme de journal de voyage daté; le récit animé, vivant, pittoresque en est basé sur les ouvrages déjà parus et sur les articles des Revues, constamment cités en référence. Ce prétendu journal de voyage ne semble être qu'un artifice littéraire. Comme les auteurs qu'il utilise, Saint-Germain-Leduc décrit la grandeur, la beauté sauvage des paysages irlandais; les ruines souvent étranges et préhistoriques, les mendians innombrables, la vie des paysans, leur gaieté, leur vivacité, leur amour du mystère et des légendes, leur imagination, leur tendance spiritualiste et intellectuelle, leur ressemblance avec les Français; il replace Ossian en Irlande et rapporte plusieurs légendes non sans faire des erreurs de noms ou de localisation, erreurs qu'explique le fait que l'auteur a voyagé à travers les livres traitant de l'Irlande et non pas dans le pays même qu'il décrit. *Le Voyageur solitaire*, anonyme qui publie ses *Souvenirs* dans *l'Angleterre, l'Irlande et l'Ecosse* (28) paraît avoir suivi la même méthode; son étude de l'Irlande, rapide, serrée, touche à tous les sujets irlandais, misère du peuple, religion, révolte des *Whiteboys*, caractère celtique, ruines et bardes, sans qu'aucune note originale ou personnelle vienne prouver la véritable qualité de voyageur, solitaire ou non, de l'auteur.

Mais la supercherie la plus curieuse qui se rattache à ces récits de prétendus voyages en Irlande est celle que l'on doit à Philarète Chasles. En juin 1829 il fait paraître dans la *Revue de Paris* un article sous forme de lettre, datée de Dublin, 18 octobre 1816, sur *Les catacombes de Saint Michan*; le 31 octobre 1831, la même Revue publie de Chasles *l'Enfant Idiot* « roman poétique » d'un pauvre Irlandais « qu'il a vu mourir » lors d'une rude traversée entre l'Irlande et l'Angleterre « en 182. ». Ces deux articles sont repris et publiés dans *Caractères et Paysages* en 1833 (29), puis, avec quelques variantes, dans *Etude sur les hommes et sur les mœurs au XIX<sup>e</sup> siècle* (30), où ils servent d'entrée en matière à toute une suite de récits soi-disant fondés sur des souvenirs d'un séjour en Irlande, maintenant daté avec plus de précision de 1822, intuitu-

---

(27) Paris, 1838, 4 vol. in-12.

(28) En sous-titre: *Souvenirs d'un voyageur solitaire*, Paris, Didot, 1843, 2 vol. in-8°. — (29) *Les Catacombes*, pp. 161 à 181; *L'Idiot*, pp. 313, 344. — (30) 1849, pp. 133 à 190.



lès *Etudes sur la société irlandaise au XIX<sup>e</sup> siècle* et que suivent des études sur le *Paysage irlandais*, la *Vie à Dublin*, etc...

Il est aisé de prouver la supercherie de ce voyage dont on ne trouve d'ailleurs nulle trace dans les *Mémoires* mêmes de Chasles. Les dates se contredisent de la plus grossière façon : la traversée a lieu en 1822, la visite subséquente de Dublin en 1816, une aventure datée de 1839 se passe pendant ce séjour imprécis; de nombreuses erreurs de détail, contredisant nos véritables voyageurs, augmentent notre méfiance, qui se trouve pleinement justifiée lorsque nous constatons que toute l'étude sur la société irlandaise, représentant, sur un mode personnel, une galerie de personnages, amis de Chasles, n'est que l'habile remaniement d'un article paru dans la *Revue des Deux Mondes* (31) sur *Le roman irlandais*: tous les amis dublinois de Chasles, aussi bien dans leurs caractères que leurs aventures, sont tirés des romans de Lever (32). Tout ce qui n'est point aventure ou portrait ne fait que répéter les remarques notées par nos divers voyageurs, mais avec une forte incohérence provenant de ce que Chasles tire ses renseignements d'écrivains irlandophiles, nous l'avons constaté, alors que lui-même semble ne voir dans les Irlandais qu'un peuple de fous, entraînés vers un abîme par un état moral et social en pleine décomposition. Il est curieux de constater que dans toutes ses études sur l'Irlande, Chasles semble obsédé par l'idée de l'extravagance, de la surexcitation, de la corruption et de la folie: de Dublin il ne nous décrit que les cadavres momifiés et horribles des catacombes d'une vieille église; de sa traversée que la mort affreuse d'un pauvre idiot dont il relate la vie anormale; de la société de Dublin que des déséquilibrés; de la vie paysanne que des scènes de barbarie. Si ces études irlandaises peuvent servir de document pathologique, elles n'en restent pas moins une nouvelle preuve de l'intérêt que le public prend alors aux récits émanant de voyageurs en Irlande; incapable ou peu désireux d'entreprendre ce voyage, Chasles use d'une supercherie habile qu'il répète avec constance.

\*

\* \*

L'influence de nos voyageurs romantiques ne se limite pas à montrer le chemin d'un pays délaissé jusqu'alors et à provoquer

(31) Le 15 décembre 1848. Avant-Propos, pp. 9 à 11.

(32) Cf. M. Phillips. *Philarète Chasles*. Paris, 1933, in-8°.

l'apparition de récits de voyages en Irlande, réels ou inventés, analogues aux leurs; elle se manifeste également par un renouveau général d'intérêt sympathique pour cette nation.

Intérêt et sympathie dont nous trouvons la preuve dans l'abondance d'ouvrages historiques spécialement consacrés à l'Irlande; dans le nombre et la variété des articles de Revues et de journaux sur ce pays; dans l'apparition d'un thème irlandais dans certaines œuvres purement littéraires; enfin dans un grand geste de sympathie générale qui tend à attirer la charité du monde sur l'Irlande.

On ne peut nier l'influence directe de nos voyageurs et de leurs ouvrages dans ces diverses manifestations: le plus grand nombre des auteurs, historiens ou non, dont nous allons brièvement exposer l'œuvre irlandaise, se trouve avoir été en relation personnelle soit avec de Hauranne, soit avec Montalembert, Michelet, Beaumont ou Feuillide; tous ceux dont l'ouvrage considérable permet une préface ou des notes, citent nos voyageurs comme source de leurs renseignements les plus solides, voient en eux les chefs qui leur ont donné l'exemple en posant ouvertement le cas de l'Irlande sur le plan libéral ou catholique.

Tous les ouvrages spécialement consacrés à l'Irlande qui se succèdent en France de 1837 à 1848 sont donc des œuvres ou libérales ou libérales catholiques, fortement irlandophiles.

Moreau de Jonnès, dans sa *Statistique de la Grande-Bretagne et de l'Irlande* (33) sait mettre en valeur l'éloquence des chiffres. D. O'Sullivan, directeur de la bibliothèque anglo-française, lui-même franco-irlandais comme son nom l'indique, en relation avec Montalembert, fait précéder la traduction par Madame Belloc des *chefs-d'œuvres poétiques de Thomas Moore* (34) d'un *Aperçu sur les Antiquités et la Littérature Irlandaise* qui reprend le plaidoyer et l'exposé de Capo de Feuillide et que suivra, quelques années plus tard, *l'Irlande, poésie des bardes, légendes, ballades, chants populaires* précédé d'un essai sur ses antiquités et sa littérature (35).

Fortin d'Ivry, en relation avec Gustave de Beaumont, Tocqueville et Capo de Feuillide, dans *Question d'Irlande. O'Connell* (36) donne un pamphlet fortement irlandophile, libéral et

---

(33) Paris, 1837-1838, in-8°. — (34) Paris, 1841, in-8°.

(35) Annoncé pour 1842-1843, paraît en 1850, Paris, in-8°. — (36) Paris, 1843, in-8°, Holiday's Pamphlets n° 1870. Irish Academy, Dublin.

anti-anglais qui se termine par l'expression de la certitude qu'a l'auteur de la victoire finale de l'Irlande et de sa future complète libération. M. L. P. Philologue, dans *Le rappel de l'Union ou Notions Historiques et Topographiques sur l'Irlande* (37) depuis son origine jusqu'à ce jour, fait un exposé bref, clair et juste de la situation irlandaise à l'instar et sur le modèle de l'œuvre de Beaumont.

Elias Regnault, historien libéral, anti-britannique et qui connut Michelet, présente une étude historique détaillée, très irlandophile, sur l'Union, la question du Rappel et les patriotes irlandais dans *Le Procès d'O'Connell et de ses coaccusés* (38), que suit, deux années plus tard, une *Histoire de l'Irlande* (39) au ton violemment anti-anglais et pro-irlandais.

L. Galibert et Cl. Pellé, rédacteurs de la *Revue Britannique*, complètent la collection de *l'Univers Pittoresque*, en 1842 (donc quelques années avant les voyages en Irlande de leurs collègues J. Prévost et A. Pichot) par quatre volumes sur *l'Angleterre-Ecosse-Irlande* (40). Le quatrième tome offre une *Histoire d'Irlande* dans laquelle les auteurs résument de façon vivante les ouvrages de Beaumont et de Feuillide. Le style coulant, les détails pittoresques, les descriptions semi-lyriques, le ton vivement irlandophile de cette histoire racontée, font de ce résumé complet et plaisant une vulgarisation pour le grand public des ouvrages sérieux qui en font la base.

MM. de Chavannes de la Giraudière et Huillard-Bréholles consacrent à la jeunesse une *Irlande, son origine, son histoire et sa situation présente* (41) appuyée sur une importante bibliographie anglaise et française et, vers les derniers chapitres, presque exclusivement sur Capo de Feuillide que les auteurs semblent avoir connu personnellement ainsi que Montalembert. Nous bornerons nos exemples d'ouvrages consacrés exclusivement à l'Irlande et conçus sous l'influence plus ou moins grande de nos voyageurs, à cet ouvrage catholique et libéral, impartial mais nettement irlandophile, bien nourri, sérieux sans lourdeur, qui paraît à notre date limite de 1848.

---

(37) Paris, 1843, in-8°, Holiday's Pamphlets n° 1869. — (38) Paris, 1843, in-8°. — (39) Paris, 1843, in-32. — (40) Paris, 4 tomes in-8°. — (41) Tours, 1848, in-8°; 2<sup>e</sup> édit., 1860.



A côté de ces ouvrages importants sur l'Irlande nous pouvons placer les articles de revues et de journaux. Nous n'insisterons pas sur ces derniers; les événements politiques en forment le sujet presque exclusif, sauf lorsque l'influence personnelle d'un voyageur se fait sentir, telle celle de Duvergier de Hauranne au *Globe* (42), de Montalembert à *l'Avenir* (43).

Il est, d'autre part, presque impossible de juger quelle part l'on peut attribuer à l'influence de nos voyageurs dans les articles, sur l'histoire, les mœurs ou les traits de caractère des Irlandais que donne *le Magasin Pittoresque*; non plus que celle qui a joué, peut-être, dans ceux que publie la *Revue de Paris*, qui, nous l'avons vu (44), signale dès 1829 les romans irlandais, ceux de Banim spécialement, critique Moore et Lady Morgan, publie *Les Catacombes de Saint-Michan* de Chasles et continue à se tourner vers les sujets irlandais plusieurs fois par an. *La Revue Britannique* n'indique pas davantage la source de ses sérieux et fort intéressants articles sur l'état politique, social, religieux de l'Irlande, son histoire, son aspect, quelques-unes de ses légendes qui, de 1825 à 1845, forment une trentaine d'études diverses.

*La Revue des Deux Mondes* donne deux articles sur O'Connell en 1834, et, en 1836 (45), une importante étude de J.-J. Ampère: *Des Bardes chez les Gaulois et chez les autres Nations Celtiques*. Nous avons été surpris de constater que ce voyageur, hôte assidu chez Delécluze et, par lui, en relation avec Duvergier de Hauranne, ami de Montalembert, de Beaumont et de Tocqueville, en rapports fréquents ou en correspondance avec ces derniers à l'époque de leurs voyages en Irlande, n'ait point eu la curiosité de compléter ses tours d'Angleterre et d'Ecosse (46) par un séjour en Erin. L'influence de ses amis se fait néanmoins sentir dans son étude du barde irlandais, dans sa revendication de Fingal et d'Ossian pour l'Irlande, dans l'analyse d'Ossian et *Saint-Patrick* que contient son article de la *Revue des Deux Mondes*. Le même périodique donne en 1839 un article sur *l'Irlande* par Louis de Carné, ami de Montalembert, en relation avec d'Eckstein et, peut-être, avec Capo de Feuillide lorsque ce dernier était attaché à la Maison de Charles X (47). A partir de 1843 et après 1848, John Lemoine

---

(42) Cf. Chap. V. — (43) Cf. Chap. VI. — (44) Cf. Chap. IV.

(45) 15 Août.

(46) Cf. *Littérature, Voyages et Poésies*, Paris, 1850, 2 vol. in-12.

(47) *Souvenirs de ma Jeunesse au Temps de la Restauration*, Paris, in-8°.



publie dans *La Revue des Deux Mondes* une série d'articles sur l'Irlande, précédant ceux de Jules de Lasteyrie; ces articles, cependant, dépassent le cadre de notre étude par l'intérêt qu'ils prouvent pour le mouvement *Jeune Irlande*.

\*

\* \*

Les efforts de nos voyageurs, de Feuillide principalement, pour attirer vers l'Irlande poètes et littérateurs, pour donner au monde des lettres une nouvelle source d'inspiration découlant de la beauté des paysages ou de l'antique littérature celtique, demeurèrent presque vains sur les plus grands écrivains du temps. La *Verte Erin*, ses sites pittoresques, ses antiques gloires comme son infortune séculaire, décrits ou rappelés par nos voyageurs, ne furent chantés par aucun des grands poètes romantiques. Hugo, que nous avons vu féliciter Montalembert pour ses articles de l'*Avenir*, ne nomme l'Irlande que dans le vers que nous avons rapporté; Musset est muet sur l'*Ile d'Emeraude*; Vigny, s'il imite deux des *Méodies irlandaises* de Moore dans *Le Port* et *Le Bateau* (48), les choisit parmi les moins nationales; Lamartine, qui annonce à la Marquise de Raigecourt un projet de voyage en Irlande pour 1829 (49), y renonce à la suite de la mort de M. de la Ferronnays; il ne s'inspire pas de la foi irlandaise; il ne chante ni les lacs, ni les monts, ni les côtes de l'Ile.

Les poètes de moindre valeur, cependant, trouvent une source d'inspiration dans ces sujets, ils expriment dans leurs vers ce que nos voyageurs ont appris aux Français; ils chantent surtout la victime innocente et catholique de l'Angleterre.

Les uns, dans leurs vers souvent fort pauvres, donnent en quelque sorte le résumé lyrique de l'opinion française sur la malheureuse Irlande, telle que cette opinion a pu se former et se préciser sous l'influence de nos voyageurs.

Tel Eugène Desmares, fils de l'actrice célèbre du même nom, propriétaire du *Tintamarre* et beau-frère du fécond auteur dramatique Théaulon dont il est le collaborateur pour trois de ses pièces, qui donne en 1832 un poème intitulé *Humour, Angleterre, Irlande, Ecosse*.

---

(48) Cf. Baldensperger. Notes et Eclaircissements aux *Œuvres Complètes d'Alfred de Vigny*, éd. Conard, Paris, 1914, pp. 347, 348.

(49) *Correspondance*, Paris, 1873-1875, en 6 vol. in-8°. Tome IV, 15 déc. 1828.

On retrouve dans la trentaine de vers qui concerne l'Irlande, l'étonnement douloureux de Michelet devant un peuple frère composé de mendiants, et sa haine pour les vainqueurs de Waterloo, cause de cette misère :

« Dublin m'appelle, adieu, l'Irlande me convie,  
L'Irlande, notre sœur, veuve de ses palais!  
...Dans tes champs amaigris ton peuple mal à l'aise  
Aux pavés de la ville use sa vanité  
Et la rue est ouverte à la mendicité. »

l'admiration de Montalembert pour la foi irlandaise, si chèrement conservée :

« Salut, peuple martyr, victime évangélique  
Qui, pour te dérober à l'esclavage anglais  
Versas tant de sang catholique!

la sympathie de tous nos libéraux pour une cause qui est celle de la liberté et donc chère à la France, leur tristesse de ne pouvoir l'aider efficacement à regagner cette liberté :

Et cependant parfois l'écho de la falaise  
Redit un air de liberté  
Ou le refrain guerrier d'une chanson française.  
Ah! Pauvre Irlande, meurs! tu mourras sans témoin  
Peut-être sans vengeur, car la France est bien loin!

Enfin, la leçon même que Beaumont tire de sa profonde étude politique et sociale: la chute de la noblesse anglaise provoquée par sa victime séculaire :

De l'Irlande la vieille harpe,  
Peut, secouant sa noire écharpe,  
Sous vos pieds réveiller l'Enfer.

D'autres poètes, souvent mieux doués, tel Auguste Barbier, choisissent un seul aspect du complexe problème irlandais et le développent dans leurs vers.

Nous avons cité Auguste Barbier, que Montalembert fréquente chez des amis communs dès son retour d'Irlande; en 1833 il publie un long poème intitulé *Lazare* (50). Le titre laisse croire que

---

(50) Paris, in-8°.

l'Irlande y joue le rôle principal et que le poète s'est proposé de sonder courageusement « la plaie profonde et saignante dont la seule vue suffit pour contenir l'orgueil de l'aristocratie anglaise » (51) ; mais Barbier n'a pas ce courage, *Lazare* est le titre capricieux d'un poème sur l'Angleterre où le poète entremêle habilement ode, satire et élégie, et ne fait paraître l'Irlande qu'une seule et trop courte fois, dans cinq strophes de huit alexandrins intitulées *Les belles collines d'Irlande*. Ces strophes forment une mélancolique élégie et expriment « sévèrement, avec une tristesse pénétrante, ce qui se passe dans l'âme du paysan irlandais enlevé à son village et forcé, pour ne pas mourir de faim, de labourer, d'arroser, de féconder de ses sueurs le champ d'autrui » (51). Ces premières stances, graves, semblent devoir aboutir à la satire, mais le ton des stances suivantes reste élégiaque, lorsque le *paddy* gémit de l'injustice du sort qui oblige le paysan irlandais à peiner pour le profit de ses seuls ennemis, et, trop souvent, à quitter sa chère patrie, alors que ceux qui l'en chassent n'ont que mépris et que haine pour ce qu'ils nomment le *Pays des Tempêtes* ; il reste élégiaque lorsque, « peu à peu, le souvenir des belles collines d'Irlande donne à la pensée du pauvre paysan une sérénité pleine de grandeur ; en pleurant ses collines chéries, il cède au besoin de les chanter, de les peindre ; il en décrit la beauté avec tant de précision, tant de pureté qu'il oublie un instant sa douleur dans l'admiration de la terre absente » (51). La beauté de ces strophes de *Lazare*, puissantes par leur sobriété sans sécheresse, leur habile concision, avive nos regrets de ne trouver que cette mélancolique élégie sur le thème irlandais, alors que le poète, par ses conversations avec l'enthousiaste irlandophile Montalembert, eût pu étudier ce thème sous plusieurs faces, reprendre et amplifier par son inspiration plus riche, les aspects si médiocrement esquissés par E. Desmares.

Les prosateurs qui introduisirent le thème irlandais dans leurs œuvres furent également en rapport avec nos voyageurs et en ont quelque peu subi l'influence. L'on peut, pour juger de la qualité de cette influence, opposer l'attitude de Benjamin Constant dans *Adolphe* et celle de Stendhal dans *De l'Amour* à celle de Sainte-Beuve dans *Volupté*. Constant publie *Adolphe* une dizaine d'années après l'avoir écrit, soit en 1816, et donc bien des années avant qu'il

---

(51) Gustave Planche. *Etude sur M. Auguste Barbier*, *Revue des Deux Mondes*, 1837, T. II, p. 69.

ne rencontre le voyageur Duvergier de Hauranne chez Lady Morgan et chez Delécluze. Quelles que soient les divergences d'opinion qui règnent chez les érudits sur la personnalité de l'héroïne de ce roman, Ellénore, il est reconnu que la situation sociale et certains éléments du caractère de cette héroïne (qui représente la somme de l'expérience sentimentale de l'auteur), sont fournis par une Irlandaise, Mrs Lindsay, née Anne O'Dwyer. Or, Ellénore, dans le roman de Constant, est présentée comme polonaise, fille d'un proscrit, émigrée avec sa mère en France; tous les détails de lieu, de mœurs, tous les souvenirs historiques ne peuvent s'appliquer qu'à la Pologne: l'élément irlandais, qui aurait facilement pu être conservé dans ce roman, est volontairement transformé en élément polonais.

Stendhal, que nous retrouvons également chez Lady Morgan et Delécluze, dont les prétendues excursions en Ecosse et en Irlande semblent n'avoir jamais existé, mais dont le professeur d'anglais aurait été un Irlandais (52), ne connaîtra, lui aussi, nos voyageurs qu'après la publication de son livre *De l'Amour* (53), dans lequel il propose un remède aux maux de l'Irlande. L'Irlande est un pays épouvantablement malheureux, mais le sort de la Sicile tyrannisée n'est pas moins terrible. La Sicile est cependant plus heureuse que l'Irlande car « ses gouvernants lui ont au moins laissé l'amour et la volupté », tandis que « le Gouvernement britannique a créé en Irlande la pomme de terre », cause d'un surcroît de population; ce peuple est misérable mais il paye bien la dîme: la seule solution pour que l'Irlande trouve le bonheur est qu'elle se fasse païenne. Ce passage satirique, léger et mordant, perd la moitié de son sens et de son sel, du fait que les informations de Bayle sur l'Irlande sont défectueuses.

L'on voit, par ces deux exemples que, avant 1825, l'Irlande n'éveillait guère d'intérêt et que les renseignements que l'on possédait sur elle n'étaient ni nombreux, ni exacts. En 1834, le *Volupté* de Sainte-Beuve prouve un revirement complet sur ces points: l'héroïne de ce roman, Madame de Couaën, est Irlandaise, et de nombreux détails, exacts, précis, divers, rappellent constamment sa patrie que, cependant, l'auteur n'avait jamais visitée.

Le thème irlandais de *Volupté* est important et fort exact; il

---

(52) Cf. Doris Gunnell. *Stendhal et l'Angleterre*, Paris, 1913, in-8°.

(53) Paris, 1822, in-12; cf. Chap. XLVI, p. 142.



forme une sorte d'harmonie celtique qui imprègne le roman chaque fois qu'il s'agit de Madame de Couaën. Le portrait physique de l'héroïne, aux cheveux de jais et aux yeux clairs, sa dévotion profonde, son caractère pur et ardent à la fois, son âme comparée à un beau lac d'Irlande, son « monde en elle-même, palais brumeux enchanté, verte lande sans fin, peuplé de génies affectueux et de songes... » (54) ; les détails donnés sur sa famille, les O'Neilly ; sur son pays, ses coutumes et ses paysages ; les souvenirs historiques rappelant les Irlandais Unis et Lord Fitzgerald ; le projet de retraite d'Amaury en Irlande après son vain essai de vie solitaire sur un îlot druidique semblable à ceux où vivaient, reclus, les moines hibernois ; le portrait du jeune Arthur, « jeune barde » aux jeux étranges « de chevalier et de poète » ; toutes ces données essentiellement irlandaises sont mises encore en valeur par une atmosphère de *Celtic Twilight*. Le roman comporte de nombreux paysages qui ont « quelque chose de vague, de fuyant, d'indécis, de clair-obscur, de clair-semé », de spectacles de l'Océan ou de landes au crépuscule ou au clair de lune, d'évocation de prêtresses druidiques, de fées celtiques, de saints irlandais ; beaucoup de demi-teintes, de lumière diffuse, de délicatesse, de flexibilité que l'on retrouve dans le style même de ces passages.

Comment Sainte-Beuve possède-t-il une connaissance aussi exacte et profonde de ces thèmes irlandais ? On ne peut sans doute nier l'influence qu'eurent sur l'imagination de Sainte-Beuve enfant les récits des Irlandais émigrés, nombreux à Boulogne, et parmi lesquels les D'Althon-Shée lui étaient apparentés ; mais il y faut surtout voir l'influence combinée de Lamennais, qui avait lui-même du sang irlandais par sa grand'mère ; de Lacordaire et de Montalembert avec lesquels Sainte-Beuve était alors intimement lié.

\*

\* \*

Sainte-Beuve, dans *Volupté*, nous est un exemple de l'apparition dans les œuvres littéraires françaises d'un thème irlandais exact et développé dû, sans doute, en majeure partie, à l'intérêt pour l'Irlande que les récits et les œuvres de nos voyageurs ont éveillé en France. A la preuve littéraire de cet intérêt que nous venons de donner, nous en pouvons joindre une autre d'ordre

---

(54) *Volupté*.

beaucoup plus général: la fondation en 1847, d'un *Comité de secours pour l'Irlande* qui groupe les amis français de l'Irlande dans un but charitable. Les membres fondateurs de ce comité, prélats, membres de l'Institut, doyens des Facultés, secrétaires des Académies, magistrats, bâtonniers de l'ordre des avocats, professeurs des grandes Ecoles, membres des deux Chambres, et au nombre desquels nous trouvons plusieurs de nos voyageurs, se rapprochent dans une pensée commune: aider l'Irlande à sortir de sa misère séculaire. Ils font un appel à la générosité de tous les Français: ces derniers n'ayant pu saluer, comme ils l'auraient désiré faire en grand nombre, le Libérateur de l'Irlande, « poignante image de toutes les souffrances de sa patrie », lors de son voyage en France, lui témoigneront leur fraternelle sympathie en dirigeant l'élan de leur générosité habituelle vers cette nation si digne d'être secourue. En même temps le Comité adresse au Pape Pie IX une lettre pour implorer de lui la promulgation d'une nouvelle croisade, « mais d'une croisade toute pacifique, d'une croisade de charité, de prières et de bonnes œuvres » pour l'Irlande, dans laquelle les chrétiens du monde entier s'uniraient à la France.

Pie IX, « aux sentiments duquel répondent si bien les vœux de tous ces illustres Français », adresse alors au monde chrétien une Encyclique dans laquelle il exhorte tous les peuples à venir au secours de l'Irlande par leurs largesses et leurs aumônes. Le vaste mouvement de charité chrétienne qui répond à cet appel pontifical et essaie de pallier aux horreurs de la grande famine de 1847-1848 a donc son origine dans le *Comité de Secours pour l'Irlande*, qui groupe autour de quelques-uns de nos voyageurs, et de Montalembert tout particulièrement, une élite française irlandophile (55).

Cette sympathie pour l'Irlande, vive et générale en France sous l'Ancien Régime, oubliée, semble-t-il, dans la tourmente révolutionnaire et les guerres impériales, paraît être ranimée par nos voyageurs romantiques dans toutes les classes de la société; le peuple, désormais, sait que l'Irlandais est un cousin qui lui ressemble beaucoup: catholique et patriote, spirituel et idéaliste; qu'il habite un beau pays, jadis riche mais rendu misérable par la faute de l'Angleterre. Lorsque l'acteur Frédérick Lemaître, fils du peuple,

---

(55) *Comité de Secours pour l'Irlande*. Brochure in-8°, Paris, 1847, comprenant: 1° La liste des membres fondateurs; 2° L'appel aux Français; 3° Lettre envoyée à Pie IX; 4° Encyclique pontificale; 5° Mandement de Mgr Affre, archevêque de Paris; 6° Extraits de Lettres venues d'Irlande.

joue à Londres *Le Chiffonnier de Paris*, et que la jeune reine Victoria lui demande ingénûment, faisant allusion au rôle du chiffonnier: « Pourquoi, Monsieur, y a-t-il tant de misérables à Paris? », Frédéric en sait assez pour lui répondre tout droit: « Majesté, *ce sont nos Irlandais* ». Le seul fait d'avoir choisi ces derniers dans sa riposte, plutôt que les misérables habitants des *slums* de Londres, prouve à quel point les Français, même peu cultivés, ont compris la situation de l'Irlande et s'intéressent à ce pays.

\*

\* \*

Telles sont les manifestations diverses de l'influence générale de nos voyageurs: ils provoquent de nouveaux voyages en Irlande et, par suite, de nouveaux récits de voyages; des imitations, plus ou moins habiles, de leurs propres récits; des ouvrages sur l'Irlande nombreux, divers, d'importance plus ou moins considérable, mais dont leurs livres forment la base essentielle; l'introduction du thème irlandais dans l'œuvre poétique ou romanesque de quelques-uns de leurs contemporains; enfin et surtout, ils réveillent dans toutes les classes de la société française un intérêt sympathique pour la nation irlandaise qu'ils se sont donné pour tâche de faire connaître sous tous ses aspects réels, passés et présents, magnifiques ou misérables.

S'ils échouèrent dans leur désir de faire de l'Irlande le nouveau et pittoresque thème de toute une poésie, de toute une littérature renouvelée, originale et variée, cependant leurs efforts pour révéler au monde des lettres l'antique et riche littérature celtique irlandaise ne furent pas absolument perdus. Nous croyons pouvoir attribuer en partie à leur influence, sans qu'il nous soit possible de préciser dans quelle proportion, la naissance des érudites études celtiques dont le magnifique essor suivit d'une génération nos voyageurs romantiques en Irlande.

## CONCLUSION

---

Les importantes relations amicales qui unissaient la France et l'Irlande depuis des siècles sous l'Ancien Régime, et que l'habile politique de l'Angleterre, aussi bien que certains événements historiques et économiques, réduisent presque au néant, pendant le premier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, renaissent, entre 1825 et 1840, sous le souffle enthousiaste du Romantisme.

Les nouveaux efforts de l'Irlande pour s'affranchir du joug anglais; son catholicisme national et libéral; le caractère celtique toujours essentiel de sa population; les graves problèmes que soulève sa situation politique et sociale, unique en Europe, et la leçon d'économie politique que l'on en peut tirer; sa misère chronique, inouïe, imméritée; son pittoresque folklore; l'originalité et la beauté de ses paysages; l'intérêt archéologique que commencent à éveiller ses monuments antiques, sa langue et sa littérature gaéliques, attirent à elle de nombreux voyageurs français qui y cherchent un exemple, une leçon, un thème d'inspiration.

Outre la valeur de ces voyages comme témoignage des idées et des sympathies des Romantiques; outre les profondes répercussions qu'ils eurent sur la pensée et l'œuvre, soit littéraire, soit politique ou sociale des voyageurs eux-mêmes; leur intérêt principal est d'avoir donné naissance à des récits de voyages et à des études sur l'Irlande qui offrent une grande valeur et qui sont peu connus de nos jours, soit du fait qu'ils demeurèrent inédits, comme ceux de Montalembert et de Michelet, soit du fait d'un oubli, non mérité dans le cas de Beaumont, plus explicable dans le cas de Capo de Feuillide.

A la valeur intrinsèque de ces ouvrages s'ajoute l'influence non négligeable qu'ils eurent sur l'entourage immédiat des voyageurs, sur leurs contemporains en général, sur l'opinion publique



de leur époque. On peut y voir la cause première d'un afflux postérieur, important et varié, de voyageurs français en Irlande de 1840 à 1848; du nombre de récits ou d'ouvrages, de genres et de valeur fort divers, qui portent sur l'Irlande; de l'apparition timide d'un thème irlandais dans la littérature du temps; enfin de la renaissance, sensible, active et profonde, des sentiments amicaux des Français envers les Irlandais.

Il est curieux, d'ailleurs, de constater que ces voyages eurent une influence plus sentimentale et morale que littéraire. On ne découvre que des traces médiocres de l'action de ces voyageurs dans la littérature d'imagination romantique. Faute, sans doute, d'un voyageur doué de génie littéraire, qui eût été pour l'Irlande ce que Chateaubriand a été pour l'Amérique, Stendhal pour l'Italie, Théophile Gautier pour l'Espagne et Mme de Staël pour l'Allemagne, l'Irlande a perdu sa chance d'entrer, alors, dans la littérature française comme féconde source d'inspiration. Elle y a gagné d'être encore, en plein XX<sup>e</sup> siècle, un des rares pays peu connus et peu exploités par les littérateurs français, d'offrir encore un magnifique thème littéraire original et neuf, facilement accessible. Peut-être n'est-il pas trop tard et l'Irlande, restée si pittoresquement belle, inspirera-t-elle un nouveau Chateaubriand qui, sur les traces de nos voyageurs romantiques, visitera l'*Ile d'Emeraude*, *Joyau de l'Océan*.



## APPENDICE I

---

### Le manuscrit inédit du journal de voyage de Michelet et comment M<sup>me</sup> Michelet l'utilisa

---

Dès sa jeunesse Michelet prit une habitude — que d'aucuns qualifieront de manie — tout ce qui compose sa vie: travail, pensée, action, il l'inscrit, et il garde ces papiers. C'est plus qu'une habitude d'écrivain, de travailleur infatigable. Se défiait-il de sa mémoire, excellente cependant, mais insuffisante à enregistrer les innombrables sensations, sentiments, pensées, à peine formées parfois, qui jaillissaient de sa riche nature et qui pouvaient servir son œuvre? Connaissant l'irremplaçable valeur du document vécu pour ressusciter le passé, a-t-il accumulé ses « archives personnelles » pour se revivre lui-même? Si l'on considère Michelet comme un mystique sans vraie boussole, ne peut-on voir dans cette habitude une sorte de défi matériel à cette mort qui l'attire tant parce qu'il veut la vaincre? Tout ce qui a été vie est essentiel pour lui; et ces multiples bouts de papier griffonnés qui s'accumulent dans ses classeurs le gardent de la peur de l'anéantissement.

Toujours est-il « qu'il conservait tout, ses brouillons, ses plans, les minutes de ses lettres; il tenait son journal avec une laborieuse assiduité, prenait des notes au cours de ses voyages, remplissait des carnets d'impressions et de confidences... Les quarante volumes de ses œuvres complètes auraient suffi, certes, à absorber une vie de travail acharné et, loin d'être épuisée, sa pensée se prolonge, s'exprime et se nuance encore dans des mémoires et des notations personnelles » (1).

---

(1) J.-M. Carré. *Michelet et son Temps*. Introduction, p. xv.

Une partie de ces papiers a été pieusement conservée et, nous le verrons, exploitée avec une moindre piété par sa seconde femme Mme Michelet-Mialaret.

Mme Michelet a légué ces papiers à Gabriel Monod, le disciple et l'ami de son mari, qui en a dégagé une incomparable biographie intellectuelle (2), et qui, par testament, en a confié la garde au Musée Carnavalet. Ces papiers ont été transférés à la Bibliothèque Historique de Paris, annexe de Carnavalet. C'est là que nous avons pu consulter les manuscrits des cours imprimés, ou inédits, des livres publiés; la correspondance reçue par Michelet, souvent éclairée par les minutes de ses réponses; les cahiers de son journal (3); enfin ses notes et récits de voyage (4).

Le *Voyage en Irlande* se trouve englobé dans le *Voyage en Angleterre*, notes manuscrites comprenant, sous la cote A 3719, soixante pages; et, sous la cote A 3720, vingt pages en cinq feuillets de l'écriture hâtive de Michelet et avec lesquelles commence le journal de voyage en Angleterre et Irlande. Les soixante pages de la seconde enveloppe cotée A 3719 ne sont pas toutes de la main de Michelet: les vingt-huit premières pages, feuilles simples de papier blanc rayé, sont la copie, à l'encre violette, de feuillets en partie absents; les pages 3 à 13 portent sur l'Irlande, 13 à 29 sur l'Angleterre, ces dernières sont la copie fidèle des feuillets 41 et suivants, de l'écriture de Michelet; les feuillets 20 à 60, 60 *bis* (plus une feuille non numérotée) sont, comme ceux de la première enveloppe A 3720, des feuillets blancs jaunis, doubles, couverts de l'écriture serrée, hâtive, de Michelet, à l'encre noire; la page 29 continue le journal du voyage en Irlande. Nous n'avons pu trouver l'explication de cette copie partielle du journal de Michelet remplaçant quelques pages absentes, ni M. de la Monneraie qui a étudié l'écriture du copiste, ni Mme Rist, fille de Gabriel Monod et sa secrétaire, à qui nous nous sommes adressée; ni M. Hauser auquel nous avons écrit, n'ont pu nous aider à éclaircir ce petit point de bibliographie.

(2) *La vie et la pensée de Jules Michelet*, Champion, 2 vol., 1923, éd. Henri Hauser.

(3) Que nous avons pu copier grâce à l'aimable autorisation de M. de la Monneraie, conservateur de la Bibliothèque Historique de Paris (Carnavalet).

(4) Ce qui en est accessible. La majeure partie de ce journal dont la franchise, égale à celle de Rousseau, aurait effarouché M. Monod (selon M. Halévy), se trouve sous scellés à l'Institut de France et ne pourra être décachetée qu'en 1950.



Nous avons vu que Michelet s'est servi de ses notes de voyage en Irlande, indirectement, et directement tout au moins dans *Le Peuple*; il restait cependant de nombreuses pages non utilisées. Mme Michelet-Mialaret, avec un zèle pieux que nous permettrons de ne pas croire absolument vierge de toute vanité personnelle, voulut tirer parti de tous les manuscrits dont elle héritait, et nous lui devons les publications fantaisistes telles que *Ma jeunesse*, *Rome*, *le Banquet*, *Sur les Chemins de l'Europe*, « récits extrêmement suspects, compilations arbitraires où s'affirment une inexpérience, une prétention littéraire, une absence de sens critique sans égales... Mme Michelet complète, corrige, arrange les textes de son mari avec une ingéniosité et une indiscretion souveraines » (5).

Des notes de voyage de Michelet en Angleterre, en Allemagne, en Hollande, Mme Michelet a tiré le volume *Sur les Chemins de l'Europe* (6); nous y retrouvons entre autres le récit détaillé des quelques jours passés en Irlande. Quel intérêt présente donc la publication intégrale des notes hâtives jetées sur le papier au cours du voyage, puisque nous les trouvons dans *Sur les Chemins de l'Europe* sous une forme plus littéraire? C'est que nous les retrouvons si déguisées que le vrai visage perce rarement sous ce masque étroit qui l'étouffe. « Qu'après sa mort, elle (Mme Michelet) lui prête ses propres idées, ses propres phrases, qu'elle fabrique du Michelet en toute liberté, cela ne peut guère s'excuser. Si Mme Michelet n'avait pas publié ces journaux de voyage, il est probable que personne ne les eût édités intégralement. On se serait contenté d'y puiser des renseignements, d'en donner des extraits, d'y chercher l'explication des sentiments et la trace des fièvres de Michelet. Mais, tels qu'ils sont publiés, ils constituent une malfaçon et même une contrefaçon. La vérité a des droits impérieux, il faut la rétablir, et Michelet n'a rien à perdre à ces rectifications » (7).

Aux notations hâtives de Michelet, sa veuve fait d'importantes additions, puisées soit dans les lettres de sa première femme Pauline, soit dans l'*Histoire de France* (8); mais surtout elle transforme selon sa propre personnalité, ses goûts et ses dégoûts.

Avant de citer et de commenter quelques exemples tirés de ce

(5) J.-M. Carré. *Ibid.* Introduction, p. xvii. — (6) Paris, 1893, in-8°, éd. Flammarion.

(7) J.-M. Carré. *Ibid.* Introd., p. xxviii.

(8) Par ex. *Histoire de France*, Moyen-Age, ch. IV, pp. 106, 115, 124, etc...

même *Voyage en Irlande* transformé par la « veuve abusive » (9), étude qui nous mettra en garde pour le texte entier de *Sur les Chemins de l'Europe* et qui, en dehors de toute valeur rectificative, présente un certain intérêt psychologique, nous croyons utile de préciser la déformation générale que Mme Michelet a fait subir au manuscrit. « Elle a voulu l'allonger, le développer, en ennoblir surtout l'allure générale. La notation fulgurante, hachée de l'original, avec ses sautes inattendues, ses interjections enflammées, ses brusques déclics, ses rudesses, ses vulgarités, ses incorrections, fait place à une majestueuse et constante éloquence » (10). Cette déformation nuit à l'intelligence du voyage même et des réactions de Michelet voyageur, mais nous permet de mieux pénétrer la mentalité de celle qui essaya « d'absorber » Michelet pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie.

La première impression qui se dégage du texte « amélioré » est, fort naturellement, celle de féminité, non seulement par la fluidité du style, mais par de multiples petites remarques que nous ne sommes pas étonnés de découvrir avoir été tout simplement ajoutées au texte même de Michelet. C'est ainsi que Michelet décrivant une messe dominicale dans une église catholique de Dublin vide de sièges: « Tout l'auditoire était debout », Mme Michelet ajoute: « Grande fatigue, pour les femmes surtout ». Nous choisirons un second exemple (son commentaire à la description de la danse irlandaise, la gigue) où son féminisme s'accuse:

## MANUSCRIT

## TEXTE PUBLIÉ

...Les deux danseurs sont en face sur une petite planche, danse rapide, ardente, tourbillonnante. Le premier épuisé se retire, un autre succède. Mme M. Namara remarquait fort bien qu'il s'agissait de voir si l'homme se lasse-rait.

...Les deux danseurs, l'homme et la femme placés à chaque bout d'une étroite planche se font face. Le premier des deux qui se déclare vaincu par la fatigue se retire, un autre lui succède. *Entre jeunes gens qui s'aiment il importe pour la femme, toujours un peu superstitieuse, de savoir si c'est lui qui s'arrêtera le premier. Elle en tire un présage pour*

(9) A. de Monzie. *Les Veuves Abusives*.

(10) J.-M. Carré. *Ibid.*, p. 157.

*l'avenir. Et voilà, paraît-il, que c'est presque toujours l'homme, quelque effort qu'il y mette pour persister, qui doit demander grâce. Les femmes, sous leur apparence frêle, sont douées d'une élasticité nerveuse qui les rend infatigables.*

A supposer que la jalousie soit un apanage plus spécialement féminin, Mme Michelet se révèle bien femme. Sa jalousie rétrospective ne lui fait guère goûter l'admiration non déguisée de son futur mari pour sa charmante hôtesse irlandaise, Mme Mac Namara; *with a vengeance*, Mme Michelet supprime « les femmes irlandaises sont plus distinguées que les hommes irlandais (ex. Mme Mac Namara); elle ont même *plus de talent* que toute autre femme anglaise ou française » (11).

Une vanité presque puérile se remarque à de nombreux détails qui contribuent à ennoblir le récit simple et familier de son époux: les églises se transforment presque toutes en cathédrales, les curés en archevêques, le docteur, qui reçoit Michelet à Dublin, en « gentilhomme irlandais »; le service de table augmente en faste: une parenthèse, de portée psychologique, de Michelet, devient un paragraphe descriptif important:

## MANUSCRIT

(*emphase* irlandaise de même dans le dîner de M. Mac Namara trois ou quatre domestiques en grandes livrées vous présentant chaque assiette sur une assiette).

## TEXTE PUBLIÉ

L'hospitalité dans un dîner de cérémonie s'exerce d'une manière fastueuse, trois ou quatre domestiques en grande livrée, gantés de blanc, font le service de table et ne vous présentent l'assiette que posée sur une autre assiette afin d'éviter à la vôtre le contact de leur main.

Un autre trait de caractère de Mme Michelet, qui ressort des transformations qu'elle fait subir au texte du manuscrit, est un

---

(11) C'est nous qui soulignons.

certain puritanisme à la fois prude et moralisateur. Dans notre court voyage irlandais nous la voyons affirmer l'union légitime des soldats avec leurs compagnes de promenade dans un jardin public. supprimer les « petits taureaux » des troupeaux de vaches, appuyer chaque fois qu'elle peut, insister, sur l'ivresse irlandaise, les méfaits du gin, avec un zèle de ligueuse anti-alcoolique; entraînée par cet élan moralisateur, alors que Michelet a simplement noté beaucoup d'Irlandaises, « seules à la fenêtre ou seulement avec leurs enfants », son épouse les voit « *toujours* seules et livrées par le désœuvrement, le vide et l'ennui de l'abandon, à tous les excès » (11).

Cet exemple nous conduit à constater des délits plus graves; nombreux sont les passages où le sens, ainsi transformé, est faussé jusqu'à former des erreurs d'observation, ou d'histoire. Reprenons la description précitée de la messe à Dublin; « des deux côtés (de l'église) une foule de mendiants dégoûtants », note Michelet, « qui viennent recevoir l'aumône obligée », ajoute Mme Michelet qui transforme en une minorité attirée par un espoir pécuniaire, l'assistance entière formée par le peuple irlandais, d'une misère effroyable mais d'une foi intacte. Un peu plus loin Michelet remarque qu'il n'y a qu'un « banc ou deux dans l'église », Mme Michelet y fait asseoir les « Anglais comme il faut » que son mari a *vus dans la rue* (11), faisant tache parmi la foule irlandaise minable, sans qu'elle soupçonne le contre-sens historique qu'il y a à faire assister, en 1834, de respectables Anglais, sans nul doute protestants, à la messe, dans une pauvre chapelle catholique; la messe elle-même devient « une longue messe chantée », nouvelle erreur historique, les messes basses ont été pendant si longtemps les seules autorisées que le haut clergé a, maintenant encore, toutes les peines du monde à réintroduire le plain-chant dans la liturgie (12). Nous insistons sur cet exemple typique pour mieux démontrer la nécessité d'étudier le véritable manuscrit de Michelet et non le texte de *Sur les Chemins de l'Europe*. Quiconque connaît l'Irlande et l'histoire irlandaise trouve dans le texte publié une suite d'erreurs et d'incompréhensions notoires, alors que les notes de voyage, brèves et heurtées, frappent au contraire par leur vérité et leur intelligence, ainsi que nous l'avons vu dans le développement.

---

(11) C'est nous qui soulignons.

(12) Détails contrôlés auprès du R. P. Mgr Finbar Ryan, O. P., maintenant archevêque coadjuteur de Port-of-Spain, Trinidad.



Mme Michelet ne fausse pas toujours le sens de façon si nette; souvent elle ne fait qu'amplifier; la déformation n'en est pas moins réelle. Nous ne citerons qu'un passage typique de ce grossissement. Michelet remarque: « Un enfant bat son chien; la sœur bat sa petite sœur qu'elle porte ». Mme Michelet traduit: « Ils battent leurs chiens dont le seul crime est d'être plus qu'eux raisonnables. Je vois une fillette de douze ans qui frappe sa sœur *uniquement parce qu'elle est plus petite* » (13). Elle interprète tant et si bien qu'elle conclut: « C'est l'abus de la force animale contre la faiblesse », alors que Michelet y voit un signe de nervosité et non de brutalité; « population violente, mobile ».

La transformation, le grossissement sont parfois fort habiles, l'évocation se dramatise, gagne en romantisme impressionnant; c'est ainsi que la passagère irlandaise qui monte dans l'omnibus un peu avant Belfast, ville où l'on s'occupe essentiellement de « métaphysique », se transforme en personnage symbolique:

## MANUSCRIT

pour les dernières lieues, une dame (du commun) en noir, manteau bleu, voile noir, entra dans la voiture, figure vieillie mais intelligente. Elle me demande si nous étions Français, puis si nous étions Catholiques.

## TEXTE PUBLIÉ

une dame de la petite bourgeoisie, manteau blanc, voile noir, d'un effet étrange et tout monastique, monte dans notre voiture, uniquement pour aller faire à la ville sa prière du soir. Visage jeune mais déjà bien fatigué. Les yeux seuls sont restés beaux et parlants. Toute de suite elle me demande si je suis Français, puis si je suis catholique: c'est la grande préoccupation de l'Irlande.

Nous trouvons un exemple où cette habileté devient un vrai talent dans la scène du *Croine*. Mme Michelet avait comme éléments plusieurs passages de lettres à Pauline, mentionnant une épidémie de choléra en Irlande; puis, dans les notes de voyage, une réflexion d'un convive de M. Mac Namara sur les pleureuses irlandaises (14).

(13) C'est nous qui soulignons.

(14) Cf. Texte.

La traduction que nous trouvons dans *Sur les Chemins de l'Europe* met en action Michelet lui-même: « Je me croise chaque instant avec plusieurs convois funèbres », le fait témoin des cérémonies funèbres et du désespoir de la pauvre veuve aveugle, « tout en noir et pâle comme un spectre », abandonnée dans la chambre mortuaire à « la place même où, tout à l'heure, était le cercueil », près d'un cierge brûlant encore, et qui adresse plaintes et reproches « au grand inconnu qu'elle regardait en haut, fixement, de ses yeux démesurément agrandis et vides, qui ne voyaient plus » (15), tableau du plus beau romantisme, extrêmement habile et relativement exact.

Cette exactitude nous amène à constater que Mme Michelet n'a pas toujours interprété à tort. Ses interprétations nous la révèlent jalouse, vaniteuse, prude et moraliste, superficielle dans ses connaissances, mais nous y retrouvons aussi son époux. Son époux, c'est-à-dire, non le voyageur de 1834, mais le Michelet évolué, transformé, que seul elle a connu, qu'elle a essayé de s'assimiler complètement: goûts, pensées, mentalité, etc... Nous avons été bien souvent surpris, en vérifiant sur le manuscrit le texte publié, de ne pas trouver dans ce dernier certaines expressions qui, cependant, sont « du Michelet » sans aucun doute; une critique plus approfondie des textes nous a fait constater que ces expressions sont, en effet, du Michelet, mais du Michelet d'après 1850. Là, Mme Michelet est le fidèle reflet de la pensée de son mari, et la comparaison des textes peut nous servir à évaluer l'évolution des sentiments de Michelet entre 1834 et 1848 ou plus tard, et dont nous trouvons un exemple dans ce subtil changement:

## MANUSCRIT

## TEXTE PUBLIÉ

...ils combattent le protestantisme par l'art, entre autres gravures celle du *Sacré-Cœur* de Jésus.

...Le catholicisme fort habilement, combat le protestantisme par l'art. Une chose y nuit: trop de *Sacrés-Cœurs* (16).

Ne retrouve-t-on pas l'accent de Michelet dans de telles réflexions: « J'ai si grand intérêt à le connaître, ce peuple dont la cause m'est si chère » (17); « Le Gouvernement anglais ne s'occupe de l'Irlande que pour la déprimer. Sa punition, s'il continue

---

(15) Cf. Texte. — (16) Cf. p. 258. — (17) Cf. p. 256.

à lui appliquer ce système, sera de la voir se tourner de plus en plus contre lui. Monsieur, les peuples injustement opprimés prennent parfois contre leurs tyrans de terribles revanches » (18)? L'évêque protestant forme un comité mixte pour encourager la publication des livres qui peuvent servir à l'instruction du peuple irlandais, quelle que soit la religion du lecteur. « Noble et belle pensée que je voudrais voir mise en pratique » (19). Est-ce l'auteur de *La Sorcière* qui transforme ainsi une remarque fort courte sur les loteries et les livres de magie vus à Dublin (20)? « Le hasard me fait ici l'effet d'être le Diable. Je vois aux vitrines des librairies un étalage considérable de livres de magie, de nécromancie. Ce n'est pas Dieu qui est invoqué dans les heures de désespoir, c'est Satan à travers les fumées du gin, c'est lui qui apparaît, qu'on prie, qui répond. »

Rien de plus plausible que cette projection de la pensée de Michelet à travers la plume de celle qui fut si intimement mêlée à sa vie et à ses travaux d'écrivain pendant un quart de siècle; cependant nous remarquons qu'il s'agit ici d'interprétations psychologiques et non de faits. Mais le critique se sent troublé lorsqu'il se trouve en présence d'additions ou d'augmentations portant sur des faits, qui sont de la plus entière exactitude historique et dont il ne peut déceler aucune trace dans le manuscrit. Est-il possible que la même personne, qui a si souvent faussé le sens des notes de son mari, par ignorance du caractère et de l'histoire irlandaise, puisse d'elle-même ajouter ces longs et exacts commentaires? Ni les œuvres publiées, ni la correspondance, ni les manuscrits accessibles au public, ne donnent la clef de ce problème. Certains papiers qui ont pu servir sont-ils perdus ou réunis aux manuscrits encore sous les scellés? Faut-il suggérer l'aide orale, donnée à son insu, du disciple de Michelet et ami du ménage, M. Monod (21)? La question se pose de savoir s'il exista des conversations roulant sur le sujet entre Michelet et sa collaboratrice, et que celle-ci eût utilisées, comme elle l'a fait des lettres ou autres documents qu'elle possédait. On peut remarquer, en effet, que ces augmentations exactes ne sont pas disséminées au cours du récit, mais forment un bloc compact de réflexions sur l'état social et économique de

---

(18) Cf. p. 260. — (19) Cf. p. 258. — (20) Cf. p. 260.

(21) Mme Rist-Monod, que nous avons consultée sur ce point, nous a assuré que son père n'a certainement pas ajouté, lui, au texte de Michelet et qu'il déplorait les remaniements de Mme Michelet.

l'Irlande, vers la fin du récit de voyage (22), et, d'autre part, un développement, assez bref mais complet et significatif, sur les loteries: « Partout vous rencontrez des bureaux de loterie. Qui les fait prospérer? Hélas! surtout le peuple. « Il est notre meilleur client », me dit un de ceux qui les tiennent, « les jours de tirage nous sommes assaillis. Les boutiques des boulangers, au contraire, sont désertes. Le dernier sou de ces malheureux est pour s'acheter un billet. Dans leur misère ils font pacte avec le hasard. Qui sait ce qu'il pourra donner »? Il semble possible qu'un tel commentaire de ses lointains souvenirs ait eu lieu de la part de Michelet lors de la rédaction de la *Bible de l'Humanité*.

Tel qu'il se présente, le volume *Sur les Chemins de l'Europe* n'est donc pas dépourvu d'intérêt propre, et s'il est hors de doute qu'il ne peut véritablement pas remplacer le texte du manuscrit, il peut néanmoins lui servir de complément; il contient beaucoup d'erreurs et d'inexactitudes du fait qu'il est en partie œuvre de Mme Michelet, mais il semble contenir aussi certains compléments, œuvre directe ou indirecte de Michelet lui-même, aux notes de voyage. C'est pourquoi, après avoir pensé ne publier que le seul texte du manuscrit inédit, nous avons décidé d'y joindre, en regard, le texte publié, à double fin de pouvoir établir une comparaison facile et suivie des textes, et de puiser aux deux sources.

Il nous a été impossible de publier tels quels ces deux textes. Mme Michelet ayant fort habilement recomposé, pour en faire un récit littéraire et cohérent, les notes hâtives de son mari, elle a procédé à un travail de découpage et de recollage qui nous interdit de placer son travail directement en vis-à-vis du manuscrit inédit. Nous avons copié le journal de voyage de Michelet aussi fidèlement qu'il nous a été possible, respectant son orthographe et sa ponctuation, mais, appliquant la peine du talion à sa laborieuse collaboratrice, nous avons découpé à notre tour le texte de *Sur les Chemins de l'Europe* afin d'établir un parallélisme absolu; nous avons indiqué chacun de ces déplacements dans les notes. Il sera facile, à qui veut lire le texte de Mme Michelet dans l'ordre de sa composition exacte, de se procurer le volume de *Sur les Chemins de l'Europe* tel qu'il fut publié en 1893.

---

(22) Cf. p. 268.



## APPENDICE II

---

**Texte inédit du journal de voyage de Michelet  
en Irlande  
établi en parallèle avec le texte modifié  
publié par M<sup>me</sup> Michelet  
dans *Sur les chemins de l'Europe*.**

---

## TEXTE PUBLIÉ PAR MADAME MICHELET

A cinq heures du matin un grand bruit d'abordage brusquement me réveille. — « Où sommes-nous? » dis-je au garçon du bord qui ouvre les portes avec fracas. — « Monsieur, vous êtes dans le port de Dublin » (1).

Au premier pas que je fais dans la rue — après quelques heures de repos — un grand diable, le guide attitré de mon hôtel, s'attache à moi et ne me quitte plus. *Etrange* compagnon: il porte un habit bleu fort honnête, mais il est sans bas et personne ne s'en étonne. Figure ronde et rouge, favoris brotssailleux, d'un roux britannique. La physionomie jeune encore, mais flétrie par la misère et sans doute l'abus des alcools.

Je longe d'abord les quais de la Liffey qui ont une ressemblance frappante avec ceux de notre Seine. Ce qui manque aux quais de Dublin c'est le cadre: le Louvre, les Tuileries, les Champs-Élysées, les Invalides, en un mot toute l'histoire du passé écrite en pierres, et l'expression d'une forte personnalité.

Chez le peuple aussi je retrouve la France, mais hélas! une France enlaidie, abaissée de niveau. Ce qui frappe encore et me pénètre de douleur, c'est de voir, presque à chaque porte, une femme triste et comme idiote, tenant dans ses bras un ou deux enfants sans aucune expression du sentiment si naturel à la femme: la tendresse maternelle. Aussi à la descente d'un pont qui me rappelle les berges de la Seine près du Palais de Justice, un homme et une femme proprement vêtus se sont pris de querelle avec un affreux petit bossu tout en loques. Les cris de part et d'autre sont si rauques, si furieux, qu'on pourrait croire qu'ils vont s'égorger. Point du tout; le vocabulaire des injures épuisé, ils se séparent assez paisiblement.

L'Irlande appartient à la religion catholique. Aujourd'hui dimanche, la foule se porte aux églises; j'y entre avec elle, et je suis avec un vif intérêt les manifestations de sa piété. D'abord je vois aux deux côtés du portail de chaque église — formant une haie compacte — la foule des mendiants qui viennent recevoir l'aumône obligée. Image d'une misère incommensurable, incurable, à désespérer la charité, fut-elle sans limites.

---

(1) Nous soulignons tout ce qui dans le texte publié par Mme Michelet a été visiblement ajouté par elle.

## MANUSCRIT

Dimanche 17 Août. débarqué à Dublin: 5 h. du matin. Hotel de Mistress Truthill.

Notre guide, sans bas, habit bleu, devenu blanc de graisse, favoris roux, figure ronde, tout brisé par la misère et l'eau de vie.

Trouvé M. Mac Nemara (Surgeon Yorkstreet 27) grand, gros, jeune médecin, figure rouge, très affectueux. J'irai à mon retour remercier M. Leigh des (*sic*) ses obligeantes recommandations.

Delà nous allons prendre le quai (pour nous écrire chez M. Ant. J.R. Blaque esq. aux four courts (Palais de Justice) chief remembrancer's office Dublin. Quoique ces quais soient plus réguliers et sur une rivière moins large, je leur trouve une ressemblance avec les nôtres. Il y manque le Louvre, les Tuileries, les Champs-Élysées, les Invalides c. à d. la force, la nationalité.

Dans la population aussi je retrouvais la France, mais enlaidie, *abrutie*, sauvage. La sensualité, l'ivrognerie étaient sur tous les visages. presque à chaque porte une femme triste et comme idiote, tenant dans ses bras, un, deux, enfants. Les gens *comme il faut* sont *vulgairement* anglais. A la descente d'un pont que je comparerais volontiers à la descente du Pt St-Michel vers le palais de justice un homme et une femme proprement mis se querellaient avec un horrible vieux petit bossu en loques; les cris étaient si rauques, si sauvages qu'on eût cru qu'ils allaient s'égorger; ils se séparèrent assez paisiblement.

Nous nous fîmes conduire à l'une des chapelles catholiques, à travers de laides et de sales petites rues. Des deux côtés, une foule de mendiants dégoûtants, une misère innombrable, profonde, incurable, à désespérer la charité.

## TEXTE PUBLIÉ PAR MADAME MICHELET

A l'intérieur, dans la nef, à peine quelques bancs, *ceux-ci occupés par les gens « comme il faut » du quartier, graves personnages vulgairement anglais* (1). La masse des assistants doit donc rester debout pendant une longue messe chantée. Grande fatigue pour les femmes surtout. Mais leur ferveur est telle qu'on sent bien qu'elle suffira pour les soutenir.

Le prêtre qui accomplit le sacrifice, y met une onction passionnée. Plusieurs des *servants* l'entourent, l'assistent, s'unissent à lui vivement, du geste et du cœur. *Au moment de la consécration, si dur, si humide et sale que soit le pavé, tout ce peuple tombe à la fois à genoux, se prosterne en adoration, et semble n'en pouvoir revenir.*

Pauvre peuple!... Il est bien laid, et ce qu'il y a de plus cruel, c'est qu'on sent bien que la laideur morale n'est pas moindre.

Sur ces visages déformés par la misère et les abus qu'elle entraîne, *un seul trait reste humain et bien touchant*: celui d'une foi ardente, aveugle, qui n'est peut-être, dans toutes ces âmes, que l'espoir en une vie meilleure.

*Aux murailles de la principale église de Dublin, trois tableaux seulement, mais significatifs*: une Passion, avec un Christ *de figure toute irlandaise*. Plus loin, un saint Michel occupé à terrasser *quoi? Qui?...* Les Anglais? Enfin, une sainte Catherine, avec la harpe irlandaise.

---

(1) Cf., p. 245, le commentaire de cette erreur.



## MANUSCRIT

Dans l'intérieur de l'église, je ne vis qu'un banc ou deux, seulement la tribune de l'orgue et deux petits au loin vers l'autel. Tout l'auditoire était debout; sa ferveur suffisait, et de reste, pour le soutenir. Le prêtre accomplissait le sacrifice, avec une onction passionnée; plusieurs hommes du peuple s'y unissaient vivement de geste et de cœur; tous finirent par se mettre à genoux, quelque sal et dur que fût le pavé: des femmes, de jeunes demoiselles proprement mises s'y mettaient et y restaient de bonne grâce. Tout le peuple, il faut le dire, était bien laid, bien misérable, et ce qu'il y avait de plus cruel, c'est que la misère morale n'était guère moins visible que l'autre.

Une chose seule brillait sur les visages déformés par la souffrance et les excès, c'était une foi aveugle, ardente, qui n'est peut-être ici que l'espoir d'une existence plus heureuse. 3 tableaux: la Passion (figure irlandais?) St. Michel terrassant (les Anglais?) Ste Catherine et la harpe (n. irlandaise?) En revenant nous vîmes Stte statue de Guillaume III, en empereur romain, ce même Guillaume qui pour faire sa cour aux anglais, leur promettait de décourager l'industrie de l'Irlande.

Plus haut au-dessus la Banque nous avions vu sur une colonne un Nelson de marbre, au moins aussi gauche que le Nelson de bronze de Birmingham — deux dômes verts — près de notre rue, nous vîmes des gamins se battre en furieux, le petit frappait le grand avec une cuiller de fer. J'oubliais les gravures, que j'ai remarquées chez l'archevêque parmi les gravures du reste médiocres il s'en trouve deux petites italiennes fort politiquement choisies — c'est le pape traîné en triomphe par le peuple de Paris, donnant des bénédictions. Ainsi le clergé irlandais aime à *donner au catholicisme une arrière-garde* de 32 millions d'hommes. La chair et le sang dominant chez ce peuple. Taille d'un des voyageurs du paquebot, de M. Mac Nemara. la main d'un géant irlandais montrée dans les ateliers de chantrey.

## TEXTE PUBLIÉ PAR MADAME MICHELET

*J'ai si grand intérêt à le connaître ce peuple dont la cause m'est si chère que je lui ai réservé ma soirée. Me voici donc errant tout seul à travers les quartiers les plus pauvres. Je rencontre beaucoup de femmes d'âge mur, en haillons, qui fument, cherchant sans doute l'oubli? Hélas! j'en vois une toute jeune, couchée, ivre morte, dans la rue. Cet état n'est pas accidentel car sa fille, une enfant de 5 ans, joue paisible à ses côtés, en attendant qu'elle s'éveille.*

Plus loin sur l'herbe d'un beau parc des familles sérieuses, soucieuses sont assises; autour d'elles de jeunes garçons jouent furieusement.

— L'armée doit être tenue à part. Les soldats bien habillés, bien nourris, *deviennent promptement des Anglais* (2). Dès le premier regard on est choqué du contraste entre ces hommes si bien mis, et le peuple en guenilles. Le célibat n'étant point exigé dans l'armée anglaise chaque soldat a sa femme. J'observe en cheminant, celle d'un sous-officier, toute jeune et pourtant déjà vieillie, usée soit par la fatigue de la maternité, soit par le travail qui est son partage dans la vie commune. Ces pauvres femmes la plupart petites, chétives, médiocrement vêtues, *deviennent vite les servantes de leurs maris*, tous des hommes de premier choix, *enorgueillis, presque des lords, dans leurs riches costumes*. Hélas! la femme regarde bien plus vers « lui » qu'il ne regarde vers elle. *Cela seul en dit beaucoup*. Et pourtant cette femme de militaire est encore heureuse si vous la comparez aux autres femmes toujours seules et livrées par le désœuvrement, le vide, l'ennui de l'abandon, à tous les excès.

— Leurs jeux sont des rixes. Ils se battent, se boxent à outrance, ils battent de même leurs chiens dont le seul crime est d'être plus qu'eux raisonnables. Je vois une fillette de 12 ans qui frappe sa sœur uniquement parce qu'elle est plus petite. C'est l'abus de la force animale contre la faiblesse. Au total, population nerveuse, mobile, mime, impétueuse, bruyante, mais non pas à la façon de la nôtre (3). On sent ici que l'équilibre est rompu. Près de ces familles réunies, vous voyez rarement celui qui en est le chef (4). N'ayant

---

(2) Ce passage est placé dans *Sur les chemins de l'Europe* après les remarques qui suivent.

(3) Texte placé par Mme Michelet avant les remarques sur les soldats.

(4) Ce qui correspond au « point de père etc... » de Michelet, placé plus haut.

## MANUSCRIT

Soirée du dimanche — *Femmes qui fument* (de l'amirauté et du four courts (*sic*) jamais sur les quais et en bateau) la femme ivre morte et son enfant de 6 ans assis à côté, qui attend qu'elle se réveille. Sur l'herbe quelques familles, sérieuses, soucieuses, un père sa femme et sa grande fille — une mère et ses 3 filles enfants; les joueurs jouaient tout autour et [manquaient] de tomber sur elles, point de père pour protéger la famille, partout l'enfance, abandonné (*sic*) à elle-même (1) — Les soldats anglais (peut-être irlandais d'origine mais assimilés aux anglais) faisaient un contraste remarquable si bien mis, si bien nourris, chacun sa femme (?) je remarquais particulièrement un sous-officier avec sa femme qui semblait déjà vieille, usée sans doute par les fatigues de cette dure vie. Ces pauvres femmes de soldats, petites, laides, médiocrement vêtues font un contraste avec leurs maris qui sont tous des hommes de choix. La femme aussi regarde bien plus le mari, que le mari ne regarde la femme. Toutefois leur sort semble plus heureux que celui des Irlandaises. Je voyais beaucoup de celles-ci seules à la fenêtre ou seulement avec leurs enfants.

Beaucoup de violence dans les enfants — ils boxent avec fureur Un enfant bat son chien. la sœur bat sa petite sœur qu'elle porte — population violente mobile mime mais non pas gaie, comme la notre. il y a ici une triste ivresse pour ceux qui n'y ajoutent pas celle des liqueurs fortes. Triste dégradation que celle d'un peuple qui perd *sa langue*; qui a changé de langue sans changer de génie conservant le génie poétique et barbare sous cette langue analytique — il paraît leur langue indigène est une de celles qui présentent le moins de racines communes, qui compliquent le plus le vocabulaire. Au contraire le Gallois remarquable par la ri[chesse]

---

(1) Cette dernière remarque commentée par Mme Michelet est réunie dans son texte aux remarques de Michelet sur la violence et la nervosité de la race. Voir p. 258.

## TEXTE PUBLIÉ PAR MADAME MICHELET

*personne pour la conduire, la diriger, l'enfance abandonnée à elle-même se déprave rapidement et se livre presque autant que les hommes faits à l'usage immodéré du gin. Cela fait pitié de la voir déjà flétrie et prête pour le vice.*

C'est aussi un grand malheur pour un peuple que de changer sa langue sans changer son génie. L'Irlandais garde le sien, poétique et barbare sous une langue analytique.

*Ce matin je me suis présenté chez les archevêques de Dublin pour m'informer des archives. Les deux prélats sont en voyage. M. Wastley, l'évêque protestant qui a écrit sur toutes choses, vient de provoquer la formation d'un comité mixte pour encourager la publication des livres qui peuvent servir à l'instruction du peuple irlandais quelle que soit la religion du lecteur. Noble et belle pensée, que je voudrais voir partout mise en pratique (5).*

*Le curé de la cathédrale est également en vacances. Je me rabats chez son vicaire, gros homme de forte encolure, le teint frais, des yeux fins et obliques: lion et renard. Le salon du presbytère a, pour ornement, de belles gravures d'après Raphaël. Le catholicisme fort habilement combat le protestantisme par l'art. Une chose y nuit: trop de sacrés cœurs.*

*— Pour ceux mêmes qui s'abstiennent des liqueurs fortes il y a ici un autre genre d'ivresse (6). Partout vous rencontrez des bureaux de loterie. Qui les fait prospérer? Hélas! surtout le peuple. « Il est notre meilleur client », me dit un de ceux qui les tiennent, « les jours de tirage nous sommes assaillis. Les boutiques des boulangers, au*

---

(5) Cette partie habilement glissée dans le voyage en Irlande par Mme Michelet se trouve ainsi rédigée dans les notes prises en Angleterre par Michelet « demander une lettre à M. V. de W. (Van de Veyer) pour Whatley, l'arch. protestant de Dublin ».

(6) Passage placé dans *Sur les chemins de l'Europe* immédiatement après la description de la promenade du dimanche.



## MANUSCRIT

La langue anglaise est spécifiante elle place d'abord la spécification. ex: Warwick-Castle. elle met aussi dans les adresses le n° avant la rue. La notre place d'abord l'idée générale ex: Château de Warwick — aussi la langue anglaise est à la fois plus poétique et plus pratique. la spécification a ce double caractère. La notre est plus philosophique et scientifique.

Yeux bleus foncé, cheveux noirs (plus souvent blonds selon, M. Pontet) c'est à dire à la fois septentrional et méridional c. à d. le midi du nord, mais également impersonnel. Ancien culte: Nature naturante. nature naturée. force prolifique.

Lundi 18. Le matin nous allâmes chez le curé Flenagam avec la lettre du professeur de Juilly parti le matin même nous retournâmes à 11 h. pour parler au vicaire. Le presbytère orné de belles gravures d'après Raphaël etc.) ils combattent le protestantisme par l'art entr'autres gravures celle du *Sacré-Cœur* de Jésus. Le vicaire, gros homme frais, forte encolure. des yeux fins et obliques. *Lion et Renard* Nous eûmes aussi le chagrin de ne pas trouver Mr. Blake, le chief remembrancer's office (four courts palais de Justice) dont on nous avait fait le plus grand éloge.

Dans nos promenades de ce matin, par les rues de Dublin, nous remarquâmes la *multitude de bureaux de loterie* parmi les petits livres qu'étaient les librairies (à côté de Dublin penny Magazine etc.) nous vîmes plusieurs ouvrages sur la magie: la mort effroyable du docteur Faustus, l'art de la nécromancie, l'oracle de Bonaparte, j'eus la curiosité d'acheter ce dernier.

En traversant un bazar je remarquais que ce pays ressemblait plus encore à la Belgique qu'à la France (bolg.tir bolg?) Pour la première fois, nous nous servîmes du cabriolet du [jaunting-car] des irlandais, il faut l'appeler un dos à dos et non un vis à vis (les cochers ont prouvé par un article du Bill qu'on ne pouvait établir d'omnibus à Dublin.

A deux heures nous allâmes prendre M. Mac Nemara et en attendant nous causâmes avec Madame vive et l'air un peu bizarre.

## TEXTE PUBLIÉ PAR MADAME MICHELET

contraire, sont désertes. Le dernier sou de ces malheureux est pour s'acheter un billet. Dans leur misère ils font pacte avec le hasard. Qui sait ce qu'il pourra donner? »

Le hasard me fait ici l'effet d'être le Diable. Je vois aux vitrines des librairies un étalage considérable de livres de magie, de nécromancie. Ce n'est pas Dieu qui est invoqué dans les heures de désespoir, c'est Satan; à travers les fumées du gin, c'est lui qui apparaît, qu'on prie, qui répond.

Sir William Bentham, le roi d'armes de l'Ulster, qui me montre deux intéressants manuscrits du XI<sup>e</sup> siècle Histoire et poésies irlandaises qu'il va publier, *se plaint amèrement* de l'abandon où les laisse l'Angleterre. « Notre pays si peu fortuné, me dit-il, doit tout faire avec ses seules ressources. *Le gouvernement anglais ne s'occupe de l'Irlande que pour la déprimer. Sa punition s'il continue à lui appliquer ce système sera de la voir se tourner de plus en plus contre lui. Monsieur, les peuples injustement opprimés prennent parfois contre leurs tyrans de terribles revanches!* »

UNE FAMILLE IRLANDAISE — POÉSIES DE MOORE  
DE DUBLIN A GLASGOW

Depuis mon arrivée à Dublin je suis en relations quotidiennes avec un *gentilhomme* irlandais fort considéré: M. Mac Namara. Non seulement il a voulu être partout mon guide, *mais que sa maison fût, à toute heure, mon repos.*

Aujourd'hui il y avait chez lui *grand dîner et soirée en mon honneur*. M<sup>e</sup> Namara vive, gracieuse, charmante, pleine d'attention délicate pour ses hôtes, me donne l'occasion de constater *une fois de plus*, que les femmes irlandaises ont infiniment plus de distinction que les hommes « des taureaux sauvages » disent les Anglais (7). L'hospitalité dans *un dîner de cérémonie* s'exerce d'une manière *fastueuse*: trois ou quatre domestiques en grande livrée, *gantés de blanc*, font le service de la table et ne vous présentent l'assiette que posée sur une autre assiette *afin d'éviter à la vôtre le contact de leur main.*

---

(7) Remarque que nous trouverons un peu plus loin dans le journal de Michelet.

## MANUSCRIT

elle nous présente ses 4 enfants. M. M. Nemara nous conduit à la bibliothèque de l'Université fondée par Elisabeth.

Vaisseau et boiserie magnifiques la galerie supérieure n'est qu'une promenade qui a vue sur de beaux jardins. Manuscrits de l'évangile en lettres [ornées] du 5<sup>e</sup> siècle? Antiquités mexicaines qui ont coûté à lord Kilbury 20.000 livres sterling — pour les antiquités irlandaises voir les Transactions de l'Académie de Dublin 18 vol. l'Université compte 700 étudiants de 16 à 20 ans. Nous allâmes ensuite à l'Académie ou Sir W. Betham, roi d'armes d'Ulster nous reçoit fort bien et me montre deux manuscrits d'histoire et de poésie irlandaise 11<sup>e</sup> siècle qu'ils vont publier mais le gouvernement *anglais* ne les aide en rien et ils ont commencé à se faire sculpter et peindre une magnifique bibliothèque (*emphase* irlandaise de même dans le dîner de M. Mac Nemara trois ou quatre domestiques en grandes livrées vous présentant chaque assiette sur une assiette. Tous les convives mangeait (*sic*) de la main gauche. Le précepteur nous conduisit chez le libraire de Sir Bettlam et aux voitures de Belfast près la colonne de Nelson une foule accueillait à grands cris deux Marcheurs; l'irlandais je crois avait gagné le pari.

Le soir dîner chez M. Mac Namara avec M. Pontet cuisine semi-française.

## TEXTE PUBLIÉ PAR MADAME MICHELET

Ici tous les enfants sont de naissance virtuoses. Le fils aîné, nature fine et nerveuse, véritable organisation d'artiste, se met *après le café au piano*, et je suis frappé de la légèreté, de la netteté, de la force intime de son jeu.

— Pendant que les danseurs se reposent, Mme Nemarama joue sur la harpe l'air national de St. Patrick à la fois sautillant et passionné. Puis elle me chante les « Mélodies irlandaises » de Moore, pleines de larmes contenues, celle-ci par exemple : « Et quand tous te trahiraient, moi je ne te trahirai pas ». Le passage qui indique l'isolement du proscrit est singulièrement tendre et languissant. Mais je suis bien autrement remué lorsqu'elle me dit la complainte du fugitif Emmett (8) poursuivi en 1803 par les soldats anglais. Il arrive la nuit, une nuit d'hiver *glacée, neigeuse*, à la porte de sa fiancée et demande qu'elle lui ouvre : « Mes habits sont mouillés, mes habits sont déchirés ». Elle, *intrépide*, lui répond : « Viens, viens avec moi, tu n'auras plus besoin d'habits ». Ce qui choquerait ailleurs, ici devient tragique. C'est la dernière nuit ! Elle n'a rien à refuser à celui qui va mourrir. *L'on sent passer dans cette mélodie le frisson glacé de la mort.*

Quelques instants après, l'infortuné était pris.

— Sa mère qui le remplace ouvre un bal avec ses 4 enfants. *Ceux-ci miment à merveille* la danse nationale, les gigue irlandaises. C'est un trépignement des pieds, un battement précipité des mains comme chez nos Savoyards. Les deux danseurs, l'homme et la femme, placés à chaque bout d'une étroite planche, se font face. Le premier des deux qui se déclare vaincu par la fatigue, se retire, un autre lui succède (9).

Entre jeunes gens qui s'aiment, il importe pour la femme, *toujours un peu superstitieuse*, de savoir si c'est lui qui s'arrêtera le premier. *Elle en tire un présage pour l'avenir. Et voilà paraît-il*

(8) Robert Emmett, né à Dublin en 1780, fut décapité en 1803 pour avoir provoqué une insurrection en Irlande. Il reste la plus pure et la plus poétique figure parmi les martyrs de la cause irlandaise. (Note dans le texte de *Sur les Chemins de l'Europe* en bas de page.)

(9) Mme Michelet s'aidant des notations hâtives et sans ordre de son mari a « composé » une soirée, dans laquelle se succèdent 1°) le dîner, 2°) présentation des enfants, 3°) piano du fils, 4°) gig des 4 enfants, la mère au piano, 5°) Mélodies par Madame, 6°) conversation. — Nous sommes obligée de ne pas suivre cette composition pour que les textes soient immédiatement comparables idée par idée.



## MANUSCRIT

Entendu le fils aîné vocation d'artiste, douceur, légèreté, netteté, force intime, organisation nerveuse.

Miss M. Nemara coquette 12 ans. Madame joue les Mélodies irlandaises, air National de St. Patrick sautant mais passionné. Mélodies de Moore à acheter à Edimbourg ou Londres. *Et quand tous te trahiraient, moi je ne te trahirai pas...* Le passage qui indique l'isolement du proscrit est singulièrement tendre et « languishing » mais combien je fus autrement touché quand elle me dit l'histoire du pauvre jeune Emmett, qui, en 1803, poursuivi par les soldats anglais, arrive la nuit à la porte de sa maîtresse. « Mes habits sont mouillés, mes habits sont déchirés! — Viens dans mon lit, viens avec moi, tu n'auras plus besoin d'habits ». Cela serait grossier et choquant, mais quand on songe que c'est la dernière nuit... Elle n'avait plus rien à refuser à celui qui allait mourir. Cet air fut improvisé par lui sur la harpe dans cette nuit solennelle. Le malheureux fut pris et pendu. Moore a fait de jolis vers sur Celle qui accorda au chant ce qui ne s'achète point avec de l'or.

La main que l'aveugle Carolan reconnut après 20 ans c'était celle de la grand' tante de Mad. Mac Namara. M. Pontet disait: cependant nous autres nous avons aussi nos poètes: *Il y a une si belle poésie dans la navigation d'Esmenard* et Delille (Belle exposition de peinture du temps de l'empereur) aime peu Victor Hugo, aime et recommande Lamartine. Mad. Nac Nemara joua encore les *gig* (*sic*) irlandaises la danse nationale, c'est un trépignement des pieds et des mains, comme de nos savoyards, les deux danseurs sont en face sur une petite planche. danse rapide ardente tourbillonnante. Le premier épuisé se retire un autre succède Mad. M. Nemara remarquait fort bien qu'il s'agissait pour la femme de voir si l'homme se lasserait. M. Pontet, français très aimable. protestant, proscrit de France depuis la dissolution de l'Ecole polytechnique (s'informer auprès de M. Hourey) n'a pas obtenu de rentrer même après la révolution de Juillet, au moment de laquelle il était à Paris. élevé par Grouchy qui l'aide à préparer les matériaux d'une histoire de l'Empereur; Grouchy pleurait encore naguère, les Anglais, quoique intéressés à croire le contraire, pensent qu'il a trahi. M. Pontet

## TEXTE PUBLIÉ PAR MADAME MICHELET

*que c'est presque toujours l'homme, quelque effort qu'il y mette pour persister, qui doit demander grâce. Les femmes, sous leur apparence frêle, sont douées d'une élasticité nerveuse qui les rend infatigables.*

Les jeunes filles (10) n'apparaissent qu'aux réunions de famille. Tenues très tard hors du monde, elles continuent à vivre dans la Nursery, qui devient alors une sorte de gynécée.

En attendant l'heure de leur émancipation, elles sont cultivées par leur mère. Mme Nemara en me présentant la sienne, qui, *par exception doit assister au dîner*, me dit avec orgueil: « Ma fille est la Taglioni de l'Irlande » âgée de 11 ans à peine, elle étonne par son développement précoce.

Vers la fin de la soirée, la conversation s'engage avec quelques hommes de valeur, sur la situation du pays et j'apprends plusieurs choses intéressantes, par exemple: *que la misère en Irlande ne peut être imputée à la stérilité du sol. La terre ne demande qu'à produire. Malheureusement les lords irlandais ne résident pas sur leurs terres comme les lords anglais.* Le duc de Leinster est le seul, dit-on, qui vive au milieu de ses fermiers. *En l'absence des grands propriétaires les régisseurs gouvernent sans contrôle la masse des petits fermiers qui détiennent la terre. Ce sont des maîtres bien autrement durs et tyranniques. Ils exercent tous le droit d'usure sur le paysan.* L'un de ces intendants disait, il y a quelques jours, à M. Nemara: « Quand mes vassaux s'endettent avec moi, je me fais payer non en argent, il faudrait trop attendre, — mais en travail et je l'exige à cinq ou six sols par jour ». *C'est presque le retour à la corvée.*

*Ils savent bien, ceux qui exploitent cette race celtique, ce qu'elle peut donner. Si malheureuse qu'elle soit aujourd'hui, et*

---

(10) Cf., note 1.

## MANUSCRIT

marié en Irl. ne va qu'à cheval ayant eu une jambe cassée. Le précepteur du jeune M. Nemara ne lit que du français, du grec, étudie les mathématiques — trouve la France bien supérieure à l'Angleterre, dans les sciences, lit V. Hugo et V. Ducange, etc... M. Pontet croit que l'émancipation n'a été accordée que parce que les irlandais catholiques faisaient tous parvenir leurs aînés aux places en les faisant protestants, les catholiques émancipés resteront catholiques et n'obtiendront rien. Le seul grand seigneur qui réside encore au milieu de ses vassaux est le duc de Leinster (2).

Les femmes irlandaises sont plus distinguées que les hommes irlandais (ex. Mad. Mac Nemara) elles ont même *plus de talent* que toute autre femme, anglaise ou française, cela doit être chez cette nation: sensibilité sensualité, les hommes sont des taureaux sauvages; *wild irish* disent les Anglais (3).

Les jeunes filles sont très longtemps hors de la société, dans la *nursery*, ce mot désigné le gynécée des jeunes filles. Cependant les mères les cultivent à leur manière Mad. Mac Nemara me disait que sa fille est le *Taglioni de l'irlande* tous ses enfants sont forts sur le piano.

M. Pontet me disait qu'un gros fermier d'irlande lui avait dit ce qui suit: lorsque mes *vassaux* s'endettent avec moi, je me fais payer en travail, mais ce travail je l'exige à 6 sols par jour. Les irlandais qui passaient en Angleterre au temps de la moisson, travaillaient plus fort et à meilleur marché que les Anglais. Ils faisaient baisser la main-d'œuvre. Les anglais maintenant les renvoie (*sic*) s'ils n'ont les certificats les plus *formellement favorables*. En ce pays, disait M. Pontet, beaucoup de petits vols, un menuisier travaillant chez moi, me demande un schilling pour acheter des clous et laisse son habit, il ne revient pas. Même chez M. Mac Nemara on a volé la bride de mon cheval, on pouvait prendre la selle.

---

(2) Nous retrouvons cette dernière phrase placée plus loin dans le texte de *Sur les chemins de l'Europe*.

(3) Nous retrouvons ici quelques traits utilisés par Mme Michelet pour présenter Mme Mac Nemara, voir p. 260, avec suppressions caractéristiques.

## TEXTE PUBLIÉ PAR MADAME MICHELET

déprimée par les privations d'une part, les mauvais alcools de l'autre, elle puise dans l'indomptable sève qui la gonfle, une puissance prolifique effrayante. Elle pousse comme l'herbe, elle croît, multiplie toujours au grand effroi de l'Angleterre. Que celle-ci pourtant se rassure. En dehors de l'émigration, il y a quelqu'un qui veille sur cet accroissement prodigieux et se charge de le restreindre. Bien avant que la moisson ne soit mûre, elle passe et repasse le fer sur les épis, l'impitoyable faucheuse... En Irlande la mortalité des enfants est aussi effrayante que leur multiplication. Cette mortalité excessive tient surtout à l'alimentation. Ce n'est pas le bon pain de blé qui nourrit, ici, l'enfant du pauvre; c'est la pomme de terre tout à fait impropre à assurer la première nécessité de la vie, j'entends la solidité des os. La charpente reste faible et la lymphe prédomine. Qu'il survienne une épidémie — en ce moment le choléra sévit dans l'Ile — le plus grand nombre de ces enfants, nés dans la misère, doit fatalement disparaître.

Il serait pourtant facile de les mieux nourrir. L'Irlande est couverte de troupeaux. Oui, mais le fermier obéré trouve plus lucratif d'embarquer ses bêtes pour Liverpool. Nous retrouvons ici une des plaies mortelles de l'Antique Italie. Pour supprimer les petits fermiers, insolubles dans les mauvaises années, et favoriser la multiplication du bétail, les grands tenanciers de l'Irlande ont transformé leurs champs en prairies.

C'est la suppression du paysan, celui-ci, dès lors, a émigré, d'abord en Angleterre. Autrefois les Irlandais passaient couramment le détroit, au temps de la moisson. Ils travaillaient plus fort et à meilleur marché que les moissonneurs anglais. Ceux-ci voyant baisser leur salaire par suite de la concurrence, ont élevé de si vives réclamations qu'il a bien fallu prendre des mesures pour empêcher l'invasion périodique de l'Irlande. Comme l'immigration persistait malgré les formalités déjà gênantes et multiples, on a fini par exiger des certificats d'une perfection absolue. Au moindre doute — il n'est que trop facile d'en faire surgir — renvoyés impitoyablement. Ce n'est que trop vrai. La mortalité dépasse ici toute mesure.

Dans mes courses, je me croise à chaque instant avec plusieurs convois funèbres (12). Ils sont suivis de leurs pleureuses obligées.

---

(12) En cette année 1834, le choléra fit dans l'île de grands ravages. (Note dans *Sur les chemins de l'Europe*).



## MANUSCRIT

M. Pontet me disait encore: je ne puis supporter le chant le leurs pleureuses — quoique souvent elles ne sachent point le nom

## TEXTE PUBLIÉ PAR MADAME MICHELET

Le plus souvent elles ignorent jusqu'au nom de celui ou de celle qu'on porte en terre. Leurs lamentations ne sont pas moins plaintives. Elles y mêlent des cris déchirants. C'est l'*Egulatio* antique, le *Choronach* irlandais.

Dans ces improvisations, le mort reçoit l'éloge ordinaire. « Il était bon, honnête, etc... » Cette banalité vous laisse indifférent. Mais ce qui trouble parfois, c'est l'accent donné à la plainte par telle bouche de femme... Cet accent vous pénètre. Vous oubliez la pleureuse vulgaire et ce que vous croyez entendre, c'est la voix de tout un peuple racontant ses malheurs, sa ruine et pleurant sa servitude.

Hier le hasard m'a fait passer devant la maison d'un mort qui venait d'en prendre congé; la porte restée ouverte, laissait voir, au milieu de la chambre démeublée, une vieille femme aveugle, toute en noir et pâle comme un spectre. On l'avait assise à la place même où, tout à l'heure, était le cercueil. Un cierge brûlait encor. Elle aussi, la veuve, se lamentait bruyamment. Mais c'étaient moins des plaintes que des reproches adressés au grand inconnu qu'elle regardait en haut, fixement, de ses yeux démesurément agrandis et vides, qui ne voyaient plus.

Ce matin, j'ai pris congé de mes hôtes.

À mesure qu'on avance vers le nord, la misère si profonde à Dublin, semble diminuer. Sous un climat plus sévère, le peuple devient plus industriel. Serait-ce aussi que cette partie de l'Irlande est mêlée d'Ecoissais comme le Midi l'est de Gallois? Ce qui est certain c'est que la race s'embellit. Bon nombre de jeunes filles ont à un haut degré la beauté française, quoiqu'un peu grossière et rappelant peut-être davantage la beauté flamande.

Le sol onduleux sur lequel nous roulons par de belles routes soigneusement entretenues est partout bien cultivé. Sa division en innombrables morceaux semble indiquer que les petits fermiers ou propriétaires se multiplient. Les bêtes pullulent et elles restent ici pour nourrir le peuple. Autour des maisons des porcs énormes, de lourdes oies qui se promènent processionnellement, gravement en longues bandes à distance sur de vastes et basses prairies, des milliers de vaches plus grandes que celles du pays de Galles, paissent sous la garde de leur seigneur et maître fort attentif à la surveillance

## MANUSCRIT

du mort, elles ont un accent qui pénètre (l'ejulatio antique?) elles donnent au mort l'éloge bannal de l'humanité, il était bon, honnête, etc...

Les vivres augmentent rapidement en Irlande, à cause des exportations en Angl. *Les fermiers embarquent tous les beaux bestiaux pour Liverpool.* La terre est d'une fertilité extraordinaire dans certaines parties de l'Irl. quelques arpents de terre auraient rapporté cette année 48 muids de blé.

— article très fort et éloquent du Dublin evening post contre les évêques protestants qui ont poussé la chambre des lords à une mesure dont le résultat est de faire mourir leur propre clergé de faim.

— Le mardi 19 à 8 heures — nous partimes pour Belfast arrivés à 8 heures du soir — route peu remarquable beaucoup de pauvreté après Dublin, mais elle diminue toujours en avançant vers le nord. La population plus industr. et plus riche est aussi plus belle — je trouvai chez plusieurs jeunes filles la beauté française à un haut degré. quoiqu'un peu grossière. *Le nord doit être mêlé d'Ecoissais comme le midi de Gallois.* Nos deux compagnons de voyage. le jeune gros jeune homme endormi yeux bleus cheveux noirs — le vieux très sal, habit noir gras, l'air vif triste, passionné. — essaya de causer en latin, nous montra la tour ronde et la limite de l'Ulster. je connaissais déjà la malpropreté irlandaise par le barbier de Dublin.

terrain onduleux. innombrables petits morceaux de terre diversement cultivés. On sent partout la subdivision du fermage. Des porcs énormes, des oies, des vaches (plusieurs vaches sans cornes) un peu plus grandes que celles de Galles — je crus voir aussi plusieurs petits taureaux (un sans doute dans chaque petit troupeau)

## TEXTE PUBLIÉ PAR MADAME MICHELET

de son Harem. Les chevaux aussi sont nombreux. C'est la race anglaise plus indocile par manque d'éducation.

Malgré l'humidité qui est dans l'air ce n'est pas ici le beau gazon velouté qui charmait mes yeux de l'autre côté du détroit. L'ancien marécage se révèle par une herbe rude que parent de hautes et tristes fleurs d'un jaune pâle comme j'en ai vu en France, sur les terrains spongieux. Peu d'arbres et moins vieux que dans la grande Ile. Serait-ce que la propriété a changé plus souvent de mains?

De Dublin à Belfast, par Drogheda, la route suit l'intérieur de terres, mais les côtes de l'Irlande sont tellement échancrées que la mer vient presque jusqu'à nous par ses nombreuses et profondes baies.

Sur la limite de l'Ulster la contrée prend un aspect plus pittoresque. L'horizon fuit entre de petites montagnes boisées aux formes arrondies rappelant les Alpines du Pays de Galles. Pour ajouter à la ressemblance un *charmant* petit lac *mire dans ses eaux calmes tous les accidents du rivage*.

Au pied des montagnes s'étendent les tourbières *qui sont le chauffage de la contrée*. La campagne redevient triste et monotone. Elle ne se ranime qu'aux environs de la grande Belfast.

Vers la fin de l'après-midi nous voyons poindre à l'horizon les clochers de ses nombreuses églises. Une dame de la petite bourgeoisie, *manteau blanc, voile noir, d'un effet étrange et tout monastique*, monte dans notre voiture, *uniquement pour aller faire à la ville sa prière du soir*. Visage jeune mais déjà bien fatigué. *Les yeux seuls sont restés beaux et parlants*. Tout de suite, elle me demande si je suis Français, puis catholique. *C'est la grande préoccupation de l'Irlande*.

Belfast. La subite grandeur de Belfast révèle l'action puissante de l'Angleterre. Ce n'est pas par les armes qu'elle a envahi *ce côté du pays*, mais par un moyen plus sûr, en lui faisant sa part dans les chances et les bénéfices *réguliers* de son industrie. Ayant Belfast, Cork et Waterford elle tient l'Irlande bien plus que par Dublin même. Le bon marché de la main d'œuvre a conduit l'industrie



## MANUSCRIT

chevaux plus indociles qu'en Angl. (entier [e]) du reste même race sans doute l'éducation fait la différence — l'un veut retourner à l'écurie, l'autre s'effraye et fait accrocher la diligence sur le pont d'un canal immenses prairies qui semblent négligées — couvertes de fleurs jaunes (comme nous en voyons en France mais plus nombreuses, plus hautes, plus fortes et grossières à ce qui semble) des arbres moins vieux qu'en Anglet. Il est évident que le pays a changé plus souvent.

Nous suivions par Drogheda et Dundalk la route de l'intérieur des terres mais de temps en temps la mer pénétrant par de profondes baies, venaient (*sic*) presque jusqu'à nous — sur la limite de l'Ulster la contrée prit un aspect plus grandiose nous passâmes entre des montagnes boisées par le bas qui sous des formes plus arrondies faisaient penser à celle du pays de Galles; pour augmenter la ressemblance il y avait au bas un petit lac. Après ces montagnes et même un peu avant commencèrent d'immenses tourbières où la tourbe était coupée, séchée, voiturée. La route les traversaient (*sic*) par des ponts. Malgré cette triste vue tout allait s'améliorant, s'embellissant en approchant de Belfast.

Cette ville a tout à coup acquis une population de cent cinquante mille âmes — Nous vîmes des églises richement bâties en gothique moderne l'une d'elle avait une superbe avenue d'arbres et de gazon. Nous vîmes aussi une magnifique blanchisserie de toiles. Au dîner les honneurs furent faits par un grand et bel homme de trente ans qui a vécu en France et qui va, comme nous, à Glasgow pour les dernières lieues, une dame (du commun) en noir, manteau bleu, voile noir entra dans la voiture. figure vieillie mais intelligente. Elle me demande si nous étions Français, puis si nous étions CATHOLIQUES (4).

— la subite grandeur de Belfast suggère deux réflexions  
1/ L'Angl. a envahi récemment l'Irl. par un moyen plus sûr que celui des armes c. à d. en lui faisant part dans les bénéfices et les chances de son industrie. Elle la tient par les villes de Belfast, Cork, Waterford (*sic*) bien plus peut-être que par Dublin même —  
2/ le bon marché de la main-d'œuvre a mené l'industrie d'Angl.

---

(4) Ecrit en très gros et souligné dans le texte manuscrit.

## TEXTE PUBLIÉ PAR MADAME MICHELET

anglaise en Ecosse d'abord, en Irlande ensuite. Y restera-t-elle? Le capital est sans patrie. Dès que les salaires montent les capitalistes s'en vont avec leurs ateliers coloniser d'autres pays. *Que cela arrive pour l'Irlande, s'il y reste encore des Irlandais, leur misère est sans remède.*

De quoi s'occupe-t-on pourtant à Belfast et dans les autres villes que j'ai traversées? — De METAPHYSIQUE. Tous les journaux que je lis en sont pleins. Celui que je tiens à la main développe en quatre longues colonnes et sous forme polémique la SPIRITUALITÉ DU PRINCIPE PENSANT. Je lis encore une revue le Magasin ecclésiastique des Soldats et des Matelots — Rien autre dans ces pages diffuses que de la théologie, comme si l'armée et la marine étaient un grand couvent de prêtres. D'autre part O'Connell, qui veut ressaisir sa popularité compromise, vient de faire un long discours adressé au peuple dans lequel, accusant les traîtres, il parle avec force contre L'HÉRÉDITÉ. *Qu'importe la question d'héritage, aux pauvres diables qui l'écoutent et n'auront pas le soir de pain à donner à leurs enfants.*

## MANUSCRIT

en Ecosse et ensuite en Irlande. Les Capitalistes sont trop peu patriotes pour se tenir dans les îles brit. Dès que la main d'œuvre haussera en Irlande, ils Coloniseront de leurs manufactures la France et d'autres pays continentaux. à Belfast comme dans la plupart des villes, je trouvai un journal du lieu. Il contenait entre autres choses trois ou quatre immenses colonnes de métaphysique, c'était des *lettres polémiques sur la spiritualité du principe pensant*. théologie protestante? influence écossaise. Sur le bateau qui nous porta de Belfast à Glasgow je trouvai une revue intitulée « *Magas-in ecclésiastique des soldats et des matelots* » A Dublin et à Belfast nous lûmes un discours d'O'Connel au peuple il semble qu'il veut assurer sa popularité compromise en accusant des traîtres et parlant contre l'hérédité. Si un cordonnier venait me dire « je suis le fils d'un cordonnier. »...

*Mercredi 20* midi embarqués à Belfast débarqués jeudi 21 à 6 h. du matin à Glasgow. le vaste et lourd bateau que nous montions était un véritable monde, une arche de Noé — tout sexe, tout âge, toute espèce pour ainsi dire y était représentée — des bœufs, des volailles, un chien, etc... Ces pauvres bêtes étrangement dépaysées allaient se faire vendre en Ecosse ou apparemment on les engraissera; c'était évidemment pour ces enfants de la prairie une chose bien nouvelle et terrible que le bruit et la fumée de cette puissante machine à vapeur. A côté de ces animaux gisaient bon nombre d'émigrants irlandais, quelques uns sans bas ni souliers, le passage ne coûte que deux shellings (*sic*) — à 5 H. quand je me levai je trouvai plusieurs d'entre eux couchés par terre la tête sur leur sac, entre autre une mère le visage contre le visage d'une petite fille de 8 ans, pour la réchauffer; assise et non couchée, chapeau en tête, et bon manteau siégeait la respectable épouse d'un soldat anglais qui passait aussi. Un beau gentleman irlandais, qui se fit bénévolement notre interprète dans ce petit voyage disait au sujet de ces émigrants « Ils en boiront seulement un verre de whisky de plus » La mer fut un instant très méchante et nous fort malades, notre irlandais me consolait en me disant que *Nelson était presque toujours malade en mer.*





## BIBLIOGRAPHIE

---

### I. — MANUSCRITS

#### *Archives des Affaires Etrangères.*

Années 1767 à 1794 Nombreux mémoires sur l'état de l'Irlande, rapports de missions en Irlande, signés de Français.

Années 1794 à 1800 Nombreux rapports signés Wolfe Tone, Mac Sheehy, Duckett, O'Shea.

#### *Archives Nationales.*

Dossiers F17 1418 et F17 3151 (Dossier Capo de Feuillide).

#### *Bibliothèque Historique de la Ville de Paris (Carnavalet).*

Leg Monod comprenant les manuscrits de Michelet (Correspondance, Journal de Voyage, Notes diverses).

#### *Archives de La Roche-en-Brenil (Comte et Comtesse A. de Montalembert).*

Papiers manuscrits de Charles de Montalembert.

En particulier :

Notes et carnets relatifs à la conversion de sa mère. Dossier 810.

Notes, carnets, cahiers relatifs à l'*Histoire d'Irlande*, Dossiers 282 à 292.

Dossier concernant les articles de l'*Avenir*, le Comité de Secours pour l'Irlande.

Correspondance, Dossier 571. Correspondance irlandaise, Dossier 685.

Journal intime de 1829 à 1831.

### II. — PÉRIODIQUES, REVUES, JOURNAUX

Depuis 1825 (ou le 1<sup>er</sup> numéro) jusqu'en 1848 (ou le dernier numéro) :

*L'Abeille* — *L'Almanach des Muses* — *Les Annales Romantiques* — *Les Annales de la littérature et des arts* — *L'Artiste* — *L'Avenir* — *Le Catholique* — *Le Censeur Européen* — *Le Conservateur littéraire* — *Le Constitutionnel* — *Le Correspondant* — *Le Courrier Français* — *Le Drapeau blanc* — *Le Globe* — *Journal de la Librairie* — *Journal des Débats* — *Journal général de la littérature de France* — *Journal Officiel* — *Magasin Pittoresque* — *Mercure de France* — *Mercure du XIX<sup>e</sup> siècle* — *Minerve littéraire* — *Moniteur universel* — *Revue Britannique* — *Revue d'Histoire Diplomatique* — *Revue de Paris* — *Revue des Deux Mondes* — *Revue Encyclopédique* — *Revue Française* — *Revue politique et parlementaire*.

### III. — TEXTES ET OUVRAGES ÉCLAIRANT CES TEXTES

On ne trouvera pas dans cette liste tous les ouvrages que nous avons été amené à consulter, mais ceux-là seuls que nous avons utilisés directement.

Nous omettons de citer les ouvrages, généraux ou particuliers, sur le Romantisme; les ouvrages, contemporains ou modernes, sur l'Histoire de cette période, soit en France, soit en Irlande.

La même réserve ne pouvant se faire pour notre *Introduction Historique* nous donnons indépendamment la bibliographie de ce premier chapitre.

## 1°) INTRODUCTION HISTORIQUE

- BAUDRILLARD (H.). *Publicistes Modernes*. Paris, 1862, in-8°.
- BIEST (Masset du). *Notes sur les archives des capucins irlandais et des missions irlandaises ayant eu leur siège en France*. Reims, 1924, in-8°.
- BOISSONNADE. *Les relations entre l'Aquitaine, le Poitou, et l'Irlande du V<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle*. Poitiers, 1917, grand in-8°.
- BOYLE (Patrick). *The Irish College in Paris from 1578 to 1900 with a brief account of the other Irish colleges in France vis Bordeaux, Toulouse, Nantes, Poitiers, Douai et Lille*. London, 1901.
- BRADLEY (F.). *Ireland in the days of Napoleon and Wolfe Tone*. Dublin, 1931.
- CLUNET (Edmond). *Mémoire à consulter pour le Collège des Irlandais à Paris*. Paris, 1907, in-8°.
- COQUELIN et GUIL-  
LAUMIN. *Dictionnaire d'économie politique*. Paris, 1878, Volume III.
- CURTIS (Edmond). *A History of mediaeval Ireland from 1010 to 1513*. London, 1923.  
*A History of Ireland*. London, 1936.
- DESBRIÈRE. *Projets et tentatives de Débarquement aux Iles Britanniques* (Publié sous la direction de la section historique de l'Etat-Major de l'Armée). Paris, 1900-1902.
- DOTTIN (Georges). *Notes bibliographiques sur l'ancienne littérature chrétienne de l'Irlande*. 1900.  
*Les littératures celtiques*. Paris, 1923.
- EDMONDS (Jane). *The Irish element in Mediaeval Culture*. New-York, 1891.  
translation from. H. Zimmer's *Veber die Bedeutung des irischen Elements fur die mittelalterliche Cultur*.
- FERMOY (Colonel Philip Roche). *A commentary on the Memoirs of Theobald Wolfe Tone*. Paris, July 1828. (Royal Irish Academy Dublin, Halliday's Pamphlets n° 1438.)
- FLOOD (J. M.). *Ireland: its Saints and Scholars*. Dublin, Talbot Press (s. d.).
- FONTAINE (L. O.). *Notice historique de la descente des Français en Irlande au mois de Thermidor an VI, sous les ordres du général Humbert*. Paris, an IX.
- GOUGAUD (Dom Louis). *Les chrétientés celtiques*. Paris, 1911, in-8°.  
*Christianity in Celtic Lands*. 1932.  
*L'œuvre des « Scotti » dans l'Europe Continentale*. Revue d'Histoire Ecclésiastique, 1908. Tome IX (pages 21-37, et 225-277).  
*Les saints irlandais dans les traditions populaires des pays continentaux*.  
*Revue Celtique*, 1922. Tome XXXIX (pp. 199-226 et 355-358).
- GUILLON. *La France et l'Irlande pendant la Révolution Hoche-Humbert*. Paris, 1888. (Thèse de doctorat.)

- HAYES (Doctor Richard). *The Irish and French Revolution* preface by Hilaire Belloc. London, 1932.
- HUBERT (Henri). *Les Celtes depuis l'époque de la Tène et la civilisation celtique*. Paris, 1932, in-8°.
- HYDE (Douglas). *Literary History of Ireland*. London, 1899.
- JOYCE (P. W.). *A short history of Gaelic Ireland from earliest time to 1608*. London, 1924.
- KENNEY (F.). *The Sources for the Early History of Ireland*. 1929, in-8°.
- LANIGAN (J.). *An ecclesiastical History of Ireland*. Dublin, 1822.
- LAS VERGNAS O. *Le Chevalier Rullidge, gentilhomme anglais*. Paris, 1932, in-8° (thèse).
- Mac NEILL (Eoin). *Phases of Irish History*.  
*Celtic Ireland*.
- MAHUL. *Annuaire nécrologique*. Paris, 1821. Arthur Young.
- MONTALEMBERT. *Moines d'Occident*, Tomes II et III, Paris, 1866.
- O'CALLAGHAM. *History of the Irish Brigade in the Service of France*. Glasgow, 1870.
- O'CONNELL (Mrs M.-J.). *The last Colonel of the Irish Brigade*. London, 1892.
- O'CONOR (Charles). *Manuscripts of Ch. O'Connor of Balnagar (Irish Brigade)*, Royal Irish Academy of Dublin.
- O'KENNY (d'Anadune). *Almanach d'Irlande*. Paris, 1739, in-16.
- RENAN. *Les études classiques au Moyen-Age pendant la période carolingienne*.  
*Mélanges religieux et historiques*. Paris, 1904.
- RIVOALLAN. *L'Irlande*. Paris (Coll. Armand Colin), 1934, in-16.
- SANDBY P. *Collection of views*. London, 1783.
- SIRET. *Panégirique de saint Patrice*. Paris, 1806, in-8°.
- STOCK (Bishop). *A narrative of what passed at Killala and the parts adjacent during the French invasion in the summer of 1798, by an eye-witness*. Dublin, 1800.
- STOPFORD-GREEN (Alice). *History of the Irish State to 1014*. London, 1925. \*
- TONE (Wolfe). *Memoirs*.
- TURNER (William). *Irish teachers in the Carolingian Revival of Learning*. Catholic University Bulletin (XIII), Washington, 1907.
- TWISS (Richard). *Tour in Ireland*. London, 1776.  
*Voyage en Irlande*. Paris, 1798 (traduction Ch. Millon).
- YOUNG (Arthur). *A tour in Ireland*. Dublin, 1780.  
*Voyage en Irlande*. Paris, 1799 (traduction Ch. Millon).
- (ANONYME). *Une famille irlandaise établie en France depuis un siècle: Les Dillon-Corneck*. Rennes, 1931, in-8°.

## 2° VOYAGES EN IRLANDE

- ARLINCOURT (Vicomte d'). *Les Trois Royaumes*. Paris, 1844, in-8°.
- BAERT - DUHOLAND (Baron de). *Tableau de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*. Paris, An VIII, 4 vol. in-8°.

- BANNEVILLE (Gaston de). *Souvenir d'un voyage en Angleterre en 1838*. Paris, 1839, in-8°.
- BEAUMONT (Gustave de). *L'Irlande sociale, politique et religieuse*. Paris, 1839, 2 v. in-8°.
- BOULLAYE-LE-GOUZ. *Les voyages et observations du Sieur de la Boullaye-le-Gouz*. Paris, 1653, in-4°.
- CAPO DE FEUILLIDE. *L'Irlande*. Paris, 1839, 2 vol. in-8°.
- CHANTREAU (Pierre-Nicholas). *Voyage dans les Trois Royaumes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, fait en 1788 et 1789*. Paris, 1792, 3 vol. in-8°.
- CROFTON-CROKER. *The tour of the French traveller M. de La Boullaye-le-Gouz in Ireland in 1644, with notes and illustrative extracts*. Londres, 1837.
- DEPPING (Georges). *Description historique et topographique du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne*. Paris, 1823, 3 vol. in-16.
- DUVERGIER DE HAURANNE (Prosper). *Lettres sur la situation en Irlande*. Paris, 1827, in-8°.
- LA TOCNAYE (Le Chevalier de). *Promenade d'un Français en Irlande*. Dublin, 1797, 2 vol. in-8°, et Paris, 1801, in-8°.
- MICHELET. *Sur les Chemins de l'Europe*. Paris, 1893, in-18.
- MISSON DE VALBOURG (Henri). *Mémoires et observations faites par un voyageur en Angleterre*. La Haye, 1697.
- MONTALEMBERT ((Charles de). *Œuvres complètes*. Paris, 1868, 9 vol. in-8°.
- MONTULÉ (Edouard de). *Voyage en Angleterre et en Russie*. Paris, 1825, in-8°.
- OZELL. *M. Misson's memoirs and observations in his travels over England with some account of Scotland and Ireland*. Londres, 1719.
- PICHOT (Amédée). *L'Irlande et le Pays de Galles*. Paris, 1850, 2 vol. in-8°.
- PRÉVOST (J.-J.). *L'Irlande au XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris, 1845, in-4°.  
*Un tour en Irlande*. Paris, 1846, in-8°.
- SAINT-GERMAIN - LE-DUC. *L'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande*. Paris. 4 vol. in-12.

## 3° OUVRAGES CONTEMPORAINS

- ABRANTES (Duchesse d'). *Histoire des Salons de Paris*. Paris, 1836-1838, 6 vol. in-8°.  
*Mémoires sur la Restauration*. Paris, 1836, 3 vol. in-8°.
- AMPÈRE (J.-J.). *Littérature, Voyages et Poésies*. Paris, 1850, 2 vol. in-12.
- ANCELOT (Madame). *Les Salons de Paris. Foyers éteints*. Paris, 1858, in-18.  
*Un salon de Paris, 1824-1864*, Paris, 1866, in-8°.
- ARLINCOURT Vicomte d'). *Les Trois Royaumes*. Paris, 1844, in-8°.
- BANIM (John). *Tales by the O'Hara Family*. Dublin, 1826.  
*The Boyne Water*. Dublin, 1826.  
*The Anglo-Irish*. Dublin, 1828.  
*The Denounced*. Dublin, 1829.  
(Traductions françaises par Defauconpret. Paris, 1829.)



- BANIM (Michaël). *Tales by the O'Hara Family*. Dublin, 1828 (2<sup>e</sup> série).  
*Tales by the O'Hara Family*. Dublin, 1832 (3<sup>e</sup> série).  
 (Traductions françaises par Defauconpret. Paris, 1829 et 1832.)
- BANNEVILLE (Gaston de). *Souvenirs d'un voyage en Angleterre en 1838*. Paris, 1839, in-8°.
- BARBIER (Auguste). *Iambes et Poèmes*. Paris 1835 in-8°.
- BEAUMONT (Gustave de). *Le Système pénitentiaire aux Etats-Unis et son application en France* (en collaboration avec A. de Tocqueville). Paris, 1833, in-8°.  
*Marie ou l'esclavage aux Etats-Unis*. Paris, 1835, 2 vol. in-8°.  
*L'Irlande sociale, politique et religieuse*. Paris, 1839, 2 vol. in-8°.  
*Notice sur l'état présent de l'Irlande*. Paris, 1863, in-8°.  
*Notice de l'édition des Œuvres et Correspondances inédites d'Alexis de Tocqueville*. Paris, 1860, in-8°.
- BELLOC (Madame). *Mémoires irlandaises de Moore*. Traduction française. Paris, 1823, in-8°; traductions de romans irlandais.
- BEYLE (Stendhal). *De l'Amour*. Paris, 1822, in-8°.  
*Souvenirs d'Egotisme*. Paris, 1899, in-8°.
- BLESSINGTON (Lady). *The Repealers*. Londres, 1833.
- CAPO DE FEUILLIDE (J.-Gabriel de). *Chants héroïques*. Toulouse, 1825, in-8°.  
*Vendéennes et Chants hellènes*. Toulouse, 1826, in-8°.  
*Le Château de Ham*. Paris, 1842, in-8°.
- CARNÉ (Louis de). *Souvenirs de ma jeunesse au temps de la Restauration*. Paris, 1872, in-8°.
- CHALMERS. *The General Biography Dictionary*. London, 1812-1817, 32 vol. in-8°.
- CHASLES (Philarette). *Caractères et Paysages*. Paris, 1833, in-8°.  
*Etude sur les hommes et sur les mœurs au XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris, 1849, in-8°.  
*Mœurs et Voyages*. Paris, 1855, in-18.  
*Etude sur la littérature et les mœurs de l'Angleterre au XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris, 18.., in-8°.  
*Voyages d'un critique à travers la vie et les livres*. Paris, 1876, in-18.  
*Mémoires*. Paris, 1876-1877, in-8°.
- CHATEAUBRIAND. *Œuvres*. Tome XI.
- CHAVANNES DE LA GIRAUDIÈRE. *L'Irlande*. Paris, 1848, in-8° (en collaboration avec HUIILLARD-BREHOLLES).
- CONSTANT (Benjamin). *Adolphe*. Paris, 1816, in-8°.
- DELÉCLUZE. *Souvenirs de soixante années*. Paris, 1862, in-18.
- DESMARES (pseud. J. LOVY). *Humour. Angleterre. Irlande. Ecosse*. Paris, 1832, in-8°.
- EDGEWORTH (Mary). *Works — Novels*.
- FORTIN D'YVRY. *Question d'Irlande: O'Connell*. Paris, 1843, in-8°.
- GALIBERT (en collaboration avec PELLÉ). *Angleterre. Irlande. Ecosse*. Paris, 1842, 4 vol. in-8°.
- HERBELOT (A. d'). *Lettres à Montalembert et à L. Cornudet (1828-1830)*. Ed. Picard, Paris, 1908, in-8°.
- LACORDAIRE. *Œuvres*. Paris, 1879. 9 vol. in-8°. Tome VIII.
- LAMARTINE. *Correspondance*, p. p. Mme Valentine de Lamartine. Paris, 1876, in-8°.

- MAC DONOGH. *L'hermite en Irlande* (traduction Defauconpret). Paris, 1826, 2 vol. in-8°.
- MAILLARD DE CHAM-BURE. *Chroniques de Montfort*. Paris, 1824. 2 vol. in-12.  
*Coup d'œil historique et statistique sur l'état passé et présent de l'Irlande sous le rapport de son gouvernement, de sa religion, de son agriculture, de son commerce et de son industrie*. Paris, 1828, in-8°.
- MARLES (de). *Oscar ou le jeune voyageur en Angleterre, en Ecosse et en Irlande*. Paris, 1836, in-8°.
- MICHELET (Jules). *Œuvres complètes*. Ed. déf. Flammarion. Paris, 40 vol. in-8°.  
*Ma Jeunesse*. Ed. Monod. Paris, 1927, in-fol.  
*Mon Journal, 1820-1823*. Paris, 1904, in-18.  
*Sur les Chemins de l'Europe*. Paris, 1893, in-18.
- MONTALEMBERT  
(Charles de). *Œuvres Complètes*. Paris, 1868, 9 vol. in-8°.  
*Lettres à un ami de Collège, 1827-1830*. Paris, 1873, in-18.  
*Ibid.*, avec réponse de Léon Cornudet. Paris, 1884, in-8°.  
*L'Avenir politique de l'Angleterre*. Paris, 1856, in-18.  
*Des Intérêts Catholiques au XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris, 1858, in-8°.  
*Moines d'Occident*. Paris, 1860-1867, 7 vol. in-8°, Tomes II (1860) et III (1866).
- MOORE (Thomas). *The poetical works*. Paris, 1819, 6 vol. in-8°.  
*The works*. New edition, Paris, 1821, 4 vol. in-12; Paris, 1823, 7 vol. in-8°; Paris, 1827, 7 vol. in-16; Paris, 1829, in-8°.  
*Les Amours des Anges et les Mélodies irlandaises* (traduction). Paris, 1823, in-8°.  
*Insurrections Irlandaises ou Mémoires du Capitaine Rock* (traduction). Paris, 1829, in-8°.  
*Histoire de l'Irlande* (traduction). Paris, 1835, in-8°.  
*Memoirs, Journal and Correspondance*. Londres, 1853-1856, 8 vol. in-12.
- MOREAU DE JONNES. *Statistique de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*. Paris, 1837-1838, in-8°.
- MORGAN (Lady). *Glorvina ou la jeune Irlandaise*. Paris, 1813, 4 vol. in-12.  
*O'Donnell ou l'Irlande*. Paris, 1815, 3 vol. in-12.  
*Fragmens patriotiques sur l'Irlande*. Paris, 1817, in-16.  
*Florence Mac Carthy, histoire irlandaise*. Paris, 1819, 4 vol. in-12.  
*Encore une victime*. Paris, 1821, in-8°.  
*Absenteeism*. Paris, 1825, in-12.  
*Les O'Brien et les O'Flaherty*. Paris, 1828, 6 vol. in-12.  
*Scènes dramatiques de la vie réelle*. Paris, 1833, 2 vol. in-8°.
- O'SULLIVAN (Daniel). *Aperçu sur les Antiquités et la Littérature Irlandaises* (précédant l'édition des *Chefs-d'Œuvres poétiques de Thomas Moore* traduits par Mme Belloc). Paris, 1841, in-8°.  
*Irlande. Poésie des bardes. Légendes. Ballades. Chants populaires*. Paris, 1850, in-8°.
- OZELL. *M. Misson's Memoirs and Observations in his travels over England with some account of Scotland and Ireland*. London, 1719.
- OZANAM. *Etudes Germaniques*. Paris, 1849, in-8°.
- PHILOLOGUE (M.L.P.). *Le rappel de l'Union. — Notions historiques et topographiques sur l'Irlande*. Paris, 1843, in-8°.
- POE (Edgar). *Essay on Moore. Works*. Vol. IV, Edimbourg, 1874.

- PRÉVOST (J.-J.). *L'Irlande au XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris, 1845, in-4°.  
*Un tour en Irlande*. Paris, 1846, in-8°.
- REGNAULT (Elias). *Procès d'O'Connell et de ses co-accusés*. Paris, 1843, in-8°.  
*Histoire de l'Irlande depuis son origine jusqu'en 1845*. Paris, 1845, in-32.
- RIO. *Épilogue à l'Art chrétien*. Fribourg, 1870, 2 vol. in-8°.
- SAINT-BEUVE. *Premiers Lundis*. Paris, s. d., in-8°. T. II.  
*Nouveaux Lundis*. Paris, 1885, in-8°. T. X et XIII.  
*Volupté*. Paris, 1834, 2 vol. in-8°.
- SAINT-GERMAIN - LE-DUC. *L'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande*. Paris, 4 vol. in-12.
- SHIEL. *Scènes populaires en Irlande* (traduction de Mme Belloc). Paris, 1830, in-8°.
- STENDHAL. Voir BEYLE.
- THIERRY (Augustin). *Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*. Paris, 1825, 4 vol. in-8°.  
*Dix ans d'études historiques*. Bruxelles, 1835, in-8°.
- TOCQUEVILLE. *La Démocratie en Amérique*. Paris, 1838.  
*Œuvres et Correspondance inédites*. Ed. de Beaumont. Paris, 1864-1866, 9 vol. in-8°.

## 4° OUVRAGES D'HISTOIRE ET DE CRITIQUE

- ASSE (Eugène). *Les petits romantiques*. Paris, 1900, in-8°.
- ASSELINEAU (Ch.). *Bibliographie romantique*. Paris, 1892, in-8°.
- BAIN (Margaret). *Les Voyageurs français en Ecosse*. Paris, 1931, in-8°.
- BALDENSPERGER (F.). *Le Touriste de l'Emigration française*. Bibliothèque Universelle et Revue Suisse. Mai 1914, Tome LXXIV.  
*Notes et Eclaircissements aux Œuvres Complètes de Vigny*. Ed. Conard. Paris, 1914 et suiv., in-8°.
- BLANC (Louis). *Dix ans de l'histoire d'Angleterre*. Paris, 1879, in-8°.
- BROGLIE (Duc Victor de). *Souvenirs, 1785-1878*. Paris, 1886, 4 vol. in-8°.
- BUCAILLE (Victor). *Montalembert, 1810-1870*. Dijon, 1926, in-8°.  
*Pages Choisies de Montalembert*. Paris, 1920, in-16.
- BURTIN (Rév. Père). *Un semeur d'idées au temps de la Restauration: Le Baron d'Eckstein*. Paris, 1931, in-8°.
- CARRÉ (J.-M.). *Michelet et son Temps*. Paris, 1926, in-8°.  
*Voyageurs et écrivains français en Egypte*. Le Caire, 1932, in-8°.
- CHABAUD (Alfred). *Jules Michelet. Son Œuvre*. Paris, 1930, in-8°.
- CHABOT (H.). *Michelet, édition des Œuvres Complètes* en 6 vol. in-8°.
- DEBIDOUR. *Histoire des rapports de l'Eglise et de l'Etat en France, de 1789 à 1870*. Paris, 1898, in-8°.
- DOTTIN (Georges). *Les Littératures Celtiques*. Paris, 1924, in-8°.
- DUBOUT (A. Ernest). *Le sentiment chrétien dans la poésie romantique*. Paris, in-8°.
- EICHTHAL (Eug. d'). *Tocqueville et la Démocratie en Amérique* (Revue Politique et Parlementaire, avril et mai 1896).

- ELKINGTON. *Les relations de Société entre l'Angleterre et la France sous la Restauration*. Paris, 1929, in-4°.
- FIAUX (Louis). *Armand Carrel et Emile de Girardin*. Paris, 1911, in-16.
- FOISSET. *Montalembert*. Paris, 1877, in-8°.
- FORGUES. *Lettres inédites de Lamennais à Montalembert*. Paris, 1898, in-8°.
- FOURNOL (Etienne). *Les Nations romantiques*. Paris, 1908, in-8°.
- GUEHENNO. *L'Evangile éternel*. Paris, 1928, in-16.
- GUICHEN (Vte de). *La France morale et religieuse sous la Restauration*. Paris, 1911, in-8°.
- GUNNEL (Doris). *Stendahl et l'Angleterre*. Paris, 1908, in-8°.
- HAAG. *La France Protestante*. Paris, 1877-1888, 32 vol. in-8°.
- HALÉVY. *Jules Michelet*. Paris, 1928, in-16.
- HUNT (Leigh). *Lord Byron and some of his contemporaries*. Londres, 1928.
- JONES (Ethel). *Les Voyageurs français en Angleterre, de 1815 à 1830*. Paris, 1930, in-8°.
- KRANS (Dr Horatio). *Irish life in Irish Fiction*. New-York, 1903, in-16.
- LALLEMAND (P. de). *Montalembert et ses amis dans le Romantisme*. Paris, 1927, in-8°.  
*Montalembert et ses relations littéraires avec l'Etranger jusqu'en 1840*. Paris, 1927, in-8°.  
*Montalembert. Lettres à Lamennais* (en collaboration avec G. GOYAU). Paris, 1932, in-8°.
- LASSERRE (Pierre). *Le Romantisme français*. Paris, 1908, in-8°.
- LECANUET (P.). *Montalembert*. Paris, 1895, 1898, 1902, 3 vol. in-8°.
- LE NOTRE. *L'inventeur du voyage à pied* (dans *Histoires étranges qui sont arrivées*). Paris, s. d., in-8°.
- LEROY-BEAULIEU (A.). *Les Catholiques libéraux, l'Eglise et le Libéralisme de 1830 à nos jours*. Paris, 1885, in-18.
- MAHIEU. *Les Enquêteurs Français aux Etats-Unis, de 1830 à 1837*. Paris, 1934, in-8°.
- MONOD (Gabriel). *Jules Michelet*. Paris, 1905, in-16.  
*La vie et la pensée de Jules Michelet*. Paris, 1924, 2 vol. in-8°.
- MOREAU (Pierre). *Le Romantisme*. Paris, 1932, in-8°.
- NOBÉCOURT (R. G.). *Vie d'Armand Carrel*. Paris, 1930, in-8°.
- NOEL (Eugène). *Jules Michelet et ses enfants*. Paris, 1878, in-8°.
- OLIPHANT (Mrs). *Memoirs of Count de Montalembert*. Edimbourg, 1872, 2 vol. in-16.
- PAILLERON (M.-L.). *Buloz et ses Amis*. Paris, 1923, in-8°.
- POUTHAS. *Guizot pendant la Restauration*. Paris, 1923, in-8°.
- REDIER (Antoine). *Comme disait Monsieur de Tocqueville*. Paris, 1925, in-8°.
- SECHE (Léon). *Alfred de Vigny et son temps*. Paris, s. d., in-8°.
- SEILLIÈRE. *Romantisme et démocratie romantique*. Paris, in-8°.
- SMITH (M. E.). *Une Anglaise intellectuelle en France sous la Restauration*. Mary Clarke. Paris, 1928, in-8°.
- SOURIAU. *Histoire du romantisme en France*. T. I, Paris, 1927, in-8° ; T. II, Paris, 1927, in-4°.



- STOCKLEY. *Essays of Irish Biography*. Cork, 1933.
- TEXTE (J.). *J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*. Paris, 1895, in-16.
- THIÈME (Hugo). *Guide bibliographique de la littérature française*. Paris, 1933, 3 vol. in-8°.
- THOMAS (Allen Bardett). *Moore en France*. Paris, 1911, in-8°.
- TRAHARD (Pierre). *Le Romantisme défini par Le Globe*. Paris, 1924, in-16.
- VALLAT. *Etude sur la vie et les œuvres de Thomas Moore*. Paris, 1886, in-8°.
- VAN THIEGHEM (Paul). *Le Mouvement romantique*. Paris, 1912, in-16.  
*Ibid.*, édition revue et augmentée. Paris, 1923, in-8°.  
*Ossian en France*. Paris, 1917, 2 vol. in-8°.  
*Le Prérromantisme*. Paris, 1930, in-8°.
- VAN THIEGHEM (Philippe). *Michelet*. Paris, 1934, in-16.
- VIATTE. *Le catholicisme chez les romantiques*. Paris, 1922, in-16.
- WELL (G.). *Histoire du catholicisme libéral en France*. Paris, 1909, in-12.
-



# INDEX ALPHABÉTIQUE

## DES

## PRINCIPAUX NOMS DE PERSONNES

---

Abailard, 145.  
 Agilbert, 4.  
 Alcuin, 4.  
 Althon-Shée (D.), 235.  
 Ampère (J.-J.), 86, 105, 130, 170, 230.  
 Ancelot (M<sup>e</sup>), 87.  
 Angoulême (D<sup>esse</sup> d'), 59.  
 Arbois de Jubainville (D.), 74.  
 Arlincourt (V<sup>te</sup> d'), 220, 221, 222.  
 Arthur, 5.  
 Baert-Duholand (Bon de), 31, 33, 35, 36, 48, 55, 56, 74, 87, 91, 183.  
 Baldensperger, 41, 54, 174, 231.  
 Ballanche, 130.  
 Balze (P.), 224.  
 Banim, 74, 83, 110, 116, 204, 216, 230.  
 Banneville, 219.  
 Barbier (Auguste), 130, 231, 232.  
 Beaumont (G. de), 62, 64, 65, 71, 87, 88, 105, 130, 139, 140, 170-192, 193, 200, 203, 217, 218, 222, 228-231, 238.  
 Bede, 4.  
 Beecher-Stowe (Mrs), 174.  
 Belloc (Mrs), 77, 78, 82, 84-86, 112, 228.  
 Béranger, 78, 86.  
 Berkeley, 147.  
 Berlioz, 79.  
 Berri (D<sup>esse</sup> de), 59.  
 Berwick, 12.  
 Betham, 115, 160, 161.  
 Bion-Marlavagne, 81, 88.  
 Blessington (Lady), 85, 87.  
 Bohain (V.), 195.  
 Boullaye-Le-Gouz (De La), 24-31.  
 Brady (Térence), 72.  
 Brauwer, 204.  
 Breughel, 204.  
 Brian-Boru, 200.  
 Broglie (D. de), 76, 86, 87.  
 Broglie (D<sup>esse</sup> de), 76, 86.  
 Brunehaut, 3.

Burke, 12, 108, 140.  
 Burns, 210.  
 Byron, 75-79, 86, 224.  
 Capo de Feuillide, 62, 67, 70, 71, 74, 80, 85, 193-218, 220, 222, 223, 228, 229, 231, 238.  
 Capponi (Cal), 24.  
 Carbonel, 86.  
 Carné (L. de), 84, 216, 230.  
 Carnot, 14, 104.  
 Carré (J.-M.), 91, 149, 150, 168, 240, 242, 243.  
 Carrel, 86, 195.  
 Chaivelin, 13.  
 Chambord (C. de), 14.  
 Chantreau, 31, 36, 37, 39-41, 55, 56.  
 Charlemagne, 4.  
 Charles le Chauve, 5, 145.  
 Charles I<sup>er</sup>, 24, 25.  
 Charles X, 61, 64, 194, 216, 230.  
 Chasles, 75, 84, 226, 227, 230.  
 Chateaubriand, 54, 64, 68, 73, 97, 111, 151, 174, 239.  
 Chéruel, 141, 154, 156.  
 Chilpéric, 3.  
 Clarke (Miss), 85, 86.  
 Colomban (Saint), 3, 4, 135, 146, 147.  
 Comte (A.), 151.  
 Comyn, 73.  
 Condorcet, 13, 165.  
 Constant (B.), 76, 86, 233, 234.  
 Cornudet, 110-114, 121.  
 Courier (P. L.), 194.  
 Cousin (V.), 86, 111, 125.  
 Coux (Ch. de), 126, 127, 128.  
 Cromwell, 7, 102, 213.  
 Daendels (Gal), 15.  
 Dagobert, 4.  
 Danton, 13.  
 David, 86.

- Defaucompret, 82.  
 Delécluze, 87, 92, 230, 234.  
 Depping, 90, 91.  
 Desbordes-Valmore (Mme), 79.  
 Descartes, 145.  
 Deschamps (E.), 126, 130.  
 Desmares (E.), 231, 233.  
 Dicuill, 4.  
 Dido, 4.  
 Dillons, 9, 12, 59.  
 Dottin, 69, 71, 72, 85, 213.  
 Doyle (Mgr), 118, 119.  
 Dubois, 102, 104.  
 Dumas (A.), 86.  
 Dungal, 4.  
 Dupanloup (Mgr), 130.  
 Duvergier de Hauranne, 62, 65, 71, 86-88, 90-106, 107, 117, 119, 140, 170, 193, 202, 216, 228, 230, 234.  
 Eckstein (Bon d'), 84, 85, 216, 230.  
 Edgeworth (Abbé), 87.  
 Edgeworth (Miss), 82, 83, 85, 86.  
 Edwards, 142.  
 Eichthal (D'), 84, 178.  
 Elisabeth d'Angleterre, 7.  
 Erigène (Scott), 5, 145, 147.  
 Ezéchiël, 208.  
 Fénelon, 149.  
 Ferronays (De la), 231.  
 Fingal, 35, 73, 220, 230.  
 Fin-Mac-Cool, 207, 221.  
 Fitz-Gérald, 14, 81, 164, 165, 212, 235.  
 Fitz-James, 12, 17.  
 Flood (D'), 16.  
 Foisset, 138.  
 Forbes, 107, 108.  
 Fortin d'Ivry, 228.  
 Fournol, 62, 63.  
 Funk-Brentano, 70.  
 Galibert (L.), 229.  
 Gay (Delphine), 125.  
 Gay-Lussac, 91.  
 Girardin, 195.  
 Gladstone, 130.  
 Goldsmith, 149.  
 Gosselin, 81, 82, 110.  
 Granard (C<sup>te</sup> de), 107.  
 Granier de Cassagnac, 196.  
 Grattan, 15, 83, 88, 108, 110, 112, 116, 120, 140, 221.  
 Gray, 72, 169, 215.  
 Gronow, 76.  
 Guillaume d'Orange, 10, 30, 158.  
 Guizot, 60, 92, 104, 130, 196, 219.  
 Guttinger (Ulric), 79.  
 Halévy (Léon), 79.  
 Hardy, 15.  
 Heiric, 4.  
 Hennessy, 9, 201.  
 Herbelot, 82, 104, 111.  
 Hervey, 72.  
 Hoche, 14, 15, 164, 165, 166.  
 Hogan, 143.  
 Hugo, 62, 64, 68, 69, 73, 86, 125, 126, 130, 131, 150, 151, 161, 203, 204, 231, 265.  
 Humbert, 15.  
 Ingres, 224.  
 Jacques I<sup>er</sup>, 10.  
 Jacques II, 39, 215.  
 Jullien, 80.  
 Karr (A.), 32, 195.  
 Keating, 32, 216.  
 Keogh, 88.  
 Kevin (Saint), 207, 221.  
 Kilmaines, 12.  
 Krans (H.), 82.  
 Labaume, 73.  
 Lacordaire, 65, 107, 123, 128, 130, 131, 151, 170, 235.  
 Lafayette, 86, 171.  
 Lagarde (A.), 79.  
 Lamartine, 64, 73, 231.  
 Lamennais, 65, 107, 122, 123, 127, 128, 130, 131, 137, 151, 235.  
 Lancelot, 5.  
 Las Vergnas, 8-11.  
 La Tocnaye, 20, 31, 41-57, 66, 67, 70, 74, 91, 110, 177, 183, 193.  
 La Touche, 37, 38.  
 Lawless, 87, 93, 97.  
 Lebrun, 14.  
 Lemaître (Frédéric), 236, 237.  
 Lemoinne (John), 230.  
 Leroy-Beaulieu, 65.  
 Lever, 74, 82, 83, 227.  
 Louis XI, 200.  
 Louis XIV, 7, 10, 59.  
 Louis XV, 59.  
 Louis XVI, 12, 87.  
 Louis XVIII, 64, 93.  
 Louis-Napoléon, 195.  
 Louis-Philippe, 60, 195.  
 Lothaire, 4.  
 Lover, 74.  
 Lynches, 9.  
 Mac Carthy, 9, 59, 83.  
 Mac Carthy (Père), 108.  
 Mac Donald, 72.  
 Mac Donnell (Eneas), 94, 97, 115.



- Mac Donogh, 74, 83, 84, 204.  
 Mac Geoghegan, 20.  
 Mac Nemara, 155, 159-161, 200, 243, 244, 255, 258-265.  
 Mac Pherson, 35, 71-74, 214.  
 Maillard de Chambrune, 90, 105.  
 Maltebrun, 90.  
 Margrath, 212.  
 Marlès (M. de), 225.  
 Mathew (Father), 221.  
 Maturin, 82, 83.  
 Meibh, 85.  
 Merlin, 5, 147.  
 Mérémeé, 86.  
 Michelet, 62-65, 69, 71, 81, 130, 140, 141-169, 170, 183, 193, 200, 201, 228, 229, 231, 238, 240-250.  
 Michelet-Mialaret (Mme), 240-270.  
 Mignet, 86.  
 Millon, 19, 20.  
 Misson de Valbourg, 29-31, 37.  
 Monod, 142, 143, 144, 149, 151-154, 157, 161, 164, 168, 169, 241, 248.  
 Montalembert, 2, 3, 62, 65, 71, 81, 82, 87, 103-107, 108-140, 150, 151, 170, 193, 201, 203, 216, 218, 220, 228-233, 235, 236, 238.  
 Montalivet, 173.  
 Montbret, 13.  
 Montebello (Duc de), 62, 90, 92, 93, 94, 96, 104.  
 Montulé, 90, 91, 92.  
 Moore (Thomas), 12, 61, 71, 74-81, 84, 86-88, 100, 112, 116, 130, 147, 160, 161, 210, 216, 220, 228, 230, 231, 262, 263.  
 Moreau de Jonnès, 228.  
 Morgan (Lady), 73, 74, 76, 82, 83, 85-87, 93, 104, 216, 230, 234.  
 Murray (Mgr), 118, 127, 128.  
 Musset (Alfred de), 73, 126, 130, 231.  
 Napoléon, 17, 73, 133, 220.  
 Nerval (G. de), 79.  
 Nettement, 151.  
 Newman (Cardinal), 139.  
 Nodier, 64, 68.  
 Noël, 13.  
 Noël (Eugène), p. 152.  
 O'Brian, 215.  
 O'Byrne, 16, 207.  
 O'Connell (Cte d'), 59.  
 O'Connell (D.), 61, 83, 88, 93, 96, 97, 102, 103, 107-109, 120, 121, 130-134, 137, 138, 140, 147, 187, 201, 203, 209, 220-222, 228-230, 273.  
 O'Connor, 87, 164, 165.  
 O'Daly, 214.  
 O'Kenny, 17, 18.  
 O'Mahony, 59.  
 O'Meara, 58.  
 O'Moran, 12, 59.  
 O'Neill, 12.  
 O'Toole, 45, 207.  
 Orléans (Duc d'), 76.  
 Oscar, 35, 73.  
 Ossian, 35, 61, 71-74, 82, 85, 115, 210, 214, 220, 226, 230.  
 O'Suillibhan, 212.  
 O'Sullivan, 228.  
 Oswald, 14.  
 Owen (Jones), 209.  
 Ozanam, 130.  
 Patrick (Saint), 3, 50, 75, 160, 230.  
 Parnell (Thomas), 72, 169.  
 Pellé, 220.  
 Pépin le Bref, 4.  
 Perceval, 5.  
 Philologue, 229.  
 Pichot (A.), 83, 224, 225, 229.  
 Pie IX, 236.  
 Planche (Gust.), 195.  
 Poinsot, 152, 153.  
 Prévost (J.-J.), 222, 223, 229.  
 Quinet (E.), 86.  
 Rabaud Saint-Etienne, 13.  
 Raigecourt (Marquise de), 231.  
 Ravignan (Père de), 138.  
 Regnault (Elias), 229.  
 Reid, 149.  
 René, 54, 68.  
 Rio, 82, 108, 111, 112, 122, 129.  
 Rousseau, 53, 80, 149.  
 Russell (G.), 70.  
 Saint-Gran (Abbé de), 92.  
 Sainte-Beuve, 86, 125, 130, 172, 174, 233-235.  
 Saint-Germain-Leduc, 226.  
 Salvandy, 195.  
 Sand (G.), 195.  
 Sandby, 22.  
 Scheffer (Ary), 86, 197.  
 Scott (Walter), 74, 76, 78, 79, 143, 149.  
 Sertillanges, 70.  
 Shiel, 84, 95, 112, 129, 202, 216.  
 Smithson (Miss), 79.  
 Staël (A.), 86.  
 Staël (M<sup>e</sup> de), 73, 76, 239.  
 Stendhal, 86, 87, 92, 233, 234, 239.  
 Sterne, 149.  
 Stockley, 75.  
 Stuart, 8.  
 Strowski, 70.  
 Swain, 70.  
 Swift, 149.

- Talleyrand, 14.  
 Tastu (M<sup>e</sup>), 79.  
 Taylor (B.), 58, 222.  
 Thayer (A.), 62, 90, 92, 93, 104, 105.  
 Thierry (A.), 63, 79, 80, 86, 142.  
 Thiers, 86, 196.  
 Thomas (A. B.), 76-80.  
 Tocqueville, 62, 64, 65, 71, 87, 88, 105,  
     130, 140, 170-178, 184, 191, 228, 230.  
 Toland, 147.  
 Tone (Wolfe), 12, 14, 15, 17, 166.  
 Tristan, 5.  
 Twiss, 18-21.  
 Ulates, 85.  
 Vallencey (G<sup>a</sup>l), 32, 44, 66.  
 Van Tieghem (P.), 63, 71-73, 169.
- Van Tieghem (Ph.), 150, 151, 152, 169.  
 Velleda, 68.  
 Veuillot, 131.  
 Victoria (d'Angleterre), 219, 237.  
 Vigny, 73, 126, 130, 174, 231.  
 Villemain, 138.  
 Viviane, 147.  
 Voltaire, 151.  
 Walsh, 12, 58.  
 Walsh-Serrant, 8.  
 Ward, 59.  
 William (Miss), 85, 87.  
 Winter (Amiral de), 15.  
 Wyse, 93, 97.  
 Young, 18, 20, 21, 43, 48, 57, 72, 169.  
 Yseult, 5.
-

# TABLE DES MATIÈRES

---

|                    |            |
|--------------------|------------|
| AVANT-PROPOS ..... | Pages<br>v |
|--------------------|------------|

## CHAPITRE I

### Ce qu'on connaissait de l'Irlande en France avant le Romantisme.

#### I. — INTRODUCTION HISTORIQUE.

|                                                                                                                                                                                                     |   |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---|
| Grandeur et décadence des relations franco-irlandaises du<br>Moyen-Age à la Restauration. Ce que l'ont savait de l'Irlande par<br>d'autres sources que celle des récits de voyageurs français ..... | 1 |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---|

## CHAPITRE II

### Ce qu'on connaissait de l'Irlande en France avant le Romantisme.

#### II. — VOYAGEURS DES XVII<sup>e</sup> ET XVIII<sup>e</sup> SIÈCLES.

|                                                                                                                                                                                                                                           |    |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Ce qu'ont savait de l'Irlande par les récits de voyageurs<br>français. Lointains précurseurs des voyageurs romantiques. XVII <sup>e</sup><br>siècle: La Boullaye-Le-Gouz. XVIII <sup>e</sup> siècle: Baert-Duholand, Chan-<br>treau ..... | 23 |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|

## CHAPITRE III

### Ce que l'on connaissait de l'Irlande en France avant le Romantisme.

|                                                                                                                   |    |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| III. — UN PRÉCURSEUR, LE CHEVALIER DE LA TOCNAYE.<br>Intérêt et influence de sa <i>Promenade en Irlande</i> ..... | 41 |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|

## CHAPITRE IV

### Le Romantisme cause d'un renouveau d'intérêt pour l'Irlande.

|                                                                                                                                                                                                                                                                                       |    |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| La Restauration n'est pas la cause de ce renouveau. Il est dû<br>au Romantisme. Influences directes: libéralisme, nationalisme, réveil<br>catholique, amour du pittoresque, amour de la nature. Influences<br>littéraires romantiques. Influences sociales. Influences historiques .. | 58 |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|

## CHAPITRE V

**Autour de l'Emancipation. Voyageurs libéraux.**

Duvergier de Hauranne, le Duc de Montebello, les frères Thayer. *Lettres sur l'Irlande* de Hauranne. *Coup d'œil sur l'état de l'Irlande* de Maillard de Chambrune .....

## CHAPITRE VI

**Autour de l'Emancipation.****Un voyageur catholique: Montalembert.**

Causes et preuves d'intérêt pour l'Irlande avant son voyage. Le *Journal de voyage en Irlande* inédit. Intérêt de ce journal. Résultats du voyage: action de Montalembert en faveur de l'Irlande, influence de l'Irlande sur Montalembert .....

107

## CHAPITRE VII

**L'Irlande, terre des Celtes. Michelet et Chéruel.**

Michelet et l'Irlande avant son voyage. Son séjour en Irlande; son *Journal de voyage* inédit. L'Irlande dans les œuvres de Michelet postérieures à son voyage .....

141

## CHAPITRE VIII

**L'Irlande ou la faillite du système aristocratique  
Beaumont et Tocqueville.**

*L'Irlande sociale, politique et religieuse* de Beaumont, pendant de la *Démocratie en Amérique* de Tocqueville .....

170

## CHAPITRE IX

**L'Irlande pittoresque, artistique et littéraire.  
Capo de Feuillide.**

Originalité de son voyage. *L'Irlande*. Questions politiques, sociales, religieuses. Histoire, annales, traditions, légendes. La nature, les paysages irlandais. Les bardes, la musique, la littérature celtique irlandaise .....

193

## CHAPITRE X

**Influence générale  
des voyageurs de l'époque romantique.**

Nombreux voyageurs de 1840 à 1848. Récits de voyages en Irlande. Récits de prétendus voyages. Ouvrages historiques et divers



|                                                                                                                                                                     |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| sur l'Irlande. Apparition du thème irlandais en littérature. Aide matérielle et morale apportée à l'Irlande. Diffusion des sentiments irlandophiles en France ..... | 218 |
| CONCLUSION .....                                                                                                                                                    | 238 |

## APPENDICE I

|                                                                                                 |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le manuscrit inédit du journal de voyage de Michelet et et comment Mme Michelet l'utilisa ..... | 240 |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|

## APPENDICE II

|                                                                                                                                                                          |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Texte inédit du journal de voyage de Michelet en Irlande établi en parallèle avec le texte modifié publié par Mme Michelet dans <i>Sur les chemins de l'Europe</i> ..... | 250 |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|

|                          |     |
|--------------------------|-----|
| BIBLIOGRAPHIE .....      | 275 |
| INDEX .....              | 285 |
| TABLE DES MATIÈRES ..... | 289 |

Vu et Permis d'imprimer:

VU et LU:

Paris, le 1<sup>er</sup> décembre 1938.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres  
de l'Université de Paris,*

*Le Recteur  
de l'Académie de Paris,*

J. VENDRYES.

A. ROUSSY.



---

IMPRIMERIE  
GABRIEL ENAULT  
PARIS-MAMERS  
32.831-2-1989

---







